LA GUERRE DE 1870

III [1]

A METZ ET A PARIS
APRÈS LES PREMIÈRES DÉFAITES

I

Pendant toute la journée du 6 août, se succédèrent au quartier général les nouvelles sensationnelles. Le matin c'est le bruit d'une grande victoire remportée par nous avec beaucoup de prisonniers. A dix heures, c'est une dépêche de Mac Mahon : « Si Failly me rallie, je pourrai prendre l'offensive. » A une heure, c'en est une de Frossard : « Je suis attaqué vigoureusement. » A trois heures, c'est un télégramme du chef de gare de Reichshoffen : « On bat en retraite, je me sauve. » A cinq heures, c'est Frossard qui rassure : « La lutte semble s'apaiser, j'espère rester maître du terrain. » A sept heures, c'est encore Frossard, mais poussant un cri de détresse : « Je suis tourné, obligé de me retirer sur les hauteurs. » Enfin, à huit heures et demie, c'est le télégramme tragique de Mac Mahon : « J'ai été attaqué ce matin à sept heures par des forces très considérables. J'ai perdu la bataille ; nous avons éprouvé de grandes pertes en hommes et matériel. La retraite s'opère en ce moment, partie sur Bitche, partie sur Saverne. Je tâcherai de gagner ce point où je reconstituerai l'armée. Nos hommes ont perdu la plus grande partie

(1) Voyez la *Revue* du 15 avril et du 1er mai.

de leurs sacs. » Et à neuf heures, Failly confirme : « Mac Mahon en retraite sur Saverne après bataille perdue. »

Comment exprimer l'effet que produisent ces nouvelles? Ce n'est pas le désarroi, pas même la panique, pas même l'ahurissement, c'est la prostration, la désespérance, l'anéantissement. « Je suis obligé de l'avouer, dit l'écuyer de l'Empereur, Faverot de Kerbrech, le 6 août au soir, alors que, consternés, nous recevions au quartier impérial ces télégrammes navrans, je n'ai pas trouvé chez les généraux, dans l'atmosphère desquels vivait l'Empereur, le calme, la pondération, la fermeté réconfortante que j'aurais été heureux de saluer chez ces vieux soldats qui, tous, avaient fait la guerre, et qui étaient les conseillers naturels et indiqués de leur souverain... Les idées les moins raisonnables furent émises. Mais le plus violent de tous fut précisément le général Lebrun, en partie éditeur responsable de nos malheurs présens, celui qui avait été, dans la coulisse, l'inspirateur du « plan de campagne, » et qui avait fait prévaloir la théorie des petits paquets disséminés le long de la frontière. Ce soir-là, il nous fit à nous autres, les jeunes, une impression pénible. Se laissant aller à une excitation que la présence de l'Empereur aurait dû contenir, il traita d'incapables et d'ignorans ses camarades malheureux, et ne parla de rien moins que de les faire fusiller... J'admirai l'Empereur, qui sut rester calme au milieu de ces divagations et ne laissa pas échapper une parole de blâme contre les généraux qui venaient d'être mis en déroute et rendaient désormais si grosse la responsabilité du chef suprême. Mais je songeai douloureusement qu'en un moment si angoissant, il n'avait auprès de lui aucun guide réfléchi, susceptible de l'éclairer, quand tous ceux que leur situation mettait à même de le faire se laissaient aller au découragement ou à la colère. Cet ami des anciens jours, ce conseiller fidèle et sûr, dont l'intelligence supérieure et l'esprit prodigieusement fécond auraient su dominer les circonstances et dicter les décisives résolutions, j'ai toujours pensé, avec le vaillant maréchal Canrobert, que c'était le général Fleury qui en réalisait l'idéal (1). » Je dis, moi aussi : « Quel malheur que Fleury n'ait pas été là! »

Il y a dans tous les quartiers généraux un certain nombre de gens qui savent, avec la plus grande pénétration, faire ressortir

(1) Faverot de Kerbrech, *Mes Souvenirs*, p. 29-9.

les difficultés que présentent les entreprises que l'on propose. Au premier embarras, ils prouvent péremptoirement qu'ils ont tout prévu. Ils ont toujours raison, car comme ils ne proposent jamais et surtout n'exécutent eux-mêmes quoi que ce soit de positif et de réel, le résultat de leurs propres entreprises ne peut jamais servir à les réfuter. Ces hommes de l'éternelle négation sont la perte des généraux en chef (1). On vit à l'œuvre à Metz ces hommes funestes. Ils se répandirent en prédictions sinistres; tout leur paraissait fini : l'armée, la France et surtout l'Empereur.

Les critiques les plus acerbes étaient celles du prince Napoléon : il n'épargnait rien ni personne et ne cessait de déclamer contre la politique de sous-officier qui nous avait conduits à la guerre. Cependant aucun pessimisme n'égala celui que l'Empereur cachait sous son calme imperturbable. Le peu de volonté active qui restait en lui s'était évanoui : il voyait la partie irrévocablement perdue; il n'avait aucun espoir de la relever; Paris était menacé d'un rapide investissement; il ne fallait plus songer qu'à le défendre, et, par un mouvement de sauve-qui-peut, abandonner l'Alsace, la Lorraine, la Champagne à l'invasion, se retirer en hâte sur Châlons, y appeler les débris de Mac Mahon, Failly, F. Douay, et là s'interposer entre l'invasion et la capitale. A partir du 6 août, ce fut son idée constante. Sous la pression exercée, il a paru parfois y renoncer; il y est toujours revenu. Il n'a été indécis qu'en apparence; en réalité, il n'a voulu alors qu'une seule et même chose : quitter Metz, revenir à Châlons.

II

Le soir de ce jour, l'Empereur, ayant autour de lui le prince Napoléon, Le Bœuf, Castelnau, délibéra sur ce que les circonstances exigeaient. Aussitôt il découvre l'idée qui obsède son esprit, de s'interposer entre l'ennemi et la capitale, de se concentrer sur Metz puis sur Châlons. Le prince Napoléon l'approuve; Le Bœuf contredit : l'Empereur s'est déjà trop attardé à Metz, il devrait être au centre de ses troupes, s'établir au milieu d'elles, les diriger en personne ; se replier sur Châlons serait une irrépa-

(1) Campagne d'Italie de 1859, par l'état-major prussien, à propos du quartier général autrichien.

rable défaillance; c'est en Lorraine et en Alsace qu'il faut couvrir Paris. On avait en avant Bazaine, Ladmirault, la Garde, les réserves générales de cavalerie et d'artillerie : qu'on les concentre à Saint-Avold et qu'on recueille Frossard; on disposera ainsi de 135 000 hommes, et, en pressant le mouvement commencé du 6e corps d'armée vers Metz, d'une réserve de 50 000 hommes en arrière sous Canrobert. Que ne pouvait-on tenter avec de pareilles forces? Il était impossible que les deux premières armées prussiennes avancées avec tant de précipitation ne fussent pas décousues; on devait les aborder avant qu'elles ne pussent se serrer et surtout avant que la IIIe armée, engagée dans les Vosges, ne pût accourir à leur secours. Une vigoureuse offensive laissait seule la chance de relever les affaires : tentons-la.

D'instinct, le major général proposait la seule conduite qui, vu l'état des forces ennemies, eût pu nous sauver. Certainement le plan était audacieux, car « lorsqu'une armée a éprouvé des défaites, la manière de réunir ses détachemens ou ses secours et de prendre l'offensive est l'opération la plus délicate de la guerre, celle qui exige le plus, de la part du général, la profonde connaissance des principes de l'art (1). » Néanmoins, il n'y avait pas d'autre moyen de nous relever et, s'il n'eût pas réussi, il eût donné à notre chute quelque chose de grandiose. Le prince Napoléon, qui avait d'abord approuvé la retraite sur Châlons, se rangea à l'avis de Le Bœuf. Quoiqu'il le détestât depuis sa mission à Venise où il ne l'avait pas trouvé assez italien, il m'a souvent répété depuis : « C'était une idée digne de Napoléon Ier. »

Seul, l'Empereur ne fut pas convaincu. Raisonnemens, supplications, tout fut inutile. Il multipliait les objections : « Il est bien difficile de donner des instructions tout de suite. — Il n'y a qu'une instruction à donner, Sire, et elle est bien simple : marcher en avant, se jeter sur l'ennemi dès qu'on le rencontrera sans se préoccuper de son nombre. » Vers onze heures, l'Empereur se lève et dit : « Messieurs, à demain. » Le Bœuf, désolé, dit au Prince : « Vous devriez tenter un dernier effort. — Non, c'est à vous, qui êtes major général, de recommencer. » Le Bœuf réfléchit un instant, puis il retourne auprès de l'Empereur déjà retiré dans sa chambre. Il en sortait bientôt, levant les bras au ciel avec consternation : « Impossible de rien obtenir ! — Allons

(1) Napoléon Ier, *Œuvres*, t. II, p. 302.

nous coucher, répéta le Prince. Après tout, nous sommes sûrs de n'être pas enlevés cette nuit. »

En s'en allant, ils rencontrèrent Jérôme David. Il arrivait de Forbach et, d'une maison il avait vu le combat jusqu'à cinq heures et demie. On avertit l'Empereur qui revient dans son cabinet. Jérôme David raconte ce qu'il a vu et dit qu'il considère ce combat comme une victoire plutôt qu'une défaite, mais la retraite de la fin de la journée paraîtrait une déroute si on ne s'avançait au plus tôt. Le Bœuf, fort de cet appui inattendu, revient à la charge une troisième fois, et il est soutenu énergiquement par Jérôme David. La résistance de l'Empereur est enfin vaincue. Il cède ou du moins paraît céder. Il se rendra le lendemain à Saint-Avold, accompagné de quatre aides de camp et de quatre officiers d'ordonnance ; il se placera au milieu de ses troupes et organisera le mouvement offensif; Bazaine sera invité à appeler à lui Ladmirault ; la Garde est déjà en route vers Saint-Avold ; un train partant à deux heures du matin transportera les équipages de l'état-major ; l'Empereur partira à quatre heures (1). Cette résolution relève les courages, et un sentiment d'espoir succède à l'abattement. On utilise le mieux possible les trois ou quatre heures qui séparent du départ. L'Empereur télégraphie à Bazaine (3 h. 30) : « Je vais me placer au centre de la position. » Le Bœuf télégraphie de son côté : « Un effort sérieux est nécessaire. Une bataille est imminente. »

Le lendemain, dimanche 7 août, à quatre heures du matin, l'Empereur montait en wagon. Il était à peine assis qu'un employé de la Compagnie lui remet un télégramme. Il l'ouvre et il lit que l'on est sans nouvelles de Frossard. Cette incertitude sur le sort de Frossard pouvait empêcher de chercher la bataille ce jour-là, mais non de se porter au centre de la position. Elle était pour un général en chef un motif de plus de s'avancer sur sa première ligne, d'aller se rendre compte de la situation physique et morale des troupes, de les soutenir ou les diriger en une crise qui pouvait être décisive. L'Empereur n'aurait certainement pas manqué à ce devoir, s'il en avait eu la force. Son état de souffrance ne lui laisse voir dans le fait qui devait confirmer sa résolution de la nuit qu'un prétexte d'y renoncer. Il se retourne vers Le Bœuf prêt à s'asseoir à ses côtés et lui dit

(1) Carnet de Castelnau.

sèchement : « Vous voyez où vous m'entraîniez ; vous me faisiez commettre une faute. L'ennemi ne nous donnera pas le temps d'opérer la concentration en avant ; il faut l'opérer en arrière, autour de Metz. » Il descend du wagon et donne l'ordre à Le Bœuf de se rendre vers Bazaine pour constater *de visu* l'état réel des choses et lui faire un rapport. Et il revient avec Lebrun à la préfecture, ayant encore gagné un jour d'immobilité.

III

A Saint-Avold, Le Bœuf apprend à Bazaine notre désastre de Wœrth. Bazaine l'ignorait. Il ne dit mot ; mais ses yeux se remplirent de larmes (1). Les deux maréchaux n'eurent pas le temps de discourir sur l'opportunité de se concentrer ou non sur Metz. Une dépêche de Ladmirault apprit à Bazaine qu'il venait d'y être appelé directement par l'Empereur. Puis le général Grenier, divisionnaire de Ladmirault, arrivé à Saint-Avold, vint annoncer au maréchal, que, rappelé par son chef, il retournait vers Boulay et ensuite vers Metz. Le Bœuf le retint et le mit à la disposition de Bazaine.

Rentré à son quartier général et livré à ses réflexions, l'Empereur était revenu à l'idée, qu'il n'avait abandonnée qu'en apparence et qui désormais restera au fond de son esprit, de se replier sur Châlons. Il avait envoyé directement à Ladmirault l'ordre de ne plus se rendre à Saint-Avold et de se concentrer à Metz, afin d'éviter à celles de ses troupes qui n'étaient pas encore à Saint-Avold la fatigue inutile de s'y rendre pour en revenir.

Ensuite il fait préparer par Lebrun des ordres à expédier de tous côtés : on renonce à appeler Douay ; on lui télégraphie de jeter, s'il le peut, une division dans Strasbourg et, avec les deux autres, de couvrir Belfort. On oublie que le 7e corps d'armée ne se compose que d'une division, la division Liebert, que la division Conseil-Dumesnil est avec Mac Mahon, et que la division Dumont n'a pas quitté Lyon. Il n'y avait pas à s'occuper de Mac Mahon en route déjà sur Châlons ; on ordonne à Frossard, qu'on sait maintenant à Puttelange, de se diriger aussi sur Metz afin de continuer ensuite sur Châlons. On prescrit à Failly, qui se préparait, à la Petite-Pierre, à marcher sur Phalsbourg et

(1) Récit du maréchal Le Bœuf.

Saverne, de prendre la même direction ; on arrête le corps de Canrobert, dont la tête approchait de Nancy, on le renvoie à Châlons. On invite le ministre de la Guerre à diriger sur le camp tous les détachemens de réservistes.

Pour la défense de Metz, lorsque l'armée sera partie, Coffinières est nommé gouverneur et chargé de construire seize ponts qui faciliteront le passage de la rive droite de la Moselle sur la rive gauche ; il devra en outre constituer un approvisionnement de six mois. Ces mesures prises, l'Empereur télégraphie au ministre de la Guerre d'appeler à Paris tous les quatrièmes bataillons dont il pouvait disposer et d'y faire venir également les régimens d'infanterie de Corse, de Bayonne, de Perpignan et de Pau (moins leurs quatrièmes bataillons) et les deux régimens de Carcassonne et de Tarbes (7e et 8e chasseurs) qui avaient été laissés en observation sur les Pyrénées (1). La retraite sur Châlons ainsi résolue et ordonnée, il demande au Conseil des ministres l'effet qu'elle produira.

Le Bœuf, de retour de Saint-Avold, est informé de toutes les mesures prises en son absence. Sa situation, depuis l'arrivée de l'Empereur à l'armée, était devenue intolérable. Selon une expression du prince Napoléon, l'Empereur « le faisait tourner en bourrique. » Il ne prétendait pas exercer le commandement en chef, il eût voulu seulement être un conseil écouté et acquérir ainsi sur les commandans de corps d'armée une autorité qui contribuât à mettre un peu de cohésion dans l'incohérence de l'ensemble. Mais il n'avait pas su comme Niel prendre de l'ascendant sur l'esprit de l'Empereur; il avait trop gardé les docilités d'un aide de camp; l'Empereur le consultait peu, l'écoutait encore moins et accordait l'influence à d'autres qui eussent dû lui être subordonnés. Lebrun ne restait pas dans sa situation de sous-chef auxiliaire : en contact incessant avec l'Empereur pendant les absences fréquentes du major général, souvent même lui présent, il était devenu son rival, le supplantant à tout propos. On avait ainsi deux chefs, agissant sans concert, l'un détruisant ce qu'avait fait l'autre. Le Bœuf souffrait de cette situation indécise et humiliée, d'autant plus qu'il sentait que, en dépit de tout, on le rendrait responsable d'une conduite qu'il ne dirigeait pas.

Il avait été une première fois déjà très offensé de ce qu'on

(1) L'Empereur au ministre de la Guerre, 7 août, cinq heures et demie du matin.

eût, quand il était près de Mac Mahon à Strasbourg, défait ce qui avait été convenu relativement à l'expédition de Sarrebrück. Avec la fougue de sa nature ouverte, il avait exprimé sa douleur au prince Napoléon : « Cela ne peut aller ainsi ; voilà Frossard qui, après avoir provoqué l'ordre d'attaquer Sarrebrück, déclare qu'il ne peut le faire; il change son quartier général sans dire où il le porte : Frossard est indiscipliné; Failly insuffisant. » Il s'anime, s'échauffe, et, prenant le Prince par le bras : « On ne peut faire la guerre avec un tel manque d'obéissance. Si cela continue, je me demande si je ne ferai pas bien de me brûler la cervelle. — Je ne suis pas assez de vos amis, répondit le Prince, pour vous répondre autrement que non ; si j'étais de vos amis, je répondrais peut-être autrement. — Savez-vous que vous n'êtes pas encourageant (1) ? »

Maintenant il était à bout de résignation. De nouveau très froissé de l'abandon *ex abrupto* avec lequel l'Empereur, sans attendre son retour et son rapport, tranchait un doute dont il était allé étudier la solution, il offrit sa démission de ministre de la Guerre et de major général. « Jusqu'à présent, dit-il, j'ai donné des avis que l'Empereur n'a pas suivis : je comprends que je n'ai pas sa confiance, et je ne peux plus remplir des fonctions qui supposent une confiance entière. Je demande à rester à la suite de l'armée jusqu'à ce que l'Empereur puisse m'employer; j'accepterai, du reste, la responsabilité de tout ce qui a été ou n'a pas été fait. — Vous n'avez fait, répond l'Empereur, qu'exécuter mes ordres. » Il accepta la démission de ministre, refusa celle de chef d'état-major. Le Bœuf ne la retira pas. Il proposa divers noms comme remplaçans : « Bazaine ? — Il ne m'inspire pas confiance, répond l'Empereur. — Trochu ? — Un esprit biscornu. — Lebrun ? — C'est un brouillon. » Malgré les insistances de l'Empereur, Le Bœuf ne consentit à continuer ses fonctions que jusqu'à ce qu'on lui eût trouvé ce remplaçant. Désormais il ne sera plus que l'instrument passif des ordres qu'il recevra.

C'est en cette qualité qu'il écrivit une dépêche au ministre de la Guerre (2 h. 20 soir) : « L'Empereur insiste vivement sur la nécessité de terminer l'organisation des quatrièmes bataillons et des régimens de marche. Je suis étonné que les officiers

(1) *Carnet du prince Napoléon*, 29-31 juillet 1870.

généraux, à l'intérieur, aient laissé dans leurs foyers autant d'hommes appartenant à la réserve. Sévissez contre ceux qui ont contrevenu aux ordres donnés. Signalez-moi des noms. » C'est encore en cette qualité qu'il communiqua à quatre heures au ministre de la Guerre les dispositions arrêtées par suite de la résolution du matin de se concentrer sur Châlons.

A ce moment, l'Empereur avait entre les mains la réponse du Cabinet à l'interrogation qu'il lui avait posée. Cette réponse n'approuvait ni ne blâmait (1) et disait seulement que le Conseil, sans juger la mesure, n'y faisait aucune objection.

Le sentiment élevé qui empêchait l'Empereur de désavouer Le Bœuf, lui inspira d'envoyer une pensée de réconfort à Mac Mahon. Il lui télégraphia : « L'Empereur sent vivement le chagrin que vous devez éprouver. Il vous félicite et vous remercie des efforts que vous avez faits. »

IV

Que ferait-on de l'armée? Telle était la principale préoccupation de tous. Mais il en était une autre qui grondait dans les esprits et que le prince Napoléon manifesta le premier ce jour-là. Que ferait-on de l'Empereur? demeurerait-il à la tête de l'armée? L'Empereur déjeunait à dix heures et dînait à six. Le Prince arrive une demi-heure avant le dîner et dit à Castelnau : « Il faudrait que l'Empereur rentrât à Paris. — C'est vrai, dites-le-lui. — Mais si je le conseille à l'Empereur, il se défiera de ce que je lui dis et cela suffirait pour qu'il adopte un avis contraire; parlez-lui-en. » Castelnau s'en défend : il n'a pas l'habitude de pareilles initiatives. Cependant, à cause de la gravité des circonstances, il dérogera à ses habitudes.

L'Empereur entre, s'assied sur un canapé. Castelnau aborde le sujet. Il lui rappelle la conduite de son oncle qui, en 1812, n'hésita pas à laisser son armée et à rentrer à Paris. « J'y ai pensé, dit l'Empereur, mais cela est impossible. Mon oncle,

(1) D'après le *Récit historique de l'état-major français*, nous aurions répondu que nous trouvions impolitique « d'évacuer la Lorraine, sans livrer bataille, et que nous redoutions l'effet déplorable que cette nouvelle produirait sur le pays. » Nous n'avons rien dit de cela, et l'Empereur, dans une brochure sur Sedan, confirme le sens de notre télégramme : « L'Empereur, dit-il, résolut de ramener immédiatement l'armée au camp de Châlons..., le plan communiqué à Paris fut d'abord *approuvé* par le Conseil des ministres. »

lorsqu'il rentra à Paris en 1812, était entré à Moscou et avait remporté des victoires; moi, je n'ai pas encore livré de combats, je ne puis imiter son exemple. » A ce moment, survint le Prince impérial, très surexcité comme il l'était toujours. L'Empereur le prit sur ses genoux et dit : « Je veux que tu sois juge de la question. » L'enfant, ayant écouté le débat, se récria : « C'est impossible, rentrer avant de nous être battus, ce serait un déshonneur. — Il serait affligeant, fit le général, qu'à votre âge on ne pensât pas ainsi, mais nous devons voir les choses autrement (1). » La conversation en resta là.

Ce qui ne pouvait en rester là, c'était l'exécution de la retraite sur Châlons. Dès que ce projet avait transpiré, il avait excité une vive réprobation. L'ahurissement d'en haut n'existait pas en bas; l'ardeur des officiers et des soldats, un peu déconcertée, était encore très vive. Tout le mal, selon eux, venait du commandement, des ordres et des contre-ordres qui les harassaient; ils étaient exaspérés de l'immobilité à laquelle on les condamnait; qu'on mît à leur tête un véritable général, tout serait vite réparé. Toujours reculer! mais ils n'avaient encore livré aucune bataille; étaient-ils donc des lâches? La grande majorité repoussait comme une honte inacceptable l'idée de retourner sur Châlons. Ce sentiment revint à l'Empereur de tous côtés. Il réunit dans la soirée du 7 août à huit heures un nouveau conseil auquel assistèrent Le Bœuf, les commandans de l'artillerie, Soleille, du génie, Coffinières, l'intendant général Wolff, Lebrun et Castelnau. Cartes déployées, on délibéra longuement, on revint sur la résolution du matin et on décida que l'armée, restant à Metz, attendrait, appuyée à la place, les événemens. L'Empereur en prévint l'Impératrice. « La retraite sur Châlons devient trop dangereuse, je puis être plus utile en restant à Metz avec 100 000 hommes bien réorganisés. Il faut que Canrobert retourne à Paris et soit le noyau d'une nouvelle armée. Ainsi deux grands centres : Paris et Metz, telle est notre conclusion. Prévenez-en le Conseil. Rien de nouveau. » Cet abandon de la retraite sur Châlons venait d'être décidé, le 7 août dans la nuit, lorsque l'Empereur reçut dans les premières heures du 8 août une seconde dépêche des ministres sur le projet de retraite, plus explicative que la première, et qui n'a pas

(1) Carnet de Castelnau.

eu plus d'influence, puisqu'elle est arrivée après la résolution arrêtée. Cette dépêche était ainsi conçue : « *7 août au soir, Émile Ollivier à l'Empereur :* Nous avons répondu un peu vite ce matin sur l'effet de la retraite de Châlons. L'effet ne sera pas bon. Il va de soi que nous ne parlons que politiquement ; *mais le point de vue stratégique doit l'emporter sur le point de vue politique, et vous êtes le seul juge.* »

Conçoit-on qu'en présence de ce document on ait pu parler du *plan militaire* du ministère Ollivier ? Notre seul plan militaire était de n'en avoir aucun et de ne pas prendre une responsabilité quelconque dans des résolutions dont nous étions incapables, de loin, de juger l'opportunité. Nous ne pouvions pas répondre que l'opinion publique serait ravie d'apprendre qu'après quatre jours de campagne, l'armée abandonnait la Lorraine et l'Alsace et prenait la fuite sur Châlons. Le surprenant est qu'on ait cru devoir nous interroger. Nous répondîmes en nous gardant d'empiéter sur le domaine que nous nous étions interdit : nous nous contentâmes de mettre l'esprit de l'Empereur à l'aise, en lui conseillant, quelque mauvais que fût l'effet politique, de ne pas s'y arrêter et de ne tenir compte que des nécessités stratégiques.

Le 8 août, en conséquence de la décision prise le 7 dans la soirée, de nouvelles directions furent données à l'armée. L'état-major fit connaître à Frossard, alors à Brulange, que l'ordre de retraite sur Châlons était révoqué et qu'il eût à se porter sur Metz par la ligne la plus directe en se conformant aux instructions de Bazaine. L'ordre de se mettre en mouvement sur Metz avait déjà été donné aux autres corps la veille. La concentration sur Châlons ne fut maintenue qu'aux 1er et 3e corps dont on comptait faire le centre d'une seconde armée dont le quartier général serait à Paris sous Canrobert.

V

La retraite subit un temps d'arrêt le 9 août. « Je vous prie en grâce, écrivait le général Decaen à Bazaine, de ne pas m'ordonner de mouvement aujourd'hui. Les hommes sont rendus de fatigue, la soupe n'est pas encore mangée, et il faudrait encore y renoncer ce soir. Il leur faut un peu de repos. » Montaudon et les autres généraux lui adressaient la même prière. Ladmirault écrivait : « Depuis cinq jours, mes troupes sont en marche ; la

journée d'hier, 8 août, a été très pénible par suite d'un orage qui nous a inondés d'eau. La pluie n'a cessé de tomber en abondance pendant toute la nuit; les hommes sont restés debout, sans sommeil, mais pouvant faire de grands feux. Les chevaux de la cavalerie et les attelages de l'artillerie sont horriblement fatigués; ils ont passé la nuit du 8 au 9 dans des bourbiers profonds. Dans cet état de choses, les troupes de mon corps d'armée ont le plus grand besoin de repos et d'un bivouac tranquille. » La brigade Clérembault par exemple était restée vingt et une heures consécutives à cheval. Il fallut s'arrêter. L'Empereur pendant cet arrêt se rendit à Faulquemont où était arrivé Bazaine. « Je trouve, dit Montaudon dans ses *Souvenirs militaires*, le souverain bien vieilli, bien affaibli et n'ayant en rien l'attitude d'un chef d'armée. »

Bazaine proposa à son tour son plan : peut-être il ne fallait ni se reporter sous Châlons, ni attendre sous Metz, mais se concentrer entre Frouard et Nancy. Canrobert devait y être; on y appellerait Mac Mahon, Failly et Douay; on s'établirait sur le plateau des Hayes. Expulser d'une telle situation 200 000 hommes était impossible; les déborder en leur prêtant le flanc était périlleux. Le maréchal avait été à Nancy deux ans et y avait commencé un travail dans ce sens; en outre, il avait trouvé dans les Archives un projet très intéressant du général Haxo dans lequel était recommandée l'occupation de Frouard. Il ajoutait que, depuis le commencement du siècle, dans tout ce qui avait été écrit à ce sujet, *on a presque toujours rejeté l'idée d'une concentration sous Metz, qui peut être tourné, soit par la frontière du Nord, soit par le Sud.* — Tout cela était bien conçu, bien combiné, d'une incontestable justesse. « Ce serait découvrir Paris, » objecta l'Empereur. Et la proposition ne fut pas agréée. Elle eût mieux valu que ce qui a été fait.

La retraite sur Metz continua à être dirigée dans l'ensemble par l'état-major général, dans le détail par le maréchal. Elle se poursuivit lamentablement. Les troupes qui, depuis plusieurs jours, ne cessaient d'aller, de venir, d'arriver, de repartir aussitôt après leur arrivée, non seulement se démoralisaient, mais étaient à bout de forces physiques. Les hommes partis souvent à l'aube n'atteignaient le bivouac que pendant la nuit sous des pluies torrentielles; ils ne pouvaient assujettir leurs misérables petites tentes sur un sol qui n'était plus qu'une mer de boue, ni

allumer des feux pour faire des soupes ; alors ils se couchaient sans manger, mouillés jusqu'aux os, sur le terrain détrempé. Leur fatigue excédait les forces humaines. Les hommes de Frossard n'avaient plus ni leurs objets de campement, ni leurs ustensiles, ni leurs marmites, ni leurs tentes perdues à Forbach.

Toutes les misères de cette saison pluvieuse, contre laquelle aucune sollicitude ne pouvait rien, étaient aggravées par la difficulté d'assurer des vivres aux troupes dont le biscuit était réduit en pâtée. L'intendance abondait d'approvisionnemens et, dans leur répartition, se montrait aussi intelligente que dévouée, mais les changemens perpétuels et surtout imprévus dans les emplacemens désignés aux troupes, au milieu de l'entassement effroyable d'*impedimenta,* dérangeaient toutes ses prévisions et créaient un dénuement provisoire à peu de distance d'un lieu où était la plénitude. Comment un intendant ne perdrait-il pas la tête quand il reçoit le même jour de telles dépêches : Le matin : — « Gardez à Nancy tout ce que vous avez. » A midi : — « Dirigez sur Metz tout ce que vous avez. » Le soir : — « N'expédiez rien sur Metz, au contraire... » Enfin dans la nuit : — « Considérez comme nul le dernier télégramme : dirigez sur Metz tout ce que vous avez. »

Montaudon a décrit le misérable état de cette vaillante armée : « Je viens de voir résoudre, sous mes yeux et aux yeux de tous, un problème bien surprenant, quand on considère l'armée française, qui, animée du feu sacré, ne demandait qu'à bien faire et à se montrer à la hauteur de celles des autres époques. Eh bien ! on a eu le plus funeste talent de la faire battre par petits paquets ; puis, en présence d'un échec très réparable, le haut commandement s'est pris d'une folle terreur que rien n'a pu maîtriser, et il va à l'aventure. Notre pauvre armée, depuis son départ de Paris, ne fait que s'user sur les routes par des marches et contremarches aussi inutiles qu'inopportunes ; toujours en éveil, elle mange peu et dort moins encore. Des fatigues sans raison et sans but, voilà comment on mène les troupes à l'ouverture d'une campagne qui sera longue et difficile. Comme c'est fâcheux pour le pays d'avoir à la tête de l'armée des chefs aussi peu expérimentés et aussi peu capables de faire mouvoir avec intelligence de grosses masses ! En général, le soldat bien conduit, bien entraîné, fait et fera bien son devoir ; mais, pour le moment, qu'attendre de lui ? Il est

fatigué, démoralisé ; il lui faut quelques jours de repos et puis ensuite on pourra en faire ce que l'on voudra. Malheureusement, la confusion et l'incohérence règnent dans les hautes sphères (1). »

Cet état lamentable ravivait le désir qui hantait tous les esprits prévoyans d'obtenir de l'Empereur qu'il abandonnât le commandement. Dans la matinée, Lebrun vint très courageusement lui conseiller de remettre le commandement en chef entre les mains d'un des maréchaux et de rentrer aux Tuileries. Franceschini Pietri, modèle de fidélité intelligente et infatigable, renouvela la démarche de Lebrun. Il annonça en ces termes à l'Impératrice le résultat de sa tentative : « N'écoutant que mon dévouement, j'ai demandé à l'Empereur s'il se sentait assez de forces physiques pour les fatigues d'une campagne active, pour passer les journées à cheval et les nuits au bivouac. Il est convenu avec moi qu'il ne le pouvait pas. Je lui ai dit alors qu'il valait mieux aller à Paris réorganiser une autre armée et soutenir l'élan national, avec le maréchal Le Bœuf comme ministre de la Guerre, et laisser le commandement en chef de l'armée au maréchal Bazaine, qui en a la confiance, et à qui on attribue le pouvoir de tout réparer. S'il y avait encore un insuccès, l'Empereur n'en aurait pas la responsabilité entière. C'est aussi l'avis des vrais amis de l'Empereur. » (Metz, 8 août, quatre heures et demie du soir.)

L'Impératrice répondit à l'Empereur sur la communication de Piétri : « Avez-vous réfléchi aux conséquences qu'amènerait votre rentrée à Paris sous le coup de deux revers ? Je n'ose prendre la responsabilité de ce conseil. Si cependant vous vous y décidez, il faudrait que la mesure fût présentée au pays comme provisoire, et que le commandement fût confié provisoirement au maréchal Bazaine. »

Jusqu'à ce jour, tous les arrangemens stratégiques pris par l'Empereur étaient uniquement inspirés par des considérations militaires plus ou moins bien entendues, car l'opinion des ministres, quant à l'effet de la retraite sur Châlons, n'avait pas influencé ses résolutions. Désormais l'élément politique intervient, et les remuemens de Paris se mêlent aux difficultés de l'action militaire et les aggravent.

(1) Cité par le *Récit historique de l'état-major français*, t. IX, p. 172.

VI

Jules Simon (1) a dit : « Non seulement les ministres, non seulement la majorité du Corps législatif, mais nous-mêmes, membres de l'Opposition, nous regardions notre armée comme la première du monde. Je désire n'être pas taxé de témérité si j'ajoute que, *même après nos malheurs*, je n'ai pas changé d'avis (2). »

On a l'habitude de représenter Stoffel comme étant le seul militaire qui n'ait pas partagé cette confiance. Or voici ce que raconte à ce sujet Faverot de Kerbrech : « Le 16 juillet, j'allai au salon de service, où je trouvai le colonel Stoffel. Il était arrivé à Paris à cinq heures du matin, et venu directement à Saint-Cloud. Il mangeait un œuf sur le plat avant d'entrer chez l'Empereur, qui terminait sa toilette : — « Eh bien ! Stoffel, lui dit devant moi le général Bourbaki, aide de camp de service, il est trop tard maintenant pour nous bercer d'illusions ; dites-nous carrément, là entre nous, qui va recevoir la pile ? — Mais, dit le colonel, je n'éprouve aucune hésitation à vous répondre, mon général. Je crois fermement que la France finira par avoir le dessus. Seulement, ne vous figurez pas que ce sera facile. La Prusse est remarquablement préparée. La lutte sera longue et meurtrière (3). »

Forbach et Wœrth, le même jour, voilà quel fut cependant le début d'une guerre que la nation s'était promise triomphante. Les deux batailles, amenées par le hasard, avaient été défensives de notre côté, avec cette différence qu'à Wœrth, c'est un général au tempérament offensif qui commande ; il est écrasé par le nombre, mais vaincu, il reste glorieux. A Forbach, le chef autrefois audacieux dans sa spécialité, glacé par une responsa-

(1) Il n'est pas un seul des récits, surtout de ceux qui se disent bien informés, qui ne soit, sur ces journées du 6 au 9 août, un mélange d'incohérences, de faussetés, de contradictions. Les faits certains y sont ou mal placés ou mal commentés. A tout instant, des inventions ridicules ou odieuses, et surtout une niaiserie déconcertante. Il faudrait un volume pour réfuter tout ce fatras, et ce serait donner de l'importance à des œuvres qui n'en méritent pas. Je me contenterai, uniquement à titre d'exemple, de relever quelques-unes des sottises qu'on raconte, non pour qu'on pense que celles que je ne relève pas sont vraies, mais uniquement pour qu'on juge le peu de sérieux de celles sur lesquelles je ne prends pas la peine de m'expliquer.

(2) Jules Simon, *Origine et chute du second Empire*, p. 211.

(3) Faverot de Kerbrech, *La guerre contre l'Allemagne*, p. 15 et 16.

bilité au-dessus de ses forces, est devenu un défensif : il est supérieur en nombre au début, à peine inférieur à la fin ; il s'en va sans gloire d'un champ de bataille où il n'a pas été vaincu. Comment Paris et la France accueilleraient-ils cette effroyable désillusion ?

La manière dont les peuples supportent les revers démontre ce qu'ils valent et fait pressentir leur destinée définitive. La Grèce ne sut jamais les supporter. « L'ardeur avec laquelle les Athéniens se déterminaient à la guerre ne persistait pas quand il fallait agir et leurs pensées tournaient au gré des événemens (1). » Ils frappèrent d'une amende Démosthènes parce qu'il avait conseillé une guerre malheureuse. C'est pour cela que la Grèce fut soumise par le Macédonien.

La constance romaine, au contraire, ne fut jamais plus indomptable qu'aux jours des revers. « Cette destinée nous a été réservée, disait Scipion à ses soldats, que, dans toutes nos grandes guerres, ce soit de la défaite que nous soyons allés à la victoire, *victi vincerimus.* » Et il leur rappelle les revers de la Trebbia, de Trasimène, de Cannes, la défection de l'Italie, de la Sicile, de la Sardaigne, Annibal dressant son camp aux portes de Rome. Mais, ajoute-t-il, dans cette ruine des choses, une seule, la vigueur du peuple romain, demeura entière et immuable et elle releva les autres du sol où elles gisaient, les remit debout et les soutint (2). » L'historien donne le secret de la grandeur romaine en racontant qu'après Cannes tous les ordres se rendirent au-devant du consul Varron, dont l'impéritie avait causé le désastre, et il ajoute avec une fierté pleine de dédain : « A Carthage il eût été livré au dernier suplice (3). »

La constance romaine se retrouve chez les Anglais. Macaulay narre que Londres vit rarement une journée aussi triste que celle où la nouvelle de la bataille de Beachy Head arriva. « Notre honte paraissait intolérable ; le péril était imminent ; de mauvaises nouvelles venaient des Pays-Bas : l'armée de Louis XIV victorieuse dans les Flandres et sa marine en possession du Détroit. Heureusement le mal apporte toujours son remède. Ils connaissent peu l'Angleterre ceux qui s'imaginent que le pre-

(1) Thucydide, I, CXL.

(2) *In hac ruina rerum stabit una integra et immobilis virtus populi Romani : haec omnia strata humis erexit ac sustulit.* T. Livii, lib. XXVI, cap. 41.

(3) *Quod si Carthaginiensium ductor fuisset, nihil recusandum supplicii foret.* T. Livii, lib. XVIII, 61.

mier pas d'une rébellion et le premier pas d'une invasion peuvent la mettre en péril. En vérité, le danger de l'invasion était la meilleure sauvegarde contre celui de la rébellion... Ces mots : Les Français arrivent... étouffèrent comme par enchantement tout murmure... L'effet immédiat de nos revers dans le Détroit et dans les Flandres fut de donner une seule âme au grand corps de la nation et toutes les discussions de parti furent oubliées (1). »

Nous n'eûmes jamais au même degré la constance romaine et la constance anglaise. Les observateurs étrangers nous ont reproché d'avoir hérité de la mobilité athénienne. « L'esprit des Français, a dit Pétrarque (2), est toujours vif et prompt à entreprendre la guerre, mais il fléchit vite sous les calamités et il ne sait pas les supporter. » Tous cependant avaient noté que, fidèles à une coutume gauloise, en se désavouant eux-mêmes et s'abandonnant au découragement, ils ne désavouaient pas leurs chefs malheureux et ne s'en séparaient pas. « *More Gallorum, nefas est etiam in extrema fortuna deserere patronos* (3). — « Les Français, dit Paul Giove, non seulement sont fidèles à leurs rois, mais ils les révèrent et les adorent (4). » — « Ils n'admettent pas, ajoute Machiavel, que leur roi ait tort, soit dans la bonne, soit dans la mauvaise fortune (5). » Quand François Ier eut été pris à Pavie, « la France se crut prisonnière en lui, les bonnes gens demandaient des nouvelles du Roi et les écoutaient en pleurant (6). » Les femmes faisaient tourner plus vite et plus souvent leurs rouets afin de contribuer à la rançon du captif.

Les guerres civiles de religion, qui vinrent déchirer la France, altérèrent notre loyalisme national. Il avait existé des traîtres comme le connétable de Bourbon, mais l'exécration publique les avait anéantis et la trahison n'était pas une coutume française excusée ni glorifiée. A partir de la Ligue et de la Fronde, il en fut autrement, et l'on vit nos grands capitaines, Condé, Turenne, servir sous le drapeau espagnol contre leur patrie et leur roi.

(1) Guillaume III.
(2) Petrarque : « Ut ad bella suscipienda Gallorum alacer ac promptus est animus, sic mollis ac minime resistens ad calamitates perferendas mens eorum est.
(3) César, *De bello Gallico*, VII, 40.
(4) *Vita del marchese di Pescara*, l. IV.
(5) *Dei discorsi*, lib. III, cap. XLI, p. 223 de 1789.
(6) Michelet.

Puis vint la Révolution. La Royauté, jusque-là symbole vivant de l'unité et de l'inviolabilité de la patrie, appela elle-même l'invasion, préférant la loi de l'étranger à celle de son peuple. La noblesse française vint accroître les armées de la Coalition et ceux qui n'étaient pas dans ses rangs l'accompagnaient de leurs sympathies. « Je ne puis jamais me rappeler sans honte, écrit la comtesse de Boigne, les vœux antinationaux que nous formions et la coupable joie avec laquelle l'esprit de parti nous faisait accueillir les revers de nos armées (1). » Les mécontens, les corrompus du nouveau régime, les Dumouriez, Pichegru, Moreau, deviennent les conseils des généraux ennemis; Talleyrand appelle les souverains étrangers, ouvre son salon maudit de la rue Saint-Florentin à leurs délibérations, et les amène à renverser le Maître qu'il avait tant exploité et qu'il vendait depuis Erfürth. Alors une notion nouvelle s'empara des esprits: c'est qu'il pouvait être un intérêt supérieur à celui de la Patrie, et qu'avant d'être patriote, on devait être homme de parti, dût-on, pour satisfaire ce parti, se faire le collaborateur des victoires ennemies.

Or le patriotisme consiste à ne mettre aucun sentiment, aucune pensée, aucun intérêt politique, religieux ou social au-dessus de la Patrie : dès qu'on lui préfère quoi que ce soit, on n'est plus patriote. C'est pourquoi est si profonde la vue de Faguet que le patriotisme ne peut exister que là où règne la liberté, parce que ce n'est que là que chacun peut trouver la garantie de ses opinions, de ses idées et de sa foi, et dès lors n'a plus aucune raison de préférer quoi que ce soit à la Patrie.

Qui plus que notre patrie était digne de cet amour? Qu'elle est toujours belle et charmante, loyale et généreuse, notre chère France! Ou elle conquiert l'admiration par les exploits de son épée libératrice, ou elle illumine par la splendeur de sa pensée, ou elle charme par la grâce légère de son art, et toujours elle tient la coupe de consolation d'où se répand la joie. Mais il est des Français, enfans ingrats, qui ont placé quelque chose au-dessus d'elle et lui ont préféré les passions, les intérêts, les convoitises, les haines, les colères de leur parti. De là est né le *partiotisme:* qu'on me permette de créer ce mot.

Ce nouveau dogme politique s'étendit si promptement qu'on

(1) *Madame de Boigne*, t. I, p. 291.

en vint (ce qui ne s'est jamais vu dans un autre pays) à considérer comme un immense éloge que de dire d'un homme d'État : C'est un patriote. Je n'ai jamais entendu un Anglais louer de la sorte son Canning ou son Palmerston, un Italien son Cavour ou Garibaldi. Exalter fastueusement le patriotisme dans un seul implique qu'il n'existe point en tous.

VII

L'épreuve décisive du patriotisme et de sa lutte avec le *partiotisme* eut lieu après Waterloo. Le grand capitaine n'avait pas épuisé son génie dans la campagne extraordinaire de 1814 ; son plan de 1815 est un de ses meilleurs ; mais Grouchy n'arrive pas ; Bourmont passe à l'ennemi ; une panique irrésistible dissout l'armée ; il rentre à Paris. Cependant « sur les frontières et dans l'intérieur, rien, dit Thiers, n'était définitivement perdu, si à Paris on savait supporter le grand désastre (1). » Il y eut alors trois conduites : celle de Talleyrand, celle de Lafayette, celle de Carnot. Talleyrand est à Vienne ; la Coalition, éperdue du retour triomphal de l'île d'Elbe, hésite ; l'intégrité de la patrie va être sauvée. Mais l'intégrité de la patrie avec Napoléon c'est l'effondrement personnel de Talleyrand ; le démembrement, au contraire, l'élèvera sur nos ruines : il ranime la Coalition, la renoue.

Lafayette est à Paris, membre important de la Chambre des Représentans ; il est l'obligé de l'Empereur, qui l'a aidé à sortir de sa prison d'Olmütz et auquel il a promis une éternelle reconnaissance. Mais c'est un républicain qui ne lui pardonne pas de n'être pas resté consul ; il déteste son passé de dictateur et il n'a pas confiance dans son avenir de libéral, l'Acte additionnel lui déplaît : il lui eût fallu une Assemblée constituante, une Constitution nouvelle. Lui ne pactise pas avec l'ennemi ; mais il prend au sérieux les proclamations des Coalisés qui disent faire la guerre à Napoléon et non à la France ; il croit que, l'Empereur à bas, ces Coalisés s'arrêteront et respecteront l'intégrité du territoire national. Donc, pas d'arrangement avec l'Empereur ; ne lui accorder aucun secours, lui demander l'abdication et, s'il s'y refuse, prononcer la déchéance.

(1) *Le Consulat et l'Empire*, t. XX, p. 305.

Carnot, républicain incorruptible, avait vécu éloigné de la prospérité de Napoléon; il se rapprocha de son malheur et, en janvier 1814, il lui écrivit : « Sire, aussi longtemps que le succès a couronné vos entreprises, je me suis abstenu d'offrir à Votre Majesté des services que je n'ai pas cru lui être agréables. Aujourd'hui que la mauvaise fortune met votre constance à une grande épreuve, je ne balance plus à vous faire l'offre des faibles moyens qui me restent. C'est peu de chose, sans doute, que l'effort d'un bras sexagénaire; mais j'ai pensé que l'exemple d'un soldat, dont les sentimens patriotiques sont connus, pourrait rallier à vos aigles beaucoup de gens incertains du parti qu'ils doivent prendre, et qui peuvent se laisser persuader que ce serait servir leur pays que de les abandonner. Il est encore temps pour vous, Sire, de conquérir une paix glorieuse et de faire que l'amour du grand peuple vous soit rendu (1). » Napoléon l'avait chargé de défendre Anvers.

A peine aux Tuileries après l'île d'Elbe, il l'avait appelé et, voulant donner des garanties aux libéraux, lui avait confié le ministère de l'Intérieur. Carnot eût préféré la Guerre. « Mais, dit-il, il ne m'est pas permis de rien refuser à Votre Majesté en ce moment (2). » Il blâme Lafayette : « Devant l'étranger, haine, espérance, tout devait être sacrifié à la défense de l'intégrité du territoire national; on devait servir celui qui tenait le gouvernement de la France, quelles que fussent ses erreurs, parce qu'il était la sauvegarde de l'indépendance nationale plus sacrée que les intérêts mêmes de la liberté. » « Si cet homme nous trompe, écrivait-il à un ami, nous aurons rempli notre devoir, et nous irons, comme le vieux Romain, reprendre notre charrue; mais du moins le sol qu'elle creusera n'aura pas été foulé par l'invasion étrangère. » Il fut très attrapé d'avoir été créé comte. « Si le service de la patrie l'exige, dit-il, je me laisserai nommer marquis ou vidame.. » Serviteur de Napoléon par patriotisme, il devint son ami. Il le détourna de l'abdication, le poussa à s'opposer à la déchéance et à retourner sans retard à son armée reconstituée par les 30 000 hommes de Grouchy, et d'où, menaçant, il eût maté l'Assemblée plus que de l'Élysée.

Sieyès, le penseur profond de la Révolution, refusa aussi de suivre Lafayette et se rangea à côté de Carnot. « L'Empereur,

(1) Carnot, *Mémoires*, t. II, p. 288.
(2) *Ibid.*, t, II, p. 409.

dit-il, représente tout ce que nous devons défendre ; soyons avec lui ! S'il nous trompe, nous le pendrons après. » Le brave général Lecourbe, quoique ami de Moreau, les anciens conventionnels, tous les républicains de l'Assemblée se rangèrent derrière eux. Benjamin Constant, malgré sa déférence envers Lafayette, suivit l'exemple de Carnot, de Sieyès et de Lecourbe. « Il était évident pour tout esprit juste, dit-il, qu'abandonner Bonaparte au milieu de l'orage, c'était livrer le territoire à l'invasion étrangère (1). »

Napoléon nous a dit ce qui serait arrivé si la Chambre des Représentans, avait écouté Carnot : « La position de la France était critique mais non désespérée... Tout pouvait se réparer ; mais il fallait du caractère, de l'énergie, de la fermeté de la part des officiers, du gouvernement, des Chambres, de la nation tout entière. Si la France s'élevait à cette hauteur, elle était invincible ; son peuple contenait plus d'élémens militaires qu'aucun autre peuple du monde. »

L'opinion de Lafayette prévalut : « Saisis d'une étrange préoccupation, ils (les amis de la liberté) s'attachèrent à compléter la ruine d'un homme quand il fallait sauver l'État menacé. Les passions ont un merveilleux penchant à croire ce qui les flatte : on s'obstina, malgré les nombreux exemples inscrits dans les annales de tous les peuples, à penser que la guerre cesserait à l'instant où la France aurait abjuré son chef ; et, pour emprunter l'expression énergique d'un écrivain célèbre, tandis que la tempête battait le vaisseau, on jeta le gouvernail à la mer, et on l'offrit en sacrifice aux flots irrités (2). » Les royalistes firent mieux. De par l'ordre du Roi, des officiers s'engagèrent dans l'armée de l'Usurpateur, avec la mission de faciliter le succès de l'ennemi en provoquant la panique au moment critique.

Les faits nous ont appris les résultats de cette conduite. Après qu'ils se furent débarrassés de Napoléon, les Coalisés traitèrent la France aussi durement que si elle l'avait conservé à sa tête, et nous montrèrent qu'ils s'étaient moqués de nous. Nous fûmes occupés, démembrés, réduits au rôle de puissance de second ordre, dans lequel nous avons végété, jusqu'à ce que Napoléon III déchirât les traités de 1815 et nous replaçât par le Traité de Paris au premier rang des nations de l'Europe.

(1) Benj. Constant, *les Cent-jours*, 2e partie, IIIe note, p. 129-130.
(2) *Ibid.*, p. 203-204.

VIII

Après Wœrth et Forbach, notre situation était loin d'être aussi critique qu'après Waterloo. Un seul de nos corps d'armée avait été réellement battu. Nos ressources de toute nature étaient considérables; l'infériorité de notre canon pouvait être suppléée très vite en fabriquant à la hâte le canon de 7 en bronze, égal, au moins, à celui des Prussiens. Il n'était pas non plus malaisé d'augmenter nos fusées percutantes et de corriger la tactique de notre artillerie, dont la défectuosité venait d'être démontrée; la garde nationale mobile, dont les états étaient dressés, nous donnait un réservoir d'hommes où il n'y avait qu'à puiser à pleines mains. Ils n'étaient pas instruits, mais, reçus dans de vieux cadres de troupes vigoureusement exercées, ils fussent, en peu de jours, devenus de véritables soldats. Avec de telles ressources il était ignominieux de se jeter aux pieds de l'ennemi, de lui demander grâce et de bâcler une paix qui eût toujours fait une entaille à notre territoire.

Le patriotisme, comme la prévision de l'avenir, conseillait la continuation de la guerre et la guerre à outrance. Depuis l'époque où nous arrachions notre nationalité encore mal cimentée à l'étreinte de la conquête anglaise, et celle où nous défendions notre nationalité constituée contre les convoitises de l'Europe coalisée, il ne fut pas d'heure plus solennelle et plus fatidique. L'illusion généreuse dans laquelle les meilleurs d'entre nous avaient vécu, que la lutte séculaire entre l'Allemagne et nous était close et qu'entre les deux pays il n'y aurait plus qu'une guerre de civilisation et de progrès, une amitié loyale, pleine d'espérances civilisatrices, venait d'être cruellement déçue, et l'Allemagne, qui nous devait d'avoir vu détruire son archaïsme féodal pendant la Révolution, et d'avoir pu librement constituer son Unité en 1866, nous récompensait en nous provoquant à l'improviste, la main tendue pour nous arracher la Lorraine et l'Alsace et nous soumettre à sa prépotence. La France allait-elle être précipitée de son rang de puissance de premier ordre au rang de puissance de second ordre, asservie désormais aux caprices de l'Allemagne conquérante? C'était une question de vie ou de mort. Nous ne l'avions pas posée, mais, à aucun prix, il ne fallait admettre qu'elle fût résolue

contre nous et accorder à l'Allemagne une victoire définitive.

Accepter provisoirement une défaite dans la pensée de prendre plus tard une revanche est une idée fausse. Quand on a accepté une défaite avant d'avoir lutté jusqu'à l'extrémité des forces, on ne prend pas de revanche. Mais une défense à outrance n'avait chance de succès que si les partis, oubliant leurs colères et leurs espérances, se réunissaient, ne formant qu'une âme, autour du gouvernement issu de la volonté nationale, qui n'avait commencé la guerre qu'avec le libre consentement de la majorité, presque de l'unanimité de la nation, et de qui la Liberté n'avait plus rien à craindre, puisqu'il l'avait donnée tout entière. Il fallait comprendre qu'à ce moment être bonapartiste, au moins provisoirement, c'était être Français. Alors, la crainte de la révolution ne troublant plus les esprits, en reprenant la tradition de Carnot, on serait revenu au plan que lui avait inspiré son expérience de 93 et on aurait adopté les résolutions qui étaient dans tous les esprits : faire revenir l'Empereur à Paris; si on ne pouvait livrer de bataille offensive, soit entre la Moselle et la Sarre, soit entre la Moselle et la Meuse, laisser une garnison dans Metz, replier Bazaine et Mac Mahon sous la capitale, en défendre vigoureusement les abords, en empêcher l'investissement, y mettre, si on n'y réussissait pas, une simple garnison, reculer sur la Loire, s'y refaire, s'y compléter, et quand on eût été en état, se porter sur le flanc gauche de l'invasion et sur ses derrières. Autant qu'on peut juger d'une chose qui n'est point arrivée, les Allemands eussent été repoussés, battus; la terre qu'ils avaient voulu conquérir fût devenue leur tombeau et aujourd'hui ils ne monteraient pas la garde à Metz et à Strasbourg : c'est nous qui serions en faction le long du Rhin et qui nous écrierions comme autrefois Scipion : *Victi vincerimus.*

Il était insensé de croire qu'on pût espérer un tel succès d'une défense à outrance, si elle était poursuivie sur les ruines du gouvernement existant, et si on l'organisait autour d'un gouvernement d'aventure sans autorité, sans compétence, n'ayant d'autre titre que celui qu'il se donnait à lui-même. Quelle que fût la valeur des hommes, leur courage, la supériorité de leur intelligence, ils ne réussiraient pas à opérer ce miracle de créer presque de toutes pièces des armées et, en même temps, de reconstituer une administration, recruter un personnel, en un

mot, refaire, à quelques pas des bivouacs ennemis, une France à la place de celle qu'on venait de détruire. Ils étaient encore moins sûrs d'obtenir cette adhésion passionnée des masses sans laquelle une défense à outrance ne peut se continuer; ils n'auraient que l'assentiment abaissé qu'impose la terreur des cours martiales; ceux que l'on condamnerait à l'héroïsme sous peine d'être passés par les armes resteraient aux aguets, silencieux et mécontens, prêts à se ruer dans la paix, quelle qu'elle fût. Et la France sortirait de cette lutte mal conduite, humiliée, rançonnée, démembrée, et, qui peut dire jusques à quand, gardée à vue dans tous ses mouvemens par un vainqueur arrogant.

Il n'y avait donc, après Wœrth et Forbach, qu'à répudier la tradition de Talleyrand et de Lafayette, qui ne virent dans les malheurs de l'Empereur que l'occasion propice de le renverser; il n'y avait qu'à suivre celle de Carnot qui, dans le souverain vaincu, ne vit que la France à sauver et se dévoua à lui. On pouvait espérer sans illusion que la France prendrait ce parti. Depuis 1815, la plupart des historiens avaient condamné Talleyrand, blâmé Lafayette, exalté Carnot, dont la figure toujours grandissante était devenue, après celle de Bonaparte, la plus illustre de la Révolution. Nous n'en étions certainement pas revenus au patriotisme stupéfiant de ce puritain du temps d'Élisabeth qui, sa main coupée par ordre de la Reine, saisit son chapeau de la main qui lui reste, l'élève en l'air et s'écrie au jour du péril national : « Dieu sauve la Reine! » Mais il était à peu près de croyance commune qu'un Français devait, à moins d'être considéré comme un traître, se ranger derrière son gouvernement, même détesté, même malheureux, dans une lutte avec l'étranger.

Mignet avait résumé ce dogme en quelque sorte national dans sa noble langue : « L'indépendance de la patrie doit l'emporter sur la forme des gouvernemens et sur les intérêts des partis. Ni les douleurs de l'exil, ni l'ardeur des convictions, ni la force des attachemens, ni la violence des haines ne justifient de méconnaître ce premier des devoirs. Séparer son pays du gouvernement qui le régit, dire qu'on attaque l'un pour délivrer l'autre, n'excuse pas davantage. Ces distinctions subtiles conduiraient à la ruine des États. » Berryer s'écriait le 5 février 1847 à la Chambre des Députés : « Nous sommes libres, nous n'avons pas même chez nous, sur le sol de la France, l'em-

barras des partis, Je n'en connais pas... *(Les applaudissemens coupent la phrase.)* Laissez-moi le dire; je n'en connais pas où il y ait un homme assez coupable, assez peu digne d'être Français, pour conserver dans son cœur le ressentiment le jour où vous porterez noblement, fièrement, sincèrement, devant l'Europe, la question de ces grands intérêts français, de l'intégrité de notre influence et de nos droits! Je n'en connais pas d'assez haïssable nulle part! » Lors de la guerre de Crimée, le républicain Barbès, enfermé dans la prison de Ham, écrivait à un ami : « Si tu es affecté de chauvinisme, parce que tu ne fais pas de vœux pour les Russes, je suis encore plus chauvin que toi, car j'ambitionne des victoires pour nos Français. Je plains notre parti s'il en est qui pensent autrement. Hélas! il ne manquerait plus que de perdre le sens moral, après avoir perdu tant d'autres choses (1). » Tocqueville, exaspéré contre le régime de Décembre, écrivait dans la même circonstance : « Il faut toujours être de son pays avant d'être de son parti, et, quelque adversaire que je sois du gouvernement actuel, je serai toujours de son côté quand il sera en face de l'étranger (2). » De tels exemples n'allaient-ils pas être suivis?

IX

L'Impératrice nous avait immédiatement communiqué la nouvelle de l'escarmouche de Sarrebrück et dès le soir du 2 août la dépêche de Metz (4 heures) était donnée aux journaux et à la population. Elle n'eut pas le même empressement à nous faire connaître la nouvelle de l'échec de Wissembourg. Elle l'avait reçue à Saint-Cloud le 4 dans la nuit. Ce fut seulement le matin, à onze heures, qu'elle m'envoya par un de ses officiers, le lieutenant de marine Conneau. un pli cacheté contenant le télégramme du quartier général et une lettre dans laquelle elle me priait de le remettre sous enveloppe après l'avoir lu et de le rendre à l'officier chargé de le porter successivement à chaque ministre. Elle espérait que l'échec serait aussitôt réparé, et elle avait différé de nous en instruire afin que nous connussions en même temps la défaite et la revanche.

Justement Chevandier survint. Il nous parut inadmissible

(1) *Empire libéral*, t. III, p. 243.
(2) *Correspondance du baron de Tocqueville*, 7 mars 1854.

de garder un seul instant pour nous cette dépêche, notre résolution étant de ne jamais cacher une nouvelle, qu'elle fût bonne ou mauvaise, dès qu'elle nous paraissait certaine. Nous avertîmes aussitôt l'Impératrice que nous nous croyions tenus, au lieu d'une transmission mystérieuse à nos collègues, à une communication immédiate au public. Elle y consentit et la dépêche fut affichée. Elle était ainsi conçue : (4 août, midi 45.) « Trois régimens de la division du général Douay et une brigade de cavalerie légère ont été attaqués à Wissembourg. par des forces très considérables massées dans les bois bordant la Lauter. Ces troupes ont résisté pendant plusieurs heures aux attaques de l'ennemi, puis se sont repliées sur le col du Pigeonnier, qui commande la ligne de Bitche. »

A sa divulgation tardive, cette dépêche joignait le tort d'être trop peu circonstanciée; elle n'indiquait pas d'où elle était envoyée; elle ne précisait pas le jour, l'heure de la bataille, les régimens engagés; elle ne faisait pas ressortir la disproportion des forces, qui donnait le caractère d'une victoire morale à cette défaite matérielle héroïque. Le public en fut troublé.

La foule se pressait sur les boulevards, en proie à une pénible agitation; de longues files de promeneurs serrés au coude allaient et venaient, arrêtés de distance en distance par des groupes qui stationnaient et où pérorait quelque orateur, fabricant de nouvelles plus ou moins suspectes. On s'écrasait aux kiosques des marchands de journaux. De temps en temps, au milieu de la chaussée, des jeunes gens qui rejoignaient leur corps passaient, un drapeau en tête, escortés d'une troupe d'amis et faisaient entendre, au milieu du bruissement de la foule, ces chants et ces refrains de la guerre qui prenaient alors une signification plus émouvante. Un rassemblement menaçant assaillit la boutique d'un changeur, de laquelle, disait-on, s'étaient échappées quelques paroles favorables à la Prusse, et la police eut grand'peine à le protéger contre les dernières extrémités.

L'esprit public ne fut un peu calmé que le lendemain matin par la lecture des dépêches prussiennes et anglaises, beaucoup plus explicites que les nôtres, par lesquelles le véritable caractère du combat était révélé. Il y était dit que, de notre côté, il n'y avait en ligne que trois régimens et une brigade de cavalerie légère, tandis que les Prussiens avaient trois corps d'armée, et

que néanmoins, malgré cette énorme disproportion de forces, la résistance désespérée de nos soldats leur avait causé des pertes considérables.

Un cordial nous vint, à nous ministres, du général Trochu. Plichon lui avait demandé son avis sur l'événement; il répondit : « Notre échec devant Wissembourg n'a rien de sérieux. La dépêche prussienne montre que la vaillante division du pauvre Douay a tenu tête au plus gros de l'armée du Prince royal, et lui a infligé des pertes considérables; grande chance pour le maréchal Mac Mahon qui, rendu à pied d'œuvre avec trois de nos meilleures divisions, va entrer en ligne avec une prédominance morale et matérielle dont les effets me paraisssent presque certains. Et puis nous allons voir cesser cet abominable chauvinisme qui représente partout l'armée française comme devant manger les Prussiens à la croque-au-sel. On aiguisera ses dents, on s'éclairera mieux dans les marches, *et tout ira bien, je l'espère* (1). »

L'Impératrice ne s'était pas démoralisée. Plichon étant allé dans la soirée lui porter nos condoléances à Saint-Cloud l'avait trouvée une Bible à la main. Elle lui avait montré le passage qu'elle lisait en disant : « N'est-ce pas, que cela doit être interprété dans un sens favorable? » Au Conseil, nos délibérations se prolongèrent plus que de coutume à l'occasion du traité avec l'Angleterre sur la neutralité de la Belgique, et nous ne rentrâmes à Paris que vers trois heures.

X

J'étais venu dans la voiture de Gramont jusqu'à l'Hôtel des Affaires étrangères et de là je rentrais à pied. A la place de la Concorde, je rencontrai des chevaux portant à leur tête de petits drapeaux; en débouchant de la grille des Tuileries dans la rue de la Paix, j'aperçus la plupart des fenêtres pavoisées. J'eus un serrement de cœur indicible. J'arrêtai un passant et je lui demandai : « Pourquoi ces drapeaux? Il y a donc quelque chose de nouveau? — Oh! oui, monsieur, on vient d'afficher à la Bourse la nouvelle d'une grande victoire de Mac Mahon. Il a fait 25 000 prisonniers et le Prince royal est du nombre. »

(1) Lettre de Trochu à Plichon, 6 août 1870.

L'effet de cette dépêche apocryphe avait été indicible. En un instant, la Bourse s'était vidée, la foule s'était répandue sur les marches de l'édifice, annonçant ce bonheur à ceux qui passaient. Les bravos, les cris, les chants de *la Marseillaise* avaient aussitôt éclaté avec enthousiasme. En un instant, la nouvelle avait envahi la ville et en se propageant l'émotion était devenue du délire. Toutes les audiences avaient été levées au palais de Justice; on s'embrassait dans les rues en pleurant sans se connaître; on rencontrait des gens que la joie avait rendus presque fous (1). Depuis vingt ans, on n'avait vu Paris dans un pareil état. Deux chanteurs en vogue. Capoul et M[me] Sasse, reconnus dans une voiture découverte, avaient été arrêtés, et, debout, avaient chanté l'hymne patriotique au milieu des trépignemens frénétiques de la foule.

Je hâtai le pas; arrivé place Vendôme, je tombai dans un rassemblement très surexcité, furieux contre le gouvernement qui ne disait mot, et exigeant sur-le-champ la confirmation de l'heureuse victoire. Les jeunes attachés de mon cabinet, accourus au bruit, eurent grand'peine à me dégager et à me faire rentrer dans la cour du ministère. Là m'attendait une députation de négocians venue pour m'interroger. Je les détrompai. Mais la foule restée sur la place et qui grossissait toujours, criait : « Au balcon! au balcon! » Je m'avançai sur ce balcon et, d'une voix vibrante de douleur : « La nouvelle affichée aujourd'hui à la Bourse est une manœuvre indigne. Une enquête est ouverte afin de rechercher ceux qui, dans un moment si solennel, troublent ainsi la tranquillité publique que le gouvernement a toujours maintenue. Le gouvernement donné immédiatement à tous les journaux les nouvelles qu'il reçoit... » Une voix : « *Dix heures plus tard!* » Cris : « *Fermez la Bourse! fermez la Bourse!* » Quelques voix : « *Écoutez donc! écoutez donc! Vous avez promis d'écouter avec calme.* » Nouveaux cris : « *Fermez la Bourse!* » Vous demandez la fermeture de la Bourse. (*Oui! oui!*) C'est une mesure grave; elle ne pourrait être prise qu'après que le gouvernement en aurait délibéré; je ne veux pas vous faire des promesses qui ne seraient pas tenues. (*Bien!*) Mais ce que je puis vous dire, c'est que toutes précautions seront prises pour qu'un acte aussi scandaleux ne puisse se renouveler. (*Bravo! bravo!*)

(1) *Siècle.*

Voici toutes les nouvelles que nous avons : « Le maréchal Mac Mahon concentre ses troupes et s'apprête à réparer l'échec, le malheur éprouvé par une de nos divisions. Cette division ne se composait que de 6 000 à 7 000 hommes : elle n'a battu en retraite, après un long et héroïque combat, que devant deux corps d'armée. Je vous le répète, le maréchal Mac Mahon en position d'arrêter les ennnemis va venger un avantage momentané qu'ils n'ont dû qu'à leur grand nombre. *(Bravo!)* Répandez-vous dans Paris, et dites partout que le gouvernement vous donnera toutes les nouvelles certaines. Si elles sont bonnes, nous vous les donnerons avec joie ; si elles sont mauvaises, nous vous les donnerons avec confiance, sûrs qu'un revers passager n'ébranlera pas votre patriotisme et votre foi dans le succès final. Ayez confiance en nous, comme nous avons confiance en vous. Pendant que nos frères se battent à la frontière, ayons, nous, assez d'empire sur nous-mêmes pour les aider par notre patience *(Bien!)* et unissons-nous pour crier d'un élan unanime : Vive la patrie ! (Cris de : *Vive la patrie! vive la France!)* Oui, unissons-nous pour crier ensemble : Vive la France ! » *(Applaudissemens;* cris de : *Vive la France!)* Sur ces paroles, la foule se dispersa.

Chevandier, qui, au ministère de l'Intérieur, avait trouvé la même surexcitation, lui avait donné le même démenti. Il avait envoyé son secrétaire général, d'Auribeau, à la Bourse, rétablir la vérité et commencer une enquête. La désillusion fut aussi prompte à se répandre que l'avait été la joie ; en peu d'instans, la consternation d'une grande espérance déçue fut générale. Un rassemblement irrité fit irruption dans l'enceinte de la Bourse, saccageant les barrières et la corbeille des agens de change. Ce devint un véritable champ de bataille ; il fallut sonner la cloche de clôture et appeler la police. Un autre rassemblement encore plus nombreux envahit la place Vendôme, réclamant de nouveau ma présence. Je m'avançai une seconde fois sur le balcon. Je dis en substance : « Toutes les nouvelles qui m'arriveront seront immédiatement portées à la connaissance du public. Cependant, il y a certaines nouvelles que nous ne vous dirons pas, parce qu'elles indiqueraient des mouvemens de troupes qui, aussitôt connus à Paris, seraient télégraphiés chez nos voisins et qui tourneraient au détriment de nos armes. Quant à l'auteur de la fausse nouvelle, il est arrêté. — Son nom ? s'écrie un furieux. — Je l'ignore, répondis-je. Le saurais-je, je ne vous le

dirais pas. *(Clameurs.)* Non, je ne le vous dirais pas, car ce serait une indignité *(Rumeurs redoublées)*, car il n'a pas été jugé et il peut être innocent. De quel droit livrerais-je à la publicité le nom d'un homme qui est peut-être innocent? » Cette apostrophe retourna la foule qui m'applaudit. Cependant elle se retira moins vite que la fois précédente et des vociférations hostiles continuèrent à se faire entendre.

J'avais à peine quitté le balcon que Maurice Richard vint me prendre et me conduire au ministère de l'Intérieur où tous nos collègues étaient réunis en conseil. Nous commençâmes par rédiger une proclamation aussitôt imprimée et affichée. Nous décidâmes ensuite que l'un de nous se rendrait le soir même à Metz, afin d'informer l'Empereur des difficultés insurmontables dans lesquelles nous jetait le détestable système d'informations de l'état-major, et le prierait d'en organiser un plus intelligent qui répondît mieux à l'exigence publique. Notre envoyé, en retour, nous rapporterait des renseignemens certains sur l'état des esprits et des affaires au quartier impérial, sur lequel nous n'avions, dans le silence de Le Bœuf, que des données vagues.

J'eusse voulu me charger de la mission; je regretterai éternellement de ne l'avoir point fait. Si j'y étais allé, je ne serais pas revenu seul, j'aurais ramené l'Empereur, et le cours des événemens eût été changé. Mes collègues ne consentirent pas à mon départ. Ils jugeaient imprudent, dans l'état de fermentation du parti révolutionnaire, de laisser à Chevandier seul la direction de l'Intérieur. D'une bravoure indomptable et très clairvoyant, il manquait d'autorité sur l'opinion publique et ne connaissait pas l'intonation qui parvient aux foules; à tout instant, je l'empêchais de compromettre une mesure excellente par des considérans faux ou mal présentés. Nous chargeâmes donc Maurice Richard de l'importante mission. Il se mit en route immédiatement.

XI

Au milieu de la baisse effarée des fonds publics amenée par une guerre ou par les angoisses d'une négociation scabreuse, il s'est presque toujours rencontré quelque spéculateur aux abois, essayant, à l'aide d'une nouvelle favorable lancée à l'émotion

publique, de susciter une hausse foudroyante dont il espère la fortune. En 1823 (4 février), on attendait avec impatience à Paris et à Vienne de savoir si le discours de S. M. britannique contiendrait ou non la promesse de la neutralité dans la guerre d'Espagne. Le matin même de la réunion du parlement anglais, on remit à Paris entre les mains du ministre des Affaires étrangères Chateaubriand, et à Vienne entre les mains du grand chancelier Metternich, une copie apocryphe déjà jetée dans le public, qu'on prétendait avoir obtenue par des moyens habitués à triompher de tout, et dans laquelle on lisait en toutes lettres le mot « neutralité. » Il s'ensuivit une hausse considérable : en réalité, le mot ne s'y trouvait pas, et la baisse succéda à la hausse. Quelques jours après la bataille de l'Alma, une dépêche apportée, disait-on, par un Tartare, enleva toutes les Bourses plus ou moins en détresse par l'annonce fantastique de la prise de Sébastopol.

Dans la manœuvre du 6 août, il y avait plus qu'un acte de piraterie financière, il y avait un moyen d'exciter les esprits en les jetant d'un excès de joie dans un excès de désespoir. Des secousses pareilles ne se calment pas instantanément; elles créent une susceptibilité nerveuse qui facilite les mauvaises entreprises. Malgré nos explications et quoique notre loyauté ne pût être en doute, les révolutionnaires se mirent dans la soirée à exploiter une commotion dont ils étaient probablement les auteurs. Ils se répandirent de tous côtés, déclamant contre le retard à annoncer l'échec de Wissembourg, accusant les ministres de cacher les dépêches. Des rassemblemens plus ou moins turbulens arrivaient sur la place Vendôme, criant : « Des nouvelles! des nouvelles! Ollivier! Ollivier au balcon! » Je ne parus plus au balcon et j'allai m'établir le soir en permanence à la préfecture de police, en communication avec Chevandier au ministère de l'Intérieur, afin de veiller de plus près aux événemens.

Vers les huit heures, Chevandier m'envoya une première dépêche de Metz : « Frossard est engagé, il est trop loin pour que nous venions à son aide, tout espoir n'est pas perdu. » — « Encore une défaite, dis-je avec douleur à Piétri; après l'émotion d'aujourd'hui, la situation sera terrible demain. »

Déjà des rapports d'agens informaient le préfet de police que la fermentation de Paris augmentait. Une longue colonne des-

cendait les boulevards, drapeau en tête, en chantant *la Marseillaise*, et sur l'air des lampions : « Ollivier! Ollivier! » Quelques voix criaient : « Ollivier à la lanterne! Vive la République! » On entendit même le cri de : « Vive la Prusse! » Cette bande alla encore sous mes fenêtres en hurlant toujours : « Des nouvelles! des nouvelles! » Les troupes de police l'avaient repoussée. Obligée de rebrousser chemin, elle remontait le boulevard, accentuant ses clameurs et vociférant : « A bas Ollivier! »

Pietri et moi donnâmes nos ordres. Mais nous ne pouvions pas en donner à Metz comme à Paris, et, dans une détresse inexprimable, pendant que des rapports rassurans nous annonçaient le calme rétabli dans la ville, nous attendions ce qui allait fondre encore sur nous du quartier général, en arpentant, d'un pas fiévreux et sans rien nous dire, un grand salon de réception, faiblement éclairé par une petite lampe. Vers minuit Chevandier nous télégraphie d'accourir immédiatement place Beauvau.

Nous y fûmes en un instant; nos collègues y étaient déjà. Tout bouleversé, Chevandier nous lit la dépêche suivante : « Frossard a été obligé de se retirer; Mac Mahon est battu; élevons-nous à la hauteur des circonstances; mettez Paris en état de défense; déclarez l'état de siège. » En d'autres termes : « Tout est perdu, la capitale même est menacée. » Après six jours de campagne! Quel cauchemar! Nous demeurâmes d'accord qu'il fallait d'urgence prendre nos dispositions, et nous mettre en état de recevoir le choc de Paris, lorsque à son réveil il apprendrait ce qu'était en réalité cette victoire qu'il avait la veille célébrée avec tant de délire.

Je télégraphiai à l'Empereur : » Nous resterons à la hauteur des circonstances; nous allons aviser, mais je conjure Votre Majesté de nous envoyer des détails, quels qu'ils soient. Si nous n'avons comme nouvelles que la dépêche vague de Votre Majesté, il y aura un soulèvement dans Paris. Au nom du ciel, des détails tout de suite. » Plichon courut chercher le général Chabaud-Latour, chargé des fortifications, et Trochu, l'oracle de la plupart de mes collègues. Les membres du Conseil privé et les présidens des Chambres furent convoqués (1).

La réunion complète, nous nous occupâmes d'abord d'assurer

(1) Voyez *Empire libéral*, t. XV.

la défense de Paris : Chabaud-Latour et Dejean nous promirent qu'en un mois elle serait en état complet, et Louvet s'engagea à amasser dans le même délai tous les approvisionnemens nécessaires. Quelque rapide que fût la marche de l'ennemi, il nous semblait impossible qu'il fût plus tôt à la porte de la capitale.

Par une intelligente initiative, avant de se rendre au Conseil, Rigault de Genouilly avait télégraphié aux préfets maritimes d'expédier tout de suite les régimens d'infanterie de marine (12 000 hommes), de manière qu'ils arrivassent à Paris le 9 et le 10, d'organiser les équipages en bataillons et de les tenir prêts à marcher; il avait mandé au préfet de Lorient d'envoyer toutes les batteries d'artillerie et le général Pélissier avec ses 2000 artilleurs. Nous demandâmes au général Dejean d'appeler également par les moyens les plus rapides les troupes disponibles en Algérie et toutes celles laissées dans le Midi en vue de l'organisation d'une armée à Toulouse : deux régimens de cavalerie de Carcassonne et de Tarbes, tous les régimens d'infanterie de Corse, de Bayonne, de Perpignan et de Pau. Nous le priâmes aussi de préparer, afin de les soumettre au prochain Conseil, l'indication des mesures soit à décréter, soit à demander à la Chambre, de nature à grossir nos effectifs. Tout cela fut voté sans discussion. Il n'y en eut pas davantage sur l'état de siège : nous n'avions à ce sujet qu'à obéir à l'ordre de l'Empereur.

Nous ne fûmes en désaccord que sur la convocation des Chambres. Schneider fit remarquer que l'état de siège allait inquiéter et soulever bien des clameurs, qu'on y verrait l'intention de perpétuer le pouvoir entre nos mains, que le seul moyen de le rendre acceptable était de l'accompagner d'une prompte convocation. Cette supposition d'arrière-pensée égoïste, dans une mesure dont l'initiative venait de l'Empereur, me parut absurde et je répondis avec vivacité à Schneider que la convocation des Chambres rendrait vaine la déclaration de l'état de siège. A quoi servirait d'empêcher les journaux d'exploiter les revers, de conseiller la révolte, de prêcher le mépris de la Constitution, de vilipender l'Empereur, de renseigner l'ennemi, d'agiter les esprits, de semer les défiances et les divisions, si des députés inviolables avaient la faculté de commettre ces infamies dans des discours reproduits par tous les journaux? Contenir la presse

était impossible si la tribune n'était pas muette. Réunir le Parlement ne serait pas augmenter nos forces, ce serait les anéantir; ce serait assurer les catastrophes, non préparer les revanches. L'heure était aux soldats et point aux parleurs. Je rappelai le rôle odieux qu'avait joué la Chambre des Cent jours : « Ne préparons pas une nouvelle édition de cette lamentable histoire et n'ouvrons pas à la révolution le champ de propagande et d'action que l'état de siège va lui fermer. »

Plichon soutint énergiquement l'opinion de Schneider : plus la situation était difficile, plus il était nécessaire de s'appuyer sur l'opinion et faire notre force de sa force; nous n'avions déclaré la guerre qu'après l'approbation des Chambres; un revers nous frappait; il fallait sans tarder nous entourer de ceux qui nous avaient soutenus au premier jour, afin que l'accord établi au début et qui couvrait notre responsabilité se continuât durant les épreuves; nous étions des ministres parlementaires, nous ne devions pas nous isoler du Parlement. Enfin il invoqua la malheureuse phrase du discours de l'Empereur : « Je vous confie en partant l'Impératrice qui vous appellera autour d'elle si les circonstances l'exigent. » Il y avait là, selon lui, un engagement solennel auquel nous ne pouvions nous soustraire.

Je conviens que le précédent de 1815 que j'avais invoqué contre l'opinion de Plichon n'était pas concluant : entre l'Assemblée de ce temps-là et le Corps législatif actuel, il y avait une différence capitale, l'Assemblée des représentans se composait en grande majorité d'ennemis de l'Empire. La majorité du Corps législatif, au contraire, était dévouée. Il n'était donc pas déraisonnable de compter avec Plichon que la réunion des Chambres ne nous créerait aucun péril et même accroîtrait nos forces.

La discussion fut interrompue par un aide de camp, qui nous annonça que l'Impératrice, arrivée de Saint-Cloud aux Tuileries, nous priait de nous rendre auprès d'elle.

XII

L'Impératrice passait les heures dans une attente poignante. Elle avait envoyé un de ses aumôniers, l'abbé Pujol, à Sainte-Geneviève et à Notre-Dame-des-Victoires, prier pour la France.

Après les scènes de la Chancellerie, je lui avais télégraphié de se rendre aux Tuileries. Ce départ lui avait paru prématuré ; elle s'était contentée de dépêcher le général Lepic aux nouvelles auprès de nous.

Lepic m'avait vu d'abord. Il s'était rendu ensuite chez Baraguey d'Hilliers. Il le trouva grognon, boudeur, compassé, et la seule assurance qu'il en obtint fut qu'il marcherait, mais seulement sur les ordres des ministres responsables. Au ministère de l'Intérieur, Chevandier lui donna une copie de la proclamation que nous venions de rédiger et qui allait être affichée, et l'instruisit de l'envoi de Maurice Richard à Metz. Il rapporta à Saint-Cloud que nous avions le front haut devant l'adversité, remit notre proclamation, et annonça le départ de Richard. « Cette proclamation, dit l'Impératrice, est incorrecte. On aurait dû me la soumettre, mais pour une question personnelle je ne soulèverai pas l'ombre d'une difficulté. » Le voyage à Metz de notre collègue l'avait contrariée davantage : « L'Empereur a déjà assez de ses tracas, nous devrions savoir porter les nôtres. »

Suivit un répit anxieux de quelques heures, puis éclata dans le Palais, comme un coup de tonnerre, la dépêche de l'Empereur sur les combats de Wœrth et de Forbach. Un effroyable cri de douleur s'élève ; les femmes sanglotantes se tordent les mains, les soldats demeurent muets et convulsés, les serviteurs effarés courent et se heurtent ; toutes les portes sont ouvertes, les salons et les chambres illuminés et déserts. Mon frère arriva, au nom des ministres, engager l'Impératrice à rentrer aux Tuileries. Elle partit immédiatement et nous accourûmes auprès d'elle (1).

Dans les appartemens mornes, aux meubles couverts de housses, à peine éclairés par la lueur pâle des lampes, nous soumîmes, à la souveraine accablée de douleur, mais courageuse, les

(1) On a raconté qu'au reçu de la dépêche de l'Empereur, l'Impératrice pria le prince Poniatowski de faire atteler un coupé et d'aller au plus vite à Bougival réveiller le prince de Metternich et le ramener parce qu'elle tenait à l'avoir à côté d'elle pour rentrer dans Paris en pleine nuit... Le prince de Metternich accourut à l'appel. Aussitôt l'Impératrice monta avec lui dans un landau. L'amiral Jurien, Cossé-Brissac, etc., s'installèrent dans une seconde voiture, et on fila à grand trot sur Paris... Lorsque le landau croisa l'avenue Marigny, il s'arrêta un instant : l'ambassadeur d'Autriche en descendit et rentra à pied à l'hôtel de l'Ambassade. — Je tiens de personnes présentes à Saint-Cloud à ces momens terribles que ce récit est absolument faux. L'Impératrice n'avait besoin d'être escortée par aucun ambassadeur étranger pour rentrer à Paris, même pendant la nuit. Elle envoya en avant MM. Augustin Filon et Cossé-Brissac pour préparer son arrivée aux Tuileries et elle suivit avec son service.

différentes résolutions que nous avions adoptées; elle les sanctionna. Puis, nous recommençâmes la discussion interrompue sur la convocation des Chambres. L'Impératrice était visiblement de mon avis et de celui de Chevandier, mais, à une grande majorité, le Conseil décida que les Chambres seraient convoquées. Je m'efforçai alors de retarder le plus possible la date, dans l'espérance que quelque nouvelle meilleure changerait la situation. Le jour fixé fut le jeudi 11.

Trochu sortit du silence dans lequel il s'était renfermé. Il demanda avec emphase à l'Impératrice si elle pouvait affirmer avoir toujours communiqué toutes les nouvelles venues de l'armée? — « Sans aucun doute, répondit-elle. — Alors il faudrait le dire dans une proclamation. » On le lui concéda. Néanmoins, il se lança dans un débordement intarissable de paroles incohérentes et acrimonieuses sur les nouvelles, sur la nécessité d'en donner, sur l'exaspération que causait le silence du gouvernement. Ses admirateurs l'écoutaient avec consternation. Moins patient, comme il ne paraissait pas disposé à s'arrêter, je me tournai vers lui et d'un ton péremptoire : « Assez péroré, général! Aux affaires! » Je pris la plume et nous terminâmes la séance par la rédaction d'une proclamation (1).

(1) On a raconté qu'Haussmann, en revenant de voyage, apercevant des lumières rue de Rivoli, serait monté, n'aurait trouvé personne à la porte du Conseil, y serait entré. L'Impératrice, le remerciant, l'invite à assister à la délibération. Tout le monde est effaré; lui seul, lucide, indique la véritable solution : « Il faut séance tenante proclamer l'état de siège. S'il n'y a pas assez de troupes, il faut faire venir celles restant encore en Algérie et les régimens d'infanterie de marine qui sont dans nos ports. Il faut faire une proclamation annonçant ces mesures. L'autorité, le bon sens pratique des avis de M. Haussmann font impression; les ministres se calment, retrouvent le sang-froid, admettent ses propositions, et l'Impératrice lui demande de rédiger la proclamation. Il se met à l'angle d'une table et écrit. » Ce récit est d'un bout à l'autre un impudent mensonge, *mentiris impudentissime*. Même à ce moment, on n'entrait pas au Conseil comme dans une gare. Il y avait un huissier qui annonçait les arrivans, et n'arrivaient que ceux qui avaient été formellement convoqués... Si Haussmann, qui depuis sa destitution était l'ennemi déclaré des ministres, eût été annoncé, on l'eût éconduit. Et si l'Impératrice avait commis l'inconvenance, dont elle était incapable, de l'engager à siéger avec nous, nous nous serions tous levés et aurions quitté la salle. Le mensonge est aussi bête qu'impudent : les mesures qu'aurait conseillées Haussmann et fait adopter grâce à son autorité (état de siège, rappel des troupes) avaient déjà été prises avant l'arrivée de l'Impératrice, sans débat et sans difficulté. Quant à la proclamation, elle fut composée par nous tous, moi tenant la plume. Imaginer que j'aurais permis à qui que ce soit, surtout à un homme comme Haussmann, notre ennemi, qui ne savait pas écrire (ses *Mémoires* en font preuve), de rédiger un acte ministériel devant moi, c'est ne pas avoir le moindre sentiment de ce que j'étais et manquer de sens commun.

On a prétendu qu'en convoquant les Chambres sans avoir pris l'assentiment de l'Empereur nous avions les premiers donné l'exemple de ces violations de la Constitution qui ne vont pas tarder à se succéder sans répit. L'accusation n'est pas fondée. Nous n'avions pas à demander une autorisation que, selon la juste remarque de Plichon, l'Empereur avait accordée d'avance. Ne l'eût-il pas accordée, nous étions autorisés à prendre cette décision de notre propre initiative en vertu de l'ordre général du service pendant l'absence de Sa Majesté qui dit : « Dans tout ce qui n'est pas de forme ou de petit ordre, les affaires seront renvoyées à Notre décision par le Garde des Sceaux, Ministre de la Justice et des Cultes, *à moins qu'il n'y ait urgence et utilité pour nos intérêts et ceux de l'État à prendre un parti immédiat* »

Au petit jour, Chevandier et moi, exténués, le cœur gonflé des larmes que nos yeux ne répandaient pas, inquiets de la douleur ou de la colère qui allait faire explosion au réveil dans la cité encore endormie, nous nous rendîmes à pied à la Chancellerie. Là, on nous remit une dépêche de l'armée qui paraissait moins désespérée. Nous nous raccrochâmes à cette espérance et y vîmes la possibilité de supprimer, ou tout au moins de reculer cette convocation du Corps législatif qui nous répugnait tant. Nous envoyâmes des messagers dans tous les sens pour arrêter l'impression des décrets et convoquer de nouveau les ministres à la Chancellerie. La plupart ne vinrent pas ; ceux qui arrivèrent furent d'avis de maintenir les résolutions de la nuit. D'autres dépêches inquiétantes nous ramenèrent d'ailleurs à ce sentiment, et le dimanche 7 août, Paris, à son réveil, apprit, par un supplément du *Journal Officiel* et par l'affiche de notre proclamation les défaites de Frossard et de Mac Mahon, la déclaration de l'état de siège, la convocation des Chambres pour le 11.

XII

Nous nous réunîmes à dix heures dans un second Conseil. Schneider avait été assailli par les visites d'un grand nombre de députés rentrés à Paris. Ils pressaient le président de hâter la convocation des Chambres : ils étaient tous là, ils brûlaient de s'associer à la défense du pays, ils exigeaient qu'on leur en donnât le moyen. Schneider, dès l'ouverture du Conseil, se fit l'interprète de leur désir. Chevandier et moi, nous résistâmes

comme nous avions résisté à la convocation, mais sans plus de succès. La date fut reportée du 11 au 9 août.

Le général Dejean nous soumit les mesures que nous avions réclamées dans la nuit : l'incorporation de la garde mobile dans l'armée et l'incorporation dans cette garde mobile de tous les citoyens âgés de moins de trente ans qui n'en faisaient point partie ; l'introduction également dans l'armée des 12 000 hommes d'infanterie de marine et de l'excellente division Dumont d'abord destinée à l'expédition de la Baltique, et à laquelle, ne voulant point paraître renoncer, nous ne consacrerions que des régimens de marche. Les troupes de gendarmerie et de douane seraient également versées dans l'armée et l'on hâterait le plus possible la formation des quatrièmes bataillons de nos cent régimens d'infanterie, à raison de neuf cents hommes. On rappellerait la classe de 1869. La garde nationale, commandée par un de nos meilleurs divisionnaires, le général d'Autemarre, n'existait pas dans tous les arrondissemens, et elle était répartie entre cinquante et un bataillons formant un effectif de 60 000 hommes : elle serait grossie par l'appel de tous les citoyens de trente à quarante ans.

Nous ne savions pas encore quel était au juste l'état de l'Empereur et nous n'en étions qu'aux interrogations. Mais nous ne doutions pas de la convenance de rappeler le Prince impérial. Chevandier avait, en son nom personnel, écrit une longue dépêche chiffrée à Metz donnant toutes les raisons de ce rappel : le Conseil ratifia son initiative. Malgré la résistance désespérée de l'Impératrice, je fus chargé de télégraphier à l'Empereur : « A l'unanimité le Conseil des Ministres et le Conseil privé croient qu'il serait bon que le Prince impérial revînt à Paris. » L'Impératrice ajouta, en marge : « Je n'ai pas cru devoir m'y opposer. » Elle aurait dû dire : mon opposition a été sans succès. D'ailleurs, elle télégraphia de son côté en chiffre : « Pour des raisons que je ne puis pas expliquer dans une dépêche, je désire que Louis reste à l'armée, et que l'Empereur promette son retour sans le faire effectuer. » (7 août.)

Nous pourvûmes aux périls intérieurs, qui allaient aggraver les difficultés militaires, en conférant au gouverneur de Paris, le maréchal Baraguey d'Hilliers, les pouvoirs de l'état de siège et nous lui prescrivîmes de mettre un terme aux manifestations tumultueuses, répétitions générales de l'insurrection, qui, chaque soir, inquiétaient les bons citoyens : agitation factice qui pro-

duirait un trouble réel si on la tolérait. Nous savions qu'une immense manifestation se préparait pour le 8 août, jour où expirait la détention de Rochefort. Et nous décidâmes que Rochefort ne serait pas mis en liberté ce jour-là, et serait maintenu en état d'arrestation jusqu'à ce qu'il eût purgé son autre condamnation à quatre mois de prison « pour coups et blessures portés au sieur Rochette. »

L'Impératrice, jugeant notre proclamation du matin trop morne, nous engagea à en faire encore une. Séance tenante, je rédigeai le texte suivant : « Français, nous avons dit toute la vérité. Maintenant, à vous de remplir votre devoir ; qu'un même cri sorte de toutes les poitrines d'un bout de la France à l'autre. Que le peuple entier se lève frémissant pour soutenir le grand combat. Quelques-uns de nos régimens ont succombé sous le nombre, notre armée n'a pas été vaincue. Le même souffle intrépide l'anime toujours. Soutenons-la. A l'audace momentanément heureuse, opposons la ténacité qui dompte le destin, replions-nous sur nous-mêmes, et que nos envahisseurs se heurtent contre un rempart invincible de poitrines humaines. — Comme en 1792, comme à Sébastopol, que nos revers ne soient que l'école de nos victoires. Ce serait un crime de douter un instant du salut de la patrie et surtout de n'y pas contribuer. Debout donc, debout! Que la France, une dans les succès, se retrouve plus encore une dans les épreuves, et que Dieu bénisse nos armes! »

A la fin du Conseil arriva un télégramme de l'Empereur nous demandant l'effet que produirait à Paris une retraite de l'armée sur Châlons. Nous répondîmes que *si cette retraite était nécessaire,* le Conseil n'y ferait pas d'objections. C'est sur l'avis de Rouher surtout que cette réponse fut envoyée.

ÉMILE OLLIVIER.

STÉPHANIE [1]

DERNIÈRE PARTIE [2]

XIII

Le soleil qui se lève derrière les sables d'Afrique darde ses feux sur l'étendue laiteuse de l'Océan. Vieille terre qui, loin de ce navire, recules, et qui deviens vapeur à l'horizon, tu as vu mon courage. Elle est écrite, la dépêche effaçant tout le rêve formé quelques instans pour mon avenir si court. Je n'ai pas su m'affranchir, mais était-ce l'affranchissement que changer le joug? Petite Stéphanie, dans le câble noyé, là-bas au fond de cette mer, ton destin va courir, tout à l'heure. Sans doute ne sera-t-il pas celui de ton espoir. Sans doute, si ton père maintenant ne me trompe plus.

Autour de cette enfant et de son insignifiance, que de passions furent déchainées! Me voilà sur la mer où j'ai dû fuir. Partout l'espace me sépare de ceux qui m'affligèrent. Ces vingt jours de traversée vont m'être reposans. Me voilà débarrassé même de la dernière hésitation qui, jusqu'à Dakar, me tourmenta. Devant ce bananier ombrageant, à l'hôtel, le bureau du télégraphiste, je me suis encore demandé si Mlle Clermont, châtelaine tranquille, ne serait pas très heureuse. Les humiliations de la misère vraiment les compensera-t-il, cet amour du commis qui jouera bientôt avec elle au chat perché? Là encore, parmi

(2) Voyez la *Revue* des 1er et 15 avril et du 1er mai.

ces messieurs si fiers en leurs costumes blancs, et qui se prétendaient à haute voix d'inconsolables boulevardiers, j'ai pensé au télégramme affirmatif. Non. Au lieu de cette poupée gracieuse et amusante, la douleur de Thérèse, l'orgueil d'Isabelle, la révolte de Félix habiteront avec ma vieillesse... Quelle prise ont sur moi la tradition héréditaire et le souci de l'avenir social!

Contre l'élément que voici profond, circulaire, multiple et vivant, toute l'impassibilité des falaises a moins de force, et toute la résistance subtile et variable des dunes moins de souplesse. Elles l'étreignent, mais s'effritent et se muent en lagunes. De l'antique société rien n'a péri malgré tant de révolutions, de guerres religieuses ou sociales... Des noms changèrent et des formules, quelques apparences, mais la loi romaine de la famille, de la *gens* implacablement persiste à travers les siècles nouveaux.

Rayons de feu, vous empourprez aussi la mer fraîche, chantante, le sillage angulaire, glauque et blanc qui bouillonne jusqu'à la courbe de l'horizon, depuis la poupe où je souffre.

Pourtant j'ai juré de vivre en repos, durant cette course par l'Atlantique. A cette heure de l'aube, sur le pont désert et net, il faut que je me sente libre, content de l'air qui s'enlace à ma figure, et de l'espace maintenant lumineux.

Verte ici, bleue là-bas, et qui scintilles au soleil, mer, de toi je réclame le plaisir du voyage. Gonfle sous le paquebot qui s'incline, puis redresse dans le ciel les angles de ses cordages fixés aux pointes de mâts. Creuse ton flanc. Découvre sous ce balcon tes abîmes mouvans qui ruissellent, se comblent, se bombent, et se dorent. Le chant de l'espace,... comme dit Reynart. Heure magnifique!... Que ne suis-je poète, peintre, musicien!... Je perçois tout cela, dans ce moment,... et la crainte d'avoir brisé le rêve d'une petite fille, et la honte d'avoir été dupe.

J'ai regagné ma cabine. J'ai dormi, enfin. Le luxe des portières en soie bleue et des lambris en citronnier poli salue mon réveil. Au dehors, la vie bavarde près de mes hublots ouverts sur le pont. Les passagers se complimentent. Ils s'offrent leurs cigares. Les Anglais marchent déjà par trios en silence. A grand bruit, les cinq demoiselles de Montevideo jouent à la marelle pour leur galerie de jeunes Brésiliens aux élégances parfaites. La glace étroite et haute de l'armoire reflète ma tête de zouave sur l'oreiller. Bon! Dans leur cadre de barbe fauve et grise, mes

lèvres rouges, mes joues plates et hâlées me plaisent, si je blâme, aux angles des paupières fripées, cette double patte d'oie que désignent des stries heureusement fines encore. Mes mains que je lève pâles et longues méritent les soins dont je les harcèle. Sur mon front blême un peu, les crins hérissés, courts, font une couronne d'argent oxydé. Tout cela n'est point répugnant. Autrefois, j'eus le visage moins large, des cheveux abondans et qui recouvraient ce front bas. Aujourd'hui, dans mon ample robe de chambre, je m'attribue l'aspect d'un sage oriental. Que ne puis-je me promener ainsi toujours? J'aurais meilleur air que dans mon veston si défavorable à cette académie que j'immerge dans la baignoire, et qui me paraît encore très digne d'inspirer le sculpteur d'un dieu fluvial, ou d'un triton corpulent. Dans cette cabine de pont, je naviguerais des mois et des mois, n'était la répulsion de l'eau marine pour le savon du bain. Tout en céramique blanche, le cabinet de toilette avec ses étagères d'acajou, ses robinets de nickel, ses cuvettes profondes, son lustre électrique me suggérerait l'illusion de la terre ferme, si, de temps à autre, le coup de roulis ne me bousculait dans la baignoire en suscitant une vague qui me gifle. Il est plaisant de se costumer en flâneur de casino même quand la glace de l'armoire soudain vous saute à la figure, la porte s'étant ouverte au gré du tangage. L'odeur lourde néanmoins des vernis et des tissus mal aérés par le hublot charge le cerveau de migraine. Mieux vaut se hâter, s'enfuir, tituber dans le couloir blanc, se rattraper à la rampe, ouvrir malgré le vent l'huis du pont, et respirer la brise qui a fraîchi.

J'aime ces regards de curieuse déférence, hommage rendu par les passagers de première au monsieur qui occupe une « cabine de luxe. » Parmi ces jeunes créoles se promettant tous une vie triomphale, j'apparais comme un exemple en costume bleu et en souliers gris, avec, au petit doigt, un rubis d'importance. On se murmure que je suis un grand exportateur français, que ma chimie des parfums semble une science difficile. De loin M. Rivadavia, spéculateur en laines argentines, me salue de sa casquette blanche. Notre consul à Rosario qui rejoint son poste m'aborde avec courtoisie. Tout de suite, il me pose, sur le commerce des parfums en Amérique latine, des questions utiles à l'exercice de ses devoirs professionnels. Chevalier de la Légion d'honneur, M. Compard porte à la boutonnière ce mince fil rouge

que je ne pus pas obtenir malgré toutes les démarches d'Huvelin. Il eût fallu dépenser cent mille francs pour étaler mes fioles avec faste, dans les expositions des capitales étrangères. Dépense excessive. A trois, nous commençons cette promenade ellipsoïdale, préventive, assure-t-on, contre le mal de mer.

Cent fois par jour, nous contournerons le rouf central du pont, sa basse muraille blanche, ses persiennes et ses portes d'acajou dont les cuivres reflètent le scintillement de la mer par-dessus la piste que rétrécit le parapet du bord. Devant nous s'allonge, puis s'abaisse le plancher de cette ruelle où marchent déjà les couples et les trios, où les cinq demoiselles de Montevideo s'évertuent à cette sorte de marelle, le schuffelboard, jeu difficile qui consiste à faire, de loin, glisser un disque, précisément, jusqu'en l'une des cases peintes sur le plancher.

Embarrassant la piste, ces jeunes personnes s'amusent de forcer ainsi les groupes marcheurs à se diviser, à passer en file indienne le long du jeu. Leurs mines et leurs attitudes fières m'enchantent. Le consul tente des œillades. M. Rivadavia houspille de plaisanteries paternelles ces néréides, si le roulis, qui s'aggrave, rend plus complexe la manœuvre d'épargner courtoisement leurs postures étudiées, sans perdre soi-même l'équilibre. Au bout de la ruelle, vers l'avant, il faut baisser la tête et s'opposer au souffle de Borée qui s'époumone, qui cherche à nous arracher nos casquettes ; mais on voit, en bas, les matelots entrer, sortir de leur poste sous la dunette, et, en haut, la vigie piquer les quarts sur la cloche, ou regarder la grande courbe bleue de l'horizon. Au retour, c'est le côté de l'ombre. Des familles nonchalantes feignent de lire, étendues sur leurs chaises pliantes qu'on achève d'arrimer solidement aux barres. Le vent nous pousse vers l'arrière où les passagers de seconde classe amusent leur marmaille, jouent aux dés, bavardent. M. Rivadavia ne manque point de s'accouder, tous les deux tours, sur la barrière et de choisir, par l'insistance de ses attentions, entre les malheureuses cabotines et choristes qui vont, en tournée, là-bas, chercher fortune. Malgré ses trente-cinq ans, M. Compard juge cette démonstration audacieuse. Il simule l'innocence qui ne devine rien... Moi, je n'ai cure de me donner du tintouin avec de nouvelles amours, fussent-elles simples. M. Rivadavia ne nous décide guère à partager les joies qu'il se promet en sédui-

sant, sur la garantie visible de son anneau et de son épingle, ces créatures avides, ennuyées déjà par la longueur du voyage, la brûlure du soleil, les assauts du vent et le malaise de dormir en une cabine sans air. Époux, la « vedette » et l'impresario vivent en première classe, mais la dame quitte peu sa couchette. L'impresario est une sorte de Mirabeau environné de boucles noires qui se tordent comme des vipères au souffle de la brise et qui ne supportent pas l'étreinte de la casquette. Il la porte à la main. Un Vitellius mélancolique en cache-poussière de tussor, un Robespierre insolent en complet de flanelle l'accompagnent. Ces princes de la rampe bordelaise nous croisent à chaque tour de la promenade. Ils pérorent très haut, afin que nous apprenions leurs « idées. » Je m'imagine la susceptibilité d'Isabelle dans ce milieu. Vers midi, quand l'ingénue rejoint ces personnages, pour le déjeuner, elle crispe son visage dès qu'ils lui parlent avec trop de fantaisie. La plaisantant, ils la comblent aussi de prévenances excessives. Mirabeau la soutient pour franchir la porte du rouf, pénétrer sous la coupole de vitraux qu'encastrent les colosses de stuc, génies de la navigation. Robespierre guide sa camarade vers l'escalier monumental et à double révolution par lequel il faut descendre pour gagner la salle à manger Louis XVI. Là vingt petites tables ornées de fleurs et de cristaux attendent les compagnies aux flancs d'une longue table centrale majestueusement dressée. Ce but ne donne point de courage à l'ingénue qui voit se dérober les marches sous ses pieds en mules blanches. Vitellius, gravement, lui tend le poing.

A peine voilée d'une robe en tussor brun et d'une écharpe jaune qui serre la capote autour de la tête enfantine, cette cantatrice ressuscite, en moi, toutes espèces d'impressions, de sensations et d'espérances juvéniles. J'aime que ma place, au couvert du commandant, soit telle que je puisse apprécier les mines de cette artiste qui, délicatement, épluche ses crevettes. M. Rivadavia ne tarde point à rivaliser; ce que j'observe et qui me vexe. Ma voisine, une dame de São Paulo, finement parfumée, n'admet pas que j'habite la campagne à l'ordinaire. Comment puis-je me passer du théâtre, des courses? Elle vient tous les printemps, pour son foie, à Vichy. Son chagrin, c'est de retourner dans ses plantations avant l'automne. Son mari, ses enfans, exigent des soins. Elle rentre par devoir dans ses plaines à caféiers qui, d'ailleurs, valent un tel sacrifice. Le précieux grain

s'accumule dans les docks des ports brésiliens, où sa valeur double.

— Ah, que je suis malheureuse, monsieur!

— Qu'est-ce donc le bonheur pour vous?

La dame réfléchit un instant. Elle regarde les saphirs de ses bagues. Elle tâte les perles de ses oreilles... Elle murmure à l'oreille de sa fille imperturbable et brune, que couronne une chevelure noire, ondulée, lustrée, brillante, nouée d'un ruban vert pâle... Je m'incline vers mon autre voisine, celle de Buenos-Ayres, qui s'évente avec une dentelle ancienne tendue sur des branches d'écaille blonde.

— Et vous, madame? Le bonheur?

— Faut-il être franche? Eh bien! je me sens vraiment heureuse à Paris ou à Londres, dans la salle du meilleur restaurant, si je dîne avec des amis décorés; moi sous un chapeau neuf qui me sied, qui « fait tableau, » qu'on regarde. Il faut que les Tziganes jouent d'une manière endiablée, que les assistans soient des gens chics, qu'aucune des femmes, pourtant, ne m'éclipse. Il faut qu'il y ait sur la table des orchidées, et, dans ma bouche, la saveur d'un poisson très fin, et de sa sauce exquise. Il faut encore que ma robe soit réussie, qu'un personnage illustre, entrant alors, salue notre table, donnant ainsi à ma famille de Buenos-Ayres présente une haute idée de mes relations et de mon influence européenne. Voilà bien, je crois, l'instant le plus à mon goût.

— Vous avez alors,... dis-je,... le sens de triompher?

— C'est cela même.

— C'est cela, c'est cela... même, approuve la dame aux caféiers de São Paulo.

— C'est assurément cela... continue la jeune fille au ruban vert pâle... On a dans ces momens une idée noble de son individualité.

Je reconnais à ces mots l'influence des Yankees sur l'esprit des nouvelles générations latines de l'Amérique. Mon Dieu! je ne sais pas si le bonheur se peut définir de la sorte, mais il est certain que je savoure, moi aussi, une aise particulière à me trouver, sur ce grand paquebot, à la table du commandant, près de ces dames millionnaires et affables, devant le grand spéculateur de l'Argentine et le consul chevalier de la Légion d'honneur, mes amis presque, devant les mines des cinq demoi-

selles de Montevideo, gracieuses à voir. Je hume un vieux vin des Canaries dans le cristal pur de mon verre. L'ingénue de la troupe lyrique commence à s'apercevoir de mon attention, à le signifier par certains regards qu'elle me livre, malins et complices déjà. J'ai l'assurance d'appartenir à l'élite des hommes; et cela grâce à ma valeur personnelle qui sut choisir les chimistes de mes laboratoires, les courtiers espagnols ou allemands de mes parfums, l'organisateur de mes exportations, le directeur de ma publicité, le banquier de notre association corporative, maintenant docile à la plupart de mes conseils. Je suis une force, une individualité robuste, et qui tient les fruits de sa victoire dans cet entrepont laqué, fleuri, tout animé de reines somptueuses, de rois spirituels ou fiers. Reines et rois, car chacun de ces gens commande plus de vies, certes, en ses usines, plantations ou marchés, que n'en commandaient les Achille, les Agamemnon, les Ulysse, en leur Égine, en leur Mycène, en leur Ithaque. Au dessert, je dis souvent quelles tribus montagnardes notre association fait vivre au Tonkin, en payant le musc de leur gibier, quels insulaires d'Océanie nous civilisons, en échangeant, contre nos fers, le patchouli récolté dans leur brousse, quels villageois mexicains j'enrichis en commanditant leur culture de la vanille, quels Malais de Timor j'éduque en accaparant leurs santals pour nos importations, quelles familles provençales je pourvois d'aise en achetant, sur pied, la moisson de leurs champs de roses. Mes phrases évoquent les pays tropicaux où j'ai recueilli jadis nos essences. Elles intéressent les mères et les jeunes filles, si désireuses d'odeurs suaves. Je leur parle des élixirs qu'employait la reine de Saba pour séduire Salomon. Ceux de Cléopâtre et qui captivèrent Antoine, je me les rappelle aussi.

Après déjeuner, sur le pont, la dame de São Paulo, sa fille très intelligente au ruban vert pâle, la vaniteuse de Buenos-Ayres, les cinq demoiselles de Montevideo prêtent à mes propos leur attention qui oublie la marelle. M. Rivadavia jalouse ma faconde. Je répète les idées musicales dont Reynart et Thérèse m'obsédèrent. J'ajoute les opinions d'Huvelin sur les sports, et m'attribue ses exploits de cavalier, la demoiselle au ruban vert pâle se piquant d'être amazone. Allongés sur les chaises pliantes en un retrait du rouf où l'ombre est plus fraîche, nous formons cercle. C'est moi qui brille, grâce au génie de Clermont, à l'art

de Thérèse, au caractère d'Huvelin. Dans le moment où ces femmes distinguées, ces filles altières me deviennent un peu plus intimes, après sept jours de navigation, dans le moment où ces adolescentes me permettent de mieux admirer leurs grâces qui m'entourent et se prêtent à mes flatteries, à l'heure où je me pense content, c'est ma famille qui parle par ma bouche. Et je m'en avertis. Une phrase de Reynart sur Berlioz étonne les cinq demoiselles de Montevideo, prêtes à se croire musiciennes. La plus belle s'est étendue sur la chaise longue voisine de la mienne.

— Oh, parlez encore de Berlioz,... J'aime tant Berlioz!

Mon plaisir de la voir si proche s'est trahi. Elle rougit sous les franges noires de ses longs cils, et recouvre vivement ses chevilles en bas de soie violette, avec sa robe de linon. Poliment, je baisse les yeux de peur que l'enfant ne s'effarouche. Alors elle s'installe, confiante, et, toute une heure, tandis que son jeune sein enfle une guimpe diaphane, tandis que se prodiguent les joies de ses yeux, les émois de ce teint mat et incarnat, les gestes de ces mains pâles, les imaginations soudaines, je goûte l'amour platonique, je rêve à l'impossible incarné dans cette belle vierge, brune et frémissante.

Reynart m'a valu cette heure insigne, le pauvre homme! Dans une ville morave, il doit faire, cependant, les courses de sa chanteuse serbe. En dépit de sa sveltesse et de sa décoration, le consul n'obtient pas mon succès. Il se dépite. Il ironise, mais ne parvient qu'à recueillir des sourires de politesse, et part avec M. Rivadavia, qu'attirent les choristes vers la barrière de la deuxième classe. Lors, je reste seul, Apollon de ce Parnasse aux muses argentines et urugayennes. Mon âge tranquillise les mères. Peu à peu, elles se rassemblent dans un coin, sous leurs plaids, et médisent, en espagnol, d'amis communs, tout en fumant des papelitos à bouts dorés, en dépouillant des oranges, en feuilletant des livres qu'elles lisent un peu. Quand les serveurs apportent les glaces à la fraise et les oublies de trois heures, la demoiselle au ruban vert pâle, elle-même, se récrie parce que je me lève et quitte la place, de crainte de paraître indiscret.

Quelques instans, je me promène à tribord côté du soleil brûlant, avec la présence unique de mon aise... Bleue à l'horizon, opaline et verte sous le navire qui la creuse, la mer est une douceur lumineuse de toutes parts. Trois couples an-

glais, intrépides marcheurs, se succèdent à longs intervalles dans l'étroite raie d'ombre due au plancher qui, sur nos têtes, supporte les canots de sauvetage.

Peut-être ai-je plu vraiment à Stéphanie, puisque cette belle jeune fille préféra m'entendre. Des jouvenceaux argentins l'ont inutilement saluée, resaluée, complimentée, invitée à leurs paris sur la vitesse probable de la machine par ce temps variable. Mlle Ogidor les éconduisit.

Clermont a peut-être atténué les sentimens de sa fille pour me demander le prix d'un sacrifice qui n'était pas. Comme elle doit pleurer alors, Stéphanie! Maintenant le télégramme de Dakar a tout rompu. Pauvre petite Stéphanie. Osera-t-elle retourner au château ainsi que l'y convièrent mes sœurs? C'est le gagne-pain, l'indispensable gagne-pain. Espère-t-elle renouveler sa tentative de séduction? Son père l'encouragera s'il fut, comme je pense, hypocrite et cupide. Être aimé par cette jeune fille, être aimé, fût-ce pour mes biens, le savoir, épier les manœuvres innocentes de cette âme qui souhaite devenir mienne!

Adossé contre le rouf, dans la raie d'ombre, je construis mes songes. Des voix fraîches sonnent. C'est Mlle Ogidor et son amie.

Elles s'avancent, s'arrêtent, bien que je n'aie fait nul geste pour interrompre leur promenade. Mlle Ogidor a conçu un grand projet. Au bénéfice des matelots et des mécaniciens, de leur caisse, ne pourrait-on organiser un concert? Les chanteurs et les cantatrices de Bordeaux prêteraient leur aide. M. Rivadavia leur a parlé. Entre autres choses, ils vont jouer *Les Troyens* à Buenos-Ayres. Ne voudraient-ils pas, à bord, exécuter le duo fameux du second acte? Et Mlle Ogidor fredonne l'amour que Didon consent au pieux Énée. J'approuve à demi le dessein. Mlle Ogidor insiste, trépigne, car M. Rivadavia refuse de rien faire, si je ne m'en mêle. Lui de la musique ignore tout, comme M. Compard. L'amie de l'impatiente se plaint de la chaleur en cet endroit et nous invite à regagner notre place de tout à l'heure. Entre elles deux, je retourne à pas comptés, entre elles deux qui me courtisent et me supplient d'arranger ce festival de paquebot. Quelques aphorismes de Reynart me procurent cette satisfaction.

Elle dure. Matin et soir, les demoiselles de Montevideo m'entourent. Un comité, mardi, se forme que M. Compard aussitôt veut présider. Les jeunes filles préfèrent mon nom. En ma

bourse elles ont plus de confiance pour décider les chanteurs. Elles intriguent. La dame de São Paulo les seconde. Vexé, le Consul renonce, et, mercredi, propose d'élire un personnage officiel, du moins, comme lui. Alléguant ses devoirs de navigateur, le commandant, pareil à un gros épagneul en uniforme, décline l'invitation. Ses mathématiques, son astronomie, sa mécanique céleste l'absorbent. Vendredi, les joueurs du fumoir se déclarent en ma faveur, sur les instances de M. Rivadavia qu'exaspère la chance de Compard. Ce long corps, cette barbe en pointe, ce lorgnon, ce ruban rouge séduisent précisément la choriste chère au spéculateur. Président du Comité, je le réunis dans ma cabine. Le capitaine assiste avec le consul, l'Argentin et trois joueurs qui prélevèrent une cagnotte à l'intention des artistes. Délégué vers Mirabeau, Vitellius et Robespierre, je les décide, hautains. L'ingénue approuve toutes mes paroles. Elle chantera les grands airs de Didon, car c'est elle la prima-donna, puisque la vraie souffre du mal de mer. D'Énée Robespierre prendra le visage et la voix. Didon souhaite fort de respirer ce parfum des îles Fidji que les naturels fabriquent, et qui est si capiteux. Dans ma cabine, une fiole, dit-on, contient cette rareté. Arcise Villajac possède une collection d'odeurs turques et persanes qu'un de ses amis, officier du shah, lui a laissées. Pour des parfums, il n'est pas de folies que ne ferait Arcise Villajac.

Robespierre, Mirabeau et le triste Vitellius jugent leur présence moins nécessaire. Discrètement ils s'écartent. Au reste ils ne semblent point très polis à l'endroit de leur camarade, sans cesse atteinte par leurs quolibets désobligeans. Je les dénonce avec prudence. Incontinent, Arcise ouvre son cœur. Par principe, elle refuse le flirt à ses collègues; car ils se permettent de l'autorité ou du mépris ensuite, sans cômpter les drames grotesques entre rivaux. De bonne famille ruinée (je réprime le sourire en pensant à ma nièce Isabelle), cette institutrice a professé le solfège, puis a chanté dans les salons, en public, sur la scène. A Constantinople, elle remporta de grands succès, comme à Pétersbourg... Je n'écoute plus le roman d'Arcise. Je m'abandonne à l'extrême plaisir de la voir adossée contre le balcon qu'elle agrippe. Elle se cambre vers moi. Son voile d'or claque au vent dans le soleil miré par l'incandescence infinie de l'Atlantique. Au-dessus de nos têtes la tente palpite et clapote. Contre la paroi blanche éblouissante où danse le reflet blond des

vagues, un groupe de Brésiliens indolens et beaux se laisse chauffer debout dans la brise. Pourtant Arcise ne semble pas les apercevoir, ni leur adolescence en costumes élégans de flanelles beiges ou bleues, ni leurs yeux qui l'adorent, ni leurs lèvres pourpres qui lui sourient, ni leurs belles mèches noires sous les casquettes de piqué... C'est pour moi, pour ma victoire sociale symbolisée en ma fortune qu'Arcise se cambre, qu'elle offre, dans cette tunique étroite de tussor brun, la tension d'un corps harmonieux, et, dans cette capeline de dentelles rousses, le masque fleuri d'une bouche rose, de pupilles malicieuses très brunes, de boucles noires...

Des heures sont excellentes.

— Le bonheur... Madame... ne croyez-vous pas que nous le tenons sur ce magnifique navire qui vole entre le soleil et la mer, qui contient toutes les choses délicieuses, qui est l'expression du génie humain réalisé dans ses machines, dans ses compas, dans ses forces et dans les talens de ses officiers, et qui, ce soir, rassemble autour de cette table étincelante vos splendeurs, mesdames, celles de vos visages, de vos diamans? Voyez l'incomparable figure nacrée, enveloppée de lourdes tresses noires et de bandelettes nacarat que nous présente Mlle Ogidor. Admirez, là-bas, le nu de ce buste délicat que Mlle Arcise Villajac prodigue hors de ce fourreau en dentelles d'azur. Écoutez. Écoutez... Ce sont les choristes qui répètent, sur le pont des secondes, à la lueur des étoiles, un motif de Berlioz. Me permettrez-vous de remplir votre verre? A la bonne heure! Je suis content. Ce vieux vin des Canaries vous semble, comme à moi, sans rival. Le sommelier du bord l'acquit pendant un voyage qu'il fit de Las Palmas à La Rochelle. Quelle étonnante saveur? Je ne sais rien de plus joli qu'une femme décolletée qui lève son verre avant de boire. Merci, madame. Non, non, je ne suis pas un flatteur... Seulement, je suis dénué d'ingratitude; et je dis ma reconnaissance de tout bienfait... La ligne de votre bras et de votre profil... En est-il beaucoup de la sorte à Rio? Pourquoi? Parce que je ferais escale... A Montevideo? Non. Mlle Ogidor me tient rigueur?... Que dites-vous, madame? Je la trompe avec Arcise Villajac! Grand Dieu!... Pour tromper Mlle Ogidor, il eût fallu...

— Rien. Les jeunes filles de notre pays sont jalouses en amitié. A leur âge, on ne distingue pas bien l'amitié de l'amour.

J'ai raffolé de mon oncle. Il avait trente ans de plus que moi. Mlle Ogidor a raison. A sa place, je ne tolérerais pas que mon flirt... fît respirer des parfums, dans sa cabine, aux actrices.

— Son flirt...

— C'est votre épithète ici.

— Vous vous moquez.

— Croyez-vous?

La dame de Rio m'a regardé fort sévèrement, malgré le sourire narquois. Se peut-il qu'elle me juge en facilité de plaire à Mlle Ogidor? Quel compliment!

... Heures de joie, comme je vous apprécie, entre la mer noire et la profondeur des cieux où les astres pendent et rayonnent. En s'épanchant, les vagues, contre le bordage, font un bruit de fraîcheur. Le pont est désert maintenant. Tous ces Américains du Sud jouent volontiers. Par les hublots du fumoir, j'entends tinter les louis que les râteaux assemblent sur le tapis vert. Dans le salon, les dames annoncent les couleurs du bridge. Les demoiselles de Montevideo entament leur quintette habituel... Il manque une voix ce soir...

Charme des grands voyages. Tout s'est dissipé de mes ennuis. Au milieu de ma famille avide, entre l'autorité d'Huvelin et les vices de Félix, la misère de Thérèse, les jugemens de Maria et de Claude, quelle proie lamentable j'étais! Ce Clermont, par le moyen de Stéphanie, comme il voulut me dépouiller! Ma mort, ma mort! Ils n'attendaient tous que ma mort, là-bas, même Émilie, par amitié pour sa sœur, même Juliette, par dévouement pour Isabelle.

Là-bas, tous les miens n'attendent rien que de ma mort. Ici, chacun s'attache à ma vie. Chacun me grandit et m'accroît. Arcise va-t-elle venir avec le plaid croisé contre sa gorge nue et sa traîne de paillettes!

— Ce n'est que moi.

— Mademoiselle Ogidor.

— Comment se fait-il que vous ne causez pas avec la chanteuse?

— Mais... mademoiselle.

— Oui, ma mère se plaint de votre négligence. Nous avions pris l'habitude de bavarder avec vous. Et puis, tout à coup, vous nous abandonnez. Mes amies me plaisantent. Elles ricanent... Mes cousines se rient de moi... Ces petites imbéciles me taquinent.

Et je suis susceptible! Et je suis orgueilleuse!... Oui, ça me fait souffrir un peu... Et je ne veux pas souffrir, même un peu... Vous riez aussi; vous! Vous êtes méchant, alors... Je me vengerai... Je ne puis supporter la raillerie. Elles me répètent toutes que ma « sublime intelligence et que mon fameux sens artistique » ont moins d'attrait, pour vous, que les charmes d'une petite actrice... Savez-vous qui me houspille? C'est Angela Corrientès, la fille du maréchal Corrientès qui a battu mon père aux élections du Congrès! Et c'est Lucile Ferella, la nièce de la femme avec qui mon frère est parti en nous oubliant. Aussi ma mère souffre, comme moi, de votre trahison. Oui. Trahison. Depuis quinze ans, nous luttons pour les surpasser. A Paris, nous y avons presque réussi; et je reviens à Montevideo avec la réputation qu'il me faut pour y tenir notre rang malgré nos mécomptes, pour y préparer notre revanche. Voilà que ce caprice de votre amitié, qui d'abord m'a rendue glorieuse, me livre à la moquerie de mes ennemies... Par votre faute, je suis ridicule. Ridicule! Comprenez-vous le mal que vous faites?

— Mademoiselle, vous exagérez... Et je n'ai pas la présomption de penser qu'on attache à mes actes, à mes paroles une pareille importance. Je ne suis rien qu'un marchand d'odeurs qui va régler, à Lima, des affaires en litige.

— Quelle modestie! Pensez-vous que M. Rivadavia n'a pas renseigné ma mère? Tout le monde sait à bord que vous avez fondé l'une des sept grandes compagnies françaises en état de rivaliser avec les Allemands et les Anglais pour les importations de l'Amérique. M. Rivadavia vous traite d'économiste remarquable. Votre consul nous apprend que vous êtes l'associé de la banque Huvelin. Nous la connaissons, cette banque. Elle a des succursales dans toutes les capitales de notre continent. M. Compard tient les détails de l'amiral baron de Helgoët qui vous l'a recommandé. Nous n'ignorons plus que vous habitez un château historique près de Paris où vous donnez des fêtes XVIII[e] admirables. Ce qui est d'un homme de goût, d'un artiste; car une demeure est une œuvre comme un tableau bien composé. D'ailleurs vous avez marié madame votre sœur à ce compositeur étrange, original, mais si curieux, à Reynart. Nous avons applaudi sa *Junon* ce printemps, au concert Colonne. Cette *Junon*, lorsqu'on l'aura comprise, elle tiendra, dans l'histoire de la musique, la même importance que *Tristan* ou les *Béatitudes*... Voilà les

parens que vous savez choisir. Vous êtes ce que les Yankees appellent un homme complet. Vos manières, votre distinction si française, votre charmante frivolité...

— Grâce, grâce, mademoiselle !... Votre imagination grossit de petites choses, de très minces avantages...

— Non, non... Vous le voyez. Je vous connais bien. Ma mère aussi vous connait... et nous toutes... Ah ! Votre chanteuse qui s'approche...

Au lieu de s'écarter, Mlle Ogidor s'installe sur la chaise pliante voisine de celle où je l'écoute, ahuri de me découvrir tant de mérites célèbres. Ne sont-ils pas réels, au fait, si l'on envisage tout cela d'une certaine façon ? Arcise n'hésite point en nous apercevant. Elle va, bonne comédienne, par une oblique savante, s'accouder sur le garde-fou. Bientôt elle fredonne à la nuit un air de cavatine. Elle non plus ne désire pas céder la place. Jamais je ne me divertis à ce point. Je ne regrette plus rien des cinquante louis empruntés par Arcise un peu cavalièrement. Aussi bien avait-elle des droits.

Pour donner le change, Mlle Ogidor cite assez haut M. Compard. Elle montre l'état qu'il fait de mes connaissances. A ce fonctionnaire en effet je propose constamment les idées financières d'Huvelin, outre les miennes. Huvelin, par ma bouche, instruit le consul assez en peine de se conduire là-bas. J'apprends qu'il s'engoue de mon savoir, et qu'il le proclame. M. Rivadavia ne le dément point. Tandis que parle cette belle jeune fille, toute pâle de jalousie, d'orgueil et de courroux, j'acquiers de mon être une conception moins timide. Autant que Mlle Ogidor et Arcise Villajac, Stéphanie appréciait ma personne. En mon honneur, la vierge et l'aventurière se défient à l'avant de ce navire où les mâts et les cordages, là-haut, emprisonnent quelques astres dans un angle oscillant.

Ces deux filles m'avertissent de ma valeur. Mon individualité se précise. En moi, le goût de commander se réveille comme au temps où je dirigeais, administrateur unique de nos usines syndiquées, les foules ouvrières... J'ai le désir d'éprouver l'obéissance de Compard. Que je l'aie emporté à l'occasion de cette présidence, voilà ce qui l'a stupéfait, soumis. Son infériorité de causeur sur les choses de la musique et des sports, de l'élégance, aurait dû le déconcerter auparavant. Parfait. Il servira mes affaires de Lima. Jusqu'à quel point ces deux jolies personnes

vont-elles accepter mon influence ?... Arcise tolérera-t-elle que je flirte avec Mlle Ogidor ? Mlle Ogidor acceptera-t-elle ma liaison avec Arcise, et qu'elle continue ?

— La discrétion seule, mademoiselle, m'empêcha de vous importuner avec mes bavardages. Votre jeunesse et celle de vos amies ne peut s'accommoder indéfiniment des propos habituels à un monsieur de mon âge.

— Et pourquoi ? Sommes-nous sottes ?... Cette actrice doit l'être davantage, en tout cas.

— Arcise Villajac est bonne musicienne aussi. Vous l'avez dit vous-même lorsqu'elle a, sur le piano du salon, interprété la IXe de Beethoven.

— Je ne conteste pas ce mérite.

— Arcise a de l'esprit.

— Sans doute. Ces sortes de femmes ne réussiraient pas sans un peu de verve.

— Elle a voyagé et vu beaucoup de gens. Sa conversation n'est pas monotone.

— Moins que celle d'une pauvre jeune fille, honnête oie blanche ?

— Je ne dis pas cela.

— Vous le pensez.

— Pas du tout.

— Allons donc !

Mlle Ogidor applique sur la chaise une telle claque avec l'éventail qu'il se fêle.

Très flatté. Je m'oblige à regarder la furie sévèrement.

La pâleur de la face, les yeux cernés comme de sang rose, cela sous la coiffure d'énormes tresses noires ceinte de bandelettes en soie jaune, rendent cette créature sublime. Le sein qui palpite sous la dentelle, les jambes qui remuent nerveusement dans la robe de pékin jaune à larges raies blanches accusent toute une vie superbe, impérieuse et passionnée. Le châle de Manille aux perroquets de broderies glisse vers la taille. Et Mlle Ogidor se tait, bien que son souffle l'oppresse... Elle contemple l'écaille fendue de l'éventail.

Arcise ne fredonne plus. Elle nous épie à la dérobée. L'ampoule électrique n'éclaire qu'à demi cette portion ronde à l'avant du pont promenade ; mais derrière, à l'intérieur des salons, du fumoir, de la bibliothèque, les lustres illuminent abondamment

le jeu, les chansons du navire qui fend la mer ruisselante et mélodieuse, au rythme sourd de la machine.

Je présente mes excuses à Mlle Ogidor. Involontairement j'ai froissé son orgueil. Elle m'en a voulu. Elle m'en veut ; mais sa rancune est moindre que son désir de me ramener triomphante, à ses pieds, pour finir les taquineries de sa mère, de ses cousines. Il se peut qu'elle craigne des médisances à Montevideo, et qu'on la plaisante devant un fiancé difficile à conquérir pour elle aussi. La comédie sociale diffère peu sous les latitudes extrêmes. C'est cela. Mlle Ogidor voudrait qu'au retour on vantât les succès de son esprit, ceux de sa beauté ne pouvant être douteux, et qu'on ne mentionnât aucun échec. Cette imagination puérile travaille, et s'exalte pour une petite chose qu'à tort elle estime grave durant une semaine de nervosité. Et je crois qu'il me deviendrait possible d'amuser la coquette, si je n'étais un homme très sérieux. Pour en avoir la présomption, il m'a suffi d'un compliment sur des mains qu'on m'a tendues aussitôt, sur un visage qui s'incline vers moi en riant trop, sur des épaules que le désordre des mouvements fiévreux dévoilerait. Mlle Ogidor entend me ramener même par une audacieuse coquetterie qui, espère-t-elle, fâcherait Arcise, et l'écarterait de moi.

Sagement j'assagis nos propos avec l'élégante amie. Mme Ogidor heureusement paraît. Elle nous accuse gentiment de mystère, s'assied auprès de nous. Je me défends contre le reproche d'abandon que la mère fort adroite me fait elle-même.

Cependant Arcise, majestueuse, se drape dans son plaid. Elle continue d'adorer l'espace bleuâtre, mugissant, et, là-haut, parsemé de mondes qui semblent retomber en gerbe comme les perles d'une céleste fusée. Lasse enfin de son attitude poétique, l'actrice s'éloigne sans nous avoir vus, semblerait-il. La dame s'aperçoit de cette présence au moment même où elle s'évanouit; ce qui ne laisse pas de nous mettre à la gêne. Quelques minutes, je tremble pour Mlle Ogidor et pour la juste réprimande qu'elle recevra; car la société du bateau ne manquera point d'insinuer que je me débats entre deux rivales. Néanmoins, nous rentrons ensemble au salon sous le dôme de vitraux.

Une conversation banale occupe le cercle qui se forme autour de moi. Je pérore assez mal. Mlle Ogidor elle-même simule l'indifférence. Nous nous séparons froidement lorsque, le roulis s'étant accentué, le salon, deux ou trois fois, penche vers tri-

bord avec toute la compagnie, les bridges, les lustres, le piano à queue, les tziganes en habits rouges, les divans de velours amarante, puis se relève lentement vers bâbord. Les moins aguerries de ces demoiselles nous souhaitent le bonsoir. On les suit. Pour moi qui payai mon tribut de quarante heures à Neptune entre La Pallice et Dakar, je supporte sans malaise, à présent, l'oscillation; et je vais au fumoir rejoindre le consul. Il m'intéresse de vérifier le réel de mon influence. Dans leurs nuages de fumée, Argentins, Brésiliens et chanteurs pontent gravement, roides dans leurs plastrons et leurs smokings, sous leurs coiffures plaquées. M. Rivadavia qui ressemble à don Quichotte tient la banque. Mirabeau compte avec soin les billets bleus de son portefeuille. Robespierre sourcille. Vitellius s'est écarté du jeu. Sombre, il suce les pailles de son whisky glacé. Aucun de ces gens ne me semble, autant que moi, satisfait. Contre une des colonnes ioniennes, le consul debout regarde la partie. C'est lui que je rejoins à pas de loup... Les matelas de banke-notes, les tas de louis, de guinées, les plaques de nacre à gros chiffres s'accumulent sur les deux tableaux du baccara. De petites fortunes sont l'enjeu. Après chaque carte abattue, un mouvement presque imperceptible émeut toutes les épaules en smoking, toutes les têtes à mines impassibles. Par ce même et simple frémissement, les malheureux traduisent leur détresse, et les heureux leur joie. Le spectacle du jeu m'a toujours captivé, bien que moi-même je n'aie connu ce travers qu'une saison, jusqu'à l'instant d'être guéri par d'assez fortes pertes. Je tente parfois la chance en lançant quelques louis au hasard sur le tapis vert. Ce soir, je n'ai pas l'esprit au désir de gagner dix louis, quoique, basse sur les vingt colonnes ioniennes soutenant les caissons rouges du plafond aux bouquets de lueurs électriques, cette salle me soit comme le miraculeux palais de mon triomphe personnel. Le consul obéit à mes prescriptions. Pour mon procès chilien, en télégraphiant à son collègue de Lima, un ami, M. Compard accomplira le nécessaire que je lui dicte et qu'il sténographie sur l'ivoire de son calepin, dût-il encourir les reproches de ses supérieurs. Ce monsieur ne doute pas que je ne lui réserverais une situation dans la banque Huvelin ou dans nos comptoirs d'Amérique, s'il lui fallait, pour excès de zèle en ma faveur, offrir sa démission. Docile, il me le laisse entendre. Les appointemens de l'État lui semblent maigres. Directeur de banque et

d'entrepôts, il jouirait d'une meilleure aisance. Avoir perdu trois cents francs là, c'est, pour lui, un désastre, en tout cas une certitude de gêne. Voilà cependant mon pouvoir. Voilà pourtant ma force. J'assujettis à mes calculs ce représentant de la République, averti de toutes les morales et de toutes les sciences, diplômé à la suite des concours difficiles, décoré pour son courage à Marrakech. Sans armée, avec sa poitrine et un pavillon tricolore, il protégea des Allemands réfugiés au consulat de France, et que fusillaient les Berbères descendus furieux de l'Atlas. Sur les épaules courbées de ce brave subsistent les traces des balles. J'ai plaisir à l'imaginer pendant qu'il sollicite.

Arcise me découvre enfin. Son visage est blêmi par l'anxiété de craindre mon inconstance, la rupture, la fin de libéralités qu'elle espère plus généreuses pendant notre séjour commun à Buenos-Ayres. La peur de vivre médiocrement ne la bouleverse pas moins que le désespoir d'un amour trompé. Elle m'aborde haletante et hagarde, sans même songer à feindre. Compard devine et s'écarte. Elle m'entraîne sur un divan incurvé dans un boxe d'acajou. A voix basse elle me joue une scène de jalousie. Ignorante de la vertu, cette paillasse soupçonne Mlle Ogidor de me vouloir séduire, ou de me vouloir épouser. J'éclate de rire. Apparemment la sotte ajoute foi à ses récriminations, car elle tremble de dépit et de colère. Son plaid aussi coule des épaules comme le châle de Manille aux perroquets multicolores coula vers la taille de la jeune fille... Je m'amuse prodigieusement de les voir pareilles en leur émoi. Depuis ma jeunesse, je n'avais pas eu l'honneur d'intéresser les jolies personnes aussi vivement. Est-ce le hâle qui prête à ma face barbare un air de sultan, et qui provoque, dans ces jeunes âmes, le souvenir des littératures romantiques aux attributs orientaux? Suis-je un Namouna, un Saladin, pour ces Shéhérazades qui me content agréablement leurs vérités?

Il est divin de consoler Arcise en expliquant Mlle Ogidor, pendant que je déguste le froid de ce givre au kummel pilé dans un long et pur cristal. Comme le roulis s'accentue, il accroît la migraine d'Arcise, et m'en délivre au moment où elle commençait, bien que plus quiète, à se répéter de manière ennuyeuse. Nous nous quittons réconciliés. Je l'accompagne jusqu'à la porte de son couloir, par les escaliers instables. Les glaces nous

mirent avec les girandoles qui s'inclinent et se redressent trop fréquemment.

Seul je trouve le consul et le commandant. Ils m'invitent à me hisser avec eux sur le pont des officiers. Là-haut, cet astronome nous désigne les constellations du Sud. Tandis qu'il nous guide à travers l'avenue qu'encombrent les cheminées des ventilateurs, les radeaux de cylindres à air et de madriers, le long des canots en ligne comme autant de maisons blanches, j'aperçois, par les verrières, sous nos pieds tout l'enfer de l'usine où se créent les forces qui meuvent le paquebot. Les monstrueux organes d'acier huileux se hâtent et grondent en rythme. L'arbre de couche tournoie. Cent pygmées noirs grouillent dans la profondeur lumineuse. Autour de nous, les braises et les cendres pleuvent sur les tôles du parquet, car les deux cheminées trapues mi-rouges mi-jaunes s'empanachent d'interminables nuées qui flamboient, qui s'en vont avec le sillage là-bas aux confins de la mer sombre et du ciel scintillant. Vers le sommet du paquebot nous atteignons le belvédère où les cartes, étalées sous l'ampoule électrique, présentent les chiffres des fonds marins au compas du lieutenant. Attentif, à voix basse, il règle les gestes du timonier sur la roue vernie du gouvernail. De ce pont, le navire apparaît ovale et penché. Il a perdu son aspect de grand hôtel maritime pour reprendre sa figure de nef courante, tendue comme les angles de ses cordages entre le bord et les pointes de ses deux mâts.

La mer grossit.

De l'horizon s'avance une chaîne de monts liquides qui s'éboulent, puis se renflent et bondissent. Le premier soulève le navire oblique, et, dessous, ondule, gonfle, fuit, le laisse minuscule entre deux collines incurvées d'eaux noirâtres, bleuâtres. Les fanaux éclairent ces ruissellemens rapides, écumeux et noirs.

Le commandant nous mesure la croissance insolite de la houle sous le ciel clair. Phénomène que l'on attribue à des perturbations sous-marines, à des mouvemens sismiques peut-être. Le consul demande si quelque récif aussi ne pourrait surgir inconnu, dangereux. Chose improbable, assurent les marins. Le spectacle est étrange de cette nuit où les sphères semblent de couleurs diverses, vertes, roses, suspendues dans l'espace au-dessus de cette étendue montueuse qui se gonfle en dômes mouvans, qui se creuse en vallées fuyantes, infinies. Le paquebot y

glisse avec ses illuminations intérieures et ses fumées flamboyantes, et les saccades tumultueuses de sa machine...

Le mouvement de la houle s'accroît toute la nuit, tout le jour.

En silence, nous jouissons de notre orgueil humain qui dompte le cataclysme sans limites. Après dîner, je persuade le lieutenant, son quart fini, de m'accompagner au fumoir. Déjà quelques joueurs quittent l'édifice à colonnes ioniques qui s'élève et s'abaisse, devient oblique, retombe en horizontale, de la manière la moins favorable aux sensibilités délicates. Chacun rattrape son or qui s'épanche, rattrape ses billets qui s'éparpillent. M. Rivadavia ne tient plus la banque. C'est Mirabeau qui bat les cartes. Il en donne aux tableaux. Sa large face camuse, grêlée, s'épanouit au milieu de sa crinière brune. Il a dû gagner. Il se carre. Le plastron bombe entre les revers du smoking. Comme je le montre au consul, nos trois verres d'eau glacée culbutent et nous inondent. Nous nous essuyons en plaisantant. J'appelle le stewart; mais, lugubre, la sirène barrit par deux fois, coup sur coup. Elle interrompt ma phrase. Aussitôt le lieutenant se lève, prend sa casquette, et nous dit qu'il lui faut se rendre à la manœuvre. Le commandant s'amuse à donner l'alerte. Cela nous intéresse moins que Mirabeau. L'acteur annonce, et retourne, pour le tableau de gauche, entouré de fumeurs intrépides. Toutes les mains repoussent leurs mises trop mobiles.

Le fracas de l'hélice tournant à vide hors de l'eau nous étonne, bien que le vacarme se répète depuis le début de la grosse houle. Le consul propose d'aller voir l'exercice. En effet, on entend les hommes courir sur nos têtes, traîner des câbles. Les sifflets des maîtres se répondent. Dehors, notre pont promenade est désert, mal éclairé de-ci de-là par ses ampoules. Pourtant la nuit d'étoiles merveilleuses prodigue l'obscure clarté. On piétine là-haut, sur le plancher aux canots. Paraît un stewart en veste qui jette son torchon, et se boucle autour du ventre la ceinture à hautes plaques de liège, selon le règlement. Au fond du navire, que de rumeurs grondent! Soudain la machine s'arrête... Doucement le navire donne de la bande sur bâbord. Et la vague accourante au lieu de nous soulever bat le flanc du paquebot. Elle monte. Elle monte en fusées jusqu'au pont supérieur. Elle lèche les canots auprès desquels se mêlent, à présent, dirait-on,

des milliers de pas. Avouerai-je au consul ma crainte d'un accident?

Nous devinons le sens de nos sourires ambigus. Brusquement, l'électricité s'éclipse, et, dans le fumoir, les joueurs s'insurgent.

Saute, par-dessus nous, une voûte glauque qui enveloppe tout, retroussant le canot que nous regardions se déplacer, saillir, et surplomber la mer. Une force jette mon corps dans les chaises pliantes. J'y culbute. Atrocement mes genoux souffrent. Cependant je me redresse. Alors un poids énorme me terrasse. Une cataracte m'aplatit. Elle ruisselle. Elle noie mes yeux. Elle tourbillonne dans mes oreilles. Elle sale ma bouche. Elle me pénètre de sa tiédeur fluide. Pour soulever cette masse, je m'arcboute. J'arrondis mon échine. Vais-je étouffer? A mes yeux tout rougit. L'eau bouche ma gorge et mes narines. Et mon souffle n'expulse plus rien. Déjà suis-je dans les profondeurs où cette vague m'enleva? Non? Je m'agriffe à ce bras de fauteuil, bien arrimé contre la cloison des cabines extérieures. Aussi je résiste à l'arrachement par l'eau qui se retire, qui traîne, qui grince, qui s'ôte enfin de moi lourd comme le plomb, meurtri, aveugle, et asphyxié dans la nuit bleuâtre.

Debout, je distingue la rue de tribord vide, sauf dans les escaliers du pont supérieur où une humanité en délire se débat, s'étreint, s'appelle pour gagner l'avenue des canots. J'y cours. La plage des secondes à l'arrière contient un fourmillement de bataille. De courtes flammes jaillissent... Revolvers qui tonnent. Les tumultes restent confus parmi les voix de l'Océan. Il bondit. Il s'échevèle. Il lance une cavalerie de flots écumeux contre la forteresse inerte qu'est devenu le paquebot. Je pense énergiquement que je ne veux pas mourir. Pourrai-je m'introduire dans la bagarre qui s'empêtre sur l'escalier le plus proche? Ai-je vu Mirabeau saisir Arcise par derrière, étrangler le mince cou entre ses mains formidables, abattre la femme, se hisser sur cette chair pantelante, escalader des épaules, assommer, du pied, des têtes criantes, et disparaître vainqueur par l'écoutille d'en haut? Arcise et sa douce chevelure...

Verte à l'avant surgit une montagne. Elle se creuse. Elle bâille comme une mâchoire vers l'épave et moi qui me jette au hasard, en un trou, une salle vide, noire où l'on râle. Aussitôt le peu de lumière venu par les hublots disparaît. Des cascades

font irruption, inondent, baignent de tiédeur mes pieds, refluent autour, immergent mes jambes, ceignent mon torse, cravatent mon cou, m'enlèvent du sol, me bousculent et me lancent contre une chose dure qui me blesse au front. Je m'y cramponne pourtant. Est-ce une des colonnes dans la salle de jeu? Sans doute. Je tâte, et reconnais la volute ionienne du chapiteau. Me savoir là c'est un tel apaisement, d'abord, que je me représente Stéphanie, Émilie en querelle. Je m'estime hors d'atteinte. Si Thérèse héritait, son fils la ruinerait vite. Cette idée m'obsède jusqu'à ce que l'eau aborde le menton. Il me faut fermer les lèvres, puis lâcher d'une main la colonne pour me pincer les narines. Déjà le ruisseau murmure dans mes oreilles. Je m'affole. Périrai-je comme un rat noyé dans une marmite? La terreur me gèle. Je réagis. Revoir Thérèse. Il le faut. Je me crispe et me tends. J'étreins la colonne. Lucide, je le serai. Au lieu d'agir en folie, je raisonnerai. En effet, je me rappelle qu'au centre du plafond, il y a la verrière en octogone. Des vasistas y sont mobiles. Par l'un, ne pourrai-je pas gagner le pont supérieur, les canots? Comment n'aperçois-je pas la lueur de cette verrière. Serait-elle derrière moi? Évidemment. Je nagerai donc jusque-là. Avec méthode je lâche la colonne et la repousse d'un coup de pied qui me lance. Faisant la planche, je flotte vers l'octogone de vitres en ménageant ma respiration que je rythme. Le principal est de ne pas laisser l'eau clapotante m'aveugler. Pourquoi tourbillonner? Un remous? Mille serpens vigoureux m'entraînent dans le vertige de leur ronde. Je tournoie malgré mes efforts. Je m'essouffle. J'engloutis la saumure qui me gonfle. Ai-je la tête en bas? Il n'y a plus que du courant glauque qui vire. C'est la mort. Je ne puis plus résister à ce stroom de forces liquides. Arcise et ses caresses. Stéphanie et les oiseaux suspendus dans l'air d'été... Ai-je vécu ma vie?... L'eau se précipite en moi, gonfle mes veines qui vont éclater. Mes artères bouillonnent. L'univers liquide bourdonne et sonne en ma tête ahurie. Je n'en puis plus... Inutile de se débattre... Je tourne et tourne, pauvre chose inerte... Tenter encore? Ça ne vaut pas la peine. Je suis à bout... Et pour quoi faire? Thérèse et Isabelle héritent. Il leur mangera tout... Que me fait cela maintenant, où tout n'est plus qu'étourdissement? Des cordes serrent mon crâne... C'est long de mourir... Que c'est long!... On dirait un repos; si j'essayais une fois encore... Il faut. Je veux. Je le veux

des pieds et des mains furieusement. Avec l'élan de la spire liquide je remonte à la lueur... Ah! j'émerge... C'est, devant moi, la verrière... J'agrippe une tringle de vasistas. Je saisis, je me hisse... Espoir! Des carreaux sont éclatés. Je vais sortir du stroom... Je crie... Des mains passent, m'empoignent, tirent. Oh! mon corps se déchire en long. Enfin je tremble sur le pont parmi la cohue dense de ceux qui gémissent et qui pleurent, qui s'attachent aux anneaux des tôles, qui s'appellent hideux, mouillés. Ils reçoivent comme moi l'éboulement d'une lame à crête bleue. Nous roulons pêle-mêle dans un torrent de flots, d'agonisans tordus, de caisses vides. Cela s'écoule et me laisse accroché à l'anneau d'un cylindre qui me coupe les doigts. Que de fois j'ai lu dans les journaux : « Les vagues balayèrent le pont du navire. » Voilà. Cette grosse femme qui s'en va dans le ciel avec l'écume en criant : « Sanchez! » n'est-ce pas la voix de la dame de São Paulo? La pauvre! Et M[lle] Ogidor? D'autres lames l'ont-elle emportée, cadavre déjà avec cette chaloupe la quille en l'air? Un instant, par l'avenue des canots, il n'y a que des groupes crispés autour des cheminées centrales, des manches à air, et dans le belvédère du commandant. Notre groupe se relève. Une sorcière grelotte en chemise. Robespierre n'a plus de main gauche, mais une grappe de sang. Se résigner à la fin ce ne semble pas si dur que je l'imaginais.

Qu'est une nouvelle foule issue des trous, des écoutilles des escaliers? Déjà nous sommes des noyés livides. Émigrans avec leurs ballots. Des enfans hurlent. L'eau enfle et s'épanche en gros bouillons hors du toit de verre brisé qui recouvrit les machines. Des deux côtés, les canots, à la file, sont pleins d'êtres noirs et blottis. Comment ne les met-on pas à la mer? Des collines d'eau passent continûment sur l'arrière là-bas. La masse grouillante des Secondes, chaque fois, laisse quelques-uns des siens partir avec les fleuves subits que le garde-fou invisible, une seconde, arrête avant que le courant culbute, coiffe, entraîne.

Mourrons-nous, moi, ma voisine affreuse qui accroche son collier de perles avec des mains tremblantes autour de son cou décharné. Elle a pour corset la ceinture de liège. Sa tresse de nuit goutte dans son dos. Pourquoi Thérèse et son malheur occupent-ils mon esprit encore à cet instant? Elle héritera... Elle héritera... Ce navire n'est plus qu'un récif assailli. Ah! un canot qui part? On a coupé à temps les drisses. Il file sur le dos

courant de l'autre rivière. Et voilà les avirons qui se dressent, qui s'abattent. Sauvés ceux-là!... Si je me dépouillais de mes vêtemens trop lourds. Je serais plus alerte pour me hisser dans une barque. J'ai ma ceinture, et, dedans, mon or, mes billets, mes lettres de change. A quoi bon? Ma voisine claque des dents parmi ses perles et ses diamans, dans son peignoir scellé contre les frissons de sa chair.

Le matelot qui nous commande répète encore... — C'est le radeau qui tiendra le mieux la mer. Chargés comme ça, les canots n'iront pas loin...

Je me rends compte. Je me trouve avec toute une troupe sur un quadrilatère de cylindres en tôles, de madriers, à quoi les stewarts, les chauffeurs et les gabiers arriment des barils, des caisses. Thérèse, seras-tu sauvée de ton fils? Par moi qui vais lutter encore dans cet espace d'ombre, de mouvemens fluides et glauques, d'embruns volans sous les millions de soleils impassibles au ciel?

Thérèse!

Je ne veux penser qu'à moi pourtant, qu'à moi, qu'à moi, rien qu'à moi. Thérèse!

XIV

Mme Félix Reynart s'occupe-t-elle plus de sa couture que de mon récit?

Certainement, après huit mois, j'ai quelque peine à retracer l'horreur de cette nuit où je vis neuf cents personnes cramponnées sur l'étroit espace entre les cheminées obliques, les mâts, attendre le bond mortel de chaque lame accourant et arrachant à l'épave des victimes. Pour cette jeune femme cependant, pour Stéphanie, assise sur la terrasse au soleil de mai, c'est pour échapper à la tentation de lui appartenir et de lui sacrifier ma famille que j'ai fui par delà l'Océan. Pour elle que la prudente Émilie a si vite mariée, durant mon absence, j'ai failli périr tant sur le paquebot échoué qu'à l'hôpital brésilien de Rio où m'avait, le surlendemain du sinistre, transporté, lamentable et gangreneux, avec cent soixante autres, une vedette à vapeur de ce port.

Stéphanie coud. Elle coud. Ça ne l'intéresse pas que les vigies des sémaphores se rappelant notre fumée sur l'horizon du

crépuscule aient, dans la nuit, cherché nos feux et se soient signalé notre route quand les convulsions de l'Océan se furent aggravées. Stéphanie ne pousse même pas ces soupirs de compassion polie si souvent provoqués avec la sympathie de l'auditoire lorsque, dans les hôtels de Buenos-Ayres, de Rosario, de Lima, dans le train des Andes, je contais mon naufrage, avant les démarches qu'exigèrent six mois d'instance et d'appel devant les juridictions chiliennes.

Stéphanie coud imperturbablement. Félix Reynart l'a-t-il à ce point conquise qu'elle ne veuille même pas se souvenir de l'amitié? L'épouse vertueuse craint-elle de ressusciter, par un mot compatissant, notre émotion d'une heure ancienne déjà? C'est la première fois, il est vrai, que nous nous retrouvons seule à seul. Les quatre dîners de famille auxquels nous assistâmes cérémonieusement ne furent les occasions que de propos froids, timides, brefs, sous l'œil narquois de mon neveu, maintenant fashionable, puisqu'il vend cinq, sept et dix mille francs à de naïfs Bavarois les peintures saugrenues des Matisse, des Van Dongen, des Cézanne, achetées quelques louis adroitement de-ci, de-là.

Stéphanie aime Félix, ou, du moins aime jouer avec lui. C'est une chose que Clermont m'avait apprise, que m'a confirmée Huvelin en m'écrivant à Lima pourquoi ce flirt imposait une conclusion légale, religieuse et prompte.

La petite Stéphanie coud, en silence, là.

Incorrigible, j'ai voulu croire, alors, que ma famille érigeait en prétextes acceptables les rudes hardiesses du rapin auprès de Mlle Clermont pour écarter définitivement, grâce à ce mariage, le péril d'une récidive entre elle et moi. Une lettre de Thérèse me l'a laissé entendre. Il y paraissait du dépit contre les fiançailles de son fils. Elle estimait insuffisante la situation offerte dans la banque Huvelin au jeune mari. J'ai dû permettre qu'on logeât le ménage dans le pavillon du Tapis-Vert meublé convenablement, aménagé, restauré, puis que la Brazier, en allant aux provisions, menât le peintre, chaque matin, à la gare, et, chaque soir, l'y fût chercher. Ainsi la vanité de Félix et la susceptibilité de Thérèse se trouvent satisfaites. Au lieu d'un mari quelque peu mûr, Stéphanie possède, outre les avantages du château, ceux de l'amour juvénile et sain. Elle peut jouer à chat perché, son idéal, avec Félix, comme le souhaitait Huvelin. Ce vieillard :

quelle force de caractère! De point en point, il a réalisé ce qu'il avait prévu dans les bois pendant que nous chevauchions. Il nous a tous recourbés sous le joug de la vie traditionnelle en moins d'un an. Lui encore a su découvrir la profession lucrative qui convenait à Félix, après l'avoir observé trois semaines dans les bureaux de la banque, et l'avoir marié pour lui adjoindre une surveillance, une entrave. Stéphanie pourra-t-elle contenir ce turbulent? La voilà tout de même au château, et ma nièce, sinon ma femme. Clermont doit grogner, lui qui n'a rien pu tirer d'Huvelin.

Stéphanie coud tranquille au chant des oiseaux innombrables dans les charmilles. Inutilement je lui démontre comment l'antenne du paquebot avait d'abord annoncé à Bahia, par ses ondes hertziennes, le point du naufrage. Comment Bahia avait immédiatement câblé sur tout le littoral, à Rio, comment les vedettes de ce port arrivèrent pour nous recueillir et renflouer le bâtiment. Stéphanie ne répond qu'en secouant la tête avec une mine d'ennui plus que de tristesse. Me garde-t-elle rancune pour m'être soumis aux injonctions que son père me présenta, et qui dissipèrent notre projet? C'est ainsi, parbleu, que Clermont dut interpréter, devant sa fille, mes lettres et dépêches américaines. Je connais mon homme, sa jactance. Il aura prétendu que ses réflexions et ses enquêtes l'avaient instruit sur les faiblesses de mon caractère, qu'il ne seyait pas, dès lors, à une si jeune fille d'épouser un monsieur de cinquante ans, qu'elle apprécierait, plus tard, les motifs de cette résolution, qu'au surplus, il lui trouverait mieux. En effet il a, paraît-il, sauté sur la proposition d'Huvelin et d'Émilie : suprême chance.

Stéphanie pense-t-elle à Félix pendant que je lui dépeins mes maux de naufragé? Pénétrer la conscience de Stéphanie, en savoir tout ce qui me concerne, c'est ma folie de l'instant. Pourquoi la jeune femme a-t-elle, contre sa coutume, accepté de dîner seule avec sa belle-mère et moi?

Est-ce une vengeance contre Félix? Soupçonne-t-on le motif qui le fit téléphoner, dès midi, l'urgence, pour ses affaires, de terminer, ce soir, un important échange de tableaux avec un Berlinois de passage, et de manquer le train? A ce que m'a confié Thérèse, le farceur emploie, de temps à autre, ce prétexte qui lui assure une demi-nuit libre et amusante, si la commission des vendeurs l'a muni d'or. Stéphanie devine-t-elle la supercherie

et veut-elle le taquiner en retour? Non. Félix a trop de fatuité pour se dire jaloux de moi. Sa femme sait qu'elle ne l'agacerait pas ainsi. Simplement, parce qu'elle redoute la solitude au pavillon du Tapis-Vert, elle accepta l'invitation de Thérèse. D'ailleurs, il fallait bien un jour ou l'autre en venir là. Vivant sur le domaine, comment éviter toujours l'intimité?

Stéphanie coud. Elle ne doit savoir quelle contenance tenir devant le fiancé d'une heure qui l'a, dans ses bras, chérie,... qu'elle a certainement agréé.

D'ailleurs, ni elle, ni moi n'avions prévu la migraine d'Isabelle emprisonnée, dans sa chambre, avec son éther, ni cette visite du plombier qui gardera Thérèse, plus d'une heure, dans la Bibliothèque pour la discussion du mémoire annuel; car cet homme veut être, aujourd'hui, payé.

Oui; Stéphanie a « le charme, » cette vertu subtile, extérieure et intérieure, plus puissante que la beauté, que l'esprit. Sous ce large chapeau de dentelles blondes, la bouche entr'ouverte est une saveur à distance même. Les manches de toile bise serrées contre la rondeur parfaite du bras en trahissent le parfum plus que la forme. Stéphanie émane d'elle-même. La cheville en bas gris suggère la sveltesse de sa personne encore adolescente. Cette femme est toute en chacune de ses parties. L'intelligente gaminerie de la pauvre Arcise, l'orgueilleuse beauté de Mlle Ogidor, je les donnerais pour cette singulière force de radiation que Stéphanie possède, en cette simple robe de toile bise et mal brodée de bleu. A voir cette jeune femme laide un peu de visage, gracieuse par les attitudes et les plis de son écharpe violette, je m'explique l'imagination des hommes qui peignit la première auréole autour d'une tête prophétique. Il y a des êtres qui s'épanouissent hors d'eux-mêmes. Leur essence vous pénètre. Elle vous trouble.

Je me suis tu. L'attitude droite de Stéphanie s'arrange avec les lignes régulières de la façade, du perron, des platanes en file le long des pelouses que violacent les fleurs de lin, que blanchissent les fleurs de fraisier, que dorent les fleurs de renoncules, que divise la quadrature lointaine du Miroir, que bornent, au delà du vase géant, les clartés de la plaine aux champs verts, aux bois bleus. De Stéphanie, paraît-il, tout le paysage naît, s'allonge entre ses murailles de verdures infinies et gazouillantes.

Le savoir du moins, elle, puisqu'il n'est pas donné de savoir l'univers. Air et couleurs que la nature dispense, je me sens vivre. L'été, autour de nous, bourdonne, m'étourdit, m'éblouit. J'ai connu cet état lorsque, pendant les vacances du lycée, au soleil, je sommeillais dans les foins. Est-ce l'amour quand on a conscience d'être une aspiration de la terre encore vers une force nouvelle et multipliée ?

J'ai commencé par une sottise. Au milieu de propos qui, certes, valaient moins que notre silence, j'ai dit à Stéphanie combien je l'ai pensée, durant cette nuit de naufrage, avec ce château, ces avenues, cette perspective, Émilie, Thérèse, les miens, et comment, près de mourir, j'entrevis avec leurs images, avec celle de ce parc, le meilleur de mon existence. Heureusement, j'ai dit cela sur un ton léger, sans joindre à mes paroles la moindre sensiblerie, la moindre tendresse inopportune. J'ai vraiment gardé l'accent de l'épisode, voire de l'anecdote, comme si je trouvais étrange, ou plutôt curieux, oui curieux, d'avoir eu cette pensée dans un tel moment. Cette pensée. Plus : cette obsession...

J'ajoute ce mot expressif parce que Stéphanie ne m'a pas interrompu. Elle n'a pas eu ce geste de doute malicieux que font toutes les femmes à qui l'on adresse une flatterie de cette sorte. Mme Félix Reynart a simplement quitté son ouvrage, des yeux, pour les diriger vers l'espace des pelouses en fleurs vertes, jaunes, blanches, et que divise l'eau du Miroir déjà rose au déclin du soleil. Tout à coup cette figure de plans divers s'unifie par une sorte de miraculeux resplendissement. L'air maussade a disparu. Stéphanie semble remercier les charmilles obscures, la prairie multicolore, l'eau rose, et l'astre incendiant le bout de l'avenue occidentale. Je ne sais quel espoir impossible m'inspire :

— Pourquoi, madame, pourquoi donc ne trouvez-vous pas étrange l'obsession de ce souvenir chez un homme près de la mort, et que le soin de la fuir eût dû préoccuper avant tout ?

— Cette pensée eût été la mienne aussi dans une pareille frayeur.

Stéphanie tremblante avoue cela devant les feux du soleil rouge qui embrasent la surface du Miroir entre les reflets des platanes.

— Vraiment, le croyez-vous ? Vous auriez aussi attendu la

mort en imaginant les beautés de ce parc et les mérites de ceux qui l'habitent ?

— Pourrait-on trouver, au monde, quelque chose de plus admirable que cet endroit, tel que le voici maintenant ?...

Stéphanie se dérobe à l'assaut de ma question trop directe; mais je suis sûr que ma fiancée d'autrefois a voulu dire plus qu'elle ne livre.

J'exigerais qu'elle me regardât. Elle n'y veut pas consentir. Ses yeux fixent la merveille que composent les dômes lointains de nos futaies encadrant la descente du disque pourpre. Ce refus de me voir implorant ou victorieux, est-ce la pudeur qui se refuse ? Est-ce la prudence d'une vertu qui craint de faiblir ?

— Il y a des après-midi splendides... aussi... dans ce parc, n'est-ce pas ?

Stéphanie tout à coup a le masque de la douleur sur la face. Pour dissimuler, elle s'incline de nouveau sur son ouvrage. L'aiguille pique au hasard le pan de satin mordoré.

— Je sais qu'il y eut un après-midi splendide. Là, dans l'air, se becquetaient un couple de mésanges que leur vol y suspendait.

La grande bouche de Stéphanie se crispe. Elle-même s'est aperçue de ses points faux; et elle lisse machinalement l'étoffe tendue contre son genou maigre.

— Cependant...

Stéphanie a soupiré ce mot plus qu'elle ne l'a prononcé. J'ai la joie infinie de l'interpréter comme une expression du chagrin que mon abandon lui valut.

Stéphanie regrette.

— Ah ! si je n'avais craint de commettre une mauvaise action en liant votre jeunesse à mon âge !

Stéphanie secoue la tête :

— Non, ce n'est pas cela. Vous n'avez voulu sacrifier personne à votre destinée; mais il n'était besoin de sacrifier personne... Personne ! Pas même... moi.

— Vous, Stéphanie ! Vous, sacrifiée ? Comment cela ? Tout ce que vous pouviez attendre d'une autre union, vous l'avez ici, dans ce parc même ! Ce parc que vous aimiez tant. J'ai cru réparer mon erreur en facilitant votre mariage qui ne vous prive d'aucun de vos rêves... D'aucun.

J'ai insisté sur ce mot, afin de provoquer une réponse flat-

teuse pour moi. La voici telle que je la souhaitais. La jeune femme a compris mon vœu fervent.

— D'aucun ?

Tristement elle hoche la tête qui s'incline davantage vers le pan de satin mordoré.

— D'aucun que je sache... ai-je repris triomphant... On vous assure, de plus, l'amour d'un artiste passionné, plein de révoltes généreuses, prêt à tous les élans... La jeunesse elle-même. La très belle, l'incomparable jeunesse !...

— On dit ça.

Stéphanie refuse toujours de lever la tête. A-t-elle peur de voir ma figure, les rides et la barbe argentée ? Mon âge. Cette idée rabat ma présomption ; et c'est mon amertume qui s'exprime :

— Quoi donc ? N'auriez-vous pu vous habituer un peu à la fumée de la pipe, à la peinture de kaléidoscope et aux théories antimilitaristes ?

— Il a bien fallu.

— Je ne vous savais pas l'esprit d'une vieille dame réactionnaire, qui tient à sa tranquillité. Autrefois Félix vous amusait par ses facéties.

Stéphanie murmure, presque irritée :

— Les clowns aussi m'amusaient au cirque... Même le clown peintre qui bâcle la ressemblance du cheval au milieu de la piste.

— Ah ! les femmes sentimentales ! Qui les contentera ?

Je ne me possède plus. Félix est honni devant moi par sa femme ! Par elle ! Honni dans ce qui est le meilleur de lui : la gaîté, l'esprit drôle, les cabrioles... Tant de félicité se dilate en moi que je puis à peine demander :

— Seriez-vous malheureuse,... Stéphanie ;... réellement ?

— Me suis-je plainte ?

Rien ne me contente. Il me faut un aveu clair, hardi. Il me faut son repentir, son remords, sa honte.

— Ce fut pourtant une inclination... Pendant mon absence, Maria n'a-t-elle pas rencontré mon neveu, le soir, presque la nuit, dans votre appartement ?...

J'ai porté cette accusation d'un trait, selon les termes inscrits dans une lettre d'Huvelin, confirmés depuis, vérifiés. Que va répondre, en sa pâleur livide, Mme Félix Reynart. Elle prononce :

— Il y a des actions qu'on nomme « des crimes » dans le catéchisme, et « des bagatelles » dans la vie.

— Que voulez-vous dire?

— On a cru Félix. On voulait admettre les apparences qu'il sut donner à son audace... Il y avait là des calculs. Vous les connaissez. On a voulu mettre de l'irréparable entre nous. L'Océan, ce n'était pas encore assez;... ni le naufrage.

— Votre père m'a fait entendre que vous aviez un sentiment pour mon neveu... C'est même pour cela que, désespéré, je suis parti là-bas, où j'ai failli mourir en vous imaginant...

— Mon père. Ah! mon père! Il m'aime trop. Il aura voulu me rendre plus précieuse à vos yeux en inventant une difficulté. Il me disait alors : « Je connais les hommes. Laisse-moi faire... On t'adorera davantage... » Et voilà : vous vous êtes exilé... On m'a mariée pour assagir un... fou; et pour lui réserver sa part de fortune. Bah! quand on est une fille pauvre avec un père épuisé, on ne peut que servir à quelque chose comme ça;... comme ça!...

La fausseté de ce raisonnement me prouve toute la sincérité de la répulsion que Mme Reynart éprouve à l'endroit de son mari. D'ailleurs, elle ne redoute plus rien.

— Avez-vous lu, vous qui lisez beaucoup, l'histoire de cette mère romaine qui détestait son enfant à naître parce que le père était un soldat barbare entré avec l'incendie dans la maison pour saccager, pour souiller, puis...

— Il me semble avoir lu ça quelque part, en effet.

— Souvent je pense à la haine de cette mère pour l'âme étrangère, violente et ennemie qui se créait en elle...

Malgré son ridicule, cette comparaison d'écolière m'épouvante. Stéphanie attendrait-elle une naissance? Je n'ose le lui demander. Et cette idée, soudain, me poignarde le cœur, me voile les yeux... J'avais bien songé à la progéniture de Félix et de Stéphanie; mais alors que je la croyais tout autre, éprise de son mari, passive sous les événemens, contente à peu près de son aise neuve. Voici qu'elle le déteste, qu'elle me le déclare avec toute la violence dont est capable sa personne étroite et ligotée; voici qu'elle le déclare à moi sans atténuations, presque sans pudeur. C'est qu'elle m'aime, et que, m'aimant, elle souffre d'appartenir à un autre avec ses entrailles de femme et son avenir de mère!

Stéphanie m'aime; et c'est émouvant.

Stéphanie m'aimait; et c'eût pu devenir, pour un temps, la félicité sans nom.

Elle m'aimait complètement et pour moi-même, puisque, héritière maintenant de mes biens, nulle cupidité ne l'inspire. Elle m'aime, moi, puisque l'autre lui est odieux; et tant!... Quelles tendresses j'ai donc anéanties! Quelle félicité ils ont anéantie, mes neveux, mes nièces, mes sœurs, le père, les autres!... Ah! comme ils m'ont tenu dans leurs liens pendant qu'ils égorgeaient mon suprême bonheur!...

Nous nous sommes tus. Stéphanie coud fébrilement. L'ombre est venue sur la terre. Le Miroir garde encore un peu de sa laque rose entre les masses noires des futaies. Elles nous cachent, à l'Ouest, au Nord, l'univers. Elles permettent de voir seulement ce qui, là-bas, est limité par les lignes du paysage artificiel et splendide.

Après avoir repris mon souffle et ma sagesse hésitante, je fis remarquer à Stéphanie cette disposition du parc, et comme il est l'emblème de tout ce qui conquiert notre âme spontanée. Le soleil lui-même tombe ici entre deux bastions de verdure, au moment de sa toute-puissance annuelle, derrière le vase géant qu'il auréole. C'est l'ordre superbe, tyran de la nature impulsive... Je récite à voix basse une phrase longtemps méditée pour traduire une impression fréquente et profonde :

— Voici le soir, mon amie. C'est mon soir à moi, le soir de mon existence. Il saigne là-bas dans la forêt de l'horizon qui l'encercle. Il saigne un peu sur cette eau que les bords de marbre ont carrée. Il est captif entre les charmilles taillées comme des murs infinis et noirs. Pour vous, Stéphanie, demain, après, un peu plus tard, la vie se réveillera intense et radieuse. Pour moi, il n'est plus que le repos entre ces lignes dont la grandeur m'ensevelit.

— Taisez-vous... Taisez-vous... supplie-t-elle... Il ne faut pas désespérer ainsi...

Alors Stéphanie tourne vers moi sa face harmonieuse dans l'obscur. L'espèce de fixité que garde, un instant du moins, chacune de ses postures prête à ce jeune corps une solennité digne de ce crépuscule.

Elle parle à voix très basse. Ses phrases correctes et scandées demandent une amitié qui la secoure. Félix inconsciemment,

par affectation de goût populacier, l'humilie, la torture, lui répugne. Point d'insulte blessante qu'il ne lui jette en gaîté, point de toilette qu'il ne tourne en ridicule, point de servante qu'il ne séduise publiquement; tout cela sous couleur de faire le grotesque et le clown. Stéphanie a subi les injures, les trahisons, et pis, le contact d'un garçon malpropre qui refuse de se purifier, content de s'imposer odieux en cela même, par farce de goujat. Stéphanie attendait mon retour. Elle ne savait si je lui serais pitoyable, ou si, fâché par les manigances de son père, je m'écarterais d'elle. Lors de nos premières rencontres, la réserve obligatoire de mes manières l'a désolée vraiment. Stéphanie se résignait comme on se résigne à la mort. Cet après-midi, quand Thérèse nous eut laissés, Stéphanie n'attendait plus un signe de mon affection. Mon amante ne sait dire ce qu'elle a ressenti en m'écoutant redevenir sien. Maintenant qu'elle me connaît, là, favorable, elle va reprendre tout son courage,... tout son courage. Elle songera que Félix est mon neveu, qu'elle doit à ce mariage de vivre ici, comme elle l'a toujours rêvé, comme ma bonté l'a permis. Il y a tant de souvenirs pour elle dans ce parc! Tant de beaux souvenirs!

— Les nôtres?

— ... Les nôtres...

Chère petite, je vous ai, contre mon cœur, tenue, pour la seconde fois. Vous pleurez doucement. Vos larmes une à une roulent dans ma barbe argentée. Je jure de finir notre détresse. Je serai votre refuge et le consolateur.

Je devine trop ce que vous souffrez dans l'attente atroce de l'enfant qui va naître de cette erreur. Non, non, vous ne passerez pas votre vie de mère à seulement refréner les vices que l'autre aura transférés dans la chair de votre chair. Notre influence prévaudra. Sans doute verrons-nous grandir, de jour en jour, vos propres mérites dans le cœur nouveau que nous éduquerons. La vertu de Thérèse, la sensibilité de son mari peuvent ressusciter avec une fille de Félix. L'énergie de votre père peut s'épanouir dans un fils de Stéphanie Clermont.

Une odeur d'éther nous est venue; un bruit nous sépare.

— Je vois que Stéphanie te conte son chagrin... soupçonne Isabelle en s'avançant... Félix est vraiment insupportable. C'est à nous de la consoler, de lui faire une existence en accord avec sa douceur et son charme... Je suis très contente, moi, de vous

voir ainsi tous deux... Oui, très contente... Très contente...

Elle s'assied entre nos fauteuils. Elle accueille en ses mains le museau de Nadine qui se lève, et qui nous flatte selon la singulière intuition des lévriers si quelque peine grave afflige les maîtres. Isabelle communie avec l'émotion de notre silence.

Qu'a-t-elle voulu dire, Isabelle, par cette affirmation dramatique de son contentement? Elle regarde la nuit, et prend, comme on dit au théâtre, un « temps. » Puis :

— J'ai beaucoup à me faire pardonner de vous... Je n'avais pas compris. On est bête. On est méchant d'abord; oh, oui! On est d'abord méchant... Je n'avais pas compris.

Doucement, Stéphanie se dresse. Les deux femmes se sont embrassées.

Thérèse rentre devant Claude qui place les lampes. Pensant à ses comptes, elle annonce :

— Enfin! Tout est en ordre, maintenant. Robert nous féliciterait. Tout est en ordre maintenant.

Isabelle n'a pu dissimuler un sourire.

Ce sourire de théâtre condamne à jamais la folie de mon espoir nouveau.

Terminerais-je ma vie dans le mensonge?

Tout serait-il en ordre ainsi?

Et l'ordre, ne serait-ce que le mensonge joint par la faiblesse de l'homme aux forces du monde?

Comme le soir se fait obscur!

L'ombre a gagné l'univers, et moi.

Paul Adam.

JOHN GALSWORTHY

Tout le monde suit avec attention l'effort que fait depuis quelques années la vieille Angleterre pour se renouveler en s'adaptant à ses circonstances modernes. Une telle activité ne se borne pas au domaine pratique et politique; elle s'accompagne d'un travail très profond et général de réflexion. Ce ne sont pas seulement les formes nationales de la société que l'on met en question, mais les formes nationales de l'esprit : préjugés, croyances, traditions, où se perpétuent, fixées par l'automatisme, les idées fondamentales qui correspondaient à d'anciennes conditions d'équilibre et de vie. On s'est mis à discuter ces idées mêmes, les principes essentiels de la culture anglaise, la table des valeurs qu'elle suppose, les types d'humanité, si distincts entre toutes les variétés de l'homme civilisé, qu'elle a produits. Pour prendre un exemple significatif, on a vu des écrivains, que nous commençons à connaître en France, un Bernard Shaw, un Chesterton, un Wells, attaquer cet idéal aristocratique et chrétien du *gentleman*, qui régna, défini, prêché par les moralistes, incarné par les romanciers dans leurs héros, chanté par les poètes, durant toute l'époque victorienne.

Parmi ces nouveaux penseurs, il en est un, à mon sens le premier par l'art, dont l'œuvre est plus difficile à suivre pour des étrangers, parce qu'il se prend, en des personnages de vie complète, aux modes les plus caractéristiques et parfois les plus cachés de l'âme anglaise, et cela sans les étudier à part, sans

les définir et les juger à la façon de M. Wells, en se bornant, en des notations d'une ironie tacite, à en saisir au passage les brèves expressions dont le sens peut échapper, si l'on n'a pas déjà l'expérience de cette humanité si spéciale. Ces personnages, qu'il nous laisse à reconnaître, M. Galsworthy les choisit dans la portion la plus anglaise de l'Angleterre, dans cette puissante classe dirigeante dont les hommes, plus accessibles que le menu peuple besogneux aux influences déterminantes de la culture nationale, en incarnent les idées, et les entretiennent par leurs mutuelles suggestions. De cette classe, qui a si longtemps composé la substance active de la nation, décidé sa figure et son caractère distincts, de cette Angleterre essentielle, de ses catégories et de ses types divers, — nobles, hommes politiques, *squires*, prêtres de l'Église anglicane, intellectuels, universitaires, grands bourgeois et grands marchands, — des consignes, coutumes et préjugés de caste qui façonnent leurs âmes et leurs physionomies, les romans de M. Galsworthy composent l'étude la plus méthodique et pénétrante, d'autant plus suggestive que, toujours, au factice, au conventionnel, à l'insulaire des principes de la vie anglaise, secrètement il oppose les grandes nécessités éternelles de la vie, celles qui font de l'homme la chose partout pareille de la Nature : la Faim, l'Amour, la Mort (1).

***

Il est philosophe et poète, mystiquement poète, ce qui ne l'empêche pas d'être le plus précis et le plus systématique des réalistes. En écrivant ce dernier mot, je ne songe pas à le cataloguer dans une école; je ne pense pas à la manière, mais à l'objet de son art que commande son point de vue naturel. C'est celui de tous les grands artistes, que sollicite le besoin de saisir et traduire la réalité complète, non seulement celle que perçoivent les yeux ordinaires, mais l'intérieure, la profonde, dont le mystère les hante, la force ou l'idée qu'ils pressentent sous les apparences d'un être ou d'une chose, et qu'ils tâchent à nous révéler dans leur interprétation des apparences. Et quand il s'agit de l'homme, c'est l'âme qui les intéresse principalement,

(1) Les romans de M. Galsworthy sont : *The Island Pharisees* (1904); *The Man of Property* (1905); *The Country-House* (1907); *Fraternity* (1908); *The Patrician* (1911). Il a publié, en outre, trois recueils de nouvelles et six pièces de théâtre.

le fond vital et le dedans spirituel dont le dehors n'est que le signe, le principe secret d'harmonie d'où procèdent la forme et le mouvement de la créature.

Parce qu'il est si curieux de cette créature humaine, parce qu'il veut la voir et la montrer dans sa profondeur, ce romancier s'attache à tout ce qui l'exprime et la traduit aux yeux. Il ne se lasse pas d'en épier les aspects et les gestes. Le nombre et l'exactitude du détail concret, c'est ce qu'on remarque d'abord dans son art où s'atteste ainsi l'un des traits communs à toutes les créations du génie septentrional : génie sérieux, épris de beauté morale plutôt que de perfection plastique, mais trop soucieux de vérité vraie pour oublier, dans son rêve de l'idéal, le réel irrégulier et complexe, ou l'astreindre à la simplicité des formes abstraites. Devant les personnages de M. Galsworthy, on penserait, si la main qui les dessine n'était si légère et si preste, aux portraits que peignaient les vieux maîtres germaniques. Même attention, même sensibilité à tout ce qui constitue et manifeste l'infini de l'individu, et, dans cet infini, à ce qui est unique, telle combinaison singulière de traits d'une âme et d'un visage que la nature ne répétera jamais, — et à ce qui est général, expressif du type, de l'âge, du milieu, du métier. De là le ton fondamental de son œuvre. Inspirée par une foi, émue au fond d'amour et de pitié, elle procède avec le calme, la sérénité précise et délibérée de l'observation pure. Aucun des grands romanciers anglais de notre temps n'a si peu montré de sa personne dans son œuvre. Rien ici qui rappelle les élans de verve et les attendrissemens de Dickens, la prédication dissertante de George Eliot, les fantaisies de Meredith, les lyriques ardeurs, les tensions de volonté, les violentes clartés visionnaires de Kipling. Rien qu'une suite tranquille et serrée de fines petites touches posées d'un pinceau égal et sûr, chacune extraordinairement expressive et complémentaire de toutes les autres, s'y harmonisant dans l'unité de la vie, contribuant à nous traduire la relation de tel visage, de telles habitudes du corps, de telle physiologie, avec tels rythmes de vouloir, de pensée et de sentiment. A ce degré, l'imagination intuitive peut se passer de l'affabulation du roman. Le créateur des Forsyte peut user du privilège du peintre : il lui suffit d'évoquer des figures. Qu'elles soient significatives et marquées de caractère, qu'elles se composent suivant la profonde logique de la vie, que toute leur vie

nous apparaisse, la même dans la nuance des yeux, dans la lumière ou le voile du regard, dans le mat ou le pourpre du teint, dans l'énergie, la langueur ou la sérénité de l'expression, dans le fléchissement ou la décision de l'attitude, et c'est assez pour qu'il nous intéresse, surtout quand, par-dessous ces apparences individuelles, se révèle un élément spécifique, la marque de telle culture sociale, le parti pris de telle civilisation. M. Galsworthy a écrit des livres qui ne sont que des suites de portraits infiniment circonstanciés, mais qui nous disent tout des types de l'humanité anglaise contemporaine.

L'un de ces recueils (1) s'ouvre justement par une étude de vingt pages qui s'intitule *Un Portrait*, où l'on découvre, harmonieusement réalisée dans une figure vivante, une certaine idée de l'homme qui compte pour beaucoup dans l'essence de l'Angleterre moderne. Ce grand vieillard dont l'échine n'a jamais fléchi, dont la tête se tient si haute, dont les yeux profonds, traversés de vives lueurs, regardent droit et sont restés d'un gris d'acier, cet octogénaire aux beaux cheveux d'argent, au front large et serein, à la mâchoire volontaire, au menton saillant et fendu par une fossette, c'est un gentleman anglais de l'espèce citadine, et qui a vécu presque tout le XIX[e] siècle. L'équilibre, voilà sa qualité fondamentale : équilibre des puissances de sentiment et de pensée, et des énergies de vouloir et d'action. Il est riche; il respecte la richesse parce qu'il y voit le produit et le signe de la vie laborieuse et bien ordonnée. Il a travaillé dur, jamais trop dur. Moralement il se suffit. Il n'est pas un original, mais il ne demande rien à l'opinion d'autrui : il a ses certitudes, sa philosophie, sa morale qui traduit ses tendances natives d'Anglais et de gentleman et son expérience de la vie. Il méprise tout ce qui est signe de langueur, d'anémie, ou bien de force insolente et brutale. Son passé, ses goûts, ses habitudes nous sont décrits, sa claire et spacieuse maison de campagne si méthodiquement étudiée pour la joie et la santé des enfans, ses préférences d'art, qui sont de l'ordre classique : en littérature, il aime surtout George Eliot et Tourguenief, et répugne à Meredith et Browning; en musique, il a fait un effort pour comprendre Wagner, mais rien ne l'enchante comme la perfection d'un Mozart; en peinture, il n'a pas suivi Ruskin et les préraphaëlites;

(1) *A Motley*.

il n'est pas allé jusqu'à Botticelli, et il se méfie de Turner. Et c'est ensuite son profond sentiment anglais de la nature, le rêve où peut le jeter une figure de jeune femme, une mélodie tendre, un chant d'oiseau, la lune derrière les peupliers, une nuit d'étoiles, dont l'émotion se traduit chez lui par du silence ou par ce mot prononcé à voix basse : « Quels insectes nous sommes! » — tout cela plus ou moins mal exprimé par la naïveté un peu pompeuse de ses tentatives poétiques de jeunesse, dont il n'a confié le secret à personne. Ainsi, graduellement, par le nombre des petits traits choisis qui tous manifestent quelque chose de la même qualité fondamentale, sa figure achève de se réaliser. Nous apprenons sa façon de s'habiller, le style un peu suranné de son service sur la pelouse de cricket, qu'il fréquente encore avec ses petits-fils, l'espèce de thé qu'il préfère, son attitude devant les pauvres. Nous le voyons dans son bureau, dans la *nursery* des bébés où il est heureux, à l'église où il va régulièrement, par sentiment de décorum et de discipline sociale, au cimetière où il s'oublie, tête baissée, devant la tombe ouverte d'un ami d'enfance, méditant la mort qui s'approche pour lui, et quand nous arrivons à la dernière page, nous le connaissons tout entier. Il nous apparait comme l'un des rares exemplaires tout à fait réussis d'une espèce, comme le fils accompli d'un siècle qui fut celui de Tennyson et de Thackeray, que la génération présente, plus critique, peut railler pour son illogisme et ses timidités intellectuelles, mais qu'elle peut aussi regretter quand elle sent sa propre faiblesse et ses inquiétudes, et qu'elle mesure l'effort qu'il lui faut faire pour s'adapter moralement et socialement aux conditions du monde nouveau : un siècle entre deux âges, où l'Angleterre continuait ingénument et paradoxalement de vivre en des formes construites aux époques de foi et d'autorité, sans se douter que ces formes étaient condamnées, — ses hommes encore sains, encore tranquilles « à l'ombre du vieil arbre dont les racines étaient coupées. »

Dans les grands romans, les figures se mettent en mouvement, mais leur détail reste infini. Le drame, en général rejeté au second plan, n'est là que pour les obliger à se révéler complètement, à se présenter sous toutes leurs faces, dans tous les gestes possibles de la vie, avec, toujours, le courant intérieur de rêve et de sentiment dont le rythme est aussi propre à chacun que sa démarche ou le ton de sa voix. Les événemens pathé-

tiques, les paysages, l'amour, la mort, la nature ne servent qu'à suggérer ironiquement, par le contraste des puissances éternelles, ce qu'il y a de limité, de particulier, de local dans le type décrit et les idées qui le gouvernent. L'essentiel dans le *Propriétaire*, c'est l'histoire naturelle des Forsyte, d'une famille qui présente en ses diverses générations les vertus et les défauts propres de la grande bourgeoisie citadine de l'Angleterre au dernier siècle (et quelques-unes de ces caractéristiques la distinguent profondément de l'espèce française équivalente) : l'énergie, l'invincible vitalité, l'instinct et le culte de la santé, l'orgueil taciturne, la secrète volonté de se garder, l'égotisme irréductible, la passion de la propriété, la tendance à tout apprécier en termes d'argent, le mépris professé des idées, l'individualisme jaloux, et cependant le respect superstitieux des conventions, l'hostilité à tout ce qui s'écarte du modèle prescrit et reconnu. Le vrai sujet, c'est James Forsyte, c'est Jolyon Forsyte, c'est Swithin Forsyte, c'est Roger, Nicholas et Timothy Forsyte, leurs sœurs, leurs femmes, leurs enfans, leurs neveux, chacun présentant une certaine variante du type général des Forsyte, c'est-à-dire de la *gentry* professionnelle anglaise. Le livre n'est que la suite des tableaux où cette famille se manifeste comme être collectif, où ses individus apparaissent dans les situations principales de la vie humaine, dans les situations particulières d'une vie d'Anglais et de bourgeois. Les titres mêmes des chapitres : — *Le vieux Jolyon reçoit*, — *Dîner chez Swithin*, — *Le vieux Jolyon à l'Opéra*, — *Promenade avec Swithin*, — *Mort de tante Anne*, — *Bal chez Roger*, — *Soirée à Richmond Park*, — nous indiquent assez le point de vue de l'auteur, qui est celui de l'observation méthodique. Quand vous avez lu le roman, vous avez vu Soames en train de soupçonner et de surveiller sa femme, de décider, dans un si profond secret de convoitise et de prudence, une opération d'importance suprême pour un Forsyte : l'achat d'une propriété, — de défendre sa bourse, d'intenter un procès d'argent à l'homme détesté qui est intervenu dans son ménage, de répondre, — sous quel masque d'impassibilité, avec quelle maîtrise de soi, quel laconisme hautain et calculé ! — au questionnaire insidieux que lui fait subir l'avocat de l'adversaire. Vous avez vu Swithin, ce puissant et fruste célibataire de soixante-quinze ans, orgueilleux de sa cave, de ses chevaux et de ses cigares, et que menace l'apoplexie, mé-

diter profondément le menu d'un grand dîner. Vous avez assisté au Conseil d'administration que préside impérieusement l'octogénaire Jolyon ; vous l'avez accompagné au théâtre, aux bains de mer, vous avez fait le tour de son club et de son hôtel ; vous y avez surpris la triste rêverie de sa solitude. Vous avez noté les différens aspects de sa personne, ce qu'il est avec ses frères, son fils, ses petits-enfans, — si méfiant, méprisant, cassant avec les uns, si simple, si sensible, si faible même, secrètement, avec les autres. Vous connaissez la terreur obscure que tous ces Forsyte ressentent à l'inacceptable idée de ce monstrueux scandale : un adultère dans la famille ; et vous avez compris qu'un mari trompé n'est pas un personnage comique en Angleterre. Vous les avez suivis à l'enterrement de la tante Anne, laquelle n'est morte qu'à seule fin que vous aperceviez, par-dessous les gestes mécaniques de la convention, les réactions profondes, devant le cadavre de l'un des leurs, de ces bourgeois si puissamment construits, de ces Anglais aux mains prenantes en qui la vie et l'illusion sont si fortes et si tenaces, pour que vous sachiez ce qu'est leur idée de la mort, comme vous savez ce qu'est leur conception du bonheur, de l'honneur, de la morale, de la religion, du mariage, de la famille, de l'amour, de l'art, pour que vous possédiez toutes les caractéristiques de leur espèce, qui est nombreuse dans leur pays, pour que vous compreniez bien ce qui s'y combine, par une de ces associations paradoxales des contraires qui sont le fait et l'œuvre de la vie, d'aristocratique et de vulgaire, de mercantile et de puritain, de grégaire et d'individualiste, d'orgueilleux et de bas, de primitif et de civilisé. Autant de scènes où M. Galsworthy tourne et retourne ses personnages, faisant varier chaque fois la silhouette qu'il nous en présente, afin que nous apprenions à les connaître dans la mouvante et délicate complexité qui est celle de la créature la plus simple, par une suite d'expériences, toutes pareilles à celles qui dans la vie s'additionnent et se corrigent mutuellement pour nous renseigner sur autrui, — en ayant soin de ne jamais les décrire complètement, de n'en présenter d'abord que les traits les plus évidens, de n'en donner qu'une première et sommaire impression d'ensemble, en prenant garde aussi de ne pas les définir, de les laisser se révéler eux-mêmes, nuance à nuance, par leurs gestes, leurs propos, par la vision qu'ils ont les uns des autres, et que chacun d'eux traduit avec les mots et les images qui lui sont propres, par la

série surtout de leurs sensations, idées, rêves, velléités, décisions, que l'auteur ne semble pas suivre et noter du dehors, qu'il ne transpose pas non plus dans la forme du monologue, mais qu'il fait apparaître en se servant d'un procédé de langue auquel l'anglais se prête admirablement : le discours indirect. Par ce moyen, qui ne prétend pas répéter exactement une suite continue de paroles mentales (une telle suite existe rarement), mais surtout reproduire le mouvement, l'allure et les gestes personnels d'une âme, les créatures de M. Galsworthy nous deviennent comme transparentes. Nous assistons vraiment au déroulement de leur mécanisme intérieur.

Il est bien difficile, par des fragmens, de donner idée d'un tel art. C'est par l'effet total de vingt évocations distinctes et dont aucune ne vaut tout à fait qu'à sa place dans le roman, que chacun de ces personnages finit par nous paraître si réel, animé d'une vie à ce point complète et singulière que nous saurions que c'est lui qui parle, si seulement nous entendions le son de sa voix. Il faut pourtant bien citer ; en critique, c'est encore le seul moyen d'être précis. Voici, par exemple, le vieux Jolyon, un homme d'affaires, l'aîné de la famille dont les quatre-vingts ans se tiennent superbement droit, — tête puissante en forme de dôme, regard ferme et vif, longues moustaches blanches qui tombent au-dessous de son énergique menton, — maître, semble-t-il, et quoi qu'en dise le creux de ses joues et de ses tempes, d'une indestructible jeunesse (chez les vieillards de cette forte bourgeoisie anglaise, c'est un trait général), le plus noble des Forsyte, le seul qui soit généreux, très fier, dominateur, dédaigneux, mais capable de tendresse et de rêve désintéressé, en cela singulier dans la famille, dressé d'ailleurs par les disciplines de sa caste à cacher attentivement sa sensibilité. Il est très seul. Cédant, un soir de lassitude, à un besoin longtemps réprimé du cœur, il est allé chez son fils, Jolyon le jeune, qu'il n'a point vu pendant des années, parce que celui-ci, dérogeant à l'une des plus strictes consignes d'une société d'essence encore puritaine, — son ménage fut d'abord irrégulier, — s'est mis hors de la famille et de la société. La maison, le quartier lui ont semblé médiocres, indignes de ce fils qui porte son nom. A ce vieil Anglais tout parle de honte, qui porte la marque de la pauvreté, et Jolyon le jeune est pauvre : fièrement, il a refusé tout secours d'un père qui le tenait à distance. L'entrevue, dans l'étroit jar-

din, fut embarrassée ; la femme rougissante, muette, agitée, l'a regardé d'un air de crainte et de ressentiment. Tout d'un coup, comme secouée de sanglots, elle s'est levée. Son mari l'a suivie. Le vieux Jolyon est resté seul avec les enfans, qu'il voit pour la première fois, ses petits-enfans qui lui grimpent sur les genoux, et dont la grâce et l'inconscience l'attirent étrangement, — le vieil homme opiniâtre s'est toujours laissé prendre par les petits. Quand son fils est revenu, il a maîtrisé son élan ; sa pudeur anglaise, ses habitudes de réticence l'ont empêché de parler. Il n'a pas été question d'une autre visite. Maintenant, il rentre chez lui, morne et mécontent.

Il partit tristement. Quelle pauvre maison ! Et il pensait à son grand hôtel vide de Stanhope-Gate, — l'habitation normale d'un Forsyte, avec sa vaste salle de billard, son salon où personne n'entrait d'un bout à l'autre de la semaine.

Cette femme, dont il avait assez aimé la figure, avait vraiment la peau trop sensible. Elle devait faire passer de mauvaises heures à Jo... Et ces mignons d'enfans ! Ah l'effroyable stupidité de toute cette histoire !

Il tourna vers Edgware-Road, entre des rangs de maisons basses qui éveillaient en lui l'idée d'histoires du même ordre, de vies plus ou moins tarées.

Ainsi donc la société, tous ces imbéciles, ces singes qui jacassent, s'étaient permis de passer jugement sur ceux de sa chair et de son sang ! Un tas de vieilles commères ! Il tapa la terre du fer de son parapluie, comme pour l'enfoncer au cœur de ce misérable corps social qui avait osé mettre au ban son fils et le fils de son fils, en qui lui-même aurait pu revivre.

Rageusement, il poussait son parapluie. Et pourtant, est-ce que lui-même n'avait pas agi pendant quinze ans comme la société ? Pour la première fois de sa vie, il venait d'en défier les impératifs.

Il pensa à June (1), à la mère morte de celle-ci, à tout le passé, et la vieille rancœur lui revint. Une misérable affaire !

Il avait mis beaucoup de temps à gagner Stanhope-Gate, car avec une perversité native du vouloir, se sentant très fatigué, il avait tenu à faire à pied toute la route.

Après s'être lavé les mains au rez-de-chaussée, il passa pour attendre le dîner dans la salle à manger, la seule pièce qu'il habitât quand sa petite-fille était absente.

La sensation de solitude y était moindre. Le journal du soir n'était pas encore arrivé ; il avait fini le *Times* : il n'y avait donc rien à faire.

La chambre, qui donnait sur une rue sans passans, était très silencieuse. Il détestait les chiens, mais, vraiment, un chien ce soir-là, c'eût été

(1) Fille de Jolyon le jeune par sa première femme qu'il a quittée jadis.

de la compagnie! Son regard, errant le long des murs, s'arrêta sur un tableau intitulé : *Groupe de bateaux de pêche hollandais au coucher du soleil.* Il n'y trouva point de plaisir. Il ferma les yeux. Il était seul! Ah! il savait bien qu'il n'avait pas le droit de se plaindre, mais tout de même !... Il était un pauvre homme; il n'avait jamais été qu'un pauvre homme! Pas de courage! Ainsi rêvait-il.

Le maître d'hôtel vint mettre le couvert, attentif, en voyant que son maître avait l'air de dormir, à ne point faire de bruit. Cet homme à barbe portait aussi moustaches, ce qui le rendait suspect aux autres membres de la famille, surtout à ceux qui, ayant passé par Eton ou Harrow, se montraient difficiles en fait de style et de tenue. Pouvait-on, vraiment, le considérer comme un maître d'hôtel? George, qui passait pour le plaisant de la famille, l'appelait « le Méthodiste de l'oncle Jolyon. »

Il allait et venait, admirablement gras, doux dans ses mouvemens, autour du vaste buffet poli, de la vaste table polie.

Le vieux Jolyon le guettait, feignant de dormir. Certainement ce garçon était un faux bonhomme! — il l'avait toujours pensé. Celui-là se fichait de tout, pourvu qu'il pût bacler sa besogne et filer chez un agent de pari mutuel ou retrouver quelque femme, ou Dieu sait quoi! Un flemmard, et gras avec cela, qui se souciait de son maître comme d'une guigne!

Mais alors lui vint, malgré lui, un de ces instans de philosophie qui faisaient la différence entre le vieux Jolyon et les autres Forsyte.

Après tout, pourquoi l'homme sentirait-il quelque chose pour son maître? On ne le payait pas pour sentir, et dans ce monde il ne faut pas s'attendre à de l'affection si on ne la paye pas. Ça serait peut-être différent dans un autre monde. Il n'en savait rien. Il ne pouvait pas dire... Et de nouveau il ferma les yeux.

Impassible et circonspect, le maître d'hôtel continuait ses travaux, prenant les verres, les couteaux, les fourchettes dans les divers compartimens du grand buffet. Il s'arrangeait pour tourner toujours le dos au vieux Jolyon, comme pour atténuer l'inconvenance qu'il sentait à mettre la table en présence de son maître. De temps en temps il soufflait sur l'argent d'un couvert, et puis l'essuyait avec une peau. Il avait l'air de méditer la quantité de vin contenue dans les carafes, qu'il portait minutieusement, en les tenant hautes, près de sa barbe qui semblait les protéger. Quand il eut fini, il se tint tranquille pendant plus d'une minute, regardant de côté son maître; et dans ses yeux verdâtres passa un regard de dédain.

Au bout du compte, ce patron-là n'était qu'un vieux coco à peu près fini!...

D'un pas feutré de matou, il traversa la chambre pour toucher le bouton de la sonnette. Les ordres étaient: dîner à sept heures. Tant pis si son maître dormait! Il le ferait vite sortir de son sommeil. Il y avait la nuit pour dormir! Et puis, lui-même il avait autre chose à faire: son cercle où on l'attendait à huit heures et demie!

Au coup de sonnette un petit groom apparut, portant une soupière d'argent. Le maître d'hôtel la lui prit des mains et la plaça sur la table; puis allant se placer droit contre la porte ouverte, comme pour annoncer des invités, il articula d'une voix solennelle: « Le dîner de Monsieur est servi! »

Lentement, le vieux Jolyon se leva de sa chaise et s'assit à sa table pour manger son dîner.

Ce qui frappe dans une telle scène, ce n'est pas seulement l'abondance du détail d'âme observée, c'est encore la minutieuse indication du décor. Ce décor exact est nécessaire quand il s'agit de présenter des types. Car un type ne se caractérise pas seulement par sa structure physique et morale. Isolé, séparé de son habitat où se manifestent ses habitudes, il n'est plus rien. Il n'existe que par sa relation avec un certain milieu, le milieu qu'il s'est façonné, et qui contribue à le façonner, tout au moins à le maintenir dans sa forme. Dans le *Propriétaire*, dans le *Manoir*, les menues circonstances extérieures, l'environnement des personnages sont décrits avec une précision qu'un lecteur inattentif aux dessous psychologiques du roman peut juger oiseuse. Si M. Galsworthy raconte un dîner, par exemple celui qui réunit Soames, Irène, June et Bosinney, il marque les places des convives ; il dit le menu : le potage, « excellent quoiqu'un peu épais, » — le poisson, « une sole frite de Douvres, » les côtelettes, « enveloppées de papillotes roses, » la charlotte aux pommes ; il nous apprend la qualité des olives, des vins, du café, des cigarettes. Si Soames remarque : *le champagne est sec... la charlotte est bonne;* si le domestique propose à l'oreille : *un peu de salade?* si June demande du sucre, il n'oublie pas de le noter. Il note jusqu'aux silences. On hésite à citer un tel morceau : le lecteur va hausser les épaules, crier à l'art photographique.

***

Je le citerai pourtant, car cette page va nous livrer le second procédé, le plus intéressant, de ce romancier. M. Galsworthy use simultanément de deux moyens contraires : l'un qui consiste à tout dire, et l'autre à ne pas tout dire, et cela sans difficulté, car le plus souvent, et c'est le trait le plus original de son art, la réalité dont il s'occupe dans un même instant est double et se compose sur deux plans différens. Tandis qu'il suit par le détail un certain ordre de faits, il en est un autre qu'il nous laisse à deviner, et cela sur de minimes indices, mais si attentivement choisis ! En général, c'est le plus émouvant ; c'est la

passion ou l'action des grands personnages, qu'il préfère suggérer en des évocations fragmentaires, et dont notre imagination, adroitement sollicitée, doit combler les lacunes. Une telle méthode relève d'une conception de l'art que l'on peut opposer à celle qui a prévalu en France. Nos romantiques, nos pseudo-réalistes n'ont jamais oublié tout à fait les leçons de leur rhétorique, les incomparables modèles de développement que la tragédie racinienne nous présente en ses discours alternés. Si la parole naturelle est faite pour exprimer la pensée, on estime généralement chez nous que la parole écrite doit l'exprimer plus complètement et dans un ordre plus parfait; et de là l'idéal du bien écrire où notre public aime à trouver ses critères pour juger même du dialogue dans un roman ou dans une œuvre dramatique. Les Anglais, moins soucieux de logique, se sont préoccupés surtout de traduire le réel, lequel est complexe et fragmentaire, et dans leur notion du réel ils ont compris le monde si multiple et divers de l'esprit, ce dont ne s'avisait point M. Zola. De là chez leurs romanciers psychologues une certaine idée du dialogue. Dans une conversation, bien des mouvemens de l'âme restent cachés, bien des silences sont expressifs, bien des paroles, en elles-mêmes insignifiantes, s'emplissent d'un sens fort et nouveau parce qu'elles s'animent de la vie des interlocuteurs, et que pour eux quelque chose s'y traduit que ne dit point le dictionnaire. Si nous sommes entrés vraiment dans les âmes des personnages, — et M. Galsworthy, disciple en cela de Meredith, tient tellement à nous y introduire que, plutôt que de raconter et décrire lui-même, il aime à nous montrer les événemens, les paysages et jusqu'aux figures mêmes de son roman dans l'image qui s'en réfléchit en chacune; — si nous savons la situation, les moindres mots vont suffire à nous suggérer tout de suite, et, comme il arrive dans la vie, ce qu'ils recèlent d'inexprimé.

On voit les avantages du procédé. Il est puissant : la chose entrevue, mystérieuse à demi, paraît plus rare, s'enrichit de prestiges d'émotion qui s'évanouiraient à la lumière crue des premiers plans. Il produit l'illusion du réel, où l'ordinaire occupe ce premier plan, où des apparences quelconques couvrent des significations profondes. Enfin, il fait appel à notre intelligence : il nous excite à penser. Ce n'est pas l'auteur, c'est nous qui observons, interprétons. Quel plaisir d'épier les caractères,

de deviner ce qui n'est pas visible, quel amusement de toutes nos découvertes!

Voyons donc les personnages de ce dîner. Soames, l'amphitryon, l'un des plus complets spécimens de la catégorie sociale étudiée dans le *Propriétaire*. Quarante ans, grand, strictement rasé, les joues plates, les yeux gris, froids, attentifs, la mine pâle et compassée. Un ancien élève d'Eton, ce que ne furent ni son père, ni ses oncles, dressé comme eux au respect orgueilleux des apparences, qui signalent son succès parmi les hommes de sa caste, mais mieux averti des dernières, des plus subtiles exigences de la mode et de l'étiquette; avec cela, méfiant, dissimulé, cachant ses calculs d'argent, rapportant tout à la mesure des livres et des shillings, propriétaire dans l'âme, et qui considère sa femme comme l'une de ses propriétés. — Irène, sa femme, étrange et belle créature, aux yeux bruns, malgré ses cheveux d'or, signe, paraît-il, de volonté faible; silencieuse, instinctive, passive, d'espèce à part, au milieu des énergiques et pratiques Forsyte, et qui étouffe daus ce milieu, fleur mystérieuse, jusque-là fermée, mais qui s'ouvre insensiblement en présence de Bosinney et d'où monte, pour lui, un trouble, étourdissant parfum. — Bosinney, l'architecte, fiancé de June, dont il se détache vite sous cette vertigineuse influence, le rêveur en dehors de toutes les conventions, normes et consignes de la gentry anglaise, tantôt absorbé dans son rêve, tantôt, par une brusque intuition de leurs calculs, ironique à l'endroit de ces âpres, vaniteux et rigides bourgeois, — le bohème sans le sou, au profil oblique, aux pommettes et tempes saillantes, aux joues creuses, comme sucées en dedans, aux noirs cheveux qui frisent, — l'homme qui fit à la famille ses visites de fiançailles en chapeau mou (un chapeau que les Forsyte, avertis par leur instinct, ont jugé « dangereux, ah! dangereux! ») — l'homme dont le cocher de Jolyon a dit : « Sais pas ce que j'en pense : il a l'air d'un léopard à demi apprivoisé, » que le vaste Swithin appelle « un drôle de type avec sa figure toute en angles, » que le triste et maigre James, déconcerté par son sourire secret de sarcasme, son allure de mystère, son pas félin, rapide et comme velouté, n'a pu décrire que par ces mots: « une espèce de chat affamé; » — celui que les jeunes clubmen de la famille appellent par plaisanterie le *Brigand*, bref, l'artiste dont l'histoire vient traverser étrangement, pour

leur malheur et son malheur, celle des réguliers et respectables Forsyte. — A côté de lui, June, qui l'aime, la frêle, véhémente et volontaire petite-fille du vieux Jolyon, dont elle a le menton et le courage, *all hair and spirit*, — « toute ardeur d'âme et de cheveux, » — avec un cou qui semble trop mince pour porter la flambante et pesante couronne de ces cheveux. (Remarquez la plénitude de vision dont témoignent ces détails, incidemment amenés çà et là, au cours du récit, des dialogues. M. Galsworthy, si curieux de la vie des âmes, en aperçoit profondément la substructure physique. De même Shakspeare quand il fait dire, dans *Hamlet*, à la Reine : « Notre fils est gras et a le souffle court. »)

Et maintenant la situation. Depuis quelque temps, June sent obscurément que son fiancé lui échappe, et elle a compté sur cette soirée pour le reprendre. A son arrivée chez Soames, entrant dans le salon par la serre, elle a surpris quelques mots à voix basse de sa cousine Irène et de Bosinney, mots innocens, — aucun des deux ne s'est encore avoué le nom de la force qui l'attire vers l'autre, — mais dont le ton concentré de ferveur et d'intimité dit tout à la jeune fille inquiète et prête à la jalousie. Ceci posé, nous pouvons suivre la conversation du dîner. Des paroles décousues, banales, semble-t-il, inutiles à noter, y traduisent de profonds états d'âme, toute une vie intense de rêve et de passion.

Le dîner commença en silence, les deux femmes, l'une en face de l'autre, et de même les hommes.

En silence ils mangèrent le potage : excellent, bien qu'un peu épais. Le poisson parut. Le silence continua, tandis qu'on le passait.

Bosinney hasarda : « C'est le premier jour du printemps. »

Irène répondit à voix basse, en écho : « Oui... le premier jour du printemps. »

— « Printemps ! » dit June, « il n'y a pas un souffle d'air ! » Personne ne répondit.

Le poisson fut enlevé, une belle sole fraîche de Douvres. Et Bilson apporta le champagne, une bouteille dont le cou était entortillé d'argent.

Soames dit : « Vous allez le trouver sec ! »

Les côtelettes, chacune avec une papillote rose autour de l'os, firent le tour de la table. June les refusa, le silence retomba.

Soames dit : « Prenez donc une côtelette, June ! il n'y a plus rien. »

Mais June refusa de nouveau. Les côtelettes disparurent.

Alors Irène demanda : « Phil, avez-vous entendu mon merle ? »

Bosinney répondit : « Un peu ! Il siffle une chanson de chasse ; je l'ai entendu en arrivant dans le square. »

— C'est un amour d'oiseau !

— Un peu de salade, monsieur ? Bilson enleva le poulet de grain.

Mais Soames parlait : « Les asperges sont médiocres. Bosinney, verre de sherry avec l'entremets ? June, vous ne buvez rien. »

June dit : « Vous savez bien que je ne prends pas de vin. Quelle horreur que le vin ! »

Une charlotte parut, sur un plat d'argent. Et, avec un sourire, Irène dit : « Les azalées sont si merveilleux cette année !... »

A quoi Bosinney répondit dans un murmure : « Merveilleux ! Le parfum est extraordinaire ! »

June dit : « Comment *pouvez*-vous aimer cette odeur-là ! Du sucre, s'il vous plait, Bilson ! »

Du sucre lui fut présenté, et Soames remarqua : « Pas mauvaise, la charlotte ! »

La charlotte disparut. Un long silence suivit.

Irène fit un signe : « Otez les azalées, Bilson ! Mademoiselle June n'en supporte pas l'odeur ! »

— Non ! qu'ils restent ! dit June.

Suivirent des olives de France, avec du caviar russe, sur de petites assiettes. Et Soames remarqua : « Pourquoi ne pouvons-nous pas avoir la grosse espèce, les espagnoles ? » Personne ne répondit.

Les olives disparurent. Levant son verre, June demanda : « Un peu d'eau, s'il vous plaît ! » Bilson lui versa de l'eau. Des prunes confites d'Allemagne parurent sur un plateau d'argent. Il y eut une pause assez longue. Ensemble, en parfaite harmonie, ils les mangeaient.

Bosinney se mit à compter ses noyaux. « Cette année, — l'an prochain, — un jour (1)... »

Irène acheva à voix basse : « Jamais. Quel splendide coucher de soleil nous avons eu ! Le ciel est encore couleur de rubis... d'une telle beauté !... »

Il répondit : « Oui, au bas du ciel sombre. »

Leurs yeux s'étaient rencontrés, et June s'écria d'un ton de mépris : « Un coucher de soleil de Londres ! »

On passa des cigarettes égyptiennes dans une boîte d'argent. Soames en prit une et demanda : « A quelle heure votre théâtre (2) ? »

Personne ne répondit, et l'on servit du café turc dans de petites tasses d'émail.

Irène, avec un lent sourire dit : « Si seulement... »

— Si seulement quoi ? dit June.

— Si seulement ce pouvait être toujours le printemps !

On passa la liqueur : un cognac pâle et vieux.

Soames dit : « Bosinney, un doigt de cognac ? »

(1) C'est la formule d'un petit jeu traditionnel, comme notre : *Je t'aime... Un peu... Beaucoup...*, et qui consiste à prédire, en comptant des noyaux, le mariage ou le non-mariage. Le dernier mot de la formule est *jamais*.

(2) Bosinney, ce soir-là, doit conduire sa fiancée au théâtre.

Bosinney en prit un petit verre; tout le monde se leva.

— Voulez-vous un cab? demanda Soames.

June répondit : « Non. Mon manteau, s'il vous plaît, Bilson! » Son manteau lui fut apporté.

Irène, près de la fenêtre, murmura : « Quelle nuit admirable! Voilà les étoiles qui sortent! »

Soames ajouta : « Allons, amusez-vous bien ! »

June répondit : « Merci. Venez-vous, Phil? »

Bosinney cria : « J'arrive! »

Soames eut son froid sourire supérieur pour dire : « Je vous souhaite une bonne soirée. »

A la porte, Irène vint les voir partir.

Bosinney jeta : « Bonne nuit! »

— Bonne nuit, répéta-t-elle doucement...

June voulut monter sur une impériale d'omnibus, disant qu'elle avait besoin d'air. Puis elle garda le silence, sa figure tournée vers la brise...

Je crois bien qu'elle a besoin d'air! Elle doit avoir la tête en feu.

Mais a-t-on pu sentir ici ce qu'il y a de tendu, de frémissant dans ce dialogue d'apparence si tranquille? Pour qui n'arrive point à cette scène porté par tout le roman, il est bien difficile de suivre les secrets courans de passion qui s'y croisent et s'y heurtent. Reprenons-la pour en regarder de près quelques détails. Le début semble insignifiant. Déjà pourtant la passion vient imperceptiblement s'y traduire.

Bosinney hasarda : « C'est le premier jour du printemps. » — « Oui, le premier jour du printemps, » dit Irène à voix basse, en écho. — « Printemps! » dit June, « il n'y a pas un souffle d'air! » Trois petites phrases qui, sans doute, n'inquiètent pas le mari; mais elles suffisent à nous annoncer le drame qui se joue entre les trois interlocuteurs, à nous donner le ton de leurs âmes. Sentez-vous déjà le rêve et la langueur des futurs amans qui se fascinent l'un l'autre? Ils remarquent le printemps, parce qu'ils sont dans l'étrange état où l'homme entre en correspondance avec la nature (de même, plus loin les mots murmurés de la jeune femme sur les fleurs, sur le coucher de soleil, sur la nuit et les étoiles). « Le premier jour du printemps, » le premier jour de leur amour aussi, celui de leurs aveux muets, que June vient de surprendre. Irène répond « en écho, » passive, magnétisée; elle parle bas. Et soudain, coupant le courant qui s'établit entre eux, la brusque, nerveuse contradiction de la petite

fiancée qui étouffe : *Printemps! Il n'y a pas un souffle d'air!*

Voilà le thème posé, dont tout le morceau à trois parties va développer les variations. Quand Irène sort de son silence pour dire avec son mystérieux sourire : *Les azalées sont si merveilleux cette année!...* sans doute elle sourit dans le vague, elle rêve, elle revoit les azalées de la serre, « merveilleux, » parce que c'est au milieu de ces fleurs que tout à l'heure elle s'est sentie si près de Bosinney. Et quand Bosinney répond : *Oui, merveilleux... le parfum est extraordinaire*, c'est tout bas, « dans un murmure; » il rêve lui aussi, il ne parle que pour elle. Aussitôt l'impatiente exclamation de June, — *Comment pouvez-vous aimer cette odeur-là?* — traversant, rompant le courant qui tend toujours à se rétablir entre Irène et le jeune homme. N'oubliez pas que c'est derrière les azalées qu'elle a surpris leur entente. Elle déteste à présent l'odeur des azalées. Et soyez sûr qu'il y a quelque chose de factice, de tendu dans sa voix, quand elle continue sans s'arrêter : *Du sucre, s'il vous plaît, Bilson!* Et, l'instant d'après, son trouble et son irritation se trahissent davantage : *Enlevez les azalées! dit Irène, Mademoiselle June n'en supporte pas l'odeur. — Non, qu'ils restent! dit June.* La pure saccade nerveuse. Je vous dis qu'elle étouffe; elle ne peut pas manger; elle refuse les plats.

Maintenant, relisez jusqu'au bout la scène dont le pathétique monte à mesure qu'elle se développe. Quel rêve et quelle mélancolie de pressentiment dans ces mots de Bosinney et d'Irène! « *Cette année, — l'an prochain, — un jour...* » — « *Jamais!... Le ciel est encore couleur de rubis, si admirable!* » — « *Oui, au bas du ciel sombre.* » Et vers la fin : — *Si seulement... dit Irène à voix basse. — Si seulement quoi? dit June* (ce qui veut dire : mais parlez donc tout haut! parlez donc pour tout le monde!) *Si seulement ce pouvait être toujours le printemps!* — Entendez : si *maintenant* pouvait s'éterniser! Si seulement il n'y avait pas le menaçant avenir! Remarquez enfin que, dans cette scène de passion, la psychologie propre de chaque personnage ne cesse pas d'être visible. Irène demeure l'être sensitif, passif, intérieur que nous avons vu jusque-là. En June vous retrouvez la petite-fille volontaire du vieux Jolyon; ses réactions sont celles du courage et de l'attaque. Bosinney, l'amoureux, est aussi l'artiste qui a noté la chanson de chasse que siffle un oiseau. Admirez en Soames l'éternel mari, et de plus le Forsyte précis, positif,

limité aux réalités matérielles et présentes, qui rappelle l'heure, propose un cab, l'homme lucide et qui ne voit rien, le propriétaire qui donne à dîner, qui commente et juge son dîner, qui sait sa cave et le menu. Tout ici a un sens. Au moment de partir, c'est June qui est obligée d'appeler Bosinney : « *Allons! venez-vous, Phil?* » *Bosinney cria : « J'arrive!* » Il « crie, » sans doute parce qu'il est resté en arrière, qu'il n'a pas suivi June et Soames dans le vestibule, parce qu'il s'attarde dans la chambre où est restée Irène. On imagine ce que sera cette partie de plaisir où c'est un fiancé qui « conduit » sa fiancée. Avez-vous remarqué la subtile intention qui se cache dans la petite phrase que voici : *Des prunes confites, sur un plat d'argent, furent passées. Il y eut une pause assez longue. Ensemble, en parfaite harmonie, ils les mangeaient.* Pendant un bref instant, l'auteur a quitté ses personnages pour les regarder du dehors. Ce qu'il voit, ce qu'il nous montre ironiquement, c'est le spectacle satisfaisant d'une famille qui dîne en toute sérénité. Cette « pause » assez longue valait aussi la peine qu'on l'indiquât : les silences sont nombreux et durables; quelque chose pèse sur ce dîner.

Maintenant, à la place de ce commentaire écrit, — l'écriture est si lente et si lourde! — imaginez les rapides clartés d'intuition, les brèves, immédiates visions du dessous psychologique dont s'accompagne chaque mot de cette scène (une scène quelconque au cours de l'histoire) pour le lecteur que tous les chapitres précédens ont préparé à la comprendre, et vous commencerez à prendre idée des subtilités et des réussites de cet art. Ce qui vient affleurer ici, avec la vie intérieure des caractères, c'est la vie secrète du roman au point de développement atteint par le drame à l'instant décrit. Car, sous l'étude des Forsyte, à travers la série des scènes typiques qui les manifestent dans les mœurs et les grands aspects de leur espèce, le roman chemine, avance peu à peu, sûrement, par un progrès nécessaire et fatal, vers son point culminant de pathétique. Il est presque invisible, « souterrain, » comme disent eux-mêmes les membres de la famille à propos de cette mystérieuse et redoutable affaire d'Irène et de Bosinney, dont ils ne parlent entre eux qu'à mots couverts. On peut dire que, des douze ou quinze personnages qui figurent dans le *Propriétaire*, ce sont les deux amans qui reviennent le moins souvent sous nos yeux. Ils demeurent dans la coulisse où leurs gestes n'apparaissent qu'en

un jeu d'ombres chinoises projetées sur la toile de fond. S'ils viennent passer incidemment sur la scène, quelque circonstance banale les y amène avec beaucoup d'autres, et jamais, sauf la brève minute où June les épie, nous ne les voyons en tête à tête, en sorte que leur passion ne s'exprime pas devant nous. C'est le miracle de cet art que, la tragédie restant presque toute hors de notre vue, son émotion se communique à nous d'une façon si intense, que de la sauvage fleur cachée de cet amour, nous sentions le trouble et mortel parfum monter à travers tout le roman, à travers tout ce qui la recouvre de froide, positive et correcte vie anglaise. Et c'est le même miracle que ces deux figures reculées, enveloppées d'ombre derrière tant d'autres que l'auteur fait agir et parler sous nos yeux, jusqu'à ce que nous en connaissions le fonds et le tréfonds, soient justement les seules qui nous hantent comme le souvenir d'une vision, celles dont nous ne pourrons jamais oublier la fervente pâleur, l'étrangeté, le caractère fatal, l'air à la fois possédé et consacré, l'aspect de soumission passive à la puissance plus ancienne que l'humanité qui les conduit à leur destin, la solitude enfin, au sein d'une société dont ils ne représentent plus rien, parce qu'ils n'appartiennent plus qu'à l'éternelle nature.



En relisant le roman, — à la première lecture on n'a pu qu'en subir l'effet, — on commence à comprendre le miracle. L'histoire d'amour nous apparaît *à travers les personnages* dont l'auteur peuple le premier plan de son théâtre, — ces types qu'il étudie avec une minutie si pénétrante. C'est par tout ce que chacun d'eux, suivant sa situation, sa propre forme d'âme, voit du drame, que nous voyons le drame et ses deux protagonistes. De là l'un des paradoxes et l'une des complexités de cet art. *A chaque instant, il suit à la fois plusieurs psychologies.* En même temps qu'il évoque tel aspect, tel geste décisif d'une figure principale et tragique, il étudie plus à fond telle figure secondaire, moyenne et quelquefois comique. La déformation spéciale que subit l'image de la première en venant se réfracter dans la seconde nous est un nouveau renseignement sur le dedans d'âme de celle-ci. Ce qu'il faut admirer, c'est qu'en passant par cet intermédiaire, le drame subsiste, déploie graduellement

ses pouvoirs d'émotion. Voici comment nous est présentée, dans le *Propriétaire*, l'une des premières et la plus décisive rencontre d'Irène et de Bosinney.

L'un des oncles de Soames, le plus vaste, le plus massif, le plus primitif des Forsyte, celui dont la vision du monde est restée la plus simple, Swithin, magnifique septuagénaire de six pieds de haut, impatient, autoritaire, mais raidi, appesanti par l'âge et toujours près du coup de sang, s'est mis dans la tête de faire à Irène (il s'imagine qu'il lui plaît, qu'elle seule le comprend) les honneurs de son luisant équipage. Sur sa demande, il l'emmène à Robin Hill où Bosinney, l'architecte, qui construit une maison pour Soames, l'a suppliée de venir le voir. Correctement ganté de peau de chien, fleurant l'oppoponax et le cigare (ses célèbres cigares lui coûtent cent quarante shillings le cent), en vieux beau coquet devant une jolie femme, et qui a des prétentions de sportsman, il a conduit lui-même, en la regardant du coin de l'œil, sans quitter pour cela son attitude empesée et droite, son expression de vieux paon solennel. Le lendemain, dans le salon de son frère Timothy, où les vieilles tantes de la famille se réunissent, il raconte sa promenade, et son récit coupé de ruminations muettes, ses éclats de voix, ses silences, que son regard rond tâche à rendre expressifs, ses impatiences, ses accès d'imagination, tumultueux et confus comme les poussées de sang qui lui empourprent la face, — tout cela nous indique admirablement cette physiologie de Forsyte et de vieillard.

— Irène, leur dit-il, était montée dans la voiture, aussi légère que... hmm... Taglioni ! Pas d'embarras, pas d'histoires, comme ces femmes qui n'ont jamais fini de réclamer quelque chose quand on les emmène en promenade. Et, surtout, — Swithin y insista en fixant tante Juley d'un regard qui la déconcerta, — pas d'idiote nervosité !

A tante Hester, il parla surtout du chapeau d'Irène : « Pas un de ces diables de grands machins qui s'étalent à n'en plus finir, et qui attrapent la poussière !... Rien qu'un petit... » il dessina un rond dans l'espace avec son doigt, — « quelque chose de net, avec un voile blanc — du vrai chic ! »

— Un chapeau fait de quoi ? demanda tante Hester, qui s'excitait vaguement, mais toujours, quand il était question de toilette.

— Fait de quoi ? répondit Swithin, que diable voulez-vous que j'en sache ?

Il s'abîma dans un silence si profond que tante Hester commença d'avoir peur...

... Swithin, le dimanche matin, avait ouvert de grands yeux à la proposition d'aller à Robin Hill. Une rude trotte pour ses chevaux! Et lui qui dînait tous les jours au club à sept heures et demie, avant la bousculade! Le nouveau chef ne soignait que les premiers dîners. Encore un rossard, celui-là! Mais il s'était dit que la maison valait la peine d'être vue (une maison, ça intéresse toujours un Forsyte). Après tout, il se moquait bien de la distance! Est-ce que, dans sa jeunesse, il n'avait pas eu pendant des années son pied-à-terre à Richmond? Il y gardait alors sa voiture et ses chevaux. C'est « l'homme au mail-coach » que les amis du cercle s'amusaient à l'appeler. Son tilbury, son attelage étaient connus depuis Hyde-Park Corner jusqu'à l'auberge de *l'Étoile et de la Jarretière*. Le duc de Z... aurait bien voulu les avoir, lui en avait offert deux fois leur valeur! Il les avait gardés. — quand on tient une bonne chose!... Une expression d'orgueil solennel se figea sur sa vieille figure glabre et carrée; il roula la tête entre les pointes de son col comme un dindon qui se lisse les plumes,

Ce magnifique dindon fait aussi la roue, car il se persuade qu'Irène est sensible à son charme. « Toutes les fois qu'il ouvrait la bouche, elle levait vers lui ses yeux noirs, et le regardait avec un sourire. » Silencieux sourire de rêve et de bonheur: chaque minute de cette promenade la rapproche de Bosinney.

A Robin Hill, il est arrivé fatigué. Il a fallu son habitude de superbe tenue, — la consigne de toute une vie, — pour que, les rênes aux mains, les yeux demi-fermés, il continuât de se tenir droit sur son siège. Guidé par Bosinney, il pénètre avec la jeune femme dans la maison neuve; son valet de pied lui a passé sa canne à pomme d'or, parce que ses genoux de vieillard se sont ankylosés dans la voiture; il a endossé sa pelisse de fourrure parce qu'il a peur des courans d'air.

Ils font le tour de la maison conçue par un artiste moderne, et que Swithin juge en Forsyte, en bourgeois qui fut dans sa fleur en 1850, et qui a gardé les goûts de son temps.

— Ah! bel escalier! le style seigneurial! Il y faudrait des statues!

Puis, devant le portique intérieur, pointant sa canne vers le patio vitré.

— Tiens, ça! qu'est-ce que c'est? Le vestibule? Et soudain illuminé: Ah! très bien! je vois: le billard!

Quand on lui dit que ce devait être une cour pavée de carreaux, avec des arbustes au milieu, il se tourna vers Irène.

— Gâcher cet espace-là pour des plantes! Prenez mon avis: mettez-y un billard!

Irène sourit. Elle avait relevé son voile qui semblait sur son front le bandeau d'une religieuse. Là-dessous le sourire de ses yeux parut à Swithin plus délicieux que jamais. Il s'approuva de la tête. Il voyait bien qu'elle était de son avis.

A la fin, il demande une chaise, s'y installe en haut de la pente où s'élève la maison, en disant à Bosinney de montrer à Irène le terrain pendant qu'il regarde la vue.

Il était assis près du chêne, droit et carré, le bras tendu et appuyé au pommeau de sa canne, sa pelisse ouverte, son grand chapeau surplombant le pâle rectangle de sa figure, son regard vide fixé sur le paysage.

Ils s'éloignèrent dans les champs. Vraiment, il n'était pas fâché d'avoir un moment de réflexion à lui. L'air sentait bon; le soleil pas trop chaud; belle vue... Certainement, une vue remarqua... Sa tête dodelina, il la redressa, il la releva, et pensa : Bizarre!... Ils... Bon!... Ils étaient en train de lui faire des signes du bas de la pente! Il leva la main, l'agita plusieurs fois. Ils avaient l'air de se parler avec animation. Certainement, une vue remar... Sa tête tomba à gauche, se releva d'un sursaut, tomba à droite, y resta : il dormait.

Il dort, cependant qu'Irène et Bosinney disparaissent dans le bois plein de fleurs et de jeunes frondaisons. L'air est suave de parfums d'aubépines et de menthes; le coucou chante au loin. Ils s'en vont, seuls, loin du monde, amoureux au sein de la libre nature, parmi tous les effluves et les langueurs du printemps. A nous d'imaginer ce qu'est leur promenade...

Il s'éveilla. Sa vigueur l'avait quitté; il avait un drôle de goût dans la bouche! Où diable était-il?

Sacrebleu! il avait dormi!

Il avait dû rêver quelque chose à propos d'une nouvelle espèce de soupe. Une soupe avec un goût de menthe.

Ces deux jeunes gens, qu'est-ce qu'ils étaient devenus?

Sa jambe gauche avait les fourmis. Il appela son valet de pied: « Adolf! » Le coquin n'était pas là; le coquin devait être à ronfler quelque part!

Il se leva, grand, massif, volumineux dans sa fourrure, cherchant des yeux dans les champs. Il les vit qui revenaient.

Irène était en avant. Ce garçon... comment donc les autres l'avaient-ils baptisé? Ah! « le Brigand! » Il avait joliment l'air d'un chien fouetté derrière elle! Elle avait dû lui river son clou! C'était bien fait! En voilà une idée, de l'emmener si loin, sous prétexte de juger l'effet de la maison!

Ils ne bougeaient plus. Pourquoi, diable, restaient-ils là à parler, à parler? Ils se rapprochèrent. Oui, c'était bien ça! elle avait dû lui dire son fait; drôle d'idée aussi de bâtir une maison comme celle-là! une grande bête de machine! Il les dévisagea de ses yeux de verre qui ne bougeaient pas. Ce jeune homme avait l'air très drôle!

— Vous ne ferez jamais rien d'une telle bâtisse! lui cria-t-il à brûle-pourpoint. On n'a jamais rien vu de pareil.

Bosinney le regarda de l'air d'un homme qui n'entend rien; et plus tard

Swithin le décrivit à tante Hester comme « un type impossible : une curieuse façon de vous regarder avec sa tête toute en angles et en creux... »

Ce qui put provoquer chez lui cet accès soudain de psychologie, il ne l'expliqua pas : sans doute le front, les pommettes aiguës, le menton saillant de Bosinney, ou bien quelque chose d'avide dans le visage, qui ne s'accordait pas avec cette idée de calme satiété que Swithin associait instinctivement à sa notion d'un parfait gentleman.

Quand on parla de prendre le thé, sa physionomie s'éclaira. Il méprisait le thé : son frère Jolyon avait été dans le thé, — y avait gagné gros. Mais il avait si soif, et un si drôle de goût dans la bouche qu'il aurait bu n'importe quoi. Il mourait d'envie de parler à Irène de ce mauvais goût dans sa bouche. Celle-là le comprenait toujours! Mais non, ça n'eût pas été distingué. Il roula sa langue et la fit claquer contre son palais.

Au lieu du thé, on lui donne du champagne. Et vous allez voir le brusque effet d'illumination produit par ce breuvage sur cette vieille et confuse cervelle.

Prenant son verre sur la table, il le tint à bout de bras pour en scruter la couleur. Sans doute il avait soif, mais il n'était pas homme à boire une tisane quelconque. Le portant à ses lèvres, il en dégusta une gorgée.

— Pas mauvais du tout! dit-il, en passant le verre sous son nez. Tout de même, ça n'est pas mon Heidsiek ! ***C'est alors que l'idée lui vint, qu'il traduisit plus tard chez Timothy par ce raccourci :*** **« M'étonnerait pas du tout si le type d'architecte en pinçait pour Madame Soames ! »**

A partir de ce moment, et jusqu'à la fin de son récit, ses yeux ronds et pâles ne cessèrent pas de lui sortir de la tête, si intense était l'intérêt qu'il trouvait à sa découverte.

— Le type, expliqua-t-il à Madame Septimus Small, la suit comme un chien, avec sa drôle de tête anguleuse. Et ça se comprend : une femme charmante, on peut dire une fleur de distinction! (Ce qui l'excita à la création de cette image, ce fut peut-être le vague sentiment du parfum qui s'exhalait d'Irène comme d'une fleur demi-close sur son cœur passionné.) « Mais je n'ai été sûr de rien que lorsque je l'ai vu ramasser derrière elle son mouchoir. »

— Est-ce qu'il le lui a rendu? demanda Madame Small.

— Rendu? cria le vieillard. « Je l'ai vu saliver dessus quand il croyait que je ne le regardais pas!... Mais, dit-il ensuite, elle ne l'a pas encouragé... » Il s'arrêta court, et se mit à fixer l'espace de la façon qui faisait si peur à tante Hester. Il venait de se rappeler tout d'un coup qu'au moment de remonter en voiture, elle avait une seconde fois tendu sa main à Bosinney, et même la lui avait laissée... Swithin, impatient de l'avoir à lui tout seul, avait cinglé ses chevaux. Elle avait tourné la tête en arrière, sans répondre à sa première question. Impossible ensuite de voir son visage qu'elle gardait baissé.

Sur la route a lieu l'incident qui arrache à la muette Irène

un mot extraordinaire, où vient se révéler soudain la profondeur et l'intensité du rêve qu'elle rapporte de Robin Hill.

Poussé à l'expansion par le champagne et par le sentiment du tête-à-tête retrouvé, il se mit à lui confier ses tristesses de vieillard : sa rancune contre le nouveau cuisinier du cercle... son oreille qui devenait dure, et puis cette douleur qui le lancinait de temps en temps au côté droit. Elle avait l'air d'écouter, ses yeux nageant sous ses paupières. Persuadé qu'elle suivait attentivement le récit de ses misères, il s'apitoyait sur lui-même. Pourtant, dans sa pelisse aux larges pattes boutonnées, son chapeau haut de forme un peu de côté sur la tête, conduisant cette jolie femme, il ne s'était jamais senti si distingué.

Il se tient alors si pompeux et si droit qu'un fruitier qui fait route avec sa belle, à côté d'eux dans sa carriole, entreprend de le singer. Swithin comprend qu'on se moque de lui. Sa figure jaune et bouffie s'empourpre ; il lève son fouet pour châtier l'insolent ; le phaéton accroche la carriole, les gris pommelés s'emballent.

Swithin, toute sa face envahie d'un rouge terne de colère, les joues gonflées, les lèvres serrées, tirait à bout de bras sur les rênes.

La jeune femme, une main sur le barreau de la voiture, s'y accrochait à chaque embardée. Il l'entendit qui demandait :

— Oncle Swithin, est-ce que nous allons avoir un accident ?

Il haleta : « Ce n'est rien... un peu vifs ! »

— Je n'ai jamais été dans un accident.

— Ne bougez pas ! Il tourna la tête pour la regarder. Elle souriait, parfaitement calme. « Restez tranquille ! » répéta-t-il. « N'ayez pas peur ! Je vous ramènerai chez vous ! »

Et au milieu de ses suprêmes efforts, il fut surpris de l'entendre dire d'une voix à peine reconnaissable : « *Ça m'est égal, si je ne rentre jamais chez moi !* »

La voiture fit un bond terrible ; l'exclamation de Swithin lui rentra dans la gorge. Les chevaux essoufflés par la côte se mirent au trot, et finirent par s'arrêter d'eux-mêmes.

— Quand je m'en fus rendu maître, raconta-t-il chez Timothy, elle était là, aussi calme que moi. Parole d'honneur ! On aurait cru que ça lui était parfaitement indifférent de se casser le cou ! Qu'est-ce que c'est donc qu'elle a dit ? « Ça m'est égal, si je ne rentre jamais chez moi ! » Et se penchant sur le bec de sa canne, il râla, à la grande terreur de Madame Small : « Et vous savez ! ça ne m'étonne pas, avec un mari aussi tatillon, aussi embêtant que le jeune Soames ! »

A présent vous connaissez Swithin, élémentaire et proche de la nature. Il s'est livré à vous sous tous ses aspects. Vous

avez vu ce vieillard dans la torpeur où il s'affaisse, cet Anglais dans le danger où il se tait et se raidit. En cette orgueilleuse et fruste nature, vous avez reconnu ce qu'étudie dans tous ses romans M. Galsworthy : l'élément national et fondamental qui, plus ou moins altéré, affiné sous les influences modernes, se retrouve chez tous les Forsyte. Cependant quelque chose du drame auquel celui-ci demeure étranger est venu passer dans ses immobiles yeux de verre, — un reflet étrangement déformé, rompu, mais que vous interprétez, et l'effet sur vous est plus neuf et plus vrai, plus pathétique aussi que si la rencontre d'Irène et de Bosinney vous était directement contée. Plus neuf, parce que les paroles de l'amour sont éternelles et que nous les savons d'avance; plus vrai, parce que c'est ainsi que dans le monde réel le roman d'une âme vient apparaître, non point isolé, détaché, à la fois complet et limité à lui-même, mais enveloppé de toute la vie indifférente de l'alentour, mêlé à cette vie, ne se révélant que çà et là par de brefs indices, — plus émouvant enfin par le contraste des réalités quelconques, et des étranges, intermittentes lueurs qui nous signifient, au milieu de ce monde de tous les jours, la présence et le mouvement de la passion. Quelques-unes de ces lueurs sont des éclairs. Par un mot comme celui de la jeune femme et dont même un Swithin a senti la valeur : *Ça m'est égal, si je ne rentre jamais chez moi*, tout ce que vous n'aviez encore qu'entrevu, pressenti, s'illumine et se précise. Vous mesurez maintenant le chemin que les deux amans viennent de faire l'un vers l'autre, et vous savez qu'ils ne peuvent plus être que l'un à l'autre. Ce mot étrange et qu'Irène prononce parce qu'une secousse physique, la brusque sensation du danger lui descellent enfin les lèvres au moment où les paroles de Swithin : *je vous ramènerai chez vous*, c'est-à-dire à votre mari, viennent de la frapper au point où toute sa sensibilité se concentre, ce mot énorme nous livre tout ce qui couvait sous du silence, et ce que nous apercevons alors, c'est une âme possédée et désespérée, une âme pour qui rien n'existe plus dans la vie hors une certaine image, et que son rêve insensibilise au péril de mort. L'œuvre de M. Galsworthy abonde en ces brusques raccourcis qui font penser à ceux de Kipling et de Balzac, et qui témoignent chez lui, à côté de ses étonnans pouvoirs d'analyse et d'observation, de la grande faculté intuitive et créatrice. Ses personnages naissent d'un très grand nombre d'idées et de nota-

tions accumulées; peu à peu, ils se détachent de lui; il n'a plus qu'à les regarder vivre, et le détail de leur vie procède alors d'une telle unité, il est si bien lié par la logique de la nature qu'à chaque instant, un de leurs gestes, un de leurs mots, une expression saisie au passage suppose et suffit à nous rappeler leur passé, leur milieu, leurs habitudes, leur tempérament et, par delà, les vérités les plus générales et les plus émouvantes, la psychologie des passions, des sexes, des types, les profondeurs de l'homme et de la vie.

Secrètement le roman d'amour continue de progresser pour apparaître ainsi de loin en loin, ses deux figures tragiques chaque fois plus ferventes, plus pâles et solitaires, nécessairement dévouées au malheur parce qu'elles vont à l'encontre des rigoureuses conventions sociales, chaque fois différemment présentées suivant ce qu'est le caractère à travers lequel M. Galsworthy nous les montre, et dont la nature propre s'éclaire en réfractant la pâle flamme montante de leur passion. Bien pauvre, décolorée était l'image d'Irène qui est venue passer dans les yeux de Swithin. C'est par la vision qu'en a Jolyon le jeune, un artiste, un peintre, que la beauté et le charme d'Irène vont nous devenir sensibles. Celui-là sait voir et il peut comprendre, car lui-même a subi jadis la dangereuse puissance qui, par le visage d'une femme et l'étrange rayonnement qu'elle lui communique, paralyse une volonté d'homme et la soumet à ses fins. Lui-même a suivi la triste route que « ces deux-là » vont parcourir; il a désobéi aux lois; il est hors cadre et hors caste. Il connaît cette solitude. Avec quel intérêt, quelle attention de sympathie il observe l'amoureuse! La scène se passe dans un coin du jardin zoologique où Irène, assise sur un banc, est venue attendre Bosinney. Jolyon le jeune est en train de peindre quand il l'aperçoit; il ne l'a jamais vue; c'est une promeneuse quelconque, mais dans cette figure il a tout de suite senti la présence et l'effluve de la passion, et il regarde.

Il vit un menton arrondi qui se blottissait dans une ruche de dentelle blonde, un visage délicat avec de larges yeux sombres et des lèvres tendres. Un chapeau Gainsborough cachait les cheveux. Elle s'appuyait légèrement au dossier du banc, les genoux croisés, la pointe d'un fin soulier verni dépassant le bord de la jupe. Mais Jolyon vit surtout l'expression de cette figure qui lui rappelait sa propre femme. On eût dit que cette inconnue subissait l'action de forces trop grandes pour elle. Cela le troublait; il sentait une

attirance, de vagues instincts de chevalerie qui s'éveillaient en lui. Qui était-ce? et qu'est-ce qu'elle faisait là, toute seule?

Deux jeunes gens passèrent devant elle, la raquette de tennis en main. Leurs furtifs regards d'admiration lui déplurent. Un jardinier qui flânait s'arrêta près d'un arbuste exotique auquel il fit semblant de donner des soins... Un vieux monsieur revint trois fois pour la scruter à la dérobée, une expression singulière aux lèvres.

Tous ces hommes excitaient chez Jolyon le jeune la même vague irritation. Elle ne leva les yeux sur aucun, mais il savait que chaque mâle qui passerait devant ce banc la regarderait de cette façon-là.

Ce visage n'était pas celui de la sorcière dont chaque coup d'œil tend à l'homme l'offre du plaisir; ce n'était pas la beauté pécheresse si hautement prisée par les Forsyte de la catégorie sociale supérieure. Il n'était pas davantage de ce type, non moins prestigieux, dont l'idée s'associe à celle d'une boîte de bonbons; il n'appartenait pas au genre spirituellement passionné ou passionnément spirituel qui inspire la moderne poésie anglaise, et dont les images décorent tant d'intérieurs. Il n'aurait pas non plus éveillé chez un auteur de théâtre l'idée d'un drame dont l'héroïne neurasthénique se suicide au dernier acte.

Par ses lignes, par le ton de sa chair, par sa douceur passive, sa suavité délicieuse au regard, le visage de cette femme lui rappelait l'*Amour sacré* du Titien, et son charme résidait dans cet air de soumission douce, dans cette expression qui suggérait qu'elle était faite pour céder.

Pour qui donc ou pourquoi restait-elle là, dans ce silence des choses, dans ce jardin où les arbres laissaient une à une tomber leurs feuilles, tandis que les grives erraient sur l'herbe mouillée d'automne?

Jolyon la vit tressaillir tout d'un coup; regardant autour de lui, presque avec la jalousie d'un amant, il aperçut Bosinney qui traversait la pelouse. Ils s'assirent l'un à côté de l'autre, l'un à l'autre, malgré leur réserve extérieure. Sans pouvoir rien saisir, il entendait le murmure de leur conversation.

Lui-même avait ramé dans cette galère-là! Il savait les longues heures d'attente, les maigres minutes des rencontres presque publiques, l'angoisse d'impatience qui ne quitte pas l'amour défendu.

Il ne fallait qu'un coup d'œil à ces deux figures pour comprendre que ce n'était pas là une de ces affaires d'une saison qui amusent les hommes et les femmes de la ville, un de ces brusques appétits qui s'éveillent insatiables, et retombent à leur sommeil au bout de six semaines. C'était la chose authentique, celle que lui-même avait connue jadis, et dont il savait bien que tout pouvait sortir.

Bosinney semblait plaider. Elle, si tranquille, immuable dans sa douceur, restait assise, les yeux fixés sur l'herbe.

Était-il homme à l'emporter, cette pliante et tendre créature, incapable de faire un pas pour elle-même, qui lui avait tout donné d'elle-même, qui pourrait mourir pour lui, mais qui n'aurait peut-être pas la force de s'en aller avec lui?

Jolyon eut presque l'illusion de l'entendre dire : « Mais, mon chéri, ce serait la ruine de ta vie ! » Car lui-même connaissait bien ce qui ronge le

cœur de toute femme : la peur d'être un fardeau dans la vie de l'homme qu'elle aime.

Peu à peu le murmure de leurs paroles tomba. Un long silence suivit.

Et Soames ? qu'est-ce qu'elle en fait dans tout cela? pensa Jolyon le jeune. Les gens s'imaginent qu'elle songe au péché d'adultère. Ils connaissent peu les femmes. Elle se rassasie après une longue inanition. Elle prend sa revanche, et Dieu ait pitié d'elle! car lui prendra la sienne.

Il entendit un bruissement de soie, et se penchant derrière le laurier, il les vit qui s'éloignaient, leurs mains furtivement jointes.

Vous sentez bien qu'au moment de cette rencontre, Irène est déjà la maîtresse de Bosinney. Mais voyez comment nous l'avons appris. Soames a rompu avec son architecte. A ce jeune et pauvre débutant, coupable par entraînement d'artiste, par amour de son œuvre, d'avoir dépassé de trois cent cinquante livres sterling le devis d'une maison qui devait en coûter douze mille, il intente un procès qui doit ruiner l'imprudent. « Vous êtes plus bas que je ne pensais, » lui a dit sa femme, en se détournant, quand il lui annonça, toujours avec son hautain laconisme, cette nouvelle. A nous de deviner, par la scène que voici, — elle se passe quelques jours après, — la réaction éperdue d'Irène au mauvais coup que son mari vient de porter à celui qu'elle aime.

Soames est seul, à la fenêtre de sa salle à manger. Il écoute un orgue de Barbarie qui moud une valse, une valse que l'on jouait au dernier bal de son oncle Roger, et la musique lui apporte l'odeur des gardénias que portait Irène ce soir-là, au moment où il la vit passer, si étrangement sérieuse et pâle, les yeux noyés, les lèvres desserrées, entraînant Bosinney dans la molle danse qui n'en finissait plus.

Il se retourna, prit une cigarette dans la boîte d'argent ciselé, et revint à la fenêtre. Cet air l'avait ensorcelé... Tout d'un coup il aperçut Irène qui traversait à pas pressés le square dans la direction de la maison. Son ombrelle n'était pas dépliée; elle portait une blouse lâche, aux manches tombantes, qu'il ne lui connaissait pas. Elle s'arrêta devant l'orgue, chercha sa bourse, tendit de l'argent à la pauvresse.

Soames recula et se plaça de façon à voir dans le vestibule.

Une clef tourna dans la serrure : elle entra, posa son ombrelle, et se regarda dans la glace. Elle avait une ardeur aux joues comme si le soleil l'avait brûlée; un sourire entr'ouvrait sa bouche. Elle étendit ses bras comme pour embrasser son image, avec un rire qui ne ressemblait à rien qu'à un sanglot.

Soames s'approcha.

— Tout à fait... jolie ! dit-il.

Elle tourna sur elle-même, comme frappée d'un coup de fusil, et s'élança vers l'escalier.

Il lui barra le chemin.

— Pourquoi tant de hâte? dit-il, et son regard se fixa sur une boucle de cheveux défaite qui pendait sur l'oreille d'Irène.

Il la reconnaissait à peine. Elle semblait éclairée par une flamme, si profonde et si riche était la couleur de ses joues, de ses yeux, de ses lèvres, de la blouse insolite qu'elle portait.

Elle leva la main et ramena la boucle folle. Elle respirait vite et fort, comme après une course rapide; à chaque souffle, un parfum semblait s'épancher de sa chevelure, de son corps, comme d'une fleur qui s'ouvre.

— Je n'aime pas cette blouse, articula-t-il lentement; c'est trop lâche, ça n'a pas de forme.

Il leva le doigt vers la poitrine de sa femme. D'un geste, elle lui fit tomber la main.

— Ne me touchez pas ! cria-t-elle.

Il lui saisit un poignet qu'elle lui arracha.

— Et où donc avez-vous bien pu aller? demanda-t-il.

— Dans le ciel! hors de cette maison !

Au dehors, comme remerciement, au pied même du perron, la joueuse d'orgue avait recommencé la valse...

Je ne sais si les paroles et l'expression d'Irène ont renseigné Soames, orgueilleux et qui manque d'imagination, sur l'étendue de son malheur. Le lecteur a compris et ne s'étonne pas qu'après ce dialogue l'auteur ait mis le point final à l'une des grandes divisions de son roman.

On voit ce qu'est, chez l'auteur du *Propriétaire*, le parti pris de réserve et d'omission. Mais on voit aussi que les omissions ne sont qu'apparentes. Toujours ce que M. Galsworthy nous dit sous-entend ce qu'il ne nous dit pas. D'où la valeur de ses brèves et précises notations. Chacune signale un petit fait sensible qui est l'affleurement à la lumière de faits très importans de caractère et de situation. Une idée commande son art, c'est que le dedans d'un être ne se traduit aux yeux que par d'intermittentes et fragmentaires expressions, qu'il n'est point directement visible, par conséquent qu'il est faux de le décrire directement. C'est, d'autre part, que cet être fait partie d'un groupe où tout le monde est en mouvement, où nul n'apparaît au premier plan que pour s'éclipser tout de suite derrière les autres, par conséquent qu'il est faux de le maintenir trop longtemps près de la rampe et de l'étudier à part. Plus généralement, c'est que la vie,

surtout celle de l'esprit, n'est pas tout à fait transposable en termes de langage, que l'association logique des mots et des phrases ne correspond point à ce qu'il y a simultanément de total et d'inachevé, de mouvant et de réalisé, de simple et de complexe dans chaque moment du sentiment et de la pensée. Déjà Meredith disait que, pour décrire un paysage, une ligne suffit, — mais il faut la trouver. C'est qu'il s'agit, pour le romancier, bien moins de peindre ce paysage que de l'évoquer, bien moins d'en énumérer le détail que d'en communiquer l'impression, — en général l'impression qu'en reçoit tel personnage du roman, et qui varie suivant sa psychologie. A plus forte raison quand, au lieu de formes et de couleurs, il s'agit de traduire la vie d'une âme, si fugitive et diverse, si riche, même la plus pauvre, en évanescentes nuances. Là les mots préciseraient ce qui n'a point de contour, fixeraient ce qui n'est que devenir. Un seul moyen vaut, et que M. Bergson approuverait : éveiller la sympathie intuitive du lecteur, l'exciter à combler d'un trait d'imagination les lacunes, à y introduire lui-même ce pur élément d'âme, ce flux spirituel qui ne se laisse pas saisir, bref susciter en lui le mouvement intérieur du personnage, — ce mouvement dont l'écrivain peut noter les momens successifs, dessiner la ligne de parcours, mais non pas reproduire l'essence, laquelle est une force à l'œuvre, une puissance en train de passer à l'acte.



Ajoutez que si l'émotion et la passion sont essentiellement des phénomènes intérieurs, cela est plus vrai qu'ailleurs dans les pays du Nord où les réactions des nerfs, leurs décharges par le geste et la parole sont plus rares et plus lentes, — et plus vrai encore en Angleterre où l'éducation, tout appliquée à la culture de la volonté, les disciplines sociales dressent l'homme à ne point se livrer, à réprimer ses impulsions. Un Soames Forsyte, par nature aussi snob et commun que son père, mais qui, lui, fut élève de l'aristocratique Eton, est taciturne parce qu'il juge au-dessous de sa condition sociale, *infra dig* (1), de s'exprimer. Cette réticence anglaise, — l'expression est de Kipling,

(1) *Infra dignitatem* : formule scolaire où s'affirment à la fois la grande vertu et le grand défaut anglais : le stoïcisme et le snobisme.

— tient du dédain, de la timidité, de la pudeur, mais surtout d'un profond instinct, très général en Angleterre, des conditions de la santé. Ces hommes devinent que la sensibilité, c'est la faiblesse, le commencement de la maladie, que l'émotion, c'est une rupture d'équilibre, une atteinte portée aux synthèses de certitude et de vouloir qui font la résistance et l'unité de la personne, ce qu'ils appellent *character* et qu'ils prisent plus que tout. Aussitôt qu'un choc leur desserre la bouche, aussitôt que leur sentiment profond se projette au dehors, on dirait qu'ils en ont à la fois peur et honte comme d'un aveu de faiblesse et d'infériorité, comme d'un geste de mauvais ton, *under-bred*, comme d'une dérogation à l'idéal enseigné dès l'école et reconnu, imposé par l'opinion : idéal proprement anglais, non d'intelligence mais de volonté. Et ce trait est tellement une caractéristique de caste que M. Galsworthy, qui ne cesse pas d'étudier la gentry anglaise, l'a souvent dessiné à part : telle de ses nouvelles, tel chapitre de ses romans ne furent écrits que pour le mettre en évidence (1). Le plus souvent il se contente d'en saisir brièvement, au passage, les indices : il excelle à montrer aussi clairement qu'un fait positif ce qui n'est que silence, arrêt, inhibition. Par exemple dans le *Patricien*, quand lord Valleys, ce type accompli de l'aristocratie anglaise, entre en conflit avec lord Miltoun, son fils, non moins orgueilleusement fermé et discipliné que lui-même, et plus volontaire encore parce que plus passionné, c'est presque assez, au cours d'une conversation, de ton si ordinaire, à l'instant où leurs volontés se heurtent de front, d'indiquer une expression et moins qu'un geste : la suppression d'un geste.

Le domestique finit par quitter la chambre. Alors Miltoun, sans préparation, regarda lord Valleys et dit :

— J'ai l'intention d'épouser Madame Noel, mon père.

Lord Valleys reçut le coup exactement du même air qu'il prenait quand un de ses chevaux perdait une course. *Il leva son verre à ses lèvres et le reposa sans y avoir touché.*

— Est-ce que ceci n'est pas un peu soudain? dit-il.

Soudain Miltoun remarqua le tremblement d'un pain à cacheter que lord Valleys tenait entre ses doigts. Nul remords ne passa dans les yeux du fils, mais un regard brûlant comme celui qu'un prêtre fanatique, au temps des Tudors, aurait pu jeter sur un adversaire qui donne un signe

(1) *The Japanese Quince* dans *A Motley;* le retour à la maison de Mrs Pendyce dans le *Manoir*, le chapitre intitulé : *Anglais* dans les *Pharisiens de l'Ile.*

de faiblesse sur le bûcher. Lord Valleys, lui aussi, vit frémir la petite pastille rouge, la porta à ses lèvres et l'avala.

Beyle n'a vu le type de l'énergie humaine que dans les violens sursauts, les dangereux élans de ses passionnés Italiens. Chez ces Anglais disciplinés se concentre une énergie supérieure à celle de la passion : la volonté. Mais à deux ou trois signes imperceptibles, — le feu d'un regard, une main qui tressaille, — vous avez senti l'ardeur et le conflit des deux hommes. De même, lorsque deux électricités sont en présence, les brefs crépitemens, les subites étincelles irritées révèlent la présence du fluide, font pressentir sa charge et sa tension.

Car de ces âmes les forces de désir et de rêve sont véhémentes, et d'autant plus qu'au lieu de se dépenser à mesure qu'elles se créent, elles s'accumulent au dedans, se condensent jusqu'au degré qui va produire, si quelque choc les détend, l'effet tragique ou l'expression lyrique. En général, les personnages de M. Galsworthy, qui peint des mœurs et des types, ne sont que moyens. Mais ils sont Anglais, capables de la vie intérieure la plus intense, et peu importe la petitesse ou la banalité de l'objet qui les passionne. Quand on connaît bien le hobereau qu'est Horace Pendyce, le clubman qu'est George Pendyce, la femme du monde qu'est Bianca Dalison, les marchands, les hommes d'affaires, les avoués que sont un Jolyon, un James, un Soames Forsyte, et qui vous donneraient envie de bâiller si vous causiez avec eux, on comprend ce que les individus de cette gentry, si dociles aux conventions de leur classe, si soucieux de bien copier le modèle imposé par la mode, peuvent recéler, sous leurs apparences ordinaires et grégaires, de puissances de passion et de vouloir, — amour, haine, convoitise, rancune, méfiance, orgueil, opiniâtreté, besoin jaloux d'indépendance et de quant à soi, — quelles profondes énergies cachées nourrissent leur irréductible et solitaire personnalité.

***

C'est ici cette « hypertrophie du moi » dont l'égotisme n'est qu'un cas, et que Taine donnait comme la grande caractéristique anglaise. On dirait que dans ce pays de la brume et du gris, où les objets s'effacent à demi, où les activités de la nature sont

plus lentes, où la marque de l'effort humain est partout, le monde intérieur de l'âme se soit développé démesurément. On dirait que dans ce pays le sentiment et la volonté, ces puissances que l'homme porte en soi, et qui constituent son caractère et son énergie propres, priment l'intelligence et la sensation, ces élémens les moins personnels de sa personne, et par quoi l'ordre et la diversité du monde viennent se refléter en lui. L'Anglais projette son moi sur ce monde; il déforme sa vision des choses suivant ses propres tendances; il ne s'y intéresse que pour se les subordonner, les astreindre à ses fins, ou bien y trouver l'aliment dont va s'augmenter son fonds intime et permanent de croyances, de sentiment et de rêve. Enfermé en lui-même, tourné vers le dedans, son être intérieur est son principal objet. De là son souci de la réalité spirituelle. De là sa religion qui est bien moins un système de rites, lié à une certaine explication dogmatique de l'univers, qu'un appel à la conscience et « qu'une morale traversée d'une certaine espèce d'émotion (1), » — l'émotion du sacré. De là son art, qui superpose son rêve au réel, qui s'adresse à l'âme plutôt qu'aux sens, qui dans le monde visible cherche surtout des signes de l'invisible, des leçons, des symboles, d'émouvantes suggestions. Et de là enfin sa littérature, toute psychologique et moralisante, appliquée tantôt à l'ardente prédication d'un idéal, tantôt à la méditation de la vie, tantôt à l'expression du lyrique ou du pathétique, toujours à l'étude infinie des âmes, de leur vie profonde et plus ou moins solitaire, de leurs lents développemens et de leurs crises.

C'est dans ce sens que l'effort des romanciers s'est orienté de très bonne heure en Angleterre, et qu'un Henry James, un Arnold Bennet, un John Galsworthy continuent de poursuivre leurs recherches. Tandis qu'en France, avec Gautier, avec Flaubert, avec les Goncourt, avec Alphonse Daudet, avec Maupassant, avec Huysmans, l'art s'efforçait surtout de rendre fortement et finement des sensations, de fixer ce qu'il y a d'unique dans l'apparence de chaque objet, et cela par des choix, des arrangemens de mots qui nous communiquent en même temps une impression de rythme, de rareté, de beauté simple ou complexe, comme en peinture un ton, comme en musique une harmonie valent par leur qualité propre, indépendamment de ce

(1) Mot de Matthew Arnold.

qu'ils signifient, les Anglais s'attachaient de plus en plus à pénétrer, fouiller et traduire le dedans de la créature humaine. Ils descendaient en elle plus profondément que n'ont fait nos romanciers psychologues, car ils ne se bornaient pas, comme le plus souvent Stendhal et son école, à suivre en des personnages qui s'analysent et dont la sensibilité n'est le plus souvent qu'un reflet de celle de l'auteur, des développemens et des involutions de pensée, des séries d'associations d'idées qui relèvent, comme les monologues de la tragédie classique, des activités lucides du cerveau. Ils allaient jusqu'aux dessous obscurs où se forment, fermentent les sentimens, où s'élaborent les volontés. Ils cherchaient à saisir et rendre la personne même, son ton, son rythme singuliers, à nous en communiquer l'incommunicable, ce qui la distingue de toutes les autres, et par conséquent la constitue comme personne. Ils suivaient son long devenir, ils montraient dans le quotidien de son existence ses forces latentes, avant de les déployer dans le drame. Ils n'oubliaient pas, comme Beyle, l'être physique, produit des mêmes énergies qui développèrent l'âme et qui régissent ses mouvemens, forme visible et révélatrice, peu à peu dessinée, fixée dans la matière par le travail vital. Au dehors de l'individu, ils regardaient ce qui tient à lui, d'abord tout ce qui l'exprime, l'habitat qu'il s'est fait, ses accessoires familiers, qui sont des abrégés de biographie et se composent harmoniquement avec l'être vivant dont ils participent, — et puis ce qui l'influence, l'alentour social, la nature environnante, le paysage, étudié non pour lui-même, pour sa beauté indépendante, comme un pur thème d'œuvre d'art, mais dans sa relation avec le personnage, dans ses suggestions de sentiment et de rêve, dans ses correspondances avec les types, les mœurs et les idées.

Une telle curiosité du monde moral s'accompagnait chez les romanciers d'outre-Manche de recherches spéciales de métier. Il s'agissait de traduire ce qu'on découvrait, et l'on ne cessait pas de découvrir, la sensibilité aux faits psychologiques s'aiguisant à mesure que l'on observait. Il s'agissait d'étendre et d'affiner l'art, de le superposer, détail à détail et nuance à nuance, à la réalité spirituelle dont chaque moment, chaque parcelle se révélaient toujours plus riches en élémens divers. On avait commencé par simplement raconter et commenter; à la narration des faits on associa la description des états d'âme. Cette étude,

George Eliot vint l'approfondir en y apportant, avec les précisions du vocabulaire scientifique, les méthodes des psychologues professionnels, les idées des philosophes du déterminisme et de l'évolution. Opposant la tendance native de l'individu à la poussée du milieu, elle présentait la vie comme la résultante de ces deux forces. Elle démêlait le secret principe de destin contenu dans le germe, elle signalait l'imperceptible tare originelle qui ne produira qu'à longue échéance ses effets d'avortement ou de malheur. Elle montrait l'homme continuant tous les jours de se déterminer lui-même, chacun de ses actes contribuant à dessiner la ligne de son devenir; elle suivait jusque dans l'infinitésimal la génération et le développement de cette ligne; elle observait la naissance et l'élaboration des sentimens, le délicat détail des faits de volonté, les impondérables influences qui s'ajoutent au poids mesuré des motifs, le tremblement imperceptible de la balance avant le mouvement décisif et final qu'elle jugeait ensuite, par un paradoxe fréquent chez les déterministes, du seul point de vue de la conscience stricte, avec la conviction puritaine de l'importance des actes, mais aussi avec la charité de sa grande âme infiniment pitoyable à la souffrance humaine et sensible au pathétique des humbles destinées.

Il ne semblait pas possible de pousser plus loin cette étude de la vie morale. Mais c'était une étude : ce n'était pas exactement la vie. Meredith essaya de noter cette vie telle quelle, sans l'expliquer, sans l'analyser, en se plaçant au centre de chacun de ses personnages, en nous montrant le monde extérieur, les paysages, les événemens dans la vision qui s'en forme en chacun, en faisant passer en nous le jeu d'images et d'idées qui compose l'activité mentale de chacun, — jeu complexe, intermittent, où la pensée se mêle à chaque instant de sentiment et de sensation, se poursuit à la fois sur plusieurs plans, s'arrête et repart en des directions imprévues, avec, par-dessous, la vie de l'inconscient, tout le fonds acquis de l'individu où s'est enregistré son passé, d'où montent les réminiscences, les impulsions, le geste subit de l'instinct ou de l'habitude. Les incertains murmures de la pensée qui se cherche, les frémissemens les plus ténus de l'être sentant, les vagues, légères, multiples vibrations qui s'éveillent comme des harmoniques autour d'une sensation ou d'une idée, se propagent, se dégradent dans la profondeur de l'inconscient, les résonances ignorées qui s'y

attardent et qui font à chaque moment la tonalité de cette âme, tout cela, Meredith entreprit bien moins de le décrire que de le faire entendre. Voilà le sujet et la substance des grands romans qui s'appellent *l'Égoïste, — Un de nos Conquérans*. Nul événement que ceux de l'esprit, ou plutôt les événemens proprement dits, les changemens de situation, les détails de l'action, les péripéties ne sont que l'aboutissement au dehors, le résultat, qui vient s'inscrire au fur et à mesure dans la réalité visible, de forces à l'œuvre en des caractères en conflit.

Pour rendre cette vie de tous les instans, pour faire sentir les fuyantes nuances, les changemens soudains, les détours, les volte-face, les menues, incessantes actions et réactions dont elle est faite, pour en traduire ce que les personnages eux-mêmes ne peuvent pas traduire, la germination insensible de l'idée et du sentiment, les mouvemens qui s'ébauchent au tréfonds de l'âme, il fallait inventer une langue, un style, un art. De tout cet insaisissable, Meredith réussit à nous communiquer la sensation directe par des moyens indirects, — ceux qui s'opposent le plus, dit son meilleur critique anglais, à « l'idéal français de l'expression définitive, du *mot unique*, » ce cristal où ne se fixe pas la fluidité mouvante de l'esprit. Par de rapides images, enchevêtrées, brisées, par des analogies, de brèves allusions, il a su nous suggérer le sentiment de tout ce qui, en cette vie infinie de l'âme, ne trouve pas son équivalent dans le vocabulaire. Surtout par des raccourcis d'expression, par ces mots composés que permet le génie de la langue, où le verbe et l'adverbe, le substantif et l'adjectif s'amalgament pour traduire d'un seul coup ce que le français dissocie logiquement, l'action et ses circonstances, l'objet et ses modes, — par des ellipses, prétéritions, des sauts brusques du dialogue dont il laisse au lecteur d'imaginer d'un trait l'intervalle, il a rendu le fugitif et l'instantané de cette vie où se confondent sensation, sentiment, idée, en adapter l'image à l'allure de « nos esprits qui volent, » — *our flying minds*, — et dont la vision va plus vite que les descriptions et les analyses. Cette méthode a conduit l'auteur de *l'Égoïste* à des réussites incomparables. Son danger, c'est l'obscurité, et l'on sait que Meredith passe pour obscur. Il le fut pour ses contemporains et ses compatriotes ; il le sera bien davantage aux futures générations anglaises, et, comme le grand Browning, il reste à peu près inaccessible à l'étranger. C'est que l'allusion,

l'analogie qui veulent suggérer, l'image oblique dont le reflet doit éclairer l'imperceptible, tout cela n'est efficace que si nous vivons à l'époque et dans le milieu de l'auteur. Il faut que, d'avance, par nos habitudes d'esprit, par nos associations, correspondances ordinaires d'images et de sentimens, nous soyons accordés avec lui, pour qu'il puisse, en se servant de moyens si détournés, exciter en nous telle résonance, émouvoir par sympathie telle corde qui ne se laisse pas ou qu'il ne veut pas ébranler directement. En tout cas, il semble que, seul, l'inventeur d'un art si difficile et délicat puisse en commander tous les prestiges. A vouloir noter chaque frisson de l'être sentant, on paraît long aussitôt que l'on manque le miraculeux effet d'instantané. M. Henry James, dont l'œuvre contient des merveilles de subtilité psychologique et d'adresse, en a fait l'expérience quand il a changé sa manière pour se rapprocher de celle de Meredith. Ce n'est pas aux meilleures pages de *l'Égoïste* que l'on pense en lisant une nouvelle comme *le Gant de velours*; c'est à ce célèbre et terrible premier chapitre de *l'Un de nos Conquérans* où sont enregistrées toutes les ondes naissantes, entre-croisées, répercutées, rompues qu'une chute sur le pavé du Pont-de-Londres excite dans le cerveau de Victor Radnor, — et dont la vingtième page s'achève sans que ce fringant gentleman en gilet blanc soit arrivé de l'autre côté du pont.

Dans cette histoire du roman psychologique anglais, ce qu'a produit jusqu'ici M. Galsworthy compte pour une part très neuve et déjà fort considérable. Lui aussi s'intéresse aux fibres obscures, aux frémissemens les plus ténus de l'âme. Nous avons choisi surtout dans l'histoire des Forsyte quelques exemples d'une si pénétrante observation. C'est que les Forsyte sont relativement simples. Quand M. Galsworthy se prend à des types de haute culture, des artistes, des rêveurs, des nerveux, au Shelton des *Pharisiens de l'Ile*, aux Dalison de *Fraternité*, si rares, si critiques, de sensibilité si délicate et si cachée, son art devient à ce point complexe, invisiblement lié, fait de menues touches complémentaires, de secrets rappels de ton, que rien ne se laisse plus étudier à part. Les événemens sont presque nuls. Comme il arrive dans la vie, c'est le simple flux du temps, la succession des minutes, des jours, qui change, sans qu'on les voie changer, les positions des personnages. On peut dire que la grandeur des forces en mouvement, la ligne décrite

par les principaux caractères au cours du roman, nous sont ici données par un procédé qui ressemble à la sommation de l'infinitésimal. Notez que par pudeur, fierté, obéissance aux impératifs de leur caste qui les obligent aux apparences impassibles, une Bianca Dalison, plus orgueilleuse encore que jalouse, un Hilary Dalison qui subit sans se l'avouer à lui-même le charme d'une petite fille du peuple, se refusent à rien livrer de leur être intime, qu'ils ne se manifestent pas. Ajoutez que, si retirés en eux-mêmes, paralysés par leurs habitudes de rêve et de doute, contraints par leur sens des conventions, ils n'agissent pas ou, plutôt, n'agissent que négativement, pour se dérober, se réprimer, s'abstenir, éviter de s'engager. L'étrange, dans le drame conjugal qui fait le sujet de *Fraternité*, c'est que, du commencement jusqu'à la fin, il reste invisible et silencieux. Insensiblement, par la graduelle accumulation des minimes circonstances, par le petit jeu quotidien et toujours caractéristique des impresssions et réactions d'âme, se prépare la crise inévitable et finale. Pas une scène entre les deux époux. Sans conflit, sans heurt apparent, dans ce ménage une fissure est apparue, qui s'étend, s'élargit par un lent progrès. Tout s'achève nécessairement par le tranquille départ du mari. Le secret travail qui s'opère ici fait penser à ces profondes, imperceptibles activités moléculaires qui aboutissent à la rupture spontanée d'un impossible alliage. Dans une telle étude, comme la structure et le mouvement intérieur des âmes se révèle! C'est comme si nous les regardions avec un cristal grossissant, comme si nous écoutions leur vie au microphone. Leurs vibrations les plus légères prennent alors un sens, une valeur inattendus; leurs silences s'emplissent de rumeurs étranges, profondes, émouvantes, toujours révélatrices de l'être essentiel.

Tout cela rappelle beaucoup *l'Égoïste*, et le rappellerait davantage si les personnages parlaient plus. On ne peut pas lire M. Galsworthy sans penser à Meredith. Non seulement l'objet de son art est pareil, non seulement il lui doit quelques-uns de ses procédés, mais on retrouve chez lui beaucoup de la philosophie générale du maître. Même critique de l'Angleterre pharisienne, même haine de l'égoïsme masculin et des tyrannies qu'il impose à la femme, même idéalisme foncier. C'est un Meredith corrigé par Tourguenief, allégé, dépouillé, mesuré, un Meredith plus conscient de son art et plus systématique, sans doute,

parce que moins puissant en souffle et en instinct, moins pourvu de ce fonds ethnique d'énergie d'où jaillit tantôt ce qui nous ravit et tantôt ce qui nous déconcerte chez le créateur de *Richard Feverel* et de *Nevil Beauchamp* : fantaisie shakspearienne, irrésistibles élans de danse inspirée, — parfois gigues folles qui précipitent l'auteur au milieu de son œuvre, brusques coups d'aile qui l'emportent d'un trait au plus haut de l'éther.

Surtout, il s'est bien gardé de rien emprunter au style si périlleux de Meredith. Rien de plus uni et limpide que le sien. S'il arrive que nous ne comprenions pas toute sa pensée du premier coup, nous n'avons jamais le sentiment de ne pas comprendre. Dans la profondeur d'un roman comme *Fraternité*, plusieurs plans se superposent. Si nous ne sommes pas attentifs, si notre regard manque de pénétration, nous ne voyons guère que le plus matériel et le plus prochain, où viennent agir et parler les personnages. Nous sommes là devant les apparences ordinaires du réel : elles s'ordonnent et se suivent avec la logique naturelle de la vie. Simplement, c'est la vie qui passe devant nous, d'autant plus simple, intelligible que nos pouvoirs de vision sont plus brefs et limités à l'évident. Peu à peu, si nos yeux s'aiguisent, si nous observons, si nous interprétons, d'autres plans se révèlent, qui s'entrecoupent ou se succèdent: celui où secrètement passent tels événemens, vivent telles figures dont l'action demi-cachée vient influer sur les personnages immédiats, celui, surtout, où se poursuit la profonde vie psychologique dont les faits sensibles, gestes et paroles, ne sont que la projection à la claire surface du roman. Et derrière ces multiples perspectives, sur un plan qui enveloppe tous les autres, la pensée personnelle de l'auteur, l'idée cachée dont l'extérieur de l'œuvre ne nous présente, sous les formes les plus ordinaires, que des symboles. La première lecture de *Fraternité* m'a ravi; ce n'est qu'à la seconde que j'en ai vu le sens intérieur, le sens mystique transparaître dès le début de la première page dans la description d'un nuage au coucher du soleil. Il est presque impossible, si l'on n'a pas déjà subi les principales suggestions du livre, d'entrevoir l'intention panthéiste qui se dissimule là. Mais nul embarras, nul sentiment d'énigme : vous n'avez vu qu'un ciel comme en peignent tant de romanciers. Presque tous les paysages de M. Galsworthy contiennent des significations aussi voilées, où se prolonge, se dégrade, s'achève mystérieusement

l'idée philosophique et profonde qu'il se refuse à énoncer parce qu'il la préfère indistincte, multiple, faite de possibilités diverses et seulement pressenties. La nature qu'il nous évoque ainsi est toujours pénétrée d'âme. Une vie générale et vague y circule, où tout s'assemble et se meut. Par ces images émouvantes du ciel et de la terre, un instant, il nous fait sentir le divin à l'œuvre au sein des choses, le sourd vouloir qui développe l'univers, la réalité unique et cachée où chaque être a sa substance, — et, dans cette brève vision, les petits individus séparés qui disent *moi* d'eux-mêmes et ne voient du monde que leurs affaires, changent de valeur; leur histoire prend un sens nouveau, ironique ou pathétique.

Souvent une idée plus spéciale se mêle à ces paysages. Puisqu'une âme est dans la nature, quelque chose peut y passer d'analogue aux états élémentaires et profonds de notre âme. Une correspondance peut exister entre tel aspect des choses et telle passion, tel émoi qui traversent un personnage du roman. En général, quand M. Galsworthy décrit les choses, c'est pour suggérer ce qu'il n'a point décrit de son personnage. Telle est, dans le *Propriétaire*, la secrète raison d'être de cet admirable tableau d'un soir à Richmond Park. Autour d'Irène et de Bosinney qui s'attirent et ne peuvent se parler parce qu'ils ne sont pas seuls, un soir extasié de juin, une nuit bleue, les marronniers chargés de fleurs, l'affluence prodigieuse des sèves et des parfums, une langueur qui se dégage d'un mode insolite de la nature, — tout cela, qui trouble obscurément, ce jour-là, les plus positifs des Forsyte, nous signifiant, sans que l'auteur en dise rien, la Puissance ancienne comme le monde qui agit à cette minute en la pauvre Irène, et qui la transfigure, la traverse, l'enveloppe d'effluves, fait d'elle une fleur, fleur humaine, fleur parfumée comme celles que le Printemps vient encore une fois d'épanouir par milliers sur les vieux arbres, et dont toute la destinée s'est accomplie quand elles ont atteint leur brève minute d'amour et de beauté.

Quelquefois le rappel aux grandes réalités est plus mystérieux encore et plus bref. C'est une impression subite, inexpliquée qui vient remuer un des personnages, accompagnée d'une vague, rapide intuition qu'on nous laisse à deviner, et qui lui ouvre je ne sais quelles profondeurs : brusque demi-vision dont l'image lui revient de loin en loin pour changer un instant son attitude

et son idée de la vie. C'est Soames, l'homme d'argent, l'impassible, l'autoritaire mari d'Irène, que fait frissonner tout d'un coup dans la nuit le cri, le grand cri voluptueux et douloureux du paon, sans doute parce qu'il y sent le cri du désir, de l'amour élémentaire, mystérieux et fort comme la nature, et dont la présence environne, hante sa maison, menace son orgueil et sa sécurité. C'est Hilary, le triste et délicat sceptique, le rêveur détaché de tout, qui, à deux heures du matin, accoudé à sa fenêtre, à Londres, perçoit dans le silence nocturne une rumeur naissante, grandissante, rapprochée, bientôt un sourd, immense grondement qui semble monter de toute la ville. Simple bruit des centaines de charrettes venues de la campagne, en route vers les marchés voisins, — mais qui l'effraye, précipite le battement de son cœur. Probablement pour lui le bruit émouvant de la vie qui se déploie dans la nuit où le monde semblait aboli, de l'innombrable, inévitable vie qui vient battre autour de sa solitude, chargée de la souffrance et de l'effort des hommes. Obscurément, à cette minute, quelque chose d'inexprimable se révèle à lui, dont plus tard, à plusieurs reprises, le fugitif et tressaillant souvenir reviendra soudain l'immobiliser dans du rêve.

D'autres symboles sont plus précis. C'est, à côté des caractères principaux, telle figure, telle série de figures secondaires où s'incarne et se laisse reconnaître la même idée. Par exemple, — toujours dans *Fraternité*, — cette famille de miséreux dont les rêves, les gestes, les mutuelles relations répètent à chaque moment du récit quelque chose de l'histoire des Dalison, en sorte que c'est la même, éternelle humanité que nous retrouvons chez ces gentlemen et chez ces gueux, et que ceux-ci, à travers toutes les différences de classe, nous apparaissent comme *les analogues* de ceux-là, comme leurs tristes ombres projetées au plan de la misère. Parfois, c'est un simple animal qui suit son maître, qui porte sa marque évidente, ou bien lui ressemble. Ainsi, dans *le Manoir*, sur les pas d'Horace Pendyce, son épagneul, type de la soumission, de l'adoration muette qu'exige inconsciemment de son entourage ce *squire* excellent, mais à qui vingt générations de petits potentats ruraux ont transmis leurs habitudes et leur besoin de domination. Et de même encore, dans *Fraternité*, tous près d'Hilary Dalison, — cet écrivain en qui la culture a tué la nature, cette âme atténuée, toute en sensibilité intérieure,

vidée de vouloir, qui se tient à l'écart de la vie parce qu'elle la dédaigne et parce qu'elle en a peur, — c'est son pâle petit bouledogue dont les instincts sont presque morts, tant il est, lui aussi, civilisé, citadin, intelligent, assuré de sa pâtée quotidienne, bête admirable, éprise de solitude et de silence à côté de la bibliothèque, tout indépendante de ses congénères, mais qui tombe en arrêt, un jour, dans une allée d'Hyde Park, devant un chien plus extraordinaire encore que lui-même, un toutou frisé, tout blanc, qui ne bouge pas, qui n'a point d'odeur, et dont il fait le tour avec un émerveillement stupéfait, comme s'il avait enfin trouvé le chien idéal, le produit parfait et définitif de la civilisation dans l'espèce canine. En effet, celui-ci est supérieurement artificiel : il est de carton. Mais de telles images sont plutôt des rappels d'idée dont on ne peut faire comprendre l'effet par des exemples. Signaler au lecteur l'une de ces analogies, c'est tout de suite commencer à l'expliquer. On pose l'un à côté de l'autre les deux termes que l'auteur a maintenus séparés, dont un seul doit suffire à nous évoquer l'autre. Aussitôt la fugace allusion se change en métaphore concertée, le symbole se développe en parabole.

Au total, l'œuvre de ce romancier nous atteste un effort très nouveau pour pénétrer au sein de la vie, pour en saisir et en traduire ce que nous y sentons de plus fuyant et que l'art, en général, ne transpose qu'en le dissociant, en le déterminant, en l'astreignant à la simplicité des formes arrêtées. Il y parvient par des moyens qui semblent ordinaires, en réalité extraordinairement subtils. Le principal, celui que l'on aperçoit et que nous avons signalé d'abord, c'est le choix calculé, la secrète ordonnance du détail profondément caractéristique. Le plus minime, le plus indifférent, semble-t-il, quand on l'isole, — la façon dont le vieux et maigre James tient son parapluie, le geste que fait lady Casterley pour écraser une guêpe, — ajoute à notre intelligence d'une certaine nature, à notre vision d'une certaine physionomie. C'est que M. Galsworthy unit à l'intuition profonde de la vie psychologique la perception aiguë de tout ce qui la manifeste au dehors. Il voit totalement chacun de ses personnages, à la fois dans son unité intérieure et permanente, et dans la diversité de tous ses aspects et momens. D'où la valeur esthétique de tout cet infinitésimal qu'un autre n'eût pas songé à traduire ou qu'il eût négligé comme inutile. Il agrandit ainsi

le domaine de l'art, il y fait entrer plus d'élémens et d'expressions de la vie, il serre de plus près le réel et le fait apparaître plus nombreux et plus intéressant. Il y a là un progrès de la technique et de la sensibilité analogue à celui qui, chez les peintres et les sculpteurs de notre temps, témoigne des exigences accrues de l'œil moderne. Dans un ton qui semblait simple, dans un relief du corps vivant que l'on croyait lisse, ils perçoivent et nous révèlent chaque jour plus de frémissante complexité. Il est facile de se perdre dans cette recherche et cette notation de l'élément. Mais chez les grands artistes, — et l'auteur de *Fraternité* fait penser à ceux-là, — le frisson du marbre, son palpitant modelé, tout son jeu d'ombres sensibles obéissent à la direction d'une ligne et d'une idée fondamentales.

Reste ce que nous avons vu de plus original dans l'art de M. Galsworthy et qu'il trouve moyen d'unir à cette profusion du détail : son refus de tout dire, son parti pris de sous-entendu, son adresse à suggérer ce qu'il juge plus émouvant et plus vrai dans l'ombre. Nous avons essayé d'étudier ce délicat procédé. Mais nous touchons ici au mystérieux élément que l'on sent en toute grande œuvre d'art et qui fuit l'analyse. Quand on a lu *Fraternité*, on se demande par quelle secrète magie la figure de Bianca, la femme d'Hilary Dalison, si hautaine, si fermée, énigmatique et ironique, nous est devenue présente comme une hantise. Nulle description, nulle dissection d'âme, et l'on pourrait faire tenir en une demi-page ce qu'elle laisse tomber de paroles au cours des trois cents pages du roman, — paroles volontairement inexpressives, par là même expressives de son orgueilleuse volonté de tenue et de retenue, car on peut dire d'elle, comme de tous les autres Dalison, de tous les Forsyte, de tous les Caradoc (1), de tous les Dennant (2), ce que dit M. Galsworthy de George Pendyce (3), et qui est vrai de toute la classe dirigeante anglaise : « C'était un des articles de sa foi qu'il est défendu d'exprimer ses émotions. » De même, dans le *Propriétaire*, la femme jadis illégitime de Jolyon le jeune, qui ne prononce pas un mot, dont nous ne savons pas même le nom, dont nous ne voyons le visage qu'une seule fois, à l'instant où, relevant la tête, elle rougit devant son beau-père, — rougeur plus

(1) Dans *le Patricien*.
(2) Dans *les Pharisiens de l'Ile*.
(3) Dans *le Manoir*.

pathétique sous des cheveux gris, — et dont nous devinons cependant à la fois le douloureux passé, ce qu'il a laissé en elle de sensibilité anxieuse et de méfiance, la vie monotone et limitée à son ménage, la fierté susceptible et qui cherche la solitude, la puissance de passion concentrée sur son mari. Tout cela, semble-t-il, par deux ou trois gestes, mais si intensément significatifs, et dont la valeur s'accroît par la situation. Seulement, n'oubliez pas, alentour, ce jeu si nuancé, si preste, de reflets que se renvoient les personnages et qui nous les montrent les uns dans les autres, les fuyantes lueurs dont ils s'éclairent mutuellement, toute cette prestidigitation d'âmes miroirs dont l'auteur de l'*Égoïste* a donné les premiers exemples.

On voit à peu près comment M. Galsworthy esquive la difficulté du style de Meredith. A celui-ci il ne doit que son idée générale du roman et quelques-uns de ses moyens obliques d'évocation. Par de savans sous-entendus, il se passe de ces enchevêtremens d'images dont use le maître pour traduire l'intraduisible de l'esprit. C'est aussi que son objet n'est pas le même. Sauf dans le *Patricien*, le dernier, l'un des plus puissans, mais au point de vue technique le moins original de ses livres (car M. Galsworthy a varié de volume en volume sa manière, et c'est une autre façon pour lui de déconcerter la critique), il ne considère pas des individus exceptionnels ou de la grande espèce, un Richard Feverel, un Nevil Beauchamp, une Diane des Crossways, un lord Ormont, un Victor Radnor, à qui leur créateur a pu prêter quelque chose de son esprit ailé, parfois de son génie, souffler sa propre vie qui fut comme une flamme. Il ne s'occupe pas non plus de cas extraordinaires comme ceux d'Evan Harrington ou de Carinthia, de monstruosités comme l'égoïsme de Willoughby Patterne, l'orgueil de Fleetwood ou le charlatanisme de Roy Richmond. Il n'agrandit pas l'échelle de la nature. Il ne peint pas des épopées d'âmes. Il se prend à des types, à des exemplaires de la société anglaise contemporaine et de ses classes, à des figures, par conséquent, dont son public a l'habitude et que le lecteur anglais peut imaginer sur de légers indices. Derrière les Forsyte, ce lecteur aperçoit la grande bourgeoisie des villes, les parvenus du XIXe siècle, remarquables par leur respect de l'argent, leur rigorisme et leur snobisme, — derrière les Pendyce, la vieille gentry tory des campagnes, la caste ancienne, autoritaire des *justices of the*

peace, chasseurs de renards, chefs, de pères en fils, du petit peuple local, — derrière les Dalison, le monde des intellectuels, affinés, sensibilisés par la culture, dociles encore (c'est là le trait anglais) à des consignes d'origine puritaine, mais dont le principe religieux s'est mué pour eux en impératif social, — derrière les Caradoc, enfin, l'aristocratie, dressée par de stoïques disciplines au culte orgueilleux de la volonté, traditionnellement dévouée au service de la chose publique, mais bien plus libre de pensée et d'action, bien plus indépendante des conventions et du *cant* que la classe moyenne, par là plus spontanée, plus près de la nature, plus capable de comprendre le peuple instinctif et prime-sautier, et d'en être compris.

Le talent et l'art singuliers de M. Galsworthy attiraient d'abord notre attention. Il resterait à considérer ces types, à dégager ce qu'ils signifient des idées anglaises, ces actives idées qui les ont façonnés et dont ils sont la vivante figure. Ce serait une façon, et la meilleure, d'étudier l'Angleterre d'aujourd'hui: elle est déjà tout entière dans l'œuvre inachevée de ce grand romancier. Et puis il resterait à montrer quelle satire est au fond de son œuvre, quel idéal s'y oppose aux idées de la société d'outre-Manche, j'entends aux idées établies, celles que perpétuent la tradition, le préjugé héréditaire, et qui n'ont pas cessé de gouverner les mœurs, — quelle pitié de la souffrance en attendrit ou en aiguise l'ironie, quelle ferveur d'amour l'inspire tout entière, quel sentiment mystique, — presque hindou, s'il n'était si voilé, — de la divine unité du monde, où sont frères et pareils d'essence, non seulement tous les humains, mais tous les périssables vivans.

André Chevrillon.

NAPOLÉON STÉNOGRAPHIÉ

AU CONSEIL D'ÉTAT

EN 1804 ET 1805

Pour revivre l'époque impériale, nous n'avons que les récits des contemporains qui ont approché Napoléon ; mais, à n'en pas douter, presque toutes les paroles de l'Empereur qui nous sont parvenues ont été passées au polissoir, et l'histoire s'en contente avec peine. C'est pourquoi j'exhume ces fragmens qui ont le mérite de la précision et de la littéralité. Aimablement communiqués par M. le baron Pierre de Bourgoing, ils se composent de vingt-quatre feuilles manuscrites portant pour titre : *Séances du Conseil d'État sténographiées par M. L... auditeur au Conseil.* Quel personnage fixa ainsi en 1804 et 1805 les phrases nettes, coupantes que le maître prodiguait dans la haute assemblée ? Lecoulteux, Leblanc-Pommard sont les seuls auditeurs dont le nom commence par la lettre L, qui assistèrent aux séances pendant ces deux années. Je penche pour Lecoulteux, lequel avait l'habitude de prendre de nombreuses notes. Ces papiers seraient donc les originaux des comptes rendus qu'après beaucoup de corrections et de retouches, on livrait comme officiels : ils reproduisent les mots vrais prononcés jadis à Saint-Cloud et aux Tuileries.

Pour bien connaître la manière dont parlait l'Empereur, il ne faut pas s'en référer aux divers ouvrages écrits par les anciens membres du Conseil d'État. Tous l'ont revu, corrigé, déformé. Pelet de la Lozère ne donne que des tirades bien fourbies auxquelles il a enlevé le naturel ; Thibaudeau lui-même a commis parfois la même faute et sa rédaction s'arrête en 1803 ; Miot de Melito, Boulay de la Meurthe, Rœderer racontent les séances sans en détailler les digressions, les épisodes. Le *Mémorial de Sainte-Hélène* cite les conversations de l'illustre captif

sur cinquante sujets différens touchant le Conseil d'État, mais le héros accumulait alors les matériaux de son histoire prodigieuse et le soin qu'il avait de se composer une attitude devant la postérité permet de n'accepter son récit que sous bénéfice d'inventaire. D'autre part, les archives qui renfermaient les rapports, les exposés, le travail entier de tant d'hommes éminens, ont été détruites par la Commune en 1871. L'unique relation frôlant la vérité est celle d'un ex-auditeur dont la *Gazette des Tribunaux* communiqua jadis quelques souvenirs (1). Malheureusement, l'auteur laissa aussi courir sa plume et s'abandonna oiseusement à la narration. Dans les pages suivantes, on juge de la façon intime avec laquelle l'Empereur entretenait les membres de la grande assemblée. Le Conseil d'État a été la pièce maîtresse du travail administratif et politique à cette époque. L'Empereur s'y sentait, s'y mettait particulièrement à l'aise, donnant libre cours à la fougue de ses pensées sans en surveiller l'expression. On croit l'entendre en lisant les notes rapides prises au vol même de sa parole dont un auditeur ignoré nous a laissé la fidèle reproduction.

Saint-Cloud, 23 prairial an XII (12 juin 1804).

Cérémonie du couronnement.

LE TEMPS, LE LIEU, L'ENDROIT

LE TEMPS

L'Empereur demande si le Conseil est d'avis de faire la cérémonie cette année ou de la remettre à l'année prochaine. La Commission a voté pour cette année afin d'éviter l'air d'hésitation. Plusieurs membres appuient cette opinion, entre autres Portalis, Treilhard et Ségur, qui font observer que la nation s'attend à cette grande cérémonie et qu'on ne saurait à quels motifs attribuer ce retard.

Aux voix : Cette année.

LE LIEU

La Commission propose Paris. On avait pensé à Reims.

Regnaud. — « Ce serait déshériter Paris de l'avantage de posséder V. M. Ce serait l'affliger.

(1) *Gazette des Tribunaux*, 18 avril, 6 juin, 26 septembre 1838, 18 novembre 1839, 10 octobre, 7 novembre 1840, 29 janvier, 5 février 1841.

LACUÉE. — « La Commission a pensé qu'il fallait laisser l'option à l'Empereur.

MIOT. — « Il est essentiel de ne consacrer aucun droit à cet égard.

SÉGUR. — « On avait pensé à Aix-la-Chapelle.

PORTALIS. — « Si on n'était pas à Paris, il faudrait y venir. »

Aux voix : Paris.

L'ENDROIT

L'EMPEREUR propose le Champ-de-Mars.

REGNAUD. — « Ce local assure à la cérémonie le caractère purement politique et civil qui lui est nécessaire et essentiel.

MIOT. — « C'est se mettre dans la dépendance du temps. Le mauvais temps rendit le 14 juillet de 1790 ridicule. » (Il propose d'adjoindre aux Tuileries une salle bâtie en bois, avec un balcon sur lequel l'Empereur se montrerait au peuple.)

DEFERMON réfute l'opinion de son collègue sur le 14 juillet en protestant que, malgré la pluie, il n'y eut jamais de fête si brillante par l'expansion et l'unanimité des sentimens. Dix mille personnes étant partie nécessaire, il faut un local qui puisse contenir trois à quatre cent mille hommes.

SIMÉON opine pour qu'on multiplie les cérémonies, le serment aux Tuileries, la revue au Champ-de-Mars, le sacre à la cathédrale, etc.

SÉGUR. — « Il faut que la fête soit populaire : Le Champ-de-Mars. »

Aux voix : Le Champ-de-Mars.

L'EMPEREUR propose une question nouvelle : Convient-il d'y appeler le Pape?

PORTALIS interrogé croit que l'intervention du Pape a toujours produit un grand effet tant au dedans qu'au dehors. Les abus qui étaient à craindre au XIIIe siècle ne le sont plus aujourd'hui. Charlemagne ne s'imagine point tenir son pouvoir du Pape; au contraire c'est un hommage rendu au premier souverain de l'Europe. Toutes les fois qu'il y a eu un changement de dynastie, on a été jaloux de faire agir ce grand ressort.

TREILHARD. — « Il est une question préliminaire à décider. La cérémonie sera-t-elle politique ou religieuse? En supposant qu'on se décide pour la dernière, a-t-on bien senti les inconvéniens d'une telle démarche? Je crois bien que Charlemagne ne

craignit point l'influence du Pape, puisque celui-ci tenait tout de lui, mais les suites en furent funestes et irréparables.

PORTALIS. — « Vous ne voulez pas établir un divorce entre le ciel et la terre. Tout ce qui tend à rendre sacré celui qui gouverne est un grand bien. Le malheur de nos jours est qu'on raisonne trop la puissance. Quand les peuples la croyaient conférée par la divinité, ils la regardaient comme sacrée.

TREILHARD. — « Ce ne fut jamais sans de grands inconvéniens qu'on joignit la religion à la politique.

« Cette démarche sera-t-elle conséquente dans le moment où la nation proclame la liberté des cultes? De quel œil croyez-vous qu'elle sera considérée des Cabinets protestans? Et si jamais un des successeurs de l'Empereur est protestant, il changera donc le cérémonial? Ne serait-il pas bien plus sage d'établir un mode constant et indépendant de tout culte?

REGNAUD. — « Il est important de constater que ce sont les peuples et non Dieu qui donnent les couronnes. La divinité les laisse donner. Il faut que la cérémonie soit indépendante de toute opinion religieuse, puisque vous y faites assister les chefs des Églises protestantes. Si vous voulez y faire participer la religion, séparez donc les deux cérémonies. Que l'Empereur aille d'abord invoquer l'Éternel, il se rendra de là à la cérémonie qui sera purement civile et politique, puis on pourra la terminer par un *Te Deum*. »

MONTALIVET observe qu'outre la qualité de chef de l'Église, le Pape réunit encore celle de souverain temporel; il ne voit point la nécessité de la présence du Pape pour faire intervenir la religion.

L'EMPEREUR. — « Ce n'est point Charlemagne, c'est Pépin qui fut couronné à Paris par le pape Étienne.

« Ce n'est plus le siècle où l'on peut craindre l'influence du clergé. Nous ne sommes plus au temps où un concile coupait les cheveux à l'Empereur. Toute idée exclusive de religion est passée. On ne change plus de religion. Chacun vit dans celle où il est né.

« Ce qu'on doit conséquemment considérer ici, c'est si cette démarche sera utile à la masse de la nation, si ce n'est pas un moyen de nous attacher les nouveaux pays et ceux qui ont été aliénés : le Piémont, la Belgique, la Vendée. Il existe des discussions religieuses, il y a encore des prêtres qui correspondent avec

leurs anciens évêques. Tous ces troubles cesseront quand le Pape viendra. Personne n'aura plus rien à dire quand on dira : J'ai vu le Pape !

« Dans aucun pays on n'a fait de cérémonies civiles sans la religion. En Angleterre, on jeûne.

« Enfin je suis sûr que, si je parcourais la France avec le Pape, tout le monde me laisserait pour courir voir le Pape. »

SIMÉON cite les voyages de Pie VI à Vienne et à Valence où l'affluence du peuple était extrême sur son passage.

L'EMPEREUR. — « Il faut juger de l'avantage que nous en retirerons par le déplaisir qu'en auront nos ennemis. Qu'en diront les Bourbons? »

(Plusieurs membres disent qu'ils en concevront le plus grand dépit. Treilhard interpellé bat en retraite. Tout le monde est de l'avis de Sa Majesté.)

CAMBACÉRÈS. — « Avant d'opiner s'il viendra ou s'il ne viendra pas, il faudrait savoir ce qu'il viendra faire. Viendra-t-il donner la couronne? ce serait une grande faute! Voulez-vous rétablir ce déplorable système qui fit attribuer aux papes le droit d'ôter ou de donner des couronnes? Tant que vous avez un gouvernement ferme, rien de semblable n'est à craindre; mais répondez-vous des suites? Le Pape ne peut pas venir créer l'Empereur, puisqu'il l'a déjà reconnu.

L'EMPEREUR. — « Le légat vient de recevoir ses lettres de créance.

CAMBACÉRÈS. — « Si le Pape vient, il faut qu'il vienne pour consacrer. Point des 36 maires, c'est une idée fausse; ce ne sont point les représentans de la nation; c'est réveiller toutes les idées de féodalité.

« Suivant moi, l'Empereur doit arriver à la cérémonie la couronne sur sa tête, il se dépouille devant le Seigneur, le Pape le bénit; après quoi, l'Empereur remet lui-même sa couronne sur sa tête.

REGNAUD. — « Il n'y a plus de Sainte-Ampoule.

PLUSIEURS MEMBRES. — « On a déjà retrouvé à Naples le sang de saint Janvier. »

CAMBACÉRÈS écarte la plaisanterie en faisant observer que tous les princes de l'Europe se font oindre et sacrer.

MIOT établit une différence entre le couronnement et le sacre. Le Roi n'allait point à Reims pour être couronné, mais seule-

ment sacré. Ce n'est pas là ce qui le faisait Roi. Il tenait ses droits non pas de son sacre, mais de sa naissance.

Cambacérès. — « Quant aux observations sur les protestans, elles tombent d'elles-mêmes. Le souverain est toujours de la religion de la majorité; on ne peut citer que la Saxe.

L'Empereur. — « Et c'est un État sans organisation. Malheur aux protestans si jamais l'Empereur était protestant ! L'Empereur doit toujours être de la religion de la majorité. Le changement de religion n'est plus regardé comme important. Le paradis a bien des chemins, et l'honnête homme a toujours su trouver le sien depuis Socrate jusqu'à Quaker. Voilà ma profession de foi.

Regnaud. — « Que diront les soldats quand ils verront l'Empereur revêtu d'habits blancs pour recevoir des onctions! Je suis bon catholique, mais... »

Aux voix : Point de consécration.

Les Sceaux.

Crétet, au nom de la Commission, propose successivement l'aigle, le lion, l'éléphant. La Commission s'est décidée pour le coq. Il propose encore l'égide de Minerve, une fleur, le chêne, l'épi de blé.

Miot dit qu'il faut distinguer le sceau des armes. Les fleurs de lys ne furent jamais le sceau. Il propose l'Empereur assis.

L'Empereur. — « Le coq est de basse-cour. C'est un animal trop faible. »

Ségur vote pour le lion parce qu'il vaincra le léopard.

Laumond propose l'éléphant avec l'épigraphe *Mole et mente.*

Siméon observe que le lion est hostile.

Cambacérès propose les abeilles comme l'emblème de la situation actuelle de la France ; une république qui a un chef.

Lacuée. — « D'autant mieux qu'elles ont à la fois l'aiguillon et le miel. »

Ségur y voit l'emblème du travail et non celui de la puissance.

Aux voix : Le coq.

L'Empereur. — « Le coq n'a point de force, il ne peut pas être l'image d'un Empire tel que la France. Il faut choisir entre l'aigle, l'éléphant ou le lion.

Miot. — « On ne dira pas le coq de l'empire, ni l'empire du coq. »

(On observe contre l'aigle qu'il serait difficile de le distinguer de l'aigle autrichien et de l'aigle prussien.)

Lebrun observe que les trois lys ont été les armes de toutes les dynasties. Ce sont les armes de France; il propose d'y revenir.

Regnaud. — « On ne reviendra pas à la religion des lys comme à celle de Rome.

L'Empereur. — « Il faut prendre un lion étendu sur la carte de France, la patte prête à dépasser le Rhin : Malheur à qui me cherche. »

Légende des monnaies.

D'un côté : *Napoléon Empereur.*
De l'autre : *République française.*

Code criminel.

« La déclaration du jury sera-t-elle rendue à l'unanimité ou à un certain nombre de voix? »

Treilhard, rapporteur, expose les différens systèmes qui ont été adoptés dans le cours de la révolution.

Assemblée Constituante	3/4 plus 1.
An V.	Unanimité.
Plus tard.	Majorité.

La Commission propose les 2/3 c'est-à-dire 8 voix contre 4.

Cambacérès demande 7 contre 5.

L'Empereur. — « Il faut établir un ordre judiciaire très ferme si vous ne voulez point de tyrannie. Quand on fait un acte arbitraire, on en fait trente et quarante. Qu'arrive-t-il de cette facilité à acquitter? Tous les jours, le Grand Juge arrive. Il faut empêcher de mettre tel homme en liberté! Celui qui a été acquitté par la tribunal reste en prison, et je suis un tyran. C'est humanité de punir un criminel. On acquitte des brigands... On m'écrit : Tout est perdu ! Je ne fais que des actes arbitraires et le peuple dit : Il n'y a plus de sûreté pour moi.

« Au contraire, vous avez bien plus de ressource contre le trop de sévérité. D'abord, le droit de grâce. Puis les juges peuvent adjoindre au jury trois nouveaux membres. Il n'y a pas de quinze jours que je ne sois forcé à un acte arbitraire de cette nature. J'aimerais mieux qu'on me coupât un doigt. Il n'y a que justice dans le magistrat; il ne peut laisser la société veuve de justice. C'est l'humanité des Italiens. Tout est douteux dans le monde. Dès que la majorité dit que l'accusé est coupable, il est probable qu'il est coupable. Vous mettez l'arbitraire en administration, vous consacrez la tyrannie en France. Il n'y a de liberté civile que là où les tribunaux sont forts. Il ne faut point d'avocats pour défenseurs; c'est une absurdité. Avocats contre juges, à la bonne heure. Corsaires contre corsaires; mais contre les jurés, il faut des hommes simples comme eux.

« La société a besoin d'une justice rigoureuse; c'est là l'humanité d'État, l'autre est l'humanité d'opéra. Combien de fois ne m'a-t-il pas fallu sacrifier un bataillon pour sauver l'armée! »

Le Rapporteur observe qu'il y a une grande différence entre n'être pas condamné et obtenir sa grâce.

Cambacérès. — « Les considérations accessoires ont beaucoup d'influence sur les jurés. Ils sont toujours enclins à la clémence. Ils ne croient point charger leur conscience en acquittant, et c'est avec de tels juges que vous voulez faire décider par huit contre quatre... Au moins sept contre cinq! »

L'Empereur. — « Il faut être un peu moins philanthrope et plus philosophe. Léopold tant vanté ne condamnait point à mort, mais aussi il signait par jour cinquante injustices. Le magistrat n'est point père; il est juste et sévère. Il n'y a que les tyrans qui soient pères.

« Interrogez le préfet de police; il vous dira que la veille de toutes les fêtes, deux cents filous se rendent en prison. Ils lui disent : Il y aura demain des mauvais coups, vous nous soupçonnerez, nous venons vous prouver que ce ne sera pas nous.

« Depuis le 1er vendémiaire, il y a déjà plus de soixante réclamations.

Berlier. — « Les jurés ne sont donc pas si doux! »

Aux voix: La majorité.

Le rapporteur continue d'exposer le projet de la Commission qui propose de remplacer les présidens des tribunaux criminels par des préteurs ambulans. Beaucoup de tribunaux cri-

minels, dit-il, n'ont rien à faire. Le nombre des présidens peut être réduit à vingt ; l'économie qu'on y trouverait, fournirait les moyens de leur donner plus de représentation. Leur réunion à Paris offrirait d'autres avantages ; ils pourraient s'y communiquer leurs idées, exposer la situation des départemens et proposer les améliorations.

L'Empereur. — « Nous sommes faits pour diriger l'opinion publique et non la discuter. »

Bigot se déclare contre les préteurs ambulans.

Un des juges de la Commission observe qu'il n'y a point assez de procès pour occuper un président ambulant et que, vu l'impossibilité de réduire les tribunaux criminels, il faut donner à un président plusieurs départemens. Les juges ambulans étaient une institution de Charlemagne que la féodalité a détruite. Elle est justifiée encore par l'ambulance des préfets, des sénateurs dans leurs sénatoreries, etc.

Portalis. — « Il ne faut pas calculer en matière criminelle comme en matière civile. Tous les inconvéniens des localités subsistent. Jadis la justice était ambulante, mais, quand les crimes sont devenus plus fréquens, elle est devenue sédentaire. Pourquoi rétrograder ? »

Saint-Cloud, 7 messidor an XII (26 juin 1804).

Cérémonie du couronnement.

L'Empereur. — « Si on plaçait l'autel au milieu du Champ-de-Mars, ce serait une cérémonie populacière. Il est bien important que le peuple de Paris ne se croie pas la nation. C'est se soumettre aux brouhahas de la populace. Cela n'est bon qu'au commencement d'une révolution où chaque partie de la nation, chaque faubourg se dit, se croit le peuple.

« Quand vous m'emmailloterez de tous ces habits-là, j'aurai l'air d'un magot. Avec vos habits impériaux, vous n'en imposerez pas au peuple de Paris qui va à l'Opéra où il en voit de plus beaux à Laïs et à Chéron qui les portent beaucoup mieux que moi. Est-ce que vous ne pouvez pas ajuster votre manteau pardessus mon habit comme je suis là ? »

On discute si l'Empereur se rendra à la cérémonie avec la couronne et les ornemens impériaux.

L'Empereur. — « La cérémonie se fait en face de la nation. L'Empereur y va, mais il est déjà Empereur. Ceux qui n'en veulent pas baissent la tête. Nous ne sommes plus au commencement de la révolution où le peuple était en effervescence et gouvernait le Roi. Il ne faut plus qu'il se mêle d'affaires politiques.

« Cette cérémonie doit se faire devant toute la nation ; c'est par hasard qu'elle se fait à Paris.

« S'il fallait élever l'Empereur sur le pavois, ce serait au camp. Je rassemblerais deux cent mille hommes au camp de Boulogne. Là j'aurais une population couverte de blessures dont je serais sûr. Si c'est une masse sans représentation légale qui doit faire un Empereur, c'est l'armée. Il y a là des hommes de tous les pays, de tous les départemens. Pourquoi donner au peuple de Paris le droit de faire un Empereur ? Tant que je gouvernerai, la ville de Paris ne sera que la capitale et non toute la France. »

Le préfet de Versailles, interrogé, croit qu'il ne faut pas s'exposer aux témoignages de contentement ou de mécontentement du peuple.

L'Empereur. — « Ce n'est point une fête pour amuser le peuple, c'est une cérémonie qui doit avoir la plus grande influence sur le sort de l'État. »

Talleyrand cite le sacre de Louis XVI où le peuple n'est entré qu'après la cérémonie achevée.

La question posée si le sacre aura lieu dans un endroit public ou fermé, la majorité décide pour un endroit fermé.

Saint-Cloud, messidor an XII (juin-juillet 1804).

Cérémonie du couronnement.

L'Empereur. — « Pourquoi ne pas choisir une autre ville que Paris où il y a tant de canaille ? Quand ce ne serait que pour faire voir aux Parisiens qu'on peut gouverner sans eux ! Le préfet de Paris qui en est le premier magistrat en laisse-t-il ainsi égarer l'opinion ! Il est bon de montrer à Paris son mécontentement. Tant que j'aurai du sang dans les veines, je ne me laisserai pas faire la loi par les Parisiens. Il ne me faudra pas deux cent mille hommes, j'en ai assez de quinze cents pour

mettre Paris à la raison. Je finirai par mettre la main sur ces messieurs, et les envoyer à deux cents lieues. J'ai dormi pendant quinze jours. J'ai voulu voir comment Paris se gouvernait tout seul ; ça commençait à aller pas mal. J'ai dormi quinze jours, mais le lion se réveillera. Je frapperai, et je frapperai juste. Je n'ai pas accepté l'Empire sur l'avis de la ville de Paris qui change d'intérêt et d'opinion deux fois du matin au soir, mais c'est sur le vœu des départemens, de l'armée et de toute la France. Les Parisiens ont fait voir leur regret que la conspiration n'ait pas réussi. Ils prennent la défense de Georges. Ils sont fâchés qu'on ne m'ait pas tué ! »

(*Murmure général.* Tous les membres se récrient sur l'injustice de cette opinion. Plusieurs membres ajoutent que les rapports qu'on fait à l'Empereur sont exagérés.)

L'Empereur. — « M. P..., M. B... ! Ce sont des boute-feux ! Ils répandent l'argent dans le peuple pour le séduire. Ce sont des gens à p..... dessus (1) ! »

Le Préfet de Paris engage son honneur pour M. P...

L'Empereur. — « Si j'ai jamais eu la folie de croire à l'attachement des Parisiens, j'en suis bien revenu. Au reste, ils ont toujours été de même et n'ont jamais aimé personne. N'est-il pas honteux qu'on dise partout aujourd'hui que Pichegru a été étranglé dans sa prison ? »

Le Préfet de la Seine dit qu'il faut l'attribuer aux diverses proclamations déplacées dans les circonstances, s'il ose se servir de cette expression, et qui n'étaient faites que pour accréditer ces bruits, loin de les étouffer.

L'Empereur. — « Le préfet de la Seine ne devrait pas souffrir que de tels bruits se répandent. N'est-ce pas à lui à diriger l'opinion de la ville de Paris ? Ne pouvait-il pas rassembler chez lui les chefs de corporations pour éclairer leur opinion ? »

Le Préfet de Paris dit que ce serait donner un fondement à ces bruits que de les traiter d'une manière si importante.

L'Empereur. — « Je ne crains rien tant que je serai à Saint-Cloud ou aux environs. Ne dit-on pas encore qu'on se bat à Bou-

(1) Voici comment Pelet de la Lozère rapporte de façon plus réservée ces paroles un peu rudes :

« On m'a fait faire de mauvais choix pour le conseil municipal ; je sais qu'un de ses membres, M. P..., a répandu de l'argent lors du procès de Moreau. Il n'est rien qu'on ne fasse pour indisposer la capitale contre moi. »

(*Opinions de Napoléon*, page 86.)

logne, soldat contre soldat, tandis qu'il n'a jamais régné plus belle union. »

Plusieurs membres discréditent ces bruits. Ils observent que le gouvernement ne trouve aucun obstacle à ses projets. Il n'y a point d'opposition.

L'Empereur. — « Je crois bien ! Il ne peut pas y en avoir.

Plusieurs membres. — « On est tranquille.

L'Empereur. — « Parce qu'on ne peut plus bouger !

Cambacérès. — « Les sortes de gens qui répandent ces bruits voudraient faire tomber l'indignation de Votre Majesté sur la ville de Paris. »

Code criminel.

Y aura-t-il des magistrats qui pourront tenir des assises dans un ou plusieurs tribunaux criminels de départemens ?

Treilhard, rapporteur, expose l'avis de la Commission et développe son système de préteurs ambulans.

Siméon. — « Les meilleures lois sont celles auxquelles on est accoutumé. Il faut qu'un capitaine connaisse ses soldats. Le président permanent conduira bien mieux le jury qu'un étranger qui ne connaît ni les localités, ni les mœurs. Le préteur inspirera plus d'effroi que de respect, on le regardera comme un homme pressé d'expédier son affaire. Il ne fera point cas de l'opinion. Je ne suis point pour une justice bottée.

Le Grand Juge. — « Ce sont les relations politiques du président permanent que je redoute plus que tout. »

Muraire préfère une institution qui existe et qui va bien.

Crétet. — « Le juge doit être regardé par abstraction comme l'opposant du jury. »

L'Empereur approuve cette opinion et dit en conséquence qu'il faut qu'un arrêt de la Cour de Cassation ou un règlement d'administration interdise aux juges de manger chez un défenseur.

« L'opinion publique n'a pas de sens commun en fait de tribunaux. Il faut donc un homme qui en impose, et ce ne peut pas être un homme de la localité. Il y a beaucoup de brigandage dans un département. Eh bien ! on y envoie un homme sévère et *vice versa*. Le plus grand moyen d'un gouvernement,

c'est la justice. Si l'ordre judiciaire n'est pas dans la main du gouvernement, il faut des actes arbitraires.

« Il faut les choisir dans le tribunal de Cassation, qui jouit déjà d'une considération nationale. Nous n'avons point de justice criminelle en France; la preuve, c'est qu'il nous faut des tribunaux spéciaux. Quand il n'y aura que trente préteurs, ils seront connus du gouvernement, et on choisira chaque fois l'homme propre au pays. Je voudrais qu'on pût y envoyer des conseillers d'État, section de législation.

Cambacérès. — « La source de tant de maux et de tergiversations est dans le système. Si j'avais cru que cela dût nous mener à la justice ambulante, je me serais opposé au jury. Les présidens se sont tous bien conduits; il n'y en a pas qui mérite de reproches, pas un seul.

L'Empereur. — « Tous, ils ont laissé saper les bases de l'État. Voulez-vous les parlemens?

Cambacérès. — « Oui!

Le Grand Juge. — « C'est le seul moyen. »

Target consulté développe avec beaucoup d'éloquence le projet de la Commission. Il relève l'avantage de la centraliser.

Regnaud déplore la perte de la distinction des rangs. Le juge a perdu sa considération en se familiarisant. Le juge n'impose point au jury, tandis qu'au contraire l'avocat a la plus grande influence.

Le Grand Juge défend les présidens. Il attaque vigoureusement le projet. « C'est substituer l'incertain au certain. La France est fatiguée de tous les changemens. Si nous avions table rase et qu'il fallût choisir, à la bonne heure; vous pourriez hésiter, discuter. Mais quand l'institution marche, pourquoi la renverser sur la seule espérance d'en établir une meilleure?

Cambacérès. — « Vous n'accoutumerez jamais les Français à voir rendre la justice criminelle par un seul homme. Vous ne recueillerez aucun avantage et vous aurez le grand inconvénient d'avoir innové quand il faut stabiliser. »

Aux voix : In statu quo.

Saint-Cloud, 24 vendémiaire an XIII (16 octobre 1804),
la séance s'ouvre à 7 h. 1/2 du matin.

Convocation du Corps législatif.

Le Corps législatif sera convoqué pour assister à la cérémonie du couronnement. Ce ne sera point l'ouverture de la session.

Proclamation.

Une proclamation doit annoncer que la cérémonie du couronnement est fixée au 18 brumaire et y appelle tous ceux qui ont droit d'y assister. L'Empereur observe que les lettres closes ne peuvent renfermer que des invitations et non des ordres, sans quoi tous les services seraient désorganisés.

Préséance.

L'Empereur demande à M. de Ségur s'il est vrai qu'il se soit élevé des difficultés entre le Conseil d'État et le Corps législatif pour la place au couronnement.

Ségur. — « Le Conseil d'État avait toujours servi d'escorte au Premier Consul. Maintenant que l'Empereur est environné des grands dignitaires, de ses ministres et de ses chefs militaires, la place du Conseil d'État s'est établie naturellement vis-à-vis du Sénat. C'est là contre que le Corps législatif croit avoir le droit de réclamer comme corps constitué de l'État.

L'Empereur. — « Le Corps législatif réclamera toujours. Il faut trouver moyen d'arranger cela.

Ségur. — « Il n'y en a qu'un. C'est de mettre le Conseil d'État des deux côtés sur les gradins du trône.

L'Empereur. — « Oui, de tous côtés, tout autour au pied du trône.

Fourcroy. — « Comme cela, tout le monde sera content.

Defermon. — « C'est la place que nous aimons le plus. »

L'Empereur demande l'avis de l'Archi-Trésorier.

Lebrun dit que c'est fort bien, parce que les membres du Corps législatif sont les représentans de la nation.

L'EMPEREUR. — « Nous sommes tous les représentans de la nation. Le premier représentant de la nation, c'est l'Empereur.

« L'Empereur, le Sénat, le Conseil, le Corps législatif et le Tribunat composent toute la machine gouvernementale. Ensemble ils peuvent faire tout ce qu'ils veulent. Ils représentent la nation. L'Empereur, qui est le chef de tous, est héréditaire parce qu'il faut choisir entre les inconvéniens et qu'il y a moins d'inconvéniens à ce qu'il soit héréditaire qu'électif, sans quoi, il serait électif.

LE GRAND JUGE. — « Dès 89, on appelait le Roi le *représentant héréditaire.*]

L'ARCHI-TRÉSORIER. — « Proprement, les représentans de la nation sont ceux qu'elle a choisis, ses mandataires.

L'EMPEREUR. — « Bah! Ce sont des idées de 89!

L'ARCHI-TRÉSORIER. — « Non, sire, ce sont des idées de tous les temps.

BÉRENGER. — « L'Assemblée Constituante était composée de représentans du peuple; mais ces mandataires mirent bientôt leurs mandats de côté et se firent souverains. »

L'EMPEREUR demande à M. Regnaud son avis sur le sacre.

REGNAUD. — « J'ai déjà énoncé mon opinion sur ce sujet. Ce qui me répugne, c'est l'idée de voir l'Empereur s'humilier, se prosterner.

(*Murmures. Plusieurs voix :* Devant Dieu!)

L'EMPEREUR. — « Ah! devant l'autel! C'est plus important que vous ne croyez, surtout pour toutes les puissances, et aussi pour l'intérieur.

REGNAUD. — « Pour les nouveaux départemens peut-être.

L'EMPEREUR. — « Pour toute la France et pour toute l'Europe. Ce n'est pas que l'on croie par là consacrer le droit de la naissance. On ne croit plus que c'est Dieu et la naissance qui donnent les trônes; nous croyons, nous, que c'est Dieu et les hommes. »

LACUÉE se récrie sur les prétentions de la Cour de Rome.

L'EMPEREUR. — « Le Pape ne demande point à donner la couronne; il demande, s'il ne la donne point, qu'aucun autre ne la donne.

LACUÉE. — « Il veut rétablir le droit que nul autre que lui ne peut disposer des couronnes.

L'EMPEREUR. — « Non. La Cour de Rome dit : « Vous voulez

faire venir le Pape? Fort bien, mais qu'en voulez-vous faire? Ce n'est pas pour en faire un spectateur. S'il ne la donne pas, au moins qu'aucun autre ne la donne. » C'est assez juste. J'arriverai avec la couronne, je la mettrai sur l'autel, le Pape ou, s'il ne vient pas, celui qui le représentera la bénira, et je la remettrai sur ma tête. »

Corps des avocats.

L'Empereur n'est point satisfait de l'arrêté pris pendant son absence sur la discipline des avocats. Il s'étend très au long sur les inconvéniens de l'indépendance des avocats. Il répète ce qu'il a déjà dit dans d'autres séances sur l'influence de l'avocat sur les jurés qui sont le plus souvent leurs cliens, ont intérêt à les ménager et sont accoutumés à regarder leurs paroles comme articles de foi. « Dans tous les tribunaux, ce sont les avocats qui dirigent la discussion. Dans aucun tribunal de France, vous n'avez un homme de courage et de tête comme M. Hémart; eh bien! c'est toujours par les avocats qu'est posée la majeure. »

Il veut que les avocats soient soumis au Grand Juge et puissent être destitués ou interdits par lui.

Cambacérès, Treilhard et Lebrun plaident pour l'indépendance des avocats.

Berlier dit qu'avec le gouvernement actuel, on ne pourrait craindre aucun abus de cette mesure, qui est peut-être nécessaire pour les circonstances; mais il croit que, par la suite, elle pourrait avoir des conséquences funestes et devenir une arme fatale dans les mains d'un gouvernement malintentionné. Il demande qu'elle ne soit établie que pour dix ans.

Lebrun témoigne aussi son effroi sur les suites d'une telle mesure. Il dit qu'il est trop ami de la liberté et de la propriété pour tout concentrer en une seule main.

L'Empereur se récrie beaucoup sur la faiblesse de l'ordre judiciaire. « Il n'y a point d'ordre judiciaire en France. C'est à qui la perdra. Autrefois, n'avez-vous pas vu le duc de Richelieu revêtu de dignités, de faveurs, de richesses, et même couvert de gloire, ne l'avez-vous pas vu traîner devant les tribunaux? Aujourd'hui tel homme s'est couvert de crimes qui font frémir la nature, eh bien! parce qu'il est général, personne n'ose l'attaquer. Un homme puissant et riche ne sera jamais jugé. »

Le Grand Électeur présente au serment M. Goyon de Matignon, auditeur à la section de la Guerre.

Saint-Cloud, 1er brumaire an XIII (23 octobre 1804),
la séance s'ouvre à 8 heures du matin.

Diminution des frais de justice.

TREILHARD, rapporteur, propose de remplacer les huissiers par des gendarmes pour porter les assignations. Les huissiers ne s'acquittent point de leur emploi et se font payer un prix exorbitant.

RÉAL et LACUÉE observent que la gendarmerie est déjà trop peu nombreuse, qu'il faudra augmenter son traitement, que cela la distraira de son service, etc.

CAMBACÉRÈS propose de la faire agir concurremment avec les huissiers.

LE GRAND JUGE objecte que les huissiers dépendent uniquement des tribunaux, tandis que les gendarmes resteraient encore sous la dépendance de leurs chefs naturels.

CAMBACÉRÈS propose que les mêmes huissiers exploitent pour tous les tribunaux civils et criminels du même arrondissement.

L'EMPEREUR. — « Il ne sera accordé aux huissiers aucun frais de déplacement.

(*Adopté.*)

CAMBACÉRÈS. — « Vous ne ferez point marcher un homme sans le payer.

L'EMPEREUR. — « Nous n'avons point d'argent.

CAMBACÉRÈS. — « La justice est la première dette du gouvernement. »

Postes.

LAVALETTE, directeur général des Postes, demande le privilège exclusif.

L'EMPEREUR dit que les Postes coûtent un million à l'État et que, l'année prochaine, il en faudra trois pour les soutenir.

CAMBACÉRÈS prohibe les relais.

SÉGUR. — « Deux moyens : liberté entière comme en Angleterre ou privilège exclusif.

L'Empereur. — « Il faut obliger les diligences à se servir des chevaux de la poste au moins sur les dix routes principales. »

Regnaud se plaint que la poste aux lettres ne se sert point des chevaux de la poste. On ne s'en sert qu'en les payant vingt-cinq sous.

Lavalette. — « Trois services : grande malle pour la poste, petite malle pour l'entreprise, service à cheval. » Il se plaint que les poids énormes des diligences tuent tous les chevaux. Un cheval qui fait leur service est tué au bout de six mois, et c'est l'administration qui les paie.

Paris, 27 frimaire an XIII (18 décembre 1804).

Conscription.

Lacuée lit le projet. A l'article 44, il observe que la 1re partie (les suppléans pris dans la commune), inscrite par ordre de Sa Majesté, a éprouvé la plus grande opposition à la discussion de la section. C'est anéantir les suppléans.

Petiet croit qu'il suffirait d'exiger que le suppléé présentât un homme de telle mesure, bien constitué.

Lacuée demande la liberté de prendre dans l'arrondissement.

L'Empereur. — « Nous voulons avoir de bons paysans, c'est là ce qui fait la force des armées, et non des garçons perruquiers qui sont accoutumés à se traîner dans la boue des villes. »

Defermon et Bérenger observent que l'opinion est absolument contraire à la conscription, que c'est un impôt qu'il faut rendre léger.

L'Empereur. — « Nous avons aux armées un tas de canailles qui désertent à l'ennemi aussitôt qu'ils sont arrivés, ce qu'on n'avait jamais vu autrefois. J'aime encore mieux les exemptions et les privilèges. Le mode de remplacement est ridicule.

Bérenger. — « Si le remplacement n'a pas eu lieu, c'est à cause des difficultés.

L'Empereur. — « Il n'y en avait point.

Bérenger. — « Il y a eu de grands désordres.

L'Empereur. — « Sans doute, c'est une chose dure que la conscription, mais il n'y a pas de bien dans le monde. Tout est

relatif. C'est une des conséquences de l'ordre social. Toutes les Puissances de l'Europe l'ont, la Prusse, l'Autriche, la Russie l'ont; et l'Angleterre, n'est-ce pas bien pis encore? Il n'en faut point faire ou la bien faire. »

Dumas borne le remplacement au canton, c'est le rendre plus proportionnel et plus égal.

Bérenger. — « Tel canton ne trouvera point de remplaçans.

L'Empereur. — « Eh bien! il marchera! C'est une loi de rigueur. Il vaut mieux suivre la conscription sous l'aigle français que sous l'aigle prussien ou allemand.

«... Ajoutez, si vous voulez, que le remplaçant sera accepté quand il sera lié ou remplacé par un lien quelconque. Si un homme de Paris m'offre pour le remplacer un fermier qu'il a en Provence, je l'accepterai. Nous avons été forcés d'en réformer dix mille après les avoir habillés et nourris pendant un an, parce que c'était la canaille des villes.

Bérenger. — « La conscription a déjà été gâtée l'année dernière par le mode d'exécution.

Lacuée. — « Il y a des communes où il ne se trouve que deux ou trois remplaçans. »

Siméon se récrie sur la disposition de l'article qui exclut du remplacement celui qui a été traduit à la police correctionnelle. Il demande qu'au moins on mette *condamné*.

Lacuée (article 49) demande que le remplacé adopté ne soit garant de son suppléant que pendant un an.

L'Empereur. — « Deux ans, ce n'est pas trop. Je pars du principe qu'il faut que chacun serve. Il faut que le suppléant soit un homme sûr. Quand on fournira l'enfant de son fermier, on en sera sûr. »

Lacuée propose d'excepter de la conscription les colons réfugiés.

(Renvoyé aux sections de Guerre et de Marine.)

Calendrier.

Fourcroy lit le projet de décret.

Il sera institué une fête onze jours après le solstice d'hiver, en mémoire du couronnement, pour resserrer les liens des familles, et entretenir par des vœux réciproques l'harmonie entre tous les Français.

Paris, 8 nivôse an XIII (29 décembre 1804).

Loi sur les douanes.

L'Empereur. — « L'exportation des grains n'est pas l'objet de la loi. La détermination en varie à chaque instant. Voilà par exemple l'Espagne qui est dans le malheur. Elle vient de déclarer la guerre. Elle dit : « Je suis votre alliée, je ne tiens au monde que par vous, par les Pyrénées, vous ne pouvez pas m'abandonner. Dans un autre cas, je vous aiderai ; je vous aide encore par mes laines. » Il faut nourrir l'Espagne, mais, si le blé devenait plus rare, je dirais au roi d'Espagne : « Vous êtes fort aimable, mais moi je suis égoïste, parce que quand on a trente millions d'estomacs à contenter, il est permis de l'être.

« Aujourd'hui, voilà le Hanovre qui meurt de faim, il faut bien le nourrir, et la Suisse qui est une province qui a toujours dépendu de vous. C'est pour cela qu'il faut que le gouvernement gouverne. Que celui qui a des variations d'hypothèses puisse les expliquer. Au lieu que la loi suit toujours la même route ; c'est comme la lune que l'Éternel a placée une fois à une certaine distance de la terre et lui a indiqué son chemin pour toujours.

« On a prohibé les nankins parce qu'on a su que la Compagnie anglaise en ayant une grande quantité voulait les vendre à la Compagnie danoise pour les faire entrer en France.

« Les douanes étaient estimées dans le budget vingt-sept millions, elles en ont produit quarante-cinq. L'enregistrement en a produit aussi vingt de plus. »

Paris, 27 nivôse an XIII (17 janvier (1805).

Budget.

an IX.	539 millions
an X.	500 millions
an XI.	684 millions et demi
an XII.	762 millions
an XIII.	681 millions

Loi sur les finances.

L'Empereur. — « Il faut considérer cette année et l'année passée comme les plus fortes, parce que je tiens mes armées comme si j'avais la guerre à la fois avec la mer et le continent. Je puis la faire aujourd'hui à l'Autriche, la Prusse et la Russie ensemble. Je suis mieux monté que je ne l'étais à l'époque de la paix d'Amiens. J'ai jeté trente millions dans la rivière l'année passée; j'en jetterai encore autant cette année, ou plutôt ce n'est pas jeté dans la rivière, puisqu'ils ne sortent pas de France, mais ils sont sacrifiés, et alors je ne crains rien. J'ai dans mes magasins de quoi équiper vingt mille hommes d'ici à demain sans lever un centime de plus; c'est pour cela que je n'ai pas la guerre, parce que tout le monde sait mon compte et que je ne le cache pas. Je ne demande que mes trente mille conscrits, et avec cela je suis content. Si les affaires d'Italie ne s'arrangent pas, j'y arrive en dix jours. Je suis sur leurs frontières avant qu'ils aient acheté leurs chevaux de cavalerie, et s'ils les achètent, je fais la guerre et je les attaque. Mais je n'en lèverai point un centime de plus. Le laboureur n'en poussera pas moins sa charrue. Cela vaut mieux que de sonner le tocsin et d'afficher le danger de la patrie sur tous les clochers. »

Paris, 16 pluviôse an XIII (5 février 1805).

Loi sur les jeux.

Bigot de Préameneu, rapporteur, lit le projet : Maisons de jeux de hasard défendues.

Réal souhaite que le projet puisse réussir, mais il en doute. On jouera toujours.

L'Empereur. — « De ce qu'on assassine sur tous les chemins, s'ensuit-il qu'il faut donner privilège pour assassiner? Le gouvernement tolère les jeux. Il y a des villes où les commissaires de police en font des spéculations honteuses. Tout cela se fait en mon nom, et mon nom en est déshonoré. C'est comme les filles, c'est affreux! Les filles ne devraient point être souffertes dans les rues. La jeunesse ne peut pas se promener sans être attaquée

et entraînée au mal. La police ne devrait pas souffrir un tel scandale. Un jeune homme de seize ans, de bonne famille, ne peut pas sortir de chez ses parens sans risque d'être pris au collet et conduit en mauvais lieu. Tous les philosophes avec leurs beaux principes nous diront que c'est nécessaire. Je ne vous demande pas d'empêcher ces femmes d'avoir une mauvaise vie, je ne vous demande pas de refréner le libertinage ; je vous demande qu'un jeune homme bien élevé et qui a de bonnes habitudes puisse se promener sans être violenté. Qu'elles l'appellent par la fenêtre, à la bonne heure ; s'il entre, c'est qu'il le veut bien. Mais je les vois tous les jours dans les rues ; elles y sont en faction.

« Il faudrait que toute femme qu'on arrête dans les rues à raccrocher fût condamnée à six mois de prison et de travail.

Réal. — « Il n'y a déjà pas assez de prisons.

L'Empereur. — « Il faut les établir en province dans quelques grands couvens où on les contiendra mieux qu'à Paris. Sûrement vous n'aurez pas moins de libertinage, mais au moins vous ne craindrez pas qu'un jeune homme qui quitte son précepteur et ne connaît pas le monde, soit au premier pas entraîné dans le vice.

Réal. — « Je demanderai à Votre Majesté de faire les établissemens avant de rendre la loi. »

Jeux.

Bigot de Préameneu, rapporteur : Défendu de tenir des maisons de jeux de hasard.

L'Empereur. — « En province, dans les grandes villes, il y a dans tous les théâtres des roulettes où les jeunes gens se perdent. »

Plusieurs difficultés s'élèvent sur la détermination des jeux de hasard. Quelques conseillers opinent pour qu'on en fasse l'énumération. On leur observe que le lendemain tous les noms seront changés.

L'Empereur. — « Il faut mettre que tout jeu où on peut perdre dans la soirée plus de deux louis est défendu. »

Réal observe qu'il n'y a pas de jeu où on ne puisse perdre plus de deux louis. Le loto, le domino seront des jeux de hasard.

L'Empereur. — « Il ne faut pas se faire tant de difficultés.

Mettez : *les maisons de jeux.* Personne de nous ne saura les définir, mais tout le monde les distinguera.

Regnaud. — « Quand on pense qu'il y a à Paris une maison où on peut aller jouer en masque ! Le caissier, l'homme public, le père de famille, la femme mariée, vont sous le masque, à l'abri de toute honte, jouer leurs fonds ou ruiner leur famille ! C'est chez Carchy. Il ne devrait pas y avoir de bals masqués ailleurs qu'à l'Opéra. »

Police de l'imprimerie.

L'Empereur. — « Il existe des moyens d'arrêter un ouvrage capable de faire du mal, mais il n'existe pas de droit, il faut se jeter dans un arbitraire affreux. Cela va bien en administration, mais l'administration n'est pas fondée sur la loi. »

Saint-Cloud, 5 germinal an XIII (26 mars 1805) (1),
10 heures du matin.

Forces départementales formées des conscrits de réserve.

Lacuée rapporteur.

L'Empereur. — « Nous n'avons que seize mille gendarmes point suffisans, et cependant trop nombreux. Il faut une force qui ne soit que force. Un jeune homme de dix-huit ans, dès qu'il a des bras et des jambes, pourra s'en servir !... » La gendarmerie réduite à huit mille hommes. Économie. Nécessité de donner une force aux préfets... « Elle représentera dans l'ordre politique la garde nationale. Ce sera la garde d'honneur des préfets. Chaque préfet aura cent vingt hommes, chaque sous-préfet quarante. Plus de troupes dans l'intérieur de la France. On vendra tous ces couvens, bâtimens qui ruinent le ministère de la Guerre en réparations. En cinq jours, on pourrait réunir quatre à cinq mille hommes.. C'est organiser l'armée de réserve. Une augmentation de dix-huit mille hommes qui ne gêne pas la population, puisqu'ils ne sortent pas du département. Ce n'est

(1) Tous ces comptes rendus ne portent que les dates du calendrier républicain. Celle-ci doit être erronée, car le 5 germinal l'Empereur se trouvait à la Malmaison. Je crois qu'il faut lire *8 germinal.*

pas comme s'ils tenaient à un corps qui serait aujourd'hui dans le royaume de Naples, demain dans le Hanovre. »

Regnaud approuve, mais les villes seront fâchées de perdre les troupes, c'est la consommation de leurs produits.

L'Empereur. — « Nous n'avons point de troupes pour boire le vin des marchands. On entretient quatre fois plus de logemens qu'il n'y a de troupes. Il y a une garde de Paris. Tout ce qui se commet de vols, ils y entrent pour quelque chose. Chaque département enverra deux hommes pour la Garde de Paris. »

Mounier et Regnaud observent que ce sera une grande charge pour cette année.

L'Empereur. — « Messieurs, combien Dieu a-t-il mis pour faire le monde? Sept jours. Eh bien! vous mettrez sept ans.

Montalivet. — « On peut populariser l'institution en affranchissant les citoyens du service de la Garde nationale.

Réal. — « Point d'inconvéniens à la supprimer dans les campagnes. »

Defermon observe que dans les temps de trouble, les gens du pays se divisant en partis, les étrangers sont les seuls qui puissent rétablir la paix.

Réal. — « Les prisons ne sont point gardées. »

Aux voix : Adopté.

Bataillons de l'armée de réserve. Les octrois et les quatre centimes. Poudres et salpêtres.

Frères ignorantins pour les écoles d'instruction.

Rejeté par la section de l'Intérieur comme retour dangereux aux corporations.

Cambacérès croit l'établissement utile.

Mounier et Berlier s'y opposent comme inutile et dangereux.

Cambacérès parle pour.

Regnaud lit les statuts.

L'Empereur. — « Les statuts ne peuvent être adoptés, mais avons-nous une instruction publique? Non. Les Lycées sont remplis de femmes. Nous avons tous été jeunes et nous savons que c'est une fort mauvaise compagnie dans les collèges. Ceux qui arrivent là n'ont point fait de carrières autrefois. On n'a vu

jusqu'ici de bons enseignemens que dans les corps ecclésiastiques. Je préfère voir les enfans d'un village entre les mains d'un homme qui ne sait que son catéchisme et dont je connais les principes, que d'un quart de savant qui n'a point de base pour sa morale et point d'idée fixe. La religion est la vaccine de l'imagination, elle la préserve de toutes les croyances dangereuses et absurdes. Un frère ignorantin suffit pour dire à l'homme du peuple : « Cette vie est un passage... »

« Si vous ôtez la foi au peuple, vous n'avez que des voleurs de grand chemin.

« Sous le rapport politique, vous les surveillerez, vous aurez la direction dans la main.

« Vous ne pouvez pas dire au peuple qu'il y a une autre lumière que celle de la religion, celle de la raison naturelle... Au lieu que vous avez de petits coqs de village qui viennent on ne sait d'où, qui font ici un petit certificat faux et perdent la génération. Vous n'aurez point de solidité dans l'État si vous ne donnez pas de morale au peuple, et point sans religion. On a voulu y suppléer, le Père Girard, etc., en vain ! »

Décider que l'instruction de la première classe sera confiée aux ministres du culte.

MOUNIER et RÉAL. — « L'instruction religieuse séparée.

SÉGUR. — « Il faut au peuple une instruction positive. »

TREILHARD regarde les vœux comme contraires à la raison et à la liberté naturelle.

Saint-Cloud, 30 messidor an XIII (19 juillet 1805), la séance est ouverte à onze heures.

Droits féodaux en Piémont.

L'EMPEREUR est d'avis de publier simplement les lois de l'Empire pour éviter les bigarrures de législation. Pour le duché de Parme, autre code, mais il n'est pas réuni à la France, et quand il le serait...

« La Révolution qui a supprimé les droits féodaux est une espèce de jubilé... Ils m'ont dit qu'ils n'ont même pas besoin de distinction. Ils sont bien plus français que les départemens du Rhin, qui sont tous allemands. Le Piémont et la France sont enfans des Romains. »

MOUNIER expose les motifs de son arrêté. Tout droit féodal gênant l'agriculture, on a cru devoir les supprimer.

L'EMPEREUR. — « Vous ne me proposez pas d'être juste.

MOUNIER. — « Le plus possible, sire.

L'EMPEREUR. — « Je n'entends pas ça. Je ne sais pas ce que c'est qu'une femme qui a le plus possible d'honneur. Elle a couché avec son amoureux ou elle n'y a point couché. La justice est comme l'honneur.

C'est une île escarpée et sans bords
On n'y peut plus rentrer quand on en est dehors.

« Je ne connais point de demi-justice, et puis ce serait trop soumettre à l'analyse ce qui s'est passé en France. Je ne dis pas que ce qui s'est passé en France est juste, je dis que c'est un jubilé qu'on appelle une révolution.

DEFERMON. — « Le point de fait n'était pas contesté.

DUCHATEL. — « Les rentes et les droits féodaux ne se paient pas plus en Piémont qu'en France. Les communes ont dit : « Si vous nous faites payer à nos seigneurs, nous ne paierons que les contributions au fisc. »

L'EMPEREUR. — « Ce qui s'est passé en France n'est pas si ancien qu'on ne puisse y revenir. Vous allez donner de l'inquiétude à tous les acquéreurs de domaines nationaux. Il faut que ce soit comme en France ; je ne puis pas faire autrement en Piémont et à Parme sans dire qu'on a mal fait en France. Or cela ne me regarde pas. Je dis : C'est un jubilé. L'ordre social a été renversé, le Roi a été guillotiné qui était le sommet de la législation. Si veut le Roi, si veut la loi ; c'est un ancien axiome en France. Tout a été bouleversé. Il ne faut pas deux législations. Vous ne pouvez pas revenir sur ce qui s'est fait. Il faut que tous les pays réunis soient comme la France, et si vous réunissez jusqu'aux Colonnes d'Hercule et jusqu'au Kamtchatka, il faut que les lois de la France s'y étendent. Et c'est la cause des petits que je plaide, les autres ont toujours de bons dîners, de bons salons qui plaident pour eux. A moins que vous ne vouliez abolir le jubilé, alors dites-moi-le, je saurai bien donner aux voiles du vaisseau une autre direction, et nous voguerons en sens contraire.

« La Constituante a violé la justice civile, mais elle l'a violée en tous points. Elle a attaqué toute propriété en attaquant

la souveraineté. La Convention a été moins coupable, elle n'a été que conséquente, et puis elle a sauvé la patrie. Moi, je suis un peu conventionnel, parce que c'est là qu'a commencé ma carrière. Qu'est-ce qui a fait périr le Roi? Ce n'est pas la Convention, ce sont les Girondins et les journaux de Brissot qui lui ont ôté toute considération. Enfin, sous la Convention, on ne pendait pas dans les rues; il y avait des tribunaux, injustes, atroces, et dont je suis bien loin de faire l'éloge, mais sous la Constituante, on baissait une lanterne et on y accrochait un homme. C'est là la subversion de tout ordre social.

« Si je fais encore des conquêtes, je m'empare du quart du bien de ceux qui ont plus de dix milles livres de rente, comme faisaient les anciens Lombards, les Francs; car il est injuste que ceux qui se cassent bras et jambes n'aient rien, tandis que d'autres mangent des blancs de poulet. »

L'enregistreur de ces rapports ne s'est pas préoccupé, comme on le voit, de faire parler l'Empereur avec noblesse; il a simplement écrit ce qu'il a entendu. Napoléon ne pouvait s'exprimer comme L'Hospital, Lamoignon ou d'Aguesseau. Au début de l'Empire, il n'avait que trente-cinq ans, et son langage, imprégné de l'égalité jacobine, n'avait pas encore complètement endossé la majesté impériale. Il resta d'ailleurs jusqu'à la fin spontané et familier dans son Conseil d'État. Il y discourait abondamment, monologuait avec des éclats de voix, des apostrophes, quelquefois même des accès de nervosité poussés jusqu'aux larmes, donnant libre cours à ses haines et à ses colères, « répandant par tourbillons de la flamme et de la fumée. » En parcourant les notes ci-dessus, en écoutant ce débit haché, ces objections vives, ces grondemens et ces bourrasques, le lecteur songera peut-être à la réflexion de Cormenin : « S'il n'y a guère de héros pour son valet de chambre, il n'y a guère plus d'orateur pour le sténographe. » A moins qu'il n'estime, avec Pascal, que « la vraie éloquence se moque de l'éloquence. »

ALFRED MARQUISET.

L'ART ROMAIN

DU XVII[e] SIÈCLE

II[1]

LA FIN DE CET ART

I. — LES SCULPTEURS : LE BERNIN. — L'ALGARDE

Jamais en Italie on n'a autant sculpté que dans la période qui nous occupe. Vers le milieu du XVI[e] siècle la sculpture, pour s'être faite trop sensuelle entre les mains de Cellini, de Sansovino, de l'Ammanati, avait perdu la faveur des papes de la Contre-Réforme, mais l'âge nouveau du XVII[e] siècle n'a plus le même puritanisme, et la sculpture lui plaît tout particulièrement parce que, plus que la peinture, elle se prête aux grands effets décoratifs et à la somptuosité que l'on rêve désormais pour les églises et les palais.

En sculpture, plus encore qu'en architecture, un homme a dominé cet âge, le Bernin. Le Bernin est né à Naples, mais il appartenait à une famille de sculpteurs florentins, et il n'avait pas encore dix ans lorsque son père fut appelé à Rome, à la Cour pontificale. Il se rattache ainsi à Florence par les traditions de sa famille et à Rome par son éducation.

Quand il commence à travailler il est encore trop jeune pour être distingué par le Pape, et recevoir d'importantes commandes pour les églises; il débute au service d'un grand seigneur, le

(1) Voyez la *Revue* du 15 mars 1912.

cardinal Scipion Borghèse, ce passionné amateur d'art qui enrichissait de trésors antiques et d'œuvres modernes sa belle Villa du Pincio. C'est pour lui que le Bernin fait ces œuvres si empreintes de souvenirs classiques, soit par le sujet, soit par la manière de le traiter : le *Pluton enlevant Proserpine* et l'*Apollon poursuivant Daphné*. Par de telles œuvres le Bernin mettait définitivement fin à l'âge de la Contre-Réforme, et faisait renaître cette joie qui semblait avoir disparu de Rome depuis un demi-siècle. Là plus de pensée, surtout plus de pensée chrétienne, la seule volonté de plaire et de charmer les yeux par la beauté des formes. C'est pour un instant tout le programme de la Renaissance qui réapparaît comme au temps de Léon X.

L'occasion que le cardinal Scipion Borghèse lui offrait de sculpter la nudité de la femme, le Bernin la retrouva rarement au cours de sa vie qui fut toute consacrée au service des papes et à des œuvres religieuses. Une fois pourtant, mettant à profit la courte disgrâce qui le frappa au début du pontificat d'Innocent X, il fit pour lui-même, pour le plaisir de ses yeux et de son âme d'artiste, une statue nue, la *Vérité* découverte par le Temps. Un quart de siècle séparait cette œuvre de la Proserpine et de la Daphné, et cette science qu'il augmentait sans cesse au prix d'un infatigable labeur lui permit de se libérer des souvenirs antiques et de créer une œuvre toute personnelle, toute frémissante de vie, une de ces œuvres qui ont offert à l'art un modèle dont on ne s'est guère écarté jusqu'à nos jours. L'artiste, c'est l'homme qui, plus que tous les autres, sait voir, aimer et comprendre la beauté de la vie, qui peut lutter avec la nature, et dans son marbre faire revivre un être de chair, un être mobile et sensible, tel que Dieu l'a créé pour notre amour.

Michel-Ange, génie peu féminin, sculptait en savant et non en amoureux. Le Bernin qui voyait bien que là était le point essentiel qui le distinguait de ce maître, le point sur lequel il pouvait se vanter de quelque avantage, disait que « Michel-Ange n'avait pas eu le talent de faire paraître les figures de chair, qu'elles n'étaient belles et considérables que pour l'anatomie. »

Quelques années après la *Vérité*, il voulut encore donner la vie à un beau corps de femme, en sculptant toute nue la *Justice* sur la tombe du pape Alexandre VII, mais c'était trop de hardiesse et, malgré la sympathie que l'on avait pour lui, la Cour pontificale s'émut et il fut obligé de couvrir d'un voile de métal

la nudité dont il avait si amoureusement chanté la beauté.

Si le Bernin ne sculpta pas d'autres figures de femmes nues, il saisit toutes les occasions de montrer quelques parties du corps, une jambe, un bras, une poitrine, et lorsqu'il représente une figure voilée, il excelle par ses draperies à révéler les formes du corps. Nulle part, dans l'œuvre d'aucun sculpteur, on ne trouve une plus délicieuse galerie de beautés féminines.

Je marque ce caractère de l'art du Bernin, car ce fut le premier qui apparut dans son œuvre, et il en resta toujours un des traits essentiels. Mais, à côté de ce caractère, il en est un autre non moins notable et fort différent, le sentiment religieux. Le Bernin a passé sa vie à travailler pour les églises, et il eut une âme chrétienne. Sa sensibilité, son féminisme même, convenaient bien à cet art du XVIIe siècle qui eut tant de tendresse, et qui voulut par-dessus tout séduire les fidèles en s'adressant à leur cœur. L'œuvre du Bernin tient une place de premier ordre dans l'art chrétien. Il fut le peintre de l'amour divin et des extases, le peintre de ces âmes tendues vers des émotions surnaturelles.

Sa première œuvre chrétienne fut la statue de Sainte Bibiane, dont le brûlant regard tourné vers le ciel est l'annonce de ces expressions de mystique amour qui vont le passionner et dans lesquelles il sera inimitable. Très simple d'attitude, sans ces exagérations de mouvemens, d'agitations fébriles qui plus tard tordront ses figures, cette jeune sainte, semblable à une statue grecque, avec la sensibilité d'une âme chrétienne, est un des plus parfaits modèles de l'art du XVIIe siècle.

Ce sont ensuite, non plus seulement des statues isolées, mais des groupes, qui permettent au Bernin d'exprimer plus fortement une vie ardente. C'est, à Saint-Pierre in Montorio, le groupe représentant l'*Évanouissement de saint François* que soutiennent des anges, c'est *la Madeleine prosternée aux pieds du Christ*, dans la chapelle Allaleona, deux œuvres qui rivalisent avec les scènes les plus émouvantes de la peinture; c'est enfin l'*Extase de sainte Thérèse*, qui, à juste titre, est restée l'œuvre la plus populaire du maître, celle qu'il faut tenir pour la plus significative de son talent. Pour comprendre cette œuvre, parfois si inintelligemment critiquée, il suffit, comme commentaire, de se rappeler les paroles par lesquelles sainte Thérèse elle-même a décrit les extases que le ciseau du Bernin a tenté de faire revivre devant nos yeux. « Il a plu parfois à Notre-Seigneur,

dit-elle, que j'aie un ange à mes côtés, dans une forme corporelle. Il était petit, d'une merveilleuse beauté et son visage étincelait de lumière. Cet ange avait en la main un dard qui était d'or. Il me sembla qu'il l'enfonça diverses fois dans mon cœur, et toutes les fois qu'il l'en retirait, il m'arrachait les entrailles, et me laissait toute brûlante d'un si grand amour de Dieu que la violence de ce feu me faisait pousser des gémissemens mêlés d'une si extrême joie que je ne pouvais désirer d'être délivrée de cette douleur délicieuse (1). »

La dernière œuvre du Bernin est digne de la Sainte Thérèse, c'est la *Beata Albertoni*, représentée sur son lit de mort, les mains crispées sur son cœur malade dont elle voudrait comprimer les battemens qui l'étouffent; la tête renversée sans force, les yeux voilés, elle s'abandonne dans le calme des vierges quittant la terre pour rejoindre leur céleste époux.

Le Bernin a été un merveilleux peintre de ces âmes chrétiennes où dans une union si étroite vivent la souffrance et le bonheur, souffrance de la vie présente, bonheur de l'espérance des joies futures. Mais il a été surtout le poète de la joie, et pour la chanter il a évoqué tout particulièrement le charme et le sourire des petits enfans. Toutes ses œuvres en sont remplies et comme encadrées; citer ses figures d'enfans, ce serait pour ainsi dire les énumérer toutes : c'est à Saint-Pierre, le maître-autel, le monument de la chaire, les niches des pylones de la coupole, les piliers de la grande nef, les voûtes des nefs latérales, la tombe de la comtesse Mathilde; ailleurs, à Saint-André du Quirinal et dans ses églises de Castel Gandolfo et de l'Ariccia, partout, dans les voûtes, au-dessus des autels, c'est la même nuée d'anges descendant du ciel au milieu des rayons du soleil. Ses œuvres, comme sa maison, furent remplies par les enfans, et les onze enfans que lui donna sa charmante femme, qui était la plus grande beauté de la ville de Rome, lui fournirent toute sa vie d'inépuisables modèles de grâce et de jeunesse.

Le Bernin qui a sculpté si souvent des statues de saints représenta très rarement la Vierge. Par là il suit le mouvement de son siècle où le culte des saints tend à se substituer à celui de la Madone. Pour plaider la cause des âmes mortelles auprès

(1) Cette page admirable que je ne connaissais pas lorsque j'ai écrit mon livre sur le *Bernin* a été citée par M. Alfassa dans le numéro du 10 mars 1911 de la *Revue de l'Art ancien et moderne*, p. 282.

du Christ, la pensée chrétienne s'adresse aux saints qui, ayant connu comme nous les misères de la vie, semblent devoir être plus indulgens pour nos fautes et devenir de plus compatissans interprètes près du juge céleste. Il est intéressant de remarquer l'évolution qui eut lieu au cours des siècles dans la représentation des figures religieuses, et qui va, du Christ du XIIe siècle, aux Apôtres et aux Prophètes du XIIIe, aux Vierges du XVe et enfin aux Saints du XVIIe siècle.

Le Bernin n'a sculpté qu'une seule Madone, celle qui fut faite pour les Carmes de la rue de Vaugirard à Paris et qui est aujourd'hui à Notre-Dame. C'est dire avec quel intérêt nous devrions étudier, au lieu de la laisser dans l'oubli, une pièce si capitale dans l'œuvre du Maître.

Au Bernin, dans ses recherches d'un art si expressif et parfois si violemment dramatique, il fallait des moyens nouveaux, et il sut admirablement les trouver : il fallait représenter le mouvement, le geste instantané, la mobilité incessante de la vie : il fallait ces qualités qui sont les facultés maîtresses de l'artiste, la faculté d'observer et de retenir, de créer l'œuvre d'art sans être obligé d'avoir recours au moyen si facile, mais si faux de l'emploi du modèle, sans être obligé de lui demander une immobilité qui est la destruction même de toute vie et de toute expression naturelle. « Un homme n'est jamais aussi semblable à lui-même que lorsqu'il est en mouvement, » disait le Bernin qui, en sculptant le buste de Louis XIV, ne demanda jamais une pose immobile.

Ces recherches de mouvement vrai conduisirent le Bernin à créer une manière toute spéciale de traiter les draperies. Après les draperies mouillées si souvent employées par les Grecs, après les draperies disposées sur des mannequins qui furent adoptées par les sculpteurs florentins de la fin du XVe siècle, après les draperies collant sur la chair qu'affectionnait Michel-Ange pour mieux faire apparaître l'anatomie des corps, viennent les draperies du Bernin, qui renonce à tous ces moyens factices pour lutter avec la réalité elle-même et pour donner à nos yeux non seulement la sensation d'une véritable draperie, mais celle d'une draperie en mouvement. S'il échoua parfois dans ces recherches, s'il se laissa entraîner, par sa science, à une trop grande surcharge de plis, il eut de merveilleuses réussites, et il suffit de citer la *Sainte Bibiane*, les *Vertus* de l'Inscription

Barberini, la *Beata Albertoni* et surtout l'*Extase de Sainte Thérèse* et les deux Anges faits pour le Pont Saint-Ange.

Par de telles facultés de vision pénétrante et de fidèle mémoire, le Bernin devait être un grand maître dans l'art du portrait. Après la période du XVI[e] siècle où, par suite de l'idéalisme mis à la mode par Michel-Ange, on se désintéressa des traits particuliers de la nature, et où l'art du portrait était tombé dans un profond discrédit, le Bernin eut la gloire de le faire renaître, et, par des œuvres également précieuses par leur variété et leur beauté, par le buste si captivant dans sa simplicité de Costanza Buonarelli, par la figure si extraordinairement vivante et sensuelle du cardinal Scipion Borghèse, par le buste triomphal de Louis XIV, surtout par cette merveille incomparable d'observation aiguë qu'est le buste d'Innocent X, le Bernin a atteint des sommets que nul depuis lors n'a dépassés.

Vérité, fidélité à la nature, amour profond de la vie, tels sont les traits du génie de ce grand artiste que l'on a cependant pu accuser d'avoir créé un art factice et corrupteur.

Le Bernin a repris la tradition des plus grands naturalistes de l'art italien. Il n'a pas le décevant idéalisme qui parfois égare un Michel-Ange ou un Raphaël; il est un vrai fils de la nature, un amoureux de toutes les beautés créées, le véritable disciple du Corrège.

A côté du Bernin un autre sculpteur de génie, l'Algarde, créait, dans une forme et une pensée un peu différentes de la sienne, d'admirables chefs-d'œuvre.

Comme Michel-Ange, le Bernin n'aimait pas le bas-relief. La statue en ronde bosse lui paraissait préférable pour ses recherches de beauté. L'Algarde, qui appartient à l'école bolonaise et qui poursuit les traditions d'intellectualisme de cette école, fut au contraire le maître par excellence de cette forme de sculpture. En plein XVII[e] siècle il continue, peut-on dire, l'art de la Contre-Réforme, ajoutant toutefois à cet art la richesse, la somptuosité que réclamait l'âge nouveau.

L'Algarde reprend l'art de Ghiberti et de Donatello, cet art qui sur une surface de pierre ou de bronze, sans aucune ressource de couleur, uniquement par le travail du ciseau, par la saillie des surfaces, veut produire des effets de perspective, donner des aspects de nature vivante, et rivaliser avec toutes les ressources de la peinture. Cette entreprise était-elle possible? Ce n'est pas

avec des argumens *a priori* que l'on peut répondre. Le fait est là qui a justifié de telles recherches. Et s'il est vrai que le sculpteur n'a pas les mêmes ressources que les peintres, il est néanmoins certain qu'il lui est permis, dans une réelle mesure, de lutter avec eux et ne pas se borner à concevoir le bas-relief comme ne pouvant recevoir que des figures disposées sur un seul plan. Les anciens, les Grecs et les Romains, avaient déjà entrevu cette forme d'art, mais ils n'en avaient donné que de timides essais. Il était réservé aux maîtres florentins du xv[e] siècle de créer cette nouveauté, une des plus fécondes de l'histoire de l'art. L'Algarde continue leur œuvre et la perfectionne. Il ne se contente plus de petits bas-reliefs ciselés avec le soin et la finesse que permet l'outil des orfèvres, il aborde les compositions magistrales, et par de grands bas-reliefs sculptés, comme avec des peintures, il peut décorer les autels et les parois des églises.

Et il n'y a pas un reproche à faire à cet art dont toutes les visées sont légitimes. Pour en comprendre toute la puissance, il faut voir le bas-relief de l'*Attila* à Saint-Pierre, qui fut le modèle dont toute une école pendant longtemps s'inspira; il faut voir l'église de Sainte-Agnès où l'Algarde, aidé par ses élèves, notamment par Ercole Ferrata et Domenico Guidi, a conçu et réalisé cet admirable programme de décorer toute une église avec de grands tableaux de marbre. Combien ne devons-nous pas aimer un maître à l'enseignement duquel nous devons notre Puget!

L'Algarde n'eut pas à Rome les mêmes faveurs que le Bernin. C'étaient deux concurrens, on pourrait presque dire deux ennemis, en lutte non seulement par leur talent, mais par les idées qu'ils représentaient. Aussi la production de l'Algarde fut-elle bien loin d'égaler celle du Bernin. Son art s'épanouit surtout pendant la disgrâce du Bernin sous Innocent X. C'est le moment ou il décore Sainte-Agnès et, avec Borromini, Saint-Jean de Latran.

Mais ce n'est pas dans la manière de l'Algarde que se développe l'école du xvii[e] siècle. A l'art narratif de ce maître on préfère l'art plus brillant et plus passionné de son rival. C'est autour du Bernin, pour exécuter les immenses travaux qui lui étaient confiés, que nous voyons se former toute une armée de sculpteurs. Ceux qui appartiennent au début du siècle ont encore la simplicité, la délicatesse que les maîtres bolonais avaient

apportée à Rome et substituée aux anatomies de Michel-Ange; c'est à un Stefane Maderne, le délicieux sculpteur de la *Sainte Cécile*, que se rattachent des artistes tels que Duquesnois, le chantre des petits enfans, et Giuliano Finelli qui collabora aux premières œuvres du Bernin, à la *Daphné*, à la *Sainte Bibiane* et au Baldaquin de Saint-Pierre. Ce sont plus tard des artistes plus hardis, suivant le Bernin dans l'évolution de ses audaces, tels par exemple Antonio Mari qui collabora à la décoration de Sainte-Marie du Peuple, Giulio Cartari que le Bernin choisit pour l'accompagner à Paris, Cavallini, l'auteur des Tombes des Bolognetti à l'église de Gesu e Maria, Antonio Raggi, le décorateur de la voûte du Gesu, ou Antonio Gherardi dont la chapelle Avila à Sainte-Marie du Transtévère et surtout celle de Sainte-Cécile à San Carlo ai Catinari sont parmi les œuvres les plus originales de cette époque. Cette brillante école du Bernin s'accrut encore des meilleurs élèves de l'Algarde, tels Ercole Ferrata et Domenico Guidi, qui s'attachèrent à lui après la mort de leur maître.

On pourrait faire une place à part à Cosimo Fancelli qui, après avoir été l'élève du Bernin, se lia intimement avec Pierre de Cortone et s'inspira de sa manière plus tendre et plus légère. Nous savons qu'il fut employé par lui au décor des voûtes de San Carlo al Corso et de la Chiesa nuova, et on doit lui attribuer les sculptures des pendentifs et du transept de SS. Luca e Martino, dont j'ai déjà dit toute l'exceptionnelle beauté. Toutes ces sculptures portent à un si haut point les caractères de l'art de Pierre de Cortone qu'il me paraît difficile de ne pas supposer que Cosimo Fancelli les a faites d'après des dessins de son maître.

Toute la ville de Rome est couverte de sculptures dues aux maîtres du XVIIe siècle. Ce sont eux qui en ont décoré la plupart des églises, notamment Saint-Pierre, Sainte-Agnès, Saint-André au Quirinal, Sainte-Marie du Peuple, la Chiesa nuova, Sainte-Marie de la Victoire, Gesu e Maria, San Carlo al Corso, Saint-Jean-de Latran, Saint-Nicolas de Tolentino, Santa Maria del Orto; ce sont eux qui, dans toutes les églises, construisent et décorent tant de magnifiques chapelles et tant d'autels dont le plus splendide est celui de Saint-Ignace au Gesu par le Père Pozzo; ce sont eux qui font les tombeaux des Papes à Saint-Pierre et partout des tombeaux de cardinaux; ce sont eux qui élèvent des

fontaines sur les places de la ville, dans les cours des palais et les jardins des villas. Sur la seule place de Saint-Pierre, le Bernin fait sculpter par ses élèves plus de 160 statues pour surmonter sa Colonnade.

Les sculpteurs romains semblent ne plus pouvoir suffire à de tels travaux, et nous voyons à ce moment se joindre à eux plusieurs sculpteurs français, des artistes qui, venus à Rome pour étudier à l'École créée par Colbert sur les conseils du Bernin, ne peuvent plus se résoudre à quitter cette ville où ils se font vite une très belle place, tels Monnot, Théodon, Le Gros et plus tard Michel-Ange Slodtz.

Les successeurs du Bernin sont aujourd'hui fort négligés par les historiens d'art, et cependant la sculpture italienne du XVIIIe siècle a créé encore bien des chefs-d'œuvre. Je voudrais ici en citer quelques-uns. Ce sont à Rome les statues des façades de Sainte-Marie Majeure, de Saint-Jean des Florentins, de Sainte-Croix in Jerusalem, celles de la Fontaine Trevi, du Palais de la Consulta, surtout celles du Palais del Grillo; et un artiste doit être cité hors pair, Filippo Valle, le délicieux auteur des Tombeaux d'Innocent XII et du cardinal André Corsini et du grand bas-relief de l'Annonciation à Saint-Ignace. Dans le Sud de l'Italie, c'est à Palerme l'art du Serpotta, et à Naples l'art de Sammartini, remarquable surtout dans les statues du transept de l'Église de l'Annunziata (1). A Florence, c'est Spinazzi, le maître délicieux qui a sculpté la Tombe de Machiavel et un Ange sur la Porte centrale du Baptistère. Mais c'est Venise qui semble alors prédominer à la suite de Rome, avec les statues de la façade et du maître-autel de la Salute, les statues de l'intérieur des Scalzi et des Jésuites, et celles de Bonnazza à SS. Giovanni e Paolo (Chapelle du Rosaire, et groupe de la Victoire sur la Tombe du doge Venier).

Cet art, il est vrai, n'égale pas celui du XVIIe siècle, mais il a une valeur qu'on ne saurait méconnaître, et c'est lui qui, à la fin du siècle, aboutira à l'art de Canova.

(1) Les livres sur la sculpture italienne du XVIIIe siècle sont trop rares pour que je ne signale pas une belle publication récente : *Le Scolture e gli Stuchi di Giacomo Serpotta*, par Rocco Lantini, avec une monographie d'Erneste Basile et une préface de Corrado Ricci. A consulter aussi le beau recueil de documens sur *l'Architecture baroque en Italie*, de Corrado Ricci.

II. — LES PEINTRES : PIERRE DE CORTONE. — ROMANELLI. — LE BACICCIO. — LE PÈRE POZZO.

Si un seul nom, celui du Bernin, suffit à caractériser la sculpture du XVIIe siècle, on peut dire de même qu'il suffit de connaître Pierre de Cortone pour savoir tout ce que fut la peinture de cet âge. Jamais l'art, même à Venise, ne s'est épanoui dans une vision plus heureuse, plus complètement dégagée de tout voile de tristesse. La critique moderne n'a pas encore su faire à cet artiste la place exceptionnelle qu'il mérite : elle n'a pas assez dit qu'il fut le créateur d'une nouvelle école de peinture qui a régné pendant deux siècles sur l'Europe entière.

Pour se rendre compte de l'importance de l'art de Pierre de Cortone, il faut se rappeler ce qui avait été fait avant lui, au point de vue du décor, dans les principales écoles d'Italie.

Au XIVe siècle, l'école giottesque, toute religieuse et philosophique, ne pouvait que très exceptionnellement rechercher les effets décoratifs ; lorsqu'elle couvre de fresques les basiliques italiennes, c'est pour enseigner et non pour plaire. Au XVe siècle, avec Masaccio, Lippi, Botticelli, Ghirlandajo, un changement se fait, l'art est moins religieux, mais c'est pour devenir plus savant ; et c'est l'étude de la vie qui passe au premier plan dans la ville des humanistes. A Rome, au début du XVIe siècle, pour la première fois les peintres vont, par des peintures exclusivement décoratives, dire cette joie que la Renaissance mettait dans tous les cœurs, et Raphaël, à côté de ses grandes œuvres religieuses, nous donne, dans les Loges, à la Villa Madame et à la Farnésine, de beaux exemples d'art décoratif.

Par suite de la déchéance de Rome provoquée par le sac de 1527, c'est dans le Nord de l'Italie, à Venise, à Mantoue, à Parme, que se poursuivent pour un instant les destinées de l'Italie.

Les Vénitiens ont une grande réputation comme décorateurs, et l'on citerait volontiers Paul Véronèse comme l'un des plus illustres maîtres de cet art, et pourtant les Vénitiens n'ont pas su, même au Palais des Doges, ordonner une vaste salle en vrais décorateurs. Ils se contentent le plus souvent de disposer sur les murs et les plafonds de grands tableaux narratifs, lourdement et maladroitement encadrés par de trop volumineuses et trop riches bordures, et leurs tableaux trop sombres se relient mal à l'éclat des dorures qui les entourent.

A côté des Vénitiens, il faut citer à ce moment Jules Romain à Mantoue, et le Corrège à Parme, qui sont les véritables initiateurs de l'art qui va si brillamment s'épanouir au XVII[e] siècle dans l'école romaine.

Mais avant cette reprise du XVII[e] siècle, l'art décoratif subit un arrêt dans toute l'Italie à la fin du XVI[e] siècle par suite du puritanisme de la Contre-Réforme. L'école bolonaise, chargée par les papes et les communautés religieuses de peindre dans les nouvelles églises de grandes compositions religieuses, avait supprimé de ses peintures ce qui n'était qu'un simple élément de plaisir pour ne retenir que ce qui pouvait plaire à l'esprit; ni le Dominiquin, ni le Poussin ne sont des décorateurs.

C'est à Rome au XVII[e] siècle, avec Pierre de Cortone, que l'art décoratif réapparaît en maître, pour régner, dès lors, presque exclusivement dans le monde pendant deux siècles. Tout en restant chrétien, cet art ne cherche plus à convaincre, mais à séduire, et la décoration qui, jusqu'alors, n'avait joué qu'un rôle effacé et secondaire semble logiquement devenir le but principal de l'art et sa véritable raison d'être.

C'est à ce point de vue qu'il faut se placer si l'on veut pleinement comprendre l'œuvre de Pierre de Cortone. De lui je serais tenté de dire, non pas seulement qu'il fut un des plus grands décorateurs, mais qu'il fut par excellence le décorateur. C'est dans les qualités propres à l'art du décor qu'il a mis toute la tension de sa pensée, et c'est là vraiment qu'il brille d'un incomparable éclat.

Il ne faut pas demander à Pierre de Cortone la grandeur, l'impressionnante simplicité et la profondeur de l'école giottesque; un décorateur ne doit pas penser, il doit supprimer de son œuvre tout ce qui demanderait un trop grand effort de l'esprit : un décor ne doit être fait que d'un sourire. Il ne faut pas non plus demander à Pierre de Cortone la fermeté de dessin d'un Mantegna, la pureté de lignes d'un Raphaël, les modelés subtils d'un Léonard de Vinci, ou la science anatomique d'un Michel-Ange. Un décorateur doit presque inévitablement renoncer à cette science et à cette perfection, il a de trop vastes espaces à couvrir pour s'attarder à trop préciser des détails qu'on ne voit pas, il est trop absorbé par d'autres recherches qui pour lui sont l'essentiel : l'art de concevoir et d'ordonner de grandioses ensembles et surtout l'art de tout faire converger vers le plaisir des yeux.

Afin de réussir dans un tel art, une qualité était indispensable, il fallait avant tout être un *coloriste*, et ce n'est pas encore assez dire, il fallait être un maître dans la *clarté* du coloris. Pour comprendre la particularité et la prodigieuse beauté de l'art de Pierre de Cortone, il faut dire ici ce que nous devons entendre par le mot coloris. En n'employant jamais ce mot que pour parler des Vénitiens, peut-être en avons-nous perdu le véritable sens, et ne nous rendons-nous plus compte de ce qu'il y eut de vraiment merveilleux au point de vue du coloris dans les fresques de l'école florentine. C'est la fresque qui fait l'exceptionnel mérite de la peinture italienne. Les Italiens n'ont jamais bien connu le procédé de la peinture à l'huile, et ne sont jamais parvenus à égaler ni un Van Eyck, ni un Rubens, ni un Rembrandt. Ils sont malhabiles dans cet art des longs travaux qui veulent être repris et exigent tant de science en vue de ces reprises. Préparant mal leurs toiles, se servant mal des huiles et des vernis, abusant des couleurs qui ne sèchent pas, qui se dénaturent et s'assombrissent avec le temps, les Italiens ont fait des œuvres qui ne ressemblent plus que de très loin à ce qu'elles étaient primitivement. En particulier, les peintures de l'école bolonaise sont presque méconnaissables, et Pierre de Cortone lui-même n'a pas échappé à ce malheur. Aujourd'hui, il faut bien se garder de le juger d'après ses tableaux si l'on veut comprendre ce qui fait sa vraie grandeur.

En Italie, les Vénitiens, grâce à leurs relations avec les peintres des pays du Nord, avec ces maîtres flamands qui avaient découvert les secrets de la peinture à l'huile, créèrent dans l'art de la peinture à l'huile des œuvres bien supérieures à celles des autres écoles italiennes et, très justement, à s'en tenir à ce seul point, on peut dire que l'école vénitienne fut la plus grande école coloriste de l'Italie. Mais si l'on regarde les peintures à fresque et les peintures *a tempera* des primitifs, le jugement ne saurait plus être aussi absolu ; et s'il faut reconnaître que la peinture à l'huile des Vénitiens a des tons plus profonds, des rouges plus ardens, si elle peut obtenir des modelés plus savans, il n'en reste pas moins qu'elle est toujours un peu noire et opaque, qu'elle ne nous est parvenue souvent que très altérée et qu'une fresque florentine, par comparaison, est un véritable bouquet de fleurs, un *hortus deliciarum* pour la joie suprême de nos yeux.

En France, nous sommes peu familiarisés avec la fresque, et

nous ne pouvons pas comprendre que les fresquistes ont été par excellence les peintres de la fraîcheur et de la délicatesse du coloris, eux qui n'ont pas de couleurs opaques, pas de noir sur leur palette, et qui peignent sur des surfaces humides qui adoucissent les contours et suppriment toute dureté. Rien au monde n'est d'un coloris plus charmant que les fresques de Mazzolino à Castiglione d'Olonna, les *Mages* de Gozzoli à la chapelle Riccardi, les fresques de Saronno par Luini et celles de la villa Lemmi par Botticelli, le *Chœur* de Ghirlandajo à Sainte-Marie Nouvelle, la Sixtine de Michel-Ange, ou *les trois Vertus* de Raphaël, à la Chambre de la Signature.

Tout cela c'est l'art auquel Pierre de Cortone va donner la beauté suprême. Par ses fresques, il fait revivre l'art des grands florentins du XVe siècle, il reprend la finesse de leurs teintes adoucies, mais il parvient à y introduire des notes plus vives et plus chantantes, et il sait plus que tout autre, sur un ensemble en sourdine, faire éclater la fanfare des couleurs. Nul n'a connu comme lui l'art de faire vibrer, sur des fonds nacrés, sur des tons gris tendre, sur des mauves et des lilas, la note aiguë d'un jaune citron ou d'un bleu d'azur; et nul n'a eu le même art de voiler les figures, et de laisser atténuer la lumière d'un regard dans la pénombre d'un visage. On comprend que Prud'hon ait été impressionné par un tel art; et même si nous ne connaissions pas la belle copie qu'il a faite du motif central de la voûte du Palais Barberini, copie aujourd'hui au musée de Dijon, nous n'hésiterions pas, en voyant ses peintures, avec leur charme féminin, leur mystère voluptueux, leur grâce juvénile, à le reconnaître pour un descendant de Pierre de Cortone. Au milieu de la sévère école néo-classique, si hostile à l'art du XVIIe siècle, c'est un peintre inspiré de cet art qui fait renaître les joies de la vie.

L'art de Pierre de Cortone, nous pouvons le juger à Rome, dans toute l'ampleur de sa fougue décorative aux plafonds de la grande nef et de la sacristie de la Chiesa nuova et, dans des teintes plus chaudes, au grand plafond du Palais Barberini, où, sans fragmenter sa composition, il crée une des plus vastes et des plus admirables ordonnances qu'un peintre ait jamais dessinée. Mais son grand chef-d'œuvre au point de vue décoratif est à Florence, dans les plafonds des grandes salles du Palais Pitti, où il a donné des modèles non surpassés, par la beauté des encadremens et l'alliance de la peinture avec le décor

sculpté. Au même Palais, sur les murs de la salle de bains, ses grandes fresques des Quatre Saisons sont, au point de vue purement pictural, le point culminant de son art, dans ses harmonies les plus fraîches et les plus audacieuses.

Un élève de Pierre de Cortone et du Bernin, Romanelli, présente un intérêt tout particulier pour nous, Français, parce qu'il fut appelé à Paris par le cardinal Mazarin pour décorer son Palais et le Louvre. Là plus qu'à Rome, Romanelli a laissé les chefs-d'œuvre de son art, et sa venue à Paris, qui précéda celle du Bernin, eut dans une certaine mesure la même action pour faire pénétrer en France l'influence de l'art romain au XVIIe siècle.

En France, Simon Vouet, le premier, avait fait renaître la peinture en s'inspirant de l'Italie; mais l'art qu'il avait appris à Rome et qu'il transporta à Paris, était l'art de l'école bolonaise, cet art fait de pensée et de sentiment religieux, plus que de recherches décoratives. C'est sous cette forme, à la suite de Simon Vouet, que se développe cette école de peinture que l'on pourrait appeler l'école du cardinal de Richelieu et qui compte les noms illustres de Philippe de Champagne, de Le Sueur et de Poussin..

Avec Romanelli, c'est l'art décoratif qui pénètre chez nous, c'est l'art même du Bernin et de Pierre de Cortone. Ses décors des quatre chambres d'Anne d'Autriche au Louvre et surtout celui de la grande galerie du Palais Mazarin sont des œuvres qui, sans égaler les chambres du Palais Pitti, faites par Pierre de Cortone, sont dignes néanmoins d'en être rapprochées. C'est le même art magnifique de décorer des voûtes par des séries de peintures encadrées de décors en relief, le même art d'associer la peinture à la finesse des stucs polychromés. C'est l'art que Lebrun cherchera à imiter dans la galerie d'Apollon au Louvre et dans la Galerie des glaces à Versailles. Mais si l'on regarde l'œuvre de Romanelli, si l'on comprend son charme extraordinaire, la légèreté des encadremens, la délicatesse de la peinture, la finesse des gris, des lilas, des bleutés, des jaunes pâles, de tous ces tons clairs et assourdis qui s'accordent si merveilleusement avec les tons de l'architecture, on verra combien Lebrun s'est mal assimilé un tel art. Sa grande faute a été non seulement de surcharger outre mesure la partie sculptée des encadremens, mais surtout d'employer la peinture à l'huile et par là de se priver de cette fraîcheur que seule donne la peinture à fresque, et qui est le secret de tout le charme des décors italiens.

Après Pierre de Cortone, le plus grand maître de l'école fut le Baciccio qui, dans les pendentifs de Sainte-Agnès, a créé une œuvre toute de grâce, qui peut être citée comme l'exemple le plus parfait de l'accord d'une peinture avec la polychromie des marbres. Dans les voûtes du Gesu et des SS. Apôtres, développant l'art de Pierre de Cortone et préparant celui du Père Pozzo, il trouve ces décors plafonnans qui prolongent les voûtes et semblent les perdre dans le ciel. Le Baciccio, élève du Bernin, n'a pas les mêmes facultés inventives que Pierre de Cortone, le même art souverain de la composition, mais il a la même grâce, la même jeunesse et, dans ses figures de femmes où nous trouvons toujours la plus fidèle observation de la nature, il a su mettre une variété plus grande. Pour savoir ce que peut être l'irrésistible attrait d'une figure de femme, même après celles de Léonard et du Corrège, il faut voir les *Vertus* du Baciccio à Sainte-Agnès, et surtout cette *Vierge* qu'il peignit à San Francesco a Ripa, pour orner la chapelle construite par le Bernin en l'honneur de la Beata Albertoni.

A ce moment Florence connaît cet art décoratif, cette fleur de coloris qui s'épanouissait si brillamment à Rome. Giovanni da san Giovanni, qui semblait peindre la chair avec du lait, a décoré la Salle des Argenteries au rez-de-chaussée du Palais Pitti, peu de temps après que Pierre de Cortone eut terminé la peinture des salles du premier étage, et sans doute qu'il dut les brillantes qualités de son art à l'influence exercée sur lui par ce grand maître.

Vers le milieu du XVIIe siècle, ce style se répand dans toute l'Italie. Cette fécondité qui était sa loi première et qui exigeait tant de science, tant d'habileté, et une rapidité d'exécution que l'on ne pouvait obtenir qu'au prix d'un art un peu superficiel, c'est un Napolitain, Luca Giordano, qui va en donner la plus complète formule. Il est impossible de ne pas regarder encore de nos jours avec le plus grand plaisir son plafond de la grande Galerie du Palais Ricardi à Florence.

A Rome, après le Baciccio, c'est le Père Pozzo qui va apparaître et donner dans sa voûte de Saint-Ignace le plus surprenant exemple des effets décoratifs que devait produire cette école. Là, avec toutes les ressources les plus subtiles de la perspective, il tente des recherches que l'on ne peut approuver complètement, mais dont l'effet est vraiment stupéfiant. Le défaut de

cette œuvre, c'est qu'elle ne peut être vue que d'un seul point, au centre de la nef; partout ailleurs elle est incompréhensible. Il faut nécessairement se placer au point voulu par l'artiste, au point où il fait converger toutes les lignes de sa feinte architecture, et alors on a le spectacle le plus miraculeux que la peinture ait jamais imaginé. C'est une ascension sans fin des lignes architecturales; l'église semble se transformer en un monument n'ayant plus rien de réel, qui porte nos regards aussi haut qu'ils puissent monter, qui perce les nues et nous transporte jusqu'aux régions où trônent les anges et les bienheureux. J'imagine la joie qu'auraient éprouvée nos grands maîtres gothiques s'ils avaient pu voir un tel art, dans son esprit si semblable au leur.

Cet art, le Père Pozzo le fit connaître dans toute l'Italie, et notamment à Venise où nous le voyons aboutir aux merveilles de Tiepolo. Quand on parle de Tiepolo, on le rattache toujours et uniquement à Paul Véronèse. Et sans doute aucun Vénitien du XVIIIe siècle ne peut s'abstraire d'un tel art. Dans tout le passé vénitien c'est le coloris argenté, ce sont les gouttes de rosée de Paul Véronèse que Tiepolo doit choisir, mais Véronèse ne pouvait rien lui apprendre dans l'art des compositions aériennes. A la voûte des Scalzi, au Palais Labbia, surtout dans son grand chef-d'œuvre qui est la voûte de la Scuola del Carmine, Tiepolo est la fleur suprême de l'art romain du XVIIe siècle.

III. — FIN DE L'ART DU XVIIe SIÈCLE : LE NÉO-CLASSICISME

Le style du XVIIe siècle se continue à Rome pendant tout le siècle suivant, sans modifications profondes. On construit de grandioses façades, telles que celles du Latran, de Sainte-Marie Majeure, de Sainte-Croix in Jérusalem; et le luxe se poursuit dans les décors intérieurs : la Chapelle Corsini, au Latran, égale en richesse la Chapelle Chigi de Raphaël et le Saint-André du Bernin.

Cet art, qui satisfaisait si complètement tous les désirs du peuple romain, ne trouva ses causes de défaveur que lorsque, en se modifiant, il se transporta dans d'autres milieux, où des conditions sociales très différentes devaient fatalement l'entraîner à sa perte. A Rome, le peuple jouissait librement d'un art merveilleux qui ne lui coûtait rien. Ce peuple qui n'avait aucune industrie, aucun commerce, aucunes ressources agricoles, disposait, par une singulière fortune, des plus grands trésors du monde.

Le pouvoir des papes lui redonnait les richesses qu'il avait eues au temps des Césars; et l'on s'explique fort bien qu'il n'ait eu aucune raison de se plaindre et de chercher d'autres formes sociales et un art nouveau.

Mais le jour où cet art sortit de Rome et de l'Église pour se transporter dans un milieu purement aristocratique, quand la construction d'un Palais tel que celui de Versailles se substitua à celle d'un Saint-Pierre, et quand l'art ne fut plus au service que d'une infime minorité de la nation, le jour où le peuple n'en jouit plus et où, par une singulière transformation, il dut en faire tous les frais, on sent combien il s'en désintéressa : il ne pouvait que prendre en haine un art qui n'était fait que de ses misères.

Au XVIIIe siècle, en France, la société était devenue si sensuelle, si immorale, qu'une profonde réforme s'imposait. Une société est bien déchue lorsque son idéal artistique se limite aux libertinages d'un Boucher et d'un Fragonard. Les esprits les plus éminens signalent le danger; les philosophes s'indignent avec toute leur énergie, et, avant de voir le régime sombrer sous le couperet de la guillotine, longtemps avant les jours de la Révolution, un état social s'esquisse, et un art nouveau est là qui nous dit les désirs et la soif de réformes de cette époque si inquiète.

L'art va être comme une manifestation de tout ce que réclamaient un Jean-Jacques Rousseau et les philosophes de l'Encyclopédie; on pense qu'il faut renoncer à un état social antinaturel, à un luxe qui est une injustice, à un art qui n'est fait que pour satisfaire les caprices d'un monde blasé, et qui perd de vue la nature. Et le mot *nature* est celui que l'on rencontre partout, c'est le mot qui va tout diriger et qui semble devoir apporter les remèdes et le salut. La simplicité, la logique, la conformité aux lois naturelles, vont se substituer aux excès de richesse, à l'illogisme, à toutes les folies inventives.

Et par là, on voit que le nouveau style, que l'on a justement appelé néo-classique, se rapproche du style de la Contre-Réforme : ce sont les mêmes idées directrices, et l'on a depuis longtemps constaté que l'art français de la fin du XVIIIe siècle, rompant avec le style Louis XIV et Louis XV, se rattachait à l'époque Louis XIII.

Il faut remarquer que, dans toutes les évolutions de style qui se sont produites depuis la réapparition des formes antiques, il y eut des variations et même des changemens profonds de pensée, sans que l'on ait eu l'idée que l'on pouvait abandonner

ces formes. Depuis le xve siècle, on a conservé le style antique, et ce style a été assez souple pour se prêter, plus ou moins bien, il est vrai, aux diverses expressions qu'on lui demandait.

A la fin du xviiie siècle, moins que jamais, on ne pouvait songer à renoncer à l'art antique pour se rattacher à d'autres traditions et faire renaître les styles du Moyen âge. Cela n'aurait pu se faire que s'il y avait eu à ce moment un réveil de foi chrétienne, mais précisément le siècle n'est pas religieux. Les réformateurs, loin d'agir au nom de la religion, vont l'englober dans leurs antahèmes. Ils ne la séparent pas de la monarchie. C'est au nom de la philosophie qu'ils agissent et l'antiquité, l'antiquité païenne, plus que jamais, redevient souveraine.

Le Baroque et le Rococo, ces formes si nouvelles et si audacieuses, par lesquelles les maîtres du xviie et du xviiie siècle avaient exprimé les idées modernes, sans se préoccuper de rester fidèles à la pureté des formes classiques, l'âge nouveau les condamne au nom de son culte pour l'art antique. Les philosophes du xviiie siècle répudiant la société corrompue de la royauté devaient renoncer aux formes de son art et redemander à la vraie tradition antique les préceptes directeurs d'un art nouveau.

Cet art qui porte justement le nom de Néo-classique a compris, au cours de son évolution, certaines divisions secondaires, correspondant aux diverses phases de la vie française : Fin de la Royauté, Révolution, Empire, Restauration.

Dans les dernières années du règne de Louis XV, et sous le règne de Louis XVI, la pensée française pleine d'espoirs, tout heureuse d'entrevoir un nouvel état social, une ère prochaine toute faite de bonheur pour le peuple, conçoit un art très simple, mais charmant, d'une grâce et d'une jeunesse ravissante ; c'est comme l'épanouissement d'une ère virginale, et à juste titre le style Louis XVI restera parmi les gloires les plus pures de l'art français.

Mais la réalité ne correspondait pas aux espérances. La France fut impuissante à trouver dans le calme les réformes désirées. Tout s'effondre et les cataclysmes de l'intérieur joints aux dangers de l'extérieur font naître une société d'où tout sentiment d'élégance et de joie légère va disparaître, une société qui sera obligée de faire appel avant tout aux plus âpres sentimens d'énergie. Ce n'est plus une Flore ou une Cérès que l'on aimera à évoquer, c'est le glaive des Horaces que l'on mettra dans les

mains du peuple. Et nous voyons alors le style Louis XVI se continuer, mais en perdant sa grâce pour se revêtir d'énergie.

Avec Napoléon, après les périodes de luttes et de misère, c'est la victoire, et, sur l'art sévère de la Révolution, l'Empire va mettre toutes les pompes triomphales.

Ce ne fut toutefois qu'un éclair. Brutalement Waterloo, en une heure, va tout détruire. La chute de l'Empire, le démembrement de la France, les armées étrangères maîtresses du sol national, et tout cela après tant de rêves de gloire et de bonheur, ce fut un terrible réveil, un des coups les plus rudes que la France ait jamais eu à supporter. Tout naturellement la tristesse, plus que jamais, vient assombrir l'âme française : on construit des chapelles expiatoires, et jamais l'art classique n'a revêtu des formes plus simples et, pourrait-on dire, plus douloureuses.

Mais alors une idée nouvelle intervient, une idée à laquelle on ne songeait plus depuis de longs siècles. Cette antiquité dans laquelle on avait mis tant d'espérances, on la charge de toutes les responsabilités : c'est elle qui, en faisant revivre le paganisme, a porté atteinte à la religion nationale et qui, ce faisant, a fait disparaître de la nation toute idée religieuse. Pour trouver le salut, c'est elle qu'il faut combattre ; il faut refaire une France chrétienne, et pour cela, il faut se rattacher franchement à nos vraies traditions, à notre style national, à l'art du Moyen âge, au Roman et surtout au Gothique.

Mais, hélas! on ne refait pas le gothique. C'est un style trop coûteux, que seuls des siècles d'ardente foi religieuse peuvent réaliser. Et ce style, tout en voulant l'imiter, on le comprend mal : au lieu d'y voir l'exubérance de joie et de triomphe de tout un peuple, on le considère comme une œuvre de tristesse; et le gothique de la Restauration, privé de toute parure, sans vitraux, sans sculptures, n'est que le squelette d'un pauvre oiseau mort.

Cette renaissance de l'art gothique ne pouvait durer dans une société où l'idée religieuse ne parvint pas à conserver sa puissance. Lorsque la France réorganisée vit disparaître les jours de recueillement et se reprit aux vastes espoirs, l'amour de la vie prédomina et paralysa cette tentative de grande renaissance chrétienne. Napoléon III voulut redonner à la France les jours de fêtes et de triomphes, il voulut lui remettre la joie au cœur, et le fait que ce règne a eu dans l'art comme pensée maîtresse, non un monument religieux, non un palais pour un souve-

rain, mais un monument pour le peuple, un théâtre, dit tout le caractère de ce nouveau règne. C'est un art démocratique, un art qui ne se manifeste plus dans l'église comme en France au XIIIe siècle et à Rome au XVIIe, mais dans un lieu de fêtes populaires, un art qui rappelle celui des Césars de l'ancienne Rome.

Avec Napoléon III la religion passe au second plan, les essais de reprise de l'art religieux du moyen âge tentés par la Restauration sont abandonnés, et à nouveau c'est l'imitation de l'Antiquité qui va réapparaître. Et, par un phénomène tout naturel, les mêmes pensées, les mêmes désirs, vont rapprocher l'art français de l'art romain du XVIIe siècle. L'Opéra de Garnier, les sculptures de Carpeaux, les peintures de Baudry, c'est l'art même du Bernin et de Pierre de Cortone.

Et, aujourd'hui encore, cet art sur bien des points redevient le nôtre. Après le recueillement des années qui suivirent les désastres de 1870, la France a cherché un art démocratique. Et s'il est vrai que son premier devoir fut de satisfaire aux innombrables besoins sociaux des sociétés modernes, si elle fut obligée souvent de restreindre, dans ses constructions, les parties purement ornementales, le peuple néanmoins souffrit de cette tristesse et l'un de ses plus grands désirs fut de la voir disparaître. Aussi le vit-on se passionner pour les grandes fêtes des expositions universelles. Là, toutefois, ce n'étaient souvent que des illusions de luxe, un art de clinquant, des architectures de staff et non de marbre ; mais, même sans avoir les richesses dont disposaient les maîtres du XVIIe siècle, c'est leur art que l'on cherchait à faire renaître.

Sans se risquer à d'incertaines prévisions sur les styles de l'avenir, on peut penser que l'humanité ne renoncera jamais entièrement à ses traditions, aux formes d'art qu'elle a créées au prix de si laborieux et si féconds efforts. Comment, par exemple, pourrait-elle renoncer à la colonne, la plus belle forme d'architecture que les hommes aient imaginée ? Et s'il est vrai que l'art grec copié servilement ne peut donner lieu qu'à des œuvres inutilisables, on peut penser qu'interprété avec liberté, comme l'ont fait les grands maîtres du XVIIe siècle, il peut encore admirablement servir pour faire naître les formes nouvelles que demanderont les civilisations de l'avenir.

MARCEL REYMOND.

LA PREMIÈRE INTERVENTION EUROPÉENNE AU MAROC

I. — LA DÉCOUVERTE DU MAROC ET L'INTERVENTION ROMAINE

Le Maroc est longtemps resté pour les Anciens le pays du mystère. La véritable découverte en a été tardive et contemporaine de la première intervention européenne, celle des Romains. A l'âge d'or de la civilisation hellénique, au temps de Périclès, les Grecs ne possédaient sur ce lointain Maroc, situé en dehors de leur sphère colonisatrice, que des données éparses et vagues. Hérodote a entendu parler d'une montagne, située à l'Ouest du continent africain et qu'on appelle l'Atlas; il connaît les colonnes d'Hercule, indique, d'après les témoignages de voyageurs carthaginois, l'existence de pays situés sur le littoral de l'océan Atlantique et mentionne expressément, dans cette partie du Maroc, le promontoire Soloeis, aujourd'hui cap Cantin, entre les villes actuelles de Mazagan et de Safi.

Les connaissances d'Hérodote et de ses contemporains sur le Maroc se réduisaient donc à fort peu de chose. La situation du pays à l'extrémité du monde connu des Anciens ne suffit pas à expliquer ce mystère. Les premiers explorateurs du littoral, les Phéniciens, gardèrent jalousement pour eux les indications précises qu'ils avaient pu recueillir au cours de leurs lointaines croisières. C'était le meilleur moyen d'écarter les concurrens possibles; les Phéniciens, en excellens trafiquans qu'ils étaient, ne manquèrent pas de l'employer, et leur poli-

tique commerciale y trouva amplement son compte. Dès le XIIe siècle avant J.-C., ils avaient dépassé les colonnes d'Hercule et fondé le comptoir de Gadès (Cadix) sur la côte méridionale de l'Espagne. Il est vraisemblable que, déjà à cette époque reculée, ils avaient pris pied sur la côte atlantique du Maroc.

Plus tard, Carthage fondée au IXe siècle supplanta les métropoles phéniciennes d'Asie et reprit, pour son propre compte, la politique de pénétration vers l'Occident. Le principal épisode de ce renouveau d'activité phénicienne, c'est le Périple d'Hannon, le premier grand voyage d'exploration de la côte marocaine. Vers la fin du Ve siècle av. J.-C., une expédition considérable partait de Carthage : elle comprenait 60 navires à 50 rames, chargés de 30 000 passagers, hommes et femmes, abondamment pourvus de vivres et de tous les objets indispensables à une longue navigation. Un certain Hannon avait le commandement en chef. La flotte reconnut d'abord la côte méditerranéenne du Maroc, où prospéraient depuis longtemps les vieilles colonies phéniciennes de Rusaddir (Melilla) et de Tingis (Tanger), puis franchit les colonnes d'Hercule et s'engagea dans l'Atlantique. Pour conserver le souvenir de ce voyage sensationnel, les compatriotes d'Hannôn en firent graver la relation dans un temple de Carthage. Un voyageur grec, qui passait par là, s'avisa d'en prendre copie, et par lui, le journal de l'expédition, — le plus ancien document de l'histoire marocaine, — est parvenu jusqu'à nous.

Laissons la parole à l'amiral carthaginois : « Après avoir navigué pendant deux jours au delà des colonnes d'Hercule, nous fondâmes une ville qui fut nommée Thymiatérion et qui domine une vaste plaine. Arrivés au cap Soloeis couvert de bois épais, nous y élevâmes un temple à Poséidon. Du cap Soloeis, nous naviguâmes une demi-journée en tirant vers l'Est et nous arrivâmes à un étang voisin de la mer et rempli de grands roseaux. Une multitude d'éléphans et d'autres bêtes sauvages paissaient sur ses bords. Après une journée de navigation au delà de cet étang, nous fondâmes sur la côte Karikon Teikos, Gytté, Akra, Melitta, Arambys. Continuant ensuite notre route, nous arrivâmes au grand fleuve Lixus sur le bord duquel les Lixites faisaient paître leurs troupeaux. Nous y séjournâmes quelque temps et nous conclûmes avec eux un

pacte d'amitié. Au-dessus de ces peuples habitent des Éthiopiens sauvages, dans une contrée montueuse et pleine de bêtes féroces, où le Lixus a ses sources. Ces montagnes étaient habitées par les Troglodytes, hommes d'une conformation extraordinaire et qui, à la course, surpassaient la vitesse des chevaux, à ce que disaient les Lixites. » Ici Hannon abandonnait la côte marocaine; nous n'avons pas à le suivre plus loin.

Thymiatérion, la première colonie fondée par les Carthaginois sur le littoral de l'Atlantique, est la ville moderne de Mehediyah, à l'embouchure de l'oued Sebou, une des bases d'opérations de la colonne volante française dans sa marche sur Fez, dont les titres de noblesse remontent ainsi fort loin dans le passé. Les cinq autres colonies carthaginoises s'échelonnent entre le grand Atlas et l'oued Noun : la première d'entre elles, Karikon Teikos, est sans doute l'Agadir moderne, débouché naturel de cette fertile région du Sous, qui aujourd'hui encore, — les incidens récens l'ont prouvé, — attire autant qu'autrefois les convoitises étrangères. Le Lixus est l'oued Draa, frontière actuelle du Maroc vers le Sud; il marque pour Hannon, comme pour nous, la limite septentrionale du grand désert.

Grâce à l'initiative hardie des Carthaginois, la route était ouverte et dès lors l'exploration de la côte marocaine fit de rapides progrès. Au IVe siècle, le Marseillais Euthyménès parcourut tout le littoral jusqu'à l'île de Cerné ; une relation de son voyage nous a été conservée sous le nom de *Périple de Scylax*. Au milieu du IIe siècle, Polybe, le grand historien, refit le voyage d'Hannon. Quelques années plus tard, un aventurier, l'ancêtre direct des conquistadores du XVIe siècle, Eudoxe de Cyzique, jeté par la tempête sur la côte sénégalaise, côtoyait tout le littoral africain pour regagner les colonnes d'Hercule et la Méditerranée.

Ces diverses explorations eurent pour résultat de faire connaître la côte Atlantique du Maroc. Malheureusement, tout n'était pas science pure dans les rapports des voyageurs. Les phénomènes naturels mal interprétés, les faits géographiques défigurés par l'ignorance des observateurs avaient donné naissance aux erreurs les plus grossières et aux fables les plus ridicules. Strabon, qui décrit le Maroc au début de l'ère chrétienne, s'exprime très durement sur le compte des historiens et des géographes qui l'ont précédé : « Tout ce que les historiens,

dit-il, ont publié sur la côte de la Libye extérieure au détroit, est un tissu de fables et de mensonges. » Et n'oublions pas que la région maritime a toujours été, dans l'antiquité comme aujourd'hui, la partie la mieux connue du Maroc.

Les Marocains ont été de tout temps fort peu hospitaliers et aussi défians que possible vis-à-vis des étrangers; les Carthaginois, qui détenaient sur le littoral de l'Atlantique le monopole du commerce, en avaient fait depuis longtemps l'expérience. Pour ne pas alarmer leurs cliens, ils devaient avoir recours à mille précautions. Voici quel était leur procédé traditionnel : ils débarquaient, déposaient leurs marchandises sur le rivage, puis regagnaient leurs navires d'où ils donnaient le signal au moyen d'une colonne de fumée. Les habitans du pays arrivaient, plaçaient à côté des marchandises la quantité d'or qu'ils offraient en échange et se retiraient dans l'intérieur. Les Carthaginois revenaient. Si la somme offerte leur paraissait suffisante, l'affaire était conclue. Ils prenaient l'or et s'en allaient. Sinon, ils remontaient encore sur leurs vaisseaux et attendaient de nouvelles offres. Les indigènes reparaissaient sur le rivage, ajoutaient une nouvelle quantité d'or, et le même manège se reproduisait jusqu'à ce que l'on fût pleinement d'accord. A défaut de cordialité, le système supposait au moins chez les habitans une honnêteté qui est tout à l'éloge des Marocains d'autrefois.

Quant à l'intérieur du pays, une piquante anecdote nous montrera combien il était difficile d'y pénétrer. L'explorateur Eudoxe, dont il a été déjà question plus haut, avait conçu le projet de gagner l'Inde par mer. Il se rendit auprès du roi de Maurétanie, Bogud, pour lui demander de faire les frais de l'expédition. Mais les conseillers du souverain marocain veillaient. « Ils surent lui faire peur, nous dit Strabon, des entreprises qui pourraient être dirigées contre ses États, une fois qu'il en aurait ainsi montré le chemin à des étrangers ambitieux et entreprenans, » et ils le décidèrent à exiler l'indiscret dans une île déserte. Eudoxe prévenu se le tint pour dit et se hâta de prendre la fuite. Il est superflu d'ajouter qu'on ne le revit plus au Maroc. Les ancêtres des sultans modernes n'ont pas attendu l'islamisme pour fermer systématiquement leur pays aux étrangers. Les Anciens ont déjà pu s'apercevoir avant nous que la pénétration pacifique au Maroc était une chimère. Pour que le

pays consentît à s'ouvrir aux influences du dehors, il a fallu employer la force. Les Romains ont longtemps hésité, longtemps tâtonné : nous verrons pourquoi. Mais nos prédécesseurs sur la terre d'Afrique avaient le jugement solide et l'esprit net. Ils n'étaient ni des idéalistes, ni des visionnaires. Ils ont fini par voir clair dans les affaires de Maurétanie ; le moment venu, ils ont su agir sans défaillance. L'action romaine, la première intervention européenne au Maroc, n'est devenue efficace que du jour où elle a pris la forme militaire.

L'éloignement du Maroc, les difficultés de la pénétration, le caractère belliqueux des habitans ont, pendant de longs siècles, protégé le pays contre les ambitions étrangères. Carthage, la grande métropole de l'Afrique, était située fort loin vers l'Est, et de plus, héritière de la politique phénicienne, elle ne demandait aux peuplades maurétaniennes que le monopole des échanges et le respect de ses comptoirs commerciaux. A l'Ouest, c'était l'Océan sans limites au delà duquel les esprits les plus aventureux ne soupçonnaient ni la présence de l'homme, ni même l'existence de terres nouvelles ; au Sud, le désert infini, le pays de la soif, des monstres et de la désolation. Sur deux points seulement, à l'Est vers l'Algérie, au Nord vers l'Espagne, le Maroc aurait pu redouter le contact de l'étranger, mais là encore il possédait la meilleure des sauvegardes : c'était l'anarchie de ses voisins Numides et Ibères, non moins chronique, non moins irrémédiable que la sienne propre.

Tout allait changer avec les guerres puniques. Rome, victorieuse de Carthage, s'installe à la fois en Espagne et en Afrique ; le Maroc se trouve pris dans un étau qui peu à peu se refermera sur lui. Dès la fin du IIIe siècle av. J.-C., le pays est condamné à devenir romain, mais l'évolution sera lente. Rome aura annexé l'Asie Mineure et l'Égypte qu'elle hésitera encore sur les rives du Sebou et de la Moulouïa. L'agonie de l'indépendance marocaine durera plus de deux siècles.

Carthage, chassée de Sicile et de Sardaigne, avait cherché un dédommagement dans la conquête de l'Espagne, où le terrain se trouvait préparé par la longue prospérité des colonies phéniciennes du littoral. Le seul résultat de cette politique d'expansion fut d'attirer sur la péninsule les armes romaines. L'Espagne arrachée aux Carthaginois fut réduite en province. A la chute de Carthage, en 146, les Romains prirent définitivement pied

en Afrique. Le danger se rapprochait ainsi du Maroc précisément sur les deux points où il était vulnérable. Toutefois, la guerre l'avait épargné jusque-là. L'ensemble du pays était soumis à une dynastie princière qui avait sa résidence dans l'antique ville de Tanger; au Sud, les Gétules parcouraient en nomades les Hauts Plateaux, menace permanente pour les tribus agricoles du Tell. L'historien Salluste caractérise d'une phrase lapidaire la situation réciproque de Rome et du Maroc jusqu'à la fin du IIe siècle : « Le roi Bocchus régnait sur tous les Maures. Ce prince ne connaissait le peuple romain que de nom et lui-même nous avait été jusque-là entièrement inconnu dans la paix comme dans la guerre. »

L'ambition d'un prince numide, Jugurtha, fut la cause qui détermina la première intervention de Rome dans les affaires du Maroc. Le roi de Numidie, Micipsa, en mourant, avait partagé ses États entre ses deux fils Hiempsal et Adherbal, et son neveu Jugurtha. Les deux premiers avaient reçu en partage la Numidie orientale (département de Constantine), le dernier, la Numidie occidentale (départemens d'Alger et d'Oran) jusqu'à la Moulouïa, le fleuve Mulucha des anciens, qui formait vers l'Est la limite traditionnelle de la Maurétanie. Micipsa était à peine mort que Jugurtha se hâtait de faire disparaître ses deux collègues. Rome, longtemps retenue par l'imminence de l'invasion cimbrique et paralysée par la vénalité de ses représentans, se décida enfin à la guerre. Une armée romaine vint débarquer en Afrique. Le roi de Maurétanie, Bocchus, se trouva bientôt l'arbitre de la situation. Qu'allait-il faire?

Ce roi Bocchus, le premier souverain marocain dont l'histoire laisse entrevoir la physionomie, nous apparaît comme un personnage fuyant et peu sympathique. C'est un despote à l'orientale, déloyal et fourbe, cruel et fantasque, versatile et méfiant. La ruse et la trahison sont ses armes favorites. Il trompe sans scrupules alliés et adversaires. Promesses et sermens ne lui coûtent guère, autant en emporte le vent et le temps arrange bien des choses. Il déteste l'Européen, intrus sur le sol africain, mais il le sait puissant et, comme il a le salutaire respect de la force, il le traite en conséquence; somme toute, un proche parent de ces sultans dont le Maroc contemporain nous a offert plus d'un exemple.

Indécis tant que les Romains étaient loin, Bocchus prit parti

dès qu'il les vit en Afrique. Une ambassade se rendit à Rome avec mission de solliciter un traité d'alliance. Malheureusement, ignorant comme il l'était encore des mœurs politiques romaines, il oublia l'argument essentiel : des cadeaux pour les sénateurs influens. Ses offres furent rejetées. Jugurtha, exploitant habilement cet échec diplomatique, redoubla d'instances auprès de lui. Il lui peignit l'ambition démesurée des Romains, menace perpétuelle pour tous les souverains indépendans, et lui inspira des craintes pour sa propre sûreté. Bocchus finit par se rendre; il franchit la Moulouïa et vint faire sa jonction avec les troupes de Jugurtha. Mais en bon Africain qu'il était, il jouait double jeu. Au moment même où il prodiguait à Jugurtha les assurances de sa fidélité, il poursuivait avec le général romain les pourparlers diplomatiques précédemment engagés à Rome. La négociation échoua encore. Bocchus toutefois gagnait du temps et, dans la situation difficile où il se trouvait, c'était beaucoup pour lui.

Les événemens se précipitent. Rome envoie pour en finir un nouveau général, Marius, un vétéran des guerres d'Afrique, le meilleur de ses hommes de guerre. Jugurtha, réduit aux abois, se décide aux sacrifices nécessaires ; il offre à Bocchus le tiers de ses États et, ce qui ne gâtait rien, corrompt à prix d'argent ses conseillers les plus intimes. Le Roi se décide alors. Maures et Numides fondent brusquement sur les troupes romaines. Ce fut une de ces surprises d'Afrique, comme nous en avons tant connu en Algérie, comme l'avenir nous en réserve sans doute plus d'une au Maroc. L'armée romaine regagnait tranquillement ses quartiers d'hiver. Le soir tombait. Tout à coup on vit apparaître les masses de la cavalerie africaine, les deux rois en tête : « Avant que l'armée eût eu le temps de se former ou de rassembler ses bagages, avant qu'elle eût pu recevoir aucun signal, aucun commandement, les cavaliers Maures et Gétules fondent sur les nôtres, non en ordre de bataille, ni suivant aucune règle de tactique, mais par pelotons formés au hasard. Déconcertés par cette attaque inopinée, les Romains n'oublient pas leur ancienne valeur; les uns prennent les armes, les autres font un rempart à ceux qui sont encore à s'armer, d'autres montent à cheval et courent à l'ennemi. C'est une attaque de brigands plutôt qu'un véritable combat. Point d'étendards, point de rangs. Cavaliers, fantassins tout est con-

fondu. Les uns tombent percés ; d'autres ont la tête coupée. Un grand nombre, tandis qu'ils combattent vaillamment devant eux, sont entourés par derrière. Le courage, les armes sont d'un faible secours contre un ennemi plus nombreux, qui les entoure de tous côtés. Enfin les vétérans romains, avec les nouvelles recrues que leur exemple met au fait de la guerre, se forment en cercle partout où le terrain ou le hasard les réunit et, grâce à cette manœuvre qui les abrite et leur permet de faire face de toutes parts, ils soutiennent le choc des ennemis... Les Barbares, allumant un grand nombre de feux, passent la nuit à se réjouir à leur manière ; c'étaient des danses, des cris tumultueux. Les chefs eux-mêmes sont ivres d'orgueil et, pour n'avoir pas fui, se croient vainqueurs. » (Salluste.) Substituons au consul Marius tel de nos chefs de détachement ; donnons aux Maures leur nom moderne de Cherarda, de Beni Ahsen ou de Zaër et nous croirons lire le récit d'un combat livré à nos troupes par les tribus de la frontière algéro-marocaine ou les peuplades de la Chaouïa. Le triomphe des Marocains devait d'ailleurs être éphémère. Marius les surprend le lendemain matin, au moment où ils succombent au sommeil, en fait un grand massacre et met les autres en fuite.

La cavalerie maurétanienne avait seule donné dans ce premier combat. Bocchus, dont l'infanterie vient d'arriver, tente une seconde surprise. Elle échoue, comme la première, devant la solidité des troupes romaines. Le Roi, s'apercevant qu'il n'est pas le plus fort, fait alors de salutaires réflexions. Il négocie avec Marius et offre d'envoyer une ambassade à Rome auprès du Sénat. Versatile comme il l'est, il revient un instant à Jugurtha, puis renoue les pourparlers avec le général romain et se décide enfin à faire partir l'ambassade promise. Le Sénat répondit à ses envoyés qu'on lui accorderait un traité d'alliance lorsqu'il l'aurait mérité. C'était lui dire à mots couverts qu'il eût à livrer Jugurtha. Bocchus flotta longtemps indécis, au vent de ses intérêts, de ses passions et de ses craintes. « La passion, dit Salluste, lui parlait contre nous, mais la crainte en notre faveur. » Il faisait parvenir à Jugurtha les assurances les plus formelles de loyalisme et affectait, dans les pourparlers officiels, de soutenir énergiquement ses intérêts ; mais, en même temps, il poursuivait une négociation secrète avec Sylla, qui était venu défendre auprès de lui la politique romaine. Il le vit la nuit,

en grand secret, et promit de rester désormais neutre; il ne franchirait plus la Moulouïa et laisserait carte blanche aux Romains. Sylla lui répondit que ces engagemens étaient insuffisans; il fallait qu'il livrât Jugurtha. Rome lui accorderait alors son alliance et toute la partie de la Numidie que Jugurtha lui avait abandonnée. Bocchus résista d'abord, invoquant les traités conclus, la parenté, les sentimens de ses sujets, qui, en bons Marocains, aimaient en Jugurtha un Africain de leur race et détestaient profondément ces Romains venus d'outre-mer. Sylla finit cependant par le convaincre; il fut convenu que Bocchus livrerait Jugurtha.

Restait à exécuter la convention, et ce n'était pas le plus facile. Bocchus fit prévenir Jugurtha que la paix pouvait se conclure et lui demanda de faire connaître ses intentions. Mais Jugurtha, passé maître en ruses et en fourberies de toute espèce, n'était pas de ces naïfs que l'on dupe avec de belles paroles. Il demanda un gage; Bocchus devait se saisir de Sylla et le lui livrer. Pour obtenir la liberté de leur ambassadeur, les Romains consentiraient à tout. Bocchus promit à Jugurtha comme il venait de promettre à Sylla, et pour mieux tromper les deux adversaires, il régla minutieusement avec chacun d'eux les détails du guet-apens.

Toute comédie, fût-elle supérieurement machinée, comme l'était ce chef-d'œuvre de la diplomatie marocaine, doit avoir une fin. Il fallait prendre parti, et la décision était délicate, car une erreur pouvait coûter à Bocchus son trône, peut-être même sa vie. A mesure que le moment décisif approche, sa perplexité augmente. Il passe la nuit dans l'agitation, appelle ses conseillers, les renvoie sans rien résoudre. Tout à coup il se décide, mande secrètement Sylla et s'entend avec lui sur les dispositions à prendre. Le lendemain Jugurtha arrive, sans armes, comme il avait été convenu. Bocchus, accompagné de Sylla et de quelques amis, s'avance pour le recevoir. Mais à ce moment, des soldats apostés surgissent de toutes parts. Jugurtha est fait prisonnier sous les yeux mêmes du roi de Maurétanie qui le livre enchaîné à Sylla.

Rome ne se montra pas ingrate. Bocchus fut amplement dédommagé de ses terreurs et de ses angoisses. Il reçut la moitié du royaume de Jugurtha avec le titre d'ami et d'allié du peuple romain. Il sortait donc brillamment d'une situation

délicate avec un royaume agrandi et l'alliance des maîtres du monde, mais c'étaient là des avantages qu'il payait fort cher en réalité. Le pays tombe dans la sphère d'influence romaine, et le titre d'allié, donné à son roi, déguise mal un vasselage qui va devenir plus étroit de jour en jour. Avec la chute de Jugurtha s'ouvre dans l'histoire du Maroc une période nouvelle, celle du protectorat romain, qui durera cent cinquante ans et aboutira, sous l'empereur Claude, à l'annexion pure et simple.

Au moment même où les Romains intervenaient ainsi pour la première fois dans les affaires marocaines, les guerres civiles allaient commencer. Les princes berbères, cliens de Rome, devaient fatalement se trouver mêlés aux luttes des partis. Ils y apportent leurs rivalités personnelles, profitent de l'anarchie croissante pour réaliser leurs convoitises ou assouvir leurs haines, et les prétendans, — les Roguis, — qui, en temps de crise, n'ont jamais fait défaut sur la terre africaine, surgissent de toutes parts. L'un d'eux, Ascalis, se soulève contre Bogud, le successeur de Bocchus. Aidé d'aventuriers et particulièrement d'une bande de ces pirates qui pullulaient alors dans la Méditerranée, il réussit à mettre la main sur la capitale Tanger. Mais si les usurpations ont toujours été fréquentes au Maroc, elles sont généralement restées éphémères. Un partisan de Marius, Sertorius, proscrit par Sylla, vint débarquer sur la côte marocaine, reprit Tanger et fit Ascalis prisonnier. Bogud, ainsi délivré de son rival, ne devait pas tarder à recouvrer sa capitale.

La situation se compliqua encore à la mort de Bogud. Son royaume fut partagé entre deux souverains, sans doute ses deux fils : l'un d'eux, Bogud II, reçut le domaine traditionnel de la monarchie, le Maroc, de l'Atlantique aux rives de la Moulouïa ; l'autre, Bocchus II, la Maurétanie orientale, lambeau arraché à l'ancien patrimoine de Jugurtha. Voisins et rivaux, jaloux de s'agrandir et de se dépouiller mutuellement, les deux princes attendaient impatiemment une occasion favorable. L'anarchie grandissante à Rome, la rivalité de César et de Pompée, la guerre civile, ne tardèrent pas à la leur fournir. Bogud, d'ailleurs, n'eut pas à s'applaudir des événemens. Il n'y gagna que vingt années d'aventures, la perte de son trône et une fin misérable.

En 47, nous le trouvons en Espagne où il vient soutenir la cause de César ; en 46, César débarque en Afrique pour y combattre les débris du parti pompéien déjà vaincu à Pharsale.

Le roi de Numidie, Juba, s'est prononcé contre lui et se prépare à opérer sa jonction avec les Pompéiens. Bogud saisit habilement l'occasion, immobilise Juba par une attaque de flanc et permet ainsi à César de remporter la victoire. En 45, Bogud passe de nouveau en Espagne ; il assiste aux côtés de César à la bataille de Munda et, grand tacticien sans le savoir, il décide du succès en attaquant à l'improviste le camp de l'ennemi. Bogud avait encore d'autres titres à la reconnaissance du dictateur. César, lors de son passage en Afrique, avait sollicité et obtenu les faveurs d'Eunoë, une des femmes préférées de Bogud. Maître de l'Empire, il paya avec usure les services de l'allié et les complaisances du mari.

Après la mort de César, le Césarien fidèle qu'était Bogud se trouva fort embarrassé entre son principal lieutenant Antoine et son fils adoptif Octavien, le futur Auguste. En Berbère retors et avisé, il pesa les chances de l'un et de l'autre ; réflexion faite, il se prononça pour Antoine qu'il croyait être le plus fort, contre le jeune homme de dix-neuf ans, novice et inexpérimenté, qu'était alors Octavien. Cette fois il se trompait lourdement et devait payer fort cher son erreur. En 38, sur les sollicitations du frère d'Antoine, il débarque de nouveau en Espagne pour y combattre les partisans d'Octavien, mais il est battu. Pour comble de disgrâce, Octavien profitant de son absence suscite une insurrection dans ses États héréditaires et s'entend avec son voisin Bocchus. Tanger se soulève. Bocchus envahit le royaume dont il occupe les principales villes, et lorsque Bogud revient d'Espagne en toute hâte, il trouve tous les ports fermés. Il ne lui reste qu'à fuir au plus vite. Antoine, maître de l'Orient, pauvre jouet aux mains de Cléopâtre, résidait alors à Alexandrie. Bogud va l'y rejoindre et lui conter ses malheurs. Antoine console de son mieux le souverain détrôné sans pouvoir toutefois lui rendre ses États.

Dans la lutte suprême d'où devait sortir l'Empire, Bogud soutint Antoine avec ardeur. Présent à la bataille d'Actium, il fut témoin de la défaite qui marquait à la fois la chute de son protecteur et la ruine de ses espérances. Il se réfugia dans la ville de Méthone et l'on eut pendant quelques mois le spectacle étrange et nouveau d'un prince berbère dirigeant contre une armée romaine la défense d'une petite cité grecque. Ses derniers efforts furent vains. Au printemps de 31, le général

d'Octavien, Agrippa, enlevait la place. Bogud, fait prisonnier, était mis à mort sans autre forme de procès, triste fin d'un souverain marocain dépaysé dans les affaires européennes et égaré dans les luttes de partis.

Bocchus II, débarrassé de son rival, réunit sous sa domination toute la Maurétanie, de Bougie à la côte de l'Atlantique. L'ancienne capitale marocaine, Tanger, fut abandonnée pour la ville d'Yol (Cherchell, à l'Ouest d'Alger). Mais, dès ce moment, l'indépendance marocaine n'est plus qu'un vain mot. Bocchus règne en fidèle vassal d'Octavien à qui il doit tout et de Rome contre laquelle il ne peut rien. A sa mort, en l'année 33, Octavien, renonçant au système du protectorat, annexait le pays qu'il faisait administrer directement par un procurateur. Toute l'Afrique du Nord devenait ainsi partie intégrante de l'État romain.

L'expérience ne fut pas heureuse. Les indigènes, surtout ceux du Maroc, systématiquement et violemment hostiles à toute immixtion étrangère, virent d'un fort mauvais œil le gouvernement de Rome et les agens qui le représentaient. Peut-être aussi les fonctionnaires romains manquèrent-ils de doigté vis-à-vis d'une population aussi susceptible et dans un pays où ils avaient tout à apprendre. Toujours est-il qu'on vit surgir bientôt de graves difficultés. Auguste, avec ce sens de l'opportunité qui était une de ses qualités maîtresses, se rendit compte qu'il avait été trop vite, et qu'au Maroc comme ailleurs, plus qu'ailleurs encore, il fallait laisser agir le temps. La tentative d'annexion avait duré huit ans. L'Empereur eut la sagesse d'y renoncer pour en revenir au système du protectorat qui pendant soixante-dix ans avait fait ses preuves.

Le principe une fois admis, il fallait trouver un roi à qui l'on pût confier le gouvernement du pays, et le choix était extrêmement délicat. Le candidat idéal devait en effet réunir des qualités différentes et quelque peu contradictoires : être assez souple pour faire prévaloir les vues de Rome, assez populaire auprès de ses administrés pour leur inspirer confiance. Heureusement, ce personnage rêvé, Auguste l'avait sous la main et sur place; c'était le roi de Numidie, Juba II. Juba était le fils de ce roi Juba qui avait combattu César en Afrique et s'était donné la mort après la bataille de Thapsus pour ne pas tomber aux mains du vainqueur. Son fils, encore enfant, fut emmené

à Rome où il reçut l'éducation complète et raffinée des jeunes aristocrates du temps. Ce Berbère, à l'intelligence prompte et déliée, se passionna pour une civilisation qui se révélait à lui dans tout son éclat. C'est à Rome qu'il prit ce goût des lettres, des sciences et des arts, qui lui assure dans la lignée des princes africains une place exceptionnelle. Auguste, dont il avait attiré l'attention, lui fit épouser une fille de Cléopâtre et, pour l'exercer au maniement des affaires d'Afrique, il lui confia le gouvernement de l'Égypte. Quelques années plus tard, il le nommait roi de Numidie. Enfin, en 25 av. J.-C., il le transférait en Maurétanie pour y régner sous la suzeraineté romaine.

L'Empereur n'eut qu'à s'applaudir de sa décision et de son choix. Pendant quarante-huit ans, Juba gouverna habilement son royaume, s'efforçant de faire pénétrer l'influence romaine dans le pays et préparant graduellement l'annexion future. Sous son règne, la région marocaine commença à être explorée systématiquement. Des expéditions maritimes allèrent reconnaître les îles Fortunées (Canaries) et découvrir les îles de Pourpre (archipel de Madère). Ptolémée, fils et successeur de Juba, poursuivit sa politique. Lors de la révolte de Tacfarinas dans le Sud Algérien, il seconda de son mieux les généraux romains. Mais il fut bien mal récompensé de sa fidélité. En 40 ap. J.-C. au cours d'un voyage à Rome, Caligula le fit assassiner pour s'emparer de ses richesses.

A cette nouvelle, les peuplades du Maroc se soulevèrent. Maures, au Nord et à l'Ouest, Gétules, au Sud, soutinrent contre les Romains une lutte acharnée, vraie guerre d'indépendance marocaine qui devait durer trois ans. Un certain Ædemon, esclave affranchi, prit la direction du mouvement. Il fallut pour le réduire envoyer plusieurs expéditions romaines, les premières qui aient pénétré sur le territoire marocain. Ædemon dut se soumettre, mais d'autres continuèrent à résister dans la montagne et aux confins du désert. En 41, une colonne volante sous les ordres de Suetonius Paulinus fut réunie pour en finir. Le général romain, sans doute par la vallée de la Haute Moulouïa, atteignit l'Atlas en dix journées de marche, traversa de part en part la région montagneuse et même la dépassa de plusieurs milliers de pas. Sur le versant saharien, il s'avança jusqu'à un fleuve nommé Ger, l'oued Guir actuel, le même que nos colonnes algériennes ont retrouvé à Igli. L'expédition de

Paulinus n'était pas seulement le raid d'un général conquérant; elle fit époque, au point de vue géographique, dans l'histoire de la découverte du Maroc, et Pline, avec sa curiosité inlassable, en a rapporté quelques détails. Il nous parle avec admiration des forêts épaisses et profondes qui occupent les premières pentes de l'Atlas, des neiges perpétuelles qui en couvrent le sommet et des déserts brûlans, au sol de sable noir, parsemés par intervalles de rochers à l'apparence brûlée, qui annoncent vers le Sud les solitudes inhabitables du Sahara.

L'audacieuse expédition de Suetonius Paulinus porta un coup décisif à la rébellion, mais les peuplades marocaines étaient tenaces. Plusieurs campagnes furent encore nécessaires pour les réduire. Le chef d'une tribu maure, Salabus, ancien partisan d'Ædemon, dirigeait la résistance. Un nouveau général romain, Hosidius Geta, le battit et repoussa les débris de ses troupes dans le désert. A la suite de ce succès, la région marocaine se trouvait à peu près pacifiée. En 42, l'empereur Claude renonça à la politique de protectorat et reprit, cette fois, d'une manière définitive, la tentative de gouvernement direct déjà esquissée par Auguste. La Maurétanie, conformément à ses traditions séculaires, fut divisée en deux provinces séparées par la limite naturelle de la Moulouïa: la Maurétanie Césarienne (départemens d'Alger et d'Oran), à l'Est; la Maurétanie Tingitane, le Maroc actuel, à l'Ouest.

La mesure prise par Claude n'était pas l'effet d'un caprice. L'annexion était devenue nécessaire; l'habile politique de empereurs l'avait rendue possible. Le gouvernement du rois Juba, en faisant connaître au pays la prospérité et le bien-être qui partout étaient un effet de la paix romaine, avait préparé les indigènes à l'inévitable et graduellement amorti leur force de résistance. Rome enfin, et c'était l'essentiel, venait d'affirmer sa supériorité militaire par trois années de campagnes victorieuses. Le décret de Claude venait à son heure; l'œuvre romaine au Maroc apparaissait dès lors comme réalisable. Il convient maintenant d'en étudier la nature et d'en préciser les résultats.

II. — LE MAROC ROMAIN

Relevons tout d'abord un fait essentiel : l'action romaine au Maroc s'est exercée sur un terrain beaucoup plus restreint que

la nôtre. Le Maroc romain, la province de Maurétanie Tingitane, pour lui donner son titre officiel, ne correspondait que partiellement à l'empire de Moulaï-Hafid. Le Maroc actuel déborde les limites de l'ancienne Tingitane à la fois vers l'Est et vers le Sud ; vers l'Est où la frontière a toujours été dans l'antiquité le cours de la Moulouïa, la limite traditionnelle des royaumes de Maurétanie et de Numidie, de Bocchus et de Jugurtha. Lors de la conquête romaine, toute la région comprise entre la frontière algérienne et la Moulouïa, la zone de police algéro-marocaine du traité d'Algésiras, a été, conformément aux précédens, rattachée à la province voisine de Maurétanie Césarienne (départemens d'Alger et d'Oran). Vers le Sud, la Tingitane excluait l'ensemble du Maroc méridional. Pline nous dit que la province mesurait, du Nord au Sud, 170 000 pas (251 kilomètres). Nous avons d'autres précisions. Le dernier poste romain sur la côte de l'Atlantique, celui d'Ad Mercurios, était situé à 174 milles (257 kilomètres de Tanger), à 16 milles (23 kilomètres) de Sala, vers l'emplacement de la Kasba Djedeïda. A l'intérieur, le point extrême de la pénétration romaine, la station de Tocolosida, était à 148 milles (219 kilomètres) de Tanger, dans la région montagneuse du Djebel Zerhoun, au Nord de Meknès.

Ces données précises permettent de rétablir dans son ensemble l'ancienne limite du Maroc romain vers le Sud. Se détachant du littoral Atlantique vers la Kasba Djedeïda, la frontière franchissait l'oued bou Regreg en amont de la ville de Sala, se dirigeait vers l'Est entre le territoire des Beni Ahsen, au Nord, et celui des Zemmour au Sud, contournait le massif du Djebel Zerhoun, au Nord de Meknès, passait non loin de Fez et, par la vallée de l'oued Innaouen, la trouée de Taza, atteignait le cours moyen de la Moulouïa vers le confluent de l'oued Messoun. De la côte Atlantique à Fez, c'est la route suivie par la colonne volante de la Chaouïa, avec ses relais de Kasba Knitra, de Lalla Ito et du Djebel Zerhoun ; de Fez à la Moulouïa, c'est la ligne d'étapes un instant prévue pour une offensive possible des troupes algériennes de Taourirt. Supposons que l'anarchie marocaine ait exigé une marche simultanée des deux corps français sur Fez ; la route qu'ils auraient suivie pour opérer leur jonction eût dessiné le tracé même de l'ancienne frontière romaine.

Le Maroc romain ne comprenait donc que la partie septentrionale de notre Maroc actuel. La côte de l'Atlantique de la Kasba Djedeïda au Cap Noun, avec ses ports modernes de Casablanca, Safi, Mazagan, Mogador et Agadir, la grande plaine de Merrâkech et la vallée de l'oued Sous, la région des Hauts Plateaux, l'Atlas central et l'ensemble du Maroc Saharien (oasis de Tafilelt et de l'oued Guir) restaient en dehors. Sur les 1100 kilomètres que mesure à vol d'oiseau le littoral Atlantique, sur les 700 qui séparent Tanger de la bordure Saharienne, les Romains n'en avaient occupé, en moyenne, que 200 à 250. Ces chiffres montrent dans quelle zone relativement et volontairement restreinte s'est exercée l'action romaine au Maroc.

Les Romains trouvaient devant eux deux groupes de populations : des Maures, dans le Nord, des Gétules dans le Sud, divisés comme aujourd'hui en tribus rivales que réunissait seule à l'occasion la haine commune de l'étranger. Parmi les peuplades maures, les plus puissantes étaient : au Nord, les Sokossii, dans le massif montagneux du Rif, les Ouereis, au Sud des précédens, le long de l'oued Ouergha, affluent de droite de l'oued Sebou ; à l'Est, sur la Basse Moulouïa, les Herpéditani (pays des Beni Iznaten), et, plus au Sud, sur la Haute Moulouïa, jusqu'au Grand Atlas, les Maures proprement dits (Ghiata, Beni Ouaghaïn). Vers l'Atlantique, toute une série de tribus échelonnées du détroit de Gibraltar aux limites de la province : les Métagonites, le long du détroit (régions de l'Andjera et du Haouz), les Mazices, les Verbicæ (vallées de l'oued Loukkos et du Sebou inférieur, entre Larache, El Ksar, Mehediya) ; les Bacuates (Gharb occidental, Beni Ahsen). A l'intérieur, les Salinsæ et les Cauni (Gharb oriental, région d'Ouezzan), les Macanites (Guerouan, Beni M'tir, Meknès), les Volubiliani, ainsi nommés de leur capitale Volubilis (massif du Djebel Zerhoun, pays des Cherarda, Fez).

Au Sud de la frontière romaine commençaient les peuplades Gétules : les Autofoles (Zemmour, Zaër, Chaouïa), les Baniuræ (de l'oued Tensift au Grand Atlas), les Nectibères sur le haut oued Oum er Rebia) et les Zegrenses, vers les sources de l'oued Tensift. Le Maroc moderne conserve le souvenir de quelques-unes de ces vieilles peuplades. Le nom des Mazices survit dans l'appellation d'Imazigh que se donnent encore les Ber-

bères; l'oued Ouergha, les Baghouata, les Zeghrana rappellent les anciennes tribus des Ouereis, des Bacuates, des Zegrenses et les Macanites se retrouvent sous le nom de Miknaça, autour de la ville de Meknès.

Le problème marocain s'est posé pour Rome sous une double forme, militaire et coloniale. Pacifier le pays en le protégeant à la fois contre les invasions du dehors et les troubles du dedans, y faire régner l'influence de la puissance souveraine en l'ouvrant à la civilisation, tels sont les deux articles essentiels du programme dont Rome pendant quatre siècles a poursuivi la réalisation au Maroc. Il n'est pas sans intérêt pour nous, les successeurs des Romains sur la terre d'Afrique, de voir comment ils ont procédé et de rechercher dans quelle mesure ils ont réussi.

La sécurité n'a jamais été complète au Maroc. Pendant toute la durée de sa domination, Rome a dû constamment veiller, les armes à la main, contre les ennemis du dehors, les nomades Gétules toujours aux aguets, et ceux du dedans, les Maures imparfaitement soumis. Les alertes sont continuelles. Sous l'empereur Claude, les peuplades du désert, en particulier les Musulames, envahissent la province et ne sont repoussées qu'à grand'peine. Sous Trajan, une grave insurrection éclate. Il faut envoyer des renforts et constituer un commandement exceptionnel. Nouvelles révoltes au début du règne d'Hadrien et sous Antonin. On organise deux corps expéditionnaires, l'un à l'Est, avec des contingens syriens, l'autre à l'Ouest avec les troupes d'Espagne. Les Maures du Maroc, pris entre les deux armées romaines, sont rejetés vers l'Atlas et le désert. La leçon ne leur fut guère profitable. Quelques années plus tard, sous Marc-Aurèle et son fils Commode, ils inondent de nouveau la Tingitane et, traversant le détroit de Gibraltar, vont débarquer en Espagne. Septime-Sévère, Sévère Alexandre, Dioclétien et son collègue Maximien sont constamment sur la brèche pour pacifier la province; ils remportent des succès, mais des succès sans lendemain.

L'œuvre est toujours à reprendre. Les bandes marocaines, battues sur un point, se reforment sur l'autre. L'attaque se produit régulièrement à l'endroit où on l'attend le moins. Une bande de Bacuates va tenter un coup de main sur la ville de Cartenna (Tenès), à trois cent cinquante kilomètres de la frontière marocaine. Par bonheur, un des chefs de la municipalité

se trouve être un homme énergique ; il se met à la tête des habitans et réussit à repousser l'attaque. Un autre jour, on voit arriver du Nord un envahisseur inattendu ; ce sont des Germains, des Francs, qui ont dévasté l'Espagne et viennent débarquer sur le littoral marocain pour y exercer de nouveaux ravages. Au début du ve siècle, lorsque les Vandales prennent pied en Afrique, les Maures se soulèvent en masse et aident les Barbares à expulser les Romains. Devant tout cet ensemble de faits, une conclusion s'impose. Le Maroc romain, malgré les efforts continus des empereurs, n'a jamais été absolument pacifié. Il a fallu y entretenir un corps permanent d'occupation et y constituer de toutes pièces un solide système de défense.

L'armée romaine du Maroc se composait uniquement de corps auxiliaires, escadrons ou ailes de cavalerie légère, cohortes d'infanterie. La raison de cette organisation était d'ordre essentiellement tactique. Contre un ennemi aussi insaisissable, aussi prompt à l'attaque et à la fuite que l'étaient les peuplades marocaines, la légion, avec sa lourde infanterie et son matériel encombrant, eût été impuissante. Il fallait des troupes alertes, légères, toujours sur le qui-vive et prêtes à marcher. Romains au Maroc, Français en Algérie, se sont trouvés en présence des mêmes difficultés ; ils les ont résolues d'une manière identique. Pour les trois premiers siècles, nous sommes fort peu renseignés sur cette armée de Tingitane. Nous savons toutefois qu'elle comptait une cohorte d'Asturiens et de Galiciens, recrutée parmi les agiles montagnards d'Espagne qui trouvaient tout naturellement en Afrique l'emploi de leurs qualités. L'effectif des corps auxiliaires variait de cinq cents à mille hommes ; ils étaient commandés par des préfets placés sous les ordres du procurateur gouverneur de la province et général en chef du corps d'occupation. Depuis Dioclétien, l'armée de Tingitane comprit deux corps distincts : une armée de couverture, forte d'environ quatre mille hommes, répartie en un certain nombre de postes dont elle formait la garnison permanente ; une armée mobile ou de réserve, de six mille hommes, soigneusement entraînée et toujours prête à se porter sur les points menacés. L'effectif de l'armée d'occupation atteignait donc à peu près dix mille hommes. Le duc de Tingitane commandait en chef.

Le système défensif, réalisé par les Romains au Maroc, résulte directement des nécessités auxquelles ils avaient à faire

face. Il fallait avant tout interdire l'accès de la province aux tribus nomades et pillardes du Sud-Marocain, il fallait également la défendre contre l'ennemi de l'intérieur, les peuplades maures mal soumises et toujours menaçantes. Vers le Sud, il s'agissait de fermer la large trouée de deux cents kilomètres qui, par la vallée du Sebou et de la plaine de Fez, s'étend de l'Atlantique au massif de l'Atlas et constitue la grande voie de pénétration vers la côte de la Méditerranée. Les Romains, ici comme ailleurs, ont admirablement utilisé les ressources défensives du terrain.

Deux points étaient particulièrement importans : Sala, sur la côte, le Djebel Zerhoun, dans l'intérieur. Sala occupe au bord de l'Atlantique une situation de premier ordre. Les montagnes des Zemmour et des Zaër, éperon détaché de l'Atlas vers l'Ouest, s'avancent jusqu'au voisinage de la côte, ne laissant entre leur extrémité occidentale et l'Océan qu'une sorte de couloir où s'engage la grande route du littoral. Sala commande ce passage. En raison de son importance et de sa situation même, ce point stratégique était, dès l'antiquité, particulièrement menacé. Pline nous dit que la ville avait constamment à craindre les attaques des éléphans et des Gétules Autololes. Les éléphans ont disparu, mais les pillards sont toujours là. Les Autololes ont été autrefois, pour Sala, ce qu'étaient tout récemment encore, pour Casablanca, leurs descendans Zemmour et Zaër, des voisins pauvres et convoiteux toujours prêts à une attaque contre les villes prospères de la côte. L'action française dans la Chaouïa a eu pour point de départ l'agression des peuplades montagnardes contre Casablanca. Il est piquant de constater que cette situation n'est pas nouvelle et que dix-huit siècles ont pu passer sans apporter sur cette côte atlantique du Maroc des changemens décisifs.

Le Djebel Zerhoun est ce massif montagneux qui commande les vallées des oueds Sebou et R'dem et domine les deux capitales modernes du Maroc septentrional, Meknès et Fez. Dans l'œuvre de pacification que les événemens récens nous ont imposée au Maroc, l'importance militaire de ce massif s'est révélée comme exceptionnelle ; nos troupes ont eu à le traverser une première fois dans l'expédition de Fez, une seconde dans la marche sur Meknès, et il apparait qu'une occupation sérieuse peut seule assurer le maintien permanent de l'ordre

dans ces régions. Cette importance, les Romains l'avaient discernée comme nous; aussi avaient-ils réservé au Djebel Zerhoun une place toute particulière dans l'élaboration de leur système défensif.

Sala à l'Ouest, le Djebel Zerhoun à l'Est, constituaient les deux points d'appui essentiels de la ligne défensive systématiquement dressée contre les Nomades du Sud. Sala, la clef de la route du littoral, fut solidement fortifiée. Des postes accessoires en défendirent les abords; au Sud-Ouest, la station d'Ad Mercurios, terme de la pénétration romaine; au Nord-Est, à trente-deux milles (quarante-sept kilomètres), le poste de Thamusida, non loin de la Kasba Knitra actuelle, sur le territoire des Beni Ahsen, qui commandait le passage de l'oued Sebou et assurait les communications avec le reste de la province vers le Nord et vers l'Est. Le Djebel Zerhoun fut converti en une sorte de camp retranché, réduit de la défense à l'extrémité orientale de la frontière. Là s'élevèrent les villes fortifiées de Volubilis (Ksar Faroum) et de Tocolosida (à quinze kilomètres au Nord de Meknès). En avant s'échelonnaient toute une série de postes secondaires destinés à en couvrir l'approche. A l'Ouest, la vallée de l'oued R'dem, étroit passage entre le Djebel Zerhoun et les montagnes des Guerouan et route d'invasion possible, fut barrée par une ligne de fortins; les deux flancs septentrional et méridional du Djebel Zerhoun reçurent des défenses analogues. Une inscription dédicatoire d'Aïn Sch'kour rappelle la construction d'un Prætorium par les soldats de la première cohorte des Asturiens et Galiciens. — Ces deux points de Sala et du Djebel Zerhoun solidement occupés furent reliés par une série de postes fortifiés, répartis sur toute cette ligne Sala, Kasba Knitra, Lalla Ito, Djebel Zerhoun, qui a marqué les étapes de notre colonne volante comme elle jalonnait autrefois vers le Sud la limite du Maroc romain.

Le problème de la défense intérieure était infiniment plus complexe. Le but était de tenir en bride les peuplades maures incomplètement soumises et toujours prêtes à la révolte, de garantir contre une surprise toujours possible la sécurité des colons et la liberté des communications. Dans cette organisation défensive qu'il fallait créer de toutes pièces, le rôle essentiel fut dévolu aux voies romaines. Les stations des grandes routes, en particulier des grandes routes de pénétration vers le Sud, qui

au point de vue stratégique et commercial étaient les plus importantes, devinrent des centres de défense. Tantôt on utilise d'anciennes fortifications carthaginoises, comme à Lixus (Laacher), tantôt on en construit de nouvelles, comme à Tabernæ (Lella Djilaliya), à Frigidæ (Soueir) sur la route de Larache à Sala, comme à El Benian sur la route de Tanger à Tetouan, dans la vallée de l'oued Mharhar. Ces postes fortifiés, échelonnés tout le long des grandes voies romaines, offraient un autre avantage. Ils isolaient les peuplades maures, dressaient entre elles des cloisons qu'elles pouvaient difficilement franchir et, s'ils ne pouvaient l'empêcher, localisaient au moins la révolte. En dehors des grandes voies, dans les mailles du réseau routier, s'élevèrent des réduits fortifiés moins importans où les colons venaient avec leurs esclaves, leur bétail, leurs richesses, chercher un abri en cas de soulèvement imprévu. Ajoutons enfin que les fermes, les habitations isolées étaient construites de manière à pouvoir repousser une attaque et arrêter les agresseurs jusqu'à l'arrivée des secours. Comme nos colons d'Algérie, les Romains ont dû vivre au Maroc avec le souci constant de la défense et la préoccupation obsédante du lendemain.

Rome a longtemps hésité au Maroc entre le régime du protectorat et le régime de l'annexion. Le protectorat, sauf une courte période d'annexion sous Auguste, s'y est maintenu jusqu'au règne de Claude, c'est-à-dire jusqu'à une époque où l'ensemble du bassin méditerranéen, la Gaule et les régions danubiennes étaient déjà devenus provinces romaines. Il y avait à ce fait des raisons générales et des raisons particulières. Le régime du protectorat est économique et souple, il n'exige de la puissance souveraine que le minimum d'intervention, tous avantages auxquels la politique romaine s'est toujours montrée fort sensible. De plus, on se trouvait au Maroc en présence d'une population remuante, très éprise de son indépendance et résolument hostile à toute pénétration étrangère. Enfin, raison qui, chez une nation pratique comme l'était le peuple romain, n'était pas la moins importante, le pays passait pour ne pas mériter de bien grands sacrifices. Le géographe Pomponius Méla, qui vivait au Ier siècle de l'Empire et qui se fait l'écho de l'opinion générale, s'exprime sans enthousiasme sur le compte du Maroc : « La Maurétanie présente peu d'in-

térêt et n'a presque rien de remarquable. On n'y voit que de petites villes et de petites rivières. Son sol vaut mieux que ses habitans, qu'une lâche inertie fait languir dans l'obscurité. »

Le protectorat présentait donc aux yeux des Romains le maximum d'avantages avec le minimum d'inconvéniens, et l'on comprend, dans ces conditions, que Rome ait retardé autant que possible la redoutable échéance de l'annexion. Lors même que les circonstances eurent imposé cette annexion, les empereurs eurent soin de réduire à sa plus simple expression l'organisme administratif de la province nouvelle. La Tingitane ne fut classée ni dans les provinces sénatoriales, ni dans les provinces impériales d'ordre supérieur placées sous les ordres d'un légat. Elle fut reléguée au rang des provinces inférieures, comme l'Épire ou les provinces alpestres, et le personnel romain y fut réduit au minimum. L'Empereur s'y faisait représenter par un gouverneur, choisi par les chevaliers, qui portait le titre de procurateur et concentrait entre ses mains tous les pouvoirs : militaire, civil et judiciaire. Il y a plus. Beaucoup d'autres provinces placées tout d'abord au même rang que la Tingitane s'élevèrent graduellement dans la hiérarchie des provinces romaines; ce fut le cas, par exemple, pour la Rhétie, le Norique et la Thrace. La Tingitane, elle, conserva toujours son régime initial. Les Romains jugeaient que le mauvais esprit de sa population et son peu de ressources ne méritaient pas davantage.

Dans les régions les moins sûres, les plus remuantes de la province, notamment dans le Sud Marocain, il devait exister une organisation analogue à celle de nos bureaux arabes du Sud Algérien. Le fait est attesté pour la province limitrophe de Maurétanie Césarienne. Rome plaçait à côté des chefs indigènes un officier romain avec le titre de préfet. En temps de paix, il surveillait les chefs de tribus, comme nos officiers de bureaux arabes, les caïds ou les cheikhs; en temps de guerre, il procédait à la levée des contingens extraordinaires, — l'équivalent de nos goums — et en prenait le commandement supérieur. La situation était la même dans le Sud Marocain que dans le Sud Algérien; il est logique de conclure que la même organisation a dû y être introduite.

Que demandait Rome à ses sujets marocains? Deux choses auxquelles elle tenait beaucoup : de l'argent, des soldats. De

l'argent tout d'abord, sous forme d'impôts directs et indirects. La population indigène de la Tingitane, comme les autres provinciaux, paie le tribut, impôt sur la fortune, perçu par les municipalités et versé par elles au Trésor romain. Le contrôle financier était aux mains d'un procurateur spécial, assisté d'un nombreux personnel subalterne : répartiteurs, caissiers, commis de toute espèce. En outre, la province acquittait l'impôt indirect sous forme de douanes. Le système douanier romain différait profondément du nôtre. Nous cherchons surtout dans les douanes un moyen de protéger l'industrie nationale. Rome, maîtresse du monde, n'avait pas à craindre de concurrens au dehors. Les douanes étaient essentiellement pour elle un moyen de remplir les caisses de l'État et, pour mieux atteindre ce but, elle avait multiplié les lignes douanières. L'Empire avait été divisé en un certain nombre de circonscriptions à la limite desquelles les marchandises devaient acquitter les droits. L'Afrique proprement dite (Tunisie et Tripolitaine) formait une de ces circonscriptions. Il est probable que l'ensemble des provinces de l'Afrique occidentale (Numidie, Maurétanie Césarienne, Maurétanie Tingitane) en formait une autre. Le taux variait dans le reste de l'Empire de 2 à 5 pour 100. Nous ne le connaissons pas pour les douanes de Tingitane.

La question du service militaire des indigènes africains, si délicate pour nous en Algérie, ne se posait pas pour Rome. L'armée romaine sous l'Empire était une armée de métier recrutée par engagemens volontaires. Sauf dans les cas de nécessité absolue où l'on pouvait procéder à la levée en masse, le service personnel obligatoire n'existait pas. Rome se trouvait ainsi, en vertu même de sa loi générale de recrutement, employer vis-à-vis des indigènes marocains le même système d'enrôlemens volontaires que la France en Algérie. Mais ces volontaires n'étaient pas les seuls soldats que Rome tirât de sa province de Tingitane. Les tribus du Sud Marocain, établies le long de la frontière, avaient, entre autres obligations vis-à-vis de l'Empire, celle de lui fournir un contingent en hommes dont l'effectif était strictement déterminé par les traités. Ces troupes indigènes étaient organisées en « goums » spéciaux qui venaient grossir l'effectif de l'armée régulière. On les employait soit à la garde du pays, soit même, en cas de besoin, hors d'Afrique. Quelques-uns de leurs chefs s'élevèrent par leurs talens mili-

taires aux plus hauts grades de l'armée; tel Lusius Quietus, un Maure de naissance, chef de tribu, qui commanda dans la guerre de Dacie le contingent fourni par ses compatriotes et devint un des généraux préférés de Trajan.

Les Berbères du Maroc étaient déjà, comme aujourd'hui, d'incomparables cavaliers. « Leurs cavaliers, nous dit Strabon, guident leurs chevaux avec une simple corde qui leur tient lieu de mors et les montent toujours sans selle... Ils se servent tous des mêmes petits chevaux, si vifs, si ardens et avec cela si dociles, puisqu'ils se laissent conduire avec une simple baguette. On leur passe au cou pour la forme un harnais léger, en coton ou en crin, auquel est attachée la bride, mais il n'est pas rare d'en voir qui suivent leurs maîtres comme des chiens, sans qu'on ait besoin d'une longe pour les tenir en laisse. » Ces Berbères avaient la tête chaude, le goût des aventures, aimaient la guerre et le pillage. Constitués en corps de cavalerie indépendante, ils firent, au service des empereurs, campagne sur toutes les frontières de l'État romain.

La cavalerie maure occupe une place exceptionnelle dans le livre d'or de l'armée impériale. Sur le Rhin, sur le Danube, sur l'Euphrate, partout elle fraie la route des légions et tient l'ennemi en haleine. Trajan, lorsqu'il entreprend la conquête de la Dacie, une des guerres les plus dures et les plus acharnées de l'Empire, emmène avec lui un corps nombreux de cavaliers africains. Ils rendirent de tels services que l'Empereur, après les avoir vus à la peine, voulut les mettre à l'honneur. Il les a immortalisés en les associant à sa gloire sur les marbres de la colonne Trajane. Nous les y voyons en pleine action. La bataille est engagée. Les Maures se lancent sur l'infanterie légère des Daces au galop de leurs petits chevaux. Leurs jambes nues serrent nerveusement le flanc des montures. Comme vêtemens, ils ont une simple tunique aux plis bouffans, serrée à la taille et attachée sur l'épaule par une agrafe; comme armes, une lance et un petit bouclier rond. Selon la mode nationale, leurs cheveux frisés retombent en longues boucles autour de la tête. Plus tard, au IIIe siècle, lors de la grande crise qui faillit emporter l'Empire, nous les retrouverons en Orient combattant la reine de Palmyre Zénobie et luttant, à côté des solides légions danubiennes, pour la cause de la civilisation romaine prématurément compromise.

Maîtres du Maroc, les Romains ne se sont pas donné pour tâche de romaniser et d'assimiler les indigènes. Avec leur sens pratique et l'expérience que leur avait donnée le contact de cent peuples divers, ils se rendirent compte très vite, — c'est un fait que nous sommes appelés à vérifier chaque jour davantage, — que le Berbère n'était assimilable que dans une mesure fort restreinte. Mais, au moins, voulaient-ils pacifier le pays, l'exploiter d'une manière systématique et le faire entrer dans cette vie générale méditerranéenne dont la création a été l'un des titres de gloire les plus éclatans du régime romain. Les moyens les plus efficaces que Rome ait trouvés à cet égard, ont été le développement de la vie urbaine, la fixation des populations indigènes, la création des routes.

Les centres urbains étaient très rares au Maroc lorsque les Romains prirent pied dans le pays. Pline nous dit qu'à son époque, les indigènes ne possèdent presque que des réduits fortifiés, *castella*. Les seules villes notables étaient les anciennes colonies phéniciennes du littoral, Rusaddir (Melilla), Lixus (Larache), surtout la capitale, Tanger, et encore le géographe Pomponius Mela fait-il remarquer que l'importance de ces villes était toute relative. Dans ce pays si difficile d'accès, si fermé aux étrangers, parcouru par des tribus encore nomades, les villes avec leur population sédentaire, leurs colonies de fonctionnaires et de commerçans européens, leur garnison permanente, devaient être les foyers naturels de la romanisation. Aussi les Romains développèrent-ils les villes existantes et en créèrent-ils de nouvelles. Les plus considérables furent érigées en colonies : ce fut le cas de Zilis, colonia Julia Constantia (Arzila), de Babba, colonia Julia Campestris, sous Auguste ; de Tanger et de Lixus, sous Claude ; de Banasa (Sidi Ali Bou Djenoun, sur l'oued Sebou), dès le Ier siècle ; de Volubilis, la métropole du Djebel Zerhoun, au IIe ou au IIIe siècle. D'autres villes, sans s'élever au rang de colonies, ont joué un rôle analogue ; Tamuda (Tetouan), près de la côte méditerranéenne, Sala, sur le littoral de l'Atlantique, ville forte et port important, Thamusida, sur l'oued Sebou, Tocolosida, au Sud de Volubilis, et, d'une manière générale, toutes les stations des routes romaines qui constituaient, disséminées au milieu du pays, autant de centres d'où rayonnait à la ronde l'influence civilisatrice de Rome.

Les tribus berbères, qui formaient à l'arrivée des Romains l'ensemble de la population du Maroc, étaient nomades. Strabon le dit expressément : « Bien qu'habitant un pays généralement fertile, les Maures ont conservé jusqu'à présent les habitudes de la vie nomade ; » mais il y avait entre les tribus du Nord et celles du Sud une différence de degré. Les Gétules du Sud Marocain, — Hauts Plateaux et Sahara, — peuplades de pasteurs, étaient, comme ils le sont encore aujourd'hui, des nomades au sens complet du mot. Les Maures du Nord, au contraire, sans être absolument des sédentaires, n'étaient plus que des demi-nomades. L'agriculture avait fait chez eux de grands progrès. « Sans cesser d'être d'excellens chasseurs, dit encore Strabon, ces peuples ont acquis en agriculture la même supériorité qu'ils avaient déjà dans l'art de la chasse. » Les princes berbères, particulièrement Massinissa en Numidie, avaient de toutes leurs forces poussé à cette transformation qui représentait pour eux une augmentation de richesse et un surcroît de sécurité. Les Romains poursuivirent cette politique de fixation au sol. Il faut reconnaître d'ailleurs qu'ils ne réussirent qu'imparfaitement. Les tribus marocaines n'abandonnèrent jamais complètement les habitudes séculaires, qui représentaient à leurs yeux un passé d'indépendance et un reste de liberté.

Le gouvernement romain a toujours vu dans la création des grandes voies un des moyens les plus puissans de pacification et de romanisation. C'est la pensée qui l'a guidé au Maroc comme ailleurs. Nulle part, il faut le dire, cette œuvre de pénétration n'était plus indispensable que dans ce pays de légendes, volontairement fermé pendant des siècles aux influences civilisatrices du dehors. Tanger était la tête du réseau routier marocain. Deux routes en partaient, la première le long du littoral Atlantique, la seconde vers l'intérieur. La route du littoral, longue au total de 174 milles (257 kilomètres), se confondait tout d'abord avec la piste actuelle de Tanger à Arzila, l'ancienne colonie de Zilis, puis, par la station de Tabernæ (Lella Djilaliya), gagnait le port important de Lixus (Larache). Plusieurs débris de ponts romains, jetés au passage des oueds, notamment près d'Arzila, en jalonnent encore le parcours. Au Sud de Lixus, la route abandonnait le littoral, atteignait l'oued Sebou à la station de Banasa (Sidi Ali Bou Djenoun), en suivait la rive droite jusqu'à Thamusida (Sidi Ali Ben Ahmed), pour

éviter les marais des Beni Ahsen qui rendent la rive gauche impraticable et que notre colonne volante a eu tant de peine à traverser entre la Kasba Knitra et Lalla Ito. La route desservait ensuite la ville de Sala pour se terminer au poste d'Ad Mercurios, qui marquait vers le Sud le point extrême de la pénétration romaine.

La route de l'intérieur, longue de 148 milles (219 kilomètres), se détachait de la précédente à 26 kilomètres au Sud de Tanger, à la station dite Ad Mercuri (Dchar Djedid, où l'on voit encore un certain nombre de vestiges romains). Par le poste d'Ad Novas (Sidi el Yemeni), elle atteignait l'oued Loukkos à Oppidum Novum, la ville actuelle d'El Ksar, desservait les stations non identifiées encore de Tremulæ, Vopisciana, Gilda, la source sulfureuse d'Aquæ Dacicæ (Aïn el Kibrit), traversait le Sebou dans la partie supérieure de son cours et, par la ville de Volubilis, la clef de la défense du Djebel Zerhoun et le centre de la romanisation dans le Maroc central, atteignait le point terminus de Tocolosida. — Cette route, qui était la grande artère intérieure du Maroc, correspondait dans son ensemble à la piste actuelle de Fez et Meknès à Tanger par le col de Zegotta, les pentes occidentales du Djebel Tselfat, les défilés de l'oued Mda, les points d'El Ksar et de Dchar Djedid. Même tracé, mêmes stations, même importance militaire et économique. Seul le point terminus s'est déplacé. Les villes romaines de Volubilis et Tocolosida ont fait place à deux nouvelles venues, les villes arabes de Fez et de Meknès, les deux grandes capitales du Maroc septentrional.

La province était assez pauvrement dotée au point de vue routier, surtout si on la compare à ses voisines du bassin méditerranéen. Les routes y étaient peu nombreuses et, de plus, fort médiocrement établies. Ce n'étaient pas ces magnifiques voies militaires, soigneusement dallées, régulièrement jalonnées de bornes milliaires, méticuleusement entretenues, qui font encore l'admiration du touriste en Italie, en Espagne, dans le reste de l'Afrique du Nord. Les routes de Tingitane étaient de simples pistes analogues aux pistes marocaines d'aujourd'hui, de tracé variable, ravinées par les pluies d'hiver, disloquées par les chaleurs de l'été et constamment modifiées par les caprices du trafic. Seuls les ponts, jetés sur le cours torrentueux des oueds, marquaient d'une manière permanente le passage

des grandes voies romaines. Terminons par deux remarques qui ont leur importance. Le réseau routier marocain était indépendant du réseau d'Algérie; il était la continuation directe du réseau routier espagnol. Tanger, tête de ligne des voies romaines au Maroc, faisait face à Gadès et les routes d'Espagne, au delà du détroit de Gibraltar, se prolongeaient directement sur territoire marocain.

L'exploitation économique du pays fut poussée avec le sens pratique et l'esprit de méthode qui partout caractérisaient l'action romaine. Le sol du Maroc est naturellement fertile. Les Anciens le reconnaissaient unanimement : « Il est un point sur lequel tous les témoignages s'accordent, c'est que la Maurétanie, à l'exception de quelques déserts peu étendus, ne comprend que des terres fertiles et bien pourvues d'eau... Toutes les productions du sol y abondent. » (Strabon.) — « Riche par son sol, la Maurétanie est tellement fertile que non seulement elle rend avec usure les semences qu'on lui confie, mais qu'elle produit même en abondance quelques genres de fruits qu'on n'y sème pas. » (Pomponius Mela.) Cependant, en dépit de cette fertilité naturelle, le Maroc n'a jamais été une terre à céréales, comme l'étaient les provinces voisines d'Afrique et de Numidie. La culture intensive du blé, dans l'antiquité, exigeait une main-d'œuvre sérieuse que le Maroc n'a jamais connue. La main-d'œuvre indigène, livrée à elle-même, ne valait rien, — le Marocain d'aujourd'hui est resté un piètre agriculteur, — et, d'autre part, le nombre des colons venus du dehors n'a jamais été bien considérable.

La grande richesse de la province, c'étaient les forêts. L'Atlas était couvert de forêts épaisses et profondes où abondaient les essences les plus rares. Les thuyas de Maurétanie étaient célèbres; on en faisait des meubles et particulièrement des tables que les amateurs se disputaient à prix d'or. Nonius, un affranchi de Tibère, avait une table d'une seule pièce qui mesurait quatre pieds de diamètre et six pouces d'épaisseur. Cicéron avait payé la sienne un million de sesterces (220 000 francs); une autre, qui avait appartenu au roi Juba, fut vendue 1 200 000 sesterces (264 000 francs), et ces prix furent encore dépassés par la suite.

L'olivier et la vigne étaient cultivés avec succès dans les plaines du littoral. Les animaux sauvages, éléphans, lions,

léopards, gazelles, pullulaient; la chasse resta sous la domination romaine une des grandes ressources du pays. Les côtes de l'Atlantique étaient extrêmement poissonneuses; les pêcheurs espagnols de Gadès s'avançaient jusqu'au fleuve Lixus. On pêchait également la pourpre que l'on travaillait sur place et qui faisait l'objet d'un grand commerce d'exportation.

***

L'œuvre romaine au Maroc, malgré les limites étroites dans lesquelles elle s'était volontairement enfermée, est restée incomplète et éphémère. La romanisation, en dehors des centres urbains, y a toujours été très superficielle et la prospérité économique, surtout en raison de la pauvreté de la main-d'œuvre, fort restreinte. Il n'y a rien eu en Tingitane de comparable au magnifique essor d'autres provinces romaines, comme l'Espagne, la Gaule et, sur le continent africain lui-même, l'Afrique proprement dite. Et cependant, pour exercer son action civilisatrice, Rome se trouvait placée dans des conditions infiniment plus favorables que nous, Français du xxe siècle, ne le sommes aujourd'hui. Dès le début, elle a eu les mains libres. Jamais la question du Maroc n'a pris pour elle la forme d'une question européenne. Au moment où les Romains s'installent en Afrique, il n'existe plus dans le bassin méditerranéen de puissance capable de contrecarrer leurs vues ou de peser sur leurs décisions. Carthage a disparu; l'Espagne, la Grèce, la Macédoine sont devenues provinces romaines; le reste de l'Europe, — Gaule, Germanie, Grande Bretagne, pays slaves de l'Est, — est quantité négligeable. Pas d'appétits étrangers à satisfaire, pas de concours à acheter, pas de susceptibilités à sauvegarder, pas de complications diplomatiques à craindre au dehors. Rome n'a à tenir compte que de ses propres intérêts; elle n'a à « causer » avec personne, sinon avec les Marocains eux-mêmes. Elle choisit librement la forme qu'elle entend donner à sa suprématie. Protectorat ou annexion, elle décide librement et elle décide seule, dans toute la plénitude de sa souveraineté, sans avoir à subir le contrôle ou à redouter l'intervention de l'étranger.

En Afrique même, la résistance nationale ne revêt pas encore la forme d'une lutte religieuse. Les Romains n'ont pas trouvé devant eux le fanatisme musulman; ils n'ont pas connu

la guerre sainte, les héroïsmes qu'elle suscite, les rancunes implacables qu'elle laisse derrière elle. Le paganisme, qu'il fût berbère ou romain, n'était en rien exclusif. Rome a fait place dans son panthéon aux divinités africaines, les a assimilées aux siennes, confisquant ainsi au profit de sa domination le culte traditionnel et les croyances les plus intimes de ses sujets africains. La religion, qui est pour nous un obstacle et une préoccupation de tous les instans, devenait pour elle un élément de fusion et une arme efficace de gouvernement. Ajoutons enfin que la puissance romaine au Maroc s'est maintenue plus de quatre siècles, toutes circonstances exceptionnelles qui ont largement favorisé l'action de nos prédécesseurs latins et que nous ne retrouvons plus aujourd'hui.

Comment expliquer, dès lors, que cette première intervention européenne n'ait pas eu de résultats plus complets et plus décisifs? Les raisons de ce fait sont multiples. Il faut tenir compte à la fois de ce que les Romains ont voulu faire et des difficultés auxquelles ils se sont heurtés. A leurs yeux, la province de Tingitane a toujours été d'importance secondaire. Le jugement dédaigneux du géographe Pomponius Mela, que nous citions plus haut, est caractéristique à cet égard. Ils n'ont jamais eu l'intention de la soumettre à une exploitation intensive, comme c'était le cas pour les provinces voisines d'Espagne et d'Afrique. Le Maroc, en réalité, ne les a guère intéressés que d'une manière indirecte et par contre-coup. Leur but, lorsqu'ils s'y sont installés, était essentiellement de couvrir leurs riches possessions espagnoles contre tout danger venu du Sud. Ce péril d'ailleurs n'était pas chimérique. Au temps des guerres civiles, les Maures de Tingitane avaient appris à connaître le chemin de l'Espagne. Sous l'Empire encore, malgré les précautions les plus minutieuses, nous les voyons à plusieurs reprises, sous Marc-Aurèle, sous Septime Sévère, traverser le détroit de Gibraltar et dévaster la province espagnole de Bétique.

Cette idée fondamentale, qui est à la base de toute la politique marocaine de Rome, explique un certain nombre de faits qui pourraient sans cela nous paraître singuliers. Tout d'abord, le caractère restreint de l'occupation territoriale. Pour protéger l'Espagne, la possession du Maroc septentrional était indispensable; c'était un minimum à la fois nécessaire et suffisant. Les Romains s'y sont tenus. A la fin du IIIe siècle, Dioclétien

groupe les provinces de l'Empire en diocèses et en préfectures. L'ensemble de l'Afrique du Nord forme un diocèse spécial ; la Tingitane en est exclue pour être rattachée au diocèse d'Espagne et à la préfecture des Gaules. Enfin, rappelons la disposition du réseau routier marocain, indépendant du réseau d'Algérie et conçu comme le prolongement direct du réseau espagnol.

Rome avait donc volontairement, nous venons de voir pourquoi, restreint son œuvre politique et civilisatrice au Maroc. Il faut dire aussi que, même dans ces limites relativement étroites qu'elle avait assignées à son action, elle se heurta à de très graves difficultés qu'elle ne réussit jamais à vaincre complètement : configuration du sol peu favorable à la pénétration, manque presque absolu d'outillage économique et surtout mauvais esprit de la population indigène jalousement attachée à ses habitudes traditionnelles de pillage et à ses souvenirs séculaires de liberté. Un pays comme le Maroc, où tout était à faire, ne pouvait se développer qu'au sein d'une paix profonde et durable. Les Romains, malgré les moyens uniques dont ils disposaient, malgré la puissance merveilleuse d'assimilation dont ils ont fourni tant de preuves en Gaule, en Espagne, en Afrique même, n'ont jamais pu le pacifier d'une manière continue. Au moment où le Maroc semble s'ouvrir de nouveau aux influences européennes, particulièrement à la nôtre, il n'était peut être pas inutile de le rappeler.

LÉON HOMO.

L'IMAGINATION

AUX

SALONS DE 1912

« Faut bien montrer des images à l'homme ; la réalité l'ennuie ! » disait un bohème de Gavarni en désignant un de ces petits dioramas de foire d'autrefois, où se précipitait la foule. Ce bohème a toujours raison. La foule passe toujours indifférente devant le pré, la rivière, le mendiant accroupi au soleil, l'étal de boucherie, les enfans qui jouent, et toujours elle s'arrête avec curiosité devant les images où sont reproduits par l'art ce pré, cette eau, ce loqueteux, cet étal, cette marmaille. C'est qu'elle comprend mieux l'image que la réalité. Dans la figuration qui lui est faite des choses qu'elle connaît le mieux, les traits qui parlent à son entendement ou qui touchent sa sensibilité sont profilés avec infiniment plus de netteté que dans ces choses mêmes. Et « la vanité » dont Pascal accuse la peinture se justifie le plus naturellement du monde. Mais il y a une chose qui divertit la foule encore bien plus que l'image des réalités : c'est l'image des choses irréelles, la figuration de ce qui n'est pas arrivé. L'éducation positiviste n'y peut rien. L'instinct est indestructible. Après une période prolongée d'images réalistes, de documens humains, on sent l'obscur besoin de connaître ce qui n'est pas, ce qui n'a jamais été : les virtualités de l'être. Le réel n'est jamais que le passé des formes. L'esprit humain concevant autre chose que le passé, la sensibilité aime à éprouver autre chose que le réel. De là, les réactions périodiques contre l'image documentaire.

Nous touchons à un de ces momens. Les précisions photographiques, accumulées depuis l'invention de la photogravure, commencent à nous ennuyer autant que, vers la fin du classicisme, les Grecs et les Romains ennuyèrent nos pères. On se tourne, à nouveau, vers les visionnaires ou les imaginatifs : on a soif de fantaisie. Cela est si vrai que, dans les meilleurs périodiques illustrés de tous les pays, le document photographique, longtemps prédominant, commence à céder la place à l'invention ou à la transcription artistique, à l'idée clairement dégagée de l'amas des faits, tranchons le mot : au symbole. On garde toutes les fenêtres ouvertes sur la nature, mais on en ouvre d'autres sur des pays de féerie, et les privilégiés qui y ont voyagé, et nous en rapportent des images, nous intéressent infiniment mieux que les gens occupés à peindre le coin de notre rue. C'est ainsi qu'aux *Salons* de 1912, par exemple, on salue, mais l'on passe devant beaucoup de travailleurs honorables acharnés à nous remettre sous les yeux ce que nous voyons tous les jours et l'on s'arrête devant les visions les plus fantaisistes des imaginatifs, dans tous les ordres de choses, depuis les grandes œuvres de M. La Touche ou de M. Maurice Denis, faites pour couvrir des murs, jusqu'aux petites images enluminées par M. Rackham ou M. Mossa, faites pour être feuilletées et tenir dans la main.

I

Ce n'est pas que ces artistes se soient mis en frais de mythes bien neufs. Rien de plus usé que la *Roue de la Fortune* ou la *Tentation de saint Antoine*, si ce n'est l'*Age d'or*, ou les *Quatre Élémens*, les *Fées* ou la Fable de *Persée*. Mais rien de plus imprévu que les thèmes pittoresques adoptés pour les traduire à nos yeux. Regardons les toiles de M. La Touche, avenue d'Antin, salle XII. La Fortune est « en panne ; » à force de rouler sur les chemins, sa roue s'est faussée, et son moteur, qui est une paire d'ailes, exige une réparation. Elle s'est assise au bord d'une rivière, qui ressemble beaucoup à la Seine, et ayant relevé son bandeau, elle attend paisiblement que le charron ait raccommodé sa fabuleuse mécanique. Lui, sans se soucier de cette belle personne, tout à son travail, fait le geste professionnel de l'ouvrier qui met une roue en marche et qui éprouve si elle tourne comme il faut. Cependant, les poules de la basse-cour picorent

autour de la déesse, les canards, nés curieux, fouillent dans sa corne d'abondance, les laveuses battent leur linge, l'eau coule, les lointains bleuissent, et tout va son train comme si la fantasque dispensatrice n'était pas arrêtée par le plus vulgaire des accidens. La rencontre est savoureuse de ce vieux mythe académique et hautain, et de cette scène familière dans le décor le plus naturel et le plus moderne qui soit.

Aucune affectation, aucun effort. L'auteur a si peu le souci de la vraisemblance que les rencontres les plus improbables se font chez lui le plus aisément du monde et avec la plus aimable bonhomie. Si vous disiez à ces déesses, ou à ces nymphes, ou à ces tentatrices de *Saint Antoine* qu'elles se trompent de siècle et que ce vieux peintre occupé au paysage de Bougival n'est point leur homme, elles vous éclateraient de rire au nez. L'anachronisme, l'invraisemblance, la logique, la raison, « l'historicité, » elles ne savent ce que c'est et s'en moquent. Il n'y a pas d'anachronisme ni d'erreur, quand les feuilles et les eaux brillent et chatoient, quand les toilettes s'harmonisent avec les figures, quand les gestes divertissent, quand le lieu est si beau qu'on voudrait y être transporté. — « Je n'ai jamais vu un paysage comme celui que vous me montrez, » disait, une fois, un critique à Turner. — « Oui, mais avouez que vous auriez bien envie de le voir,... » répondit le peintre. C'est ce qu'on pourrait dire des rencontres de M. La Touche, depuis ses *singeries* jusqu'à cette *Tentation*, qu'il expose cette année. Ces choses sont impossibles, mais on aimerait qu'elles ne le fussent pas. On ne chicane donc pas l'artiste qui nous les rend sensibles par la trompeuse magie de sa couleur.

La nature même l'y invite. Lorsqu'on se trouve dans un pavillon Louis XV, comme celui qu'il nous peint, par une chaude après-midi d'été, quand le soleil suspend aux fentes des persiennes ses échelons d'or, ne semble-t-il pas qu'on voie danser dans l'ombre lumineuse des fantômes? S'il y a, au milieu, une statue de l'*Amour* avec son arc, que seront ces fantômes, sinon de belles jeunes filles menant la ronde autour de celui « qui est, qui fut ou qui doit être? » L'idée d'en faire une *Cible*, qu'elles criblent de roses avec des révérences ironiques, est un joli scénario de fêtes galantes, et nul mieux que M. La Touche ne sait peindre ces fêtes-là. Elles auraient quelque chose de mièvre avec d'autres : avec lui, elles ont la saveur et l'éclat d'un

beau fruit mûr. Elles ne sont pas filles d'une idée : un sourire les a fait naître, un beau mouvement les anime, une riche couleur les nourrit, et si, le jour venant à baisser, l'ombre les chasse, elles nous laissent le souvenir que laissent ces mondes lumineux d'atomes qu'on voit, un instant, danser dans un rayon de soleil.

C'est le soleil encore qui transfigure l'humanité de M. Maurice Denis et en fait, le plus naturellement du monde, la contemporaine de l'*Age d'or*. Voici bien des années que M. Maurice Denis cherche des harmonies dans une gamme très haute, là où la moindre dissonance déchire l'œil, mais où le juste accord des tons est une splendeur. Cette fois, il l'a trouvée. Les *Cinq panneaux pour la décoration d'un escalier*, qu'il expose avenue d'Antin, salle VIII, illuminent tout le Salon. On y vient comme à un foyer incandescent, où l'on ne distingue d'abord que des flammes. Ces flammes sont des corps humains, cette braise ardente est un cap, ces suspensions lumineuses sont des grappes de raisin, cette coupe d'or est un nid. Avec ce qui est ici nuages, on ferait des soleils ailleurs. Un mouvement léger, vif, gai, anime toutes choses. Les figures sont vues dans des attitudes d'escalade ou de fuite. Les draperies flottent. Une arabesque blanche, qui est un cheval, court le long d'une frise bleue, qui est la mer. Les nuages vagabondent dans le ciel. L'*Age d'or*, c'est l'été et c'est la jeunesse : les parens toujours jeunes, les enfans toujours petits, la mer toujours bleue, les ombres colorées à l'envi des lumières, une vie libre et facile dans un paysage complice et clair.

Cette imagination ne serait rien sans les dons précieux du peintre. Dons de luministe plus encore que de coloriste. Une extrême lumière éteint les couleurs aussi bien qu'une ombre extrême. Et, ici, plusieurs figures ne se dégagent que lentement de l'atmosphère éblouissante où elles sont plongées. Mais précisément, ce sont les figures secondaires; les principales sont bien celles qu'on voit d'abord, et dans ces harmonies où tout est extrêmement monté de ton, chaque partie se trouve, par une gradation insensible, jouer exactement son rôle, sans aucune confusion. Sans doute, si l'on considérait, à part, certains fragmens de ces figures, on serait fort étonné de la couleur choisie pour révéler un bras ou une jambe. Mais un ton ne vaut qu'en fonction des tons environnans et si ce rapport est juste,

l'ensemble est un enchantement. Rien, ici, ne détonne, et je ne crois pas que, dans l'étude du nu, tout au moins, la science des reflets lumineux ait jamais été poussée plus loin.

Après cette explosion de gaieté coloriste, c'est une page mélancolique et sombre que la troisième grande œuvre imaginative du Salon : les *Quatre Élémens* par M. Aman Jean, qui remplit tout un panneau de la salle V, avenue d'Antin. Mais c'est une page intéressante, comme toutes celles qu'a signées l'auteur et, aussi bien, elle est destinée à un lieu un peu austère : la Sorbonne.

Depuis le temps que les peintres s'obstinent à donner des figures aux quatre élémens des anciens : l'*Air*, la *Terre*, l'*Eau* et le *Feu*, il est surprenant qu'ils n'aient jamais songé à les signifier tous ensemble par une seule figure, une figure plastique et pittoresque, antique et moderne à la fois, — un potier. Le potier travaille la terre, il ne peut lui donner une forme qu'avec l'eau, la lui conserver que par le feu, et il n'est pas de feu sans air. L'air d'ailleurs, retenu ou précipité, transforme entièrement la couleur de l'émail posé sur la terre durcie. La présence des quatre élémens est donc sensible dans l'œuvre de ses doigts : cette œuvre est elle-même, du commencement à la fin, plastique et depuis le moment où il brasse la terre pour la rendre malléable jusqu'à celui où il retire le vase éclatant de son four refroidi, tous les gestes du potier sont beaux. Il ne date point d'un temps plutôt que d'un autre et l'on ne voit guère de différence entre le geste du potier d'André de Pise sur le Campanile et celui que fait encore M. Delaherche à la Chapelle-aux-Pots. Voilà donc le mythe simple et plastique où apparaîtrait le mieux l'action des quatre élémens.

Mais c'est là, sans doute, une conception trop modeste pour les peintres : il leur faut des tempêtes, des inondations, des incendies, — ce qui transforme un symbole en une série de scènes de genre. Remercions M. Aman Jean de nous les avoir épargnées. Le *Feu* chez lui n'est qu'une flambée de feuilles, l'*Eau* qu'un ruisseau où se tiennent des naïades, la *Terre* qu'une femme portant quelques épis. L'*Air*, seul, est un peu ambitieux : dans le ciel, une figure passe comme un boulet de canon et courbe les arbres devant elle. L'ensemble est une vision de calme et de sérénité : une nature favorable et nourricière, des figures un peu lasses en des attitudes inexplicables, des formes enroulées sur elles-mêmes selon un rythme toujours semblable, des lignes indé-

finiment serpentines. On ne voit pas qu'il y ait, dans toute cette immense composition, une seule ligne tout à fait droite ni un seul plan tout à fait plat. On ne voit pas, non plus, qu'un seul morceau, pris à part, puisse résister à l'examen. Et le paquet coloré que forme le groupe central, la *Terre*, la *Géologie* et le *Pâtre*, est ce qu'on peut imaginer de plus déplaisant à l'œil. Mais quand on aura fait ces critiques et bien d'autres, cette page gardera une suprême vertu : il s'en dégage un grand charme. Les yeux s'y reposent sans s'y fatiguer. Elle ne s'imposera pas à l'attention des auditeurs, en Sorbonne, comme ces panneaux décoratifs de couleur violente, qu'il faut aimer beaucoup pour les indéfiniment subir. Quand ils voudront, elle entraînera leur pensée aux pays inconnus qu'habitent, en de rares minutes, les poètes, ce pays dont William Morris parlait lorsqu'il intitulait les récits qu'il en apportait : *Nouvelles de nulle part.*

C'est de là, proprement, que vient aussi M. Arthur Rackham. Les découvertes qu'il y a faites remplissent une salle du rez-de-chaussée, avenue d'Antin, la *Salle Rackham*, éclairée artificiellement. Une fente lumineuse entre de lourds rideaux la désigne. Ces rideaux franchis, on se trouve dans un monde enchanté : le monde de *Rip van Winckle*, de *Piter Pan*, du *Nibelung*. Des gnomes sautillent, des ondines ondulent, des dragons bâillent, des flammes serpentent, des nains arrondissent le dos en face des Dieux et tendent des mains tentaculaires. C'est *Alberich, furieux, escalade le rocher pour s'emparer de l'or* (N° 4) ou *Fafner* (N° 30) ou *Wotan s'éloigne de Brünnhilde endormie* (N° 34). On voit paraître, çà et là, une petite fille rieuse, ébouriffée, ou stupéfaite, extasiée, devant le merveilleux mystère de la vie. C'est l'*Enfant sur le seuil* (N° 75), ou *Alice au pays des merveilles* (N° 77) ou l'*Enfant changé par les Fées* (N° 73).

Il arrive, quand on gravit l'escalier intérieur d'une tour, qu'en s'approchant d'une étroite lucarne on découvre un immense et lumineux horizon. De même quand on s'approche de ces petits cadres, trois ou quatre fois grands comme la main, où sont enfermées les aquarelles de M. Rackham : de nouvelles perspectives s'étendent devant l'imagination, une bouffée d'air frais souffle au visage, on sent que la fantaisie des peuples jeunes, cette puissance créatrice qu'a l'enfance n'est pas disparue, puisqu'un grand artiste se divertit encore aux grimaces des arbres, aux hiéroglyphes de l'onde, aux toilettes des libellules. Tous les brins d'herbe lui

font des signes, tous les cailloux l'appellent pour leur portrait. « Il y a des fées partout, seulement on ne les voit pas. Ordinairement elles font comme si elles étaient des fleurs. C'est, là, un de leurs meilleurs tours... » dit l'auteur de *Piter Pan*. Mais M. Rackham le déjoue. Il ne se laisse pas abuser par ces manigances. Il voit tous les êtres cachés qui complotent dans le creux des chênes et il entend, derrière son dos, leur éclat de rire. Il les « croque » au moment où ils s'y attendent le moins et leurs portraits répandus dans le monde entier, des deux côtés de l'Atlantique, apprennent à l'homme de quelle foule d'amis ou d'ennemis, grimés en herbes, en feuilles, en rochers ou en nuages, se compose la nature dite « inanimée. »

Ce n'est pas la première fois qu'on anime des plantes ou des fleurs, qu'on fait accomplir à des insectes des besognes humaines, mais c'est la première fois qu'on le fait en les laissant dans l'ambiance d'un paysage naturaliste et en les maintenant à leur échelle. De là, l'impression de mystère et de quasi-vraisemblance qu'on éprouve aux féeries de *Piter Pan :* ce sont de petits coins de forêt ou d'étang ou de jardin, admirablement dessinés, au fond desquels l'œil aigu de l'artiste a démêlé des êtres minuscules confondus dans les feuilles, comme l'œil de l'épervier ou du tiercelet, planant dans l'air, aperçoit la bestiole blottie au ras du sillon. Il leur a trouvé des traits qui rappellent des ridicules, des tendresses, des préoccupations des hommes : ce vieux corbeau qui fait des provisions dans son arbre est un sage et un avare; ces rats qui courent, l'air affairé, sont des valets préposés au festin des fées; ces coléoptères n'ont pas devant eux, comme il semble, un gros ventre, mais un violoncelle dont ils jouent avec application lorsque la fée, grande comme le petit doigt, vient danser sur le fil tendu en corde raide par sa servante l'araignée...

On voit comment procède l'imagination chez M. Rackham. Elle construit un monde conscient avec des matériaux scrupuleusement tirés de réalités infimes. On dirait une sorte d'entomologiste Fabre, qui peindrait au lieu d'écrire. C'est la poésie du microscope, le fantastique par la précision. Chose nettement anglaise et qui signerait ces œuvres clairement quand elles seraient anonymes. Chez les imaginatifs de race latine, le fantastique est toujours l'indéterminé, ce qui s'évanouit dans le vague des formes : ils ont peur que toute illusion ne tombe si l'on

y regarde de trop près. L'artiste celte ou anglo-saxon, ou de race germanique : un Cranach, un Dürer, un Burne Jones, un Holman Hunt, n'a pas de ces pudeurs effarouchées. Il touche le fantôme, il détaille la vision, et par ce détail même, par la précision dans l'invraisemblance, il arrive à lui prêter un air de véracité bizarre qui nous intrigue et une forte objectivité qui nous séduit.

Le métier de M. Rackham n'est pas moins particulier que sa vision, ou plutôt, ce métier, c'est sa vision même. Il lui est consubstantiel, comme chez tous les vrais artistes. C'est de l'aquarelle, mais de l'aquarelle à la fois très floue et très définie, une couleur fluide comme une vapeur continuellement cernée d'un fil noir comme de l'eau-forte. Chaque détail modelé dans l'eau en ronde-bosse, mais nettement délimité par le trait, se juxtapose au détail voisin sans se confondre avec lui, et le tout forme une masse de petits reliefs comparables à une porte de bronze fouillée et ciselée par Ghiberti. Il y a peu de teintes plates, rien qui rappelle l'estampe japonaise. La couleur aussi est bien particulière : ce sont de beaux tons de vieil ivoire, d'acajou, de mousse sèche, de parchemins anciens, çà et là relevés par le rouge du houx ou le mauve de la mauve, mais avec une discrétion infinie. Ce sont de ces couleurs qui chuchotent, dans le vieux jardin, lorsque tous les feux du jour sont éteints et que les objets clairs ne sont encore clairs que d'un flottement de crépuscule. Facture et couleur ont été fort imitées, des deux côtés de la Manche, depuis qu'ont paru les premières œuvres de M. Rackham, mais nul n'est parvenu à les manier comme lui.

Faut-il donc croire que toute fantaisie nous vienne du Nord et qu'à la clarté latine, il ne puisse plus naître de visionnaires? Le pays qui a produit Gustave Doré, qui a produit Willette, Henri Rivière en ses ombres du *Chat Noir*, et tant d'autres imagiers poètes, doit-il toujours chercher en Angleterre ses images quand la réalité l'ennuie? Il suffit de faire quelques pas pour éprouver le contraire. Ici même, avenue d'Antin, en sortant de la *Salle Rackham*, passées les salles de l'architecture, si l'on examine les aquarelles exposées dans les petites chambres qui prennent jour sur les Champs-Élysées, on rencontre une œuvre étrange qui, pour ne rappeler en rien celle de M. Rackham, fait pourtant une impression de même nature, l'impression de la « vision, » — c'est-à-dire proprement de ce qui

n'a pas été « vu » auparavant. Ce ne sont point des tableaux. Ce sont des enluminures, claires, éclatantes, traitées comme des pages de missel, ou de *très riches Heures*, avec un faire précieux et appuyé. Mais si petites qu'elles soient, elles ouvrent à l'imagination un horizon illimité. D'où cela vient-il? Pour quoi est-ce fait? Qu'est-ce que cela signifie? Les titres ne renseignent guère. ***Perseus, il Santo, Bruges-la-Morte, la Châsse de Sainte Ursule***, dit le livret. Et la signature ***Mossa niciensis pinsit*** ne nous éclaire pas davantage. On est en plein rêve. Les païens ont voulu violer la châsse fameuse de ***Sainte Ursule***, qui est à Bruges. La Sainte, elle-même, est apparue, couronne en tête et vêtue d'une robe de cour, bordée d'hermine, ses cheveux d'or ruisselant sur son dos, et, prenant dans ses mains sa propre châsse, l'a soustraite à leurs fureurs. Elle s'est acheminée vers le ***Lac d'Amour***, bleu dans les gazons verts, tenant le précieux objet, où l'on reconnaît le travail de Memling, bien au-dessus des atteintes des hommes, dans une région du ciel où les oiseaux de mer tournent et retournent autour d'elle. Pourtant, les Barbares s'obstinent à l'assaillir. Ces myrmidons ont même dressé contre elle une arbalète de siège, mais leurs flèches n'arrivent qu'à épingler le bas de sa robe blanche et de son manteau d'or. Sans y songer, tout en avançant, elle les pousse dans le lac, où ils se noient, tandis que les cygnes géans nagent vers eux pour les gober... La Sainte ne voit ce qu'ils font, n'entend ce qu'ils crient, ne craint ce qu'ils perpètrent : elle semble n'avoir pas quitté le Paradis. Ses pieds sont bien à Bruges cependant : le Pont du ***Minnewater*** et le clocher de Notre-Dame pointant à l'horizon, valent une signature; mais son sourire enfantin, son costume précieux, la clarté qui rayonne d'elle nous emportent bien loin dans le passé... Tout le rêve du Moyen Age : la force brutale vaincue par la grâce, la guerre moins forte que la paix, les trésors de l'art hors des atteintes des barbares, se devine dans cette enluminure. En même temps, une pointe de grotesque, comme dans les compositions de Jérôme Bosch, y perce parmi une foule de détails mystérieux et de symboles inexplicables.

Même chose dans l'image intitulée ***Il Santo***. Sur une étroite corniche de montagne, entre deux à-pics, s'avance un moine blanc au crâne soigneusement ras et prodigieusement pointu, pressant contre sa poitrine son livre d'heures et une lampe allu-

mée. Du haut de la montagne, des méchans font rouler sur lui des blocs de rochers qui obstruent le chemin... Il va, sans craindre, sans savoir, sans entendre, les yeux uniquement fixés devant lui, sur la route à suivre, les mains occupées à garder le livre intact et la flamme vivante. Sur sa poitrine, comme la plaque d'un ordre inconnu, il porte un cœur d'opale que mordent deux perroquets d'argent et d'où tombent des rubis allongés comme des gouttes de sang. L'homme et la nature sont également étranges. Il est pauvre, sa robe est çà et là rapiécée, — et pourtant il porte des orfèvreries précieuses et il a des gants d'évêque. Elle est infertile, abrupte, — et pourtant, çà et là, une touffe bleue a jailli dans une fissure de rocher, et acquiert ainsi un prix inestimable. Rien n'est cohérent, ici, ni explicable du point de vue strictement logique. C'est splendide et absurde comme une vision. En la quittant, on a bien le sentiment qu'on a vu le *Santo :* l'être humble et fier à la fois, qui suit sa pensée comme une voie étroite, qui ne tient pour précieuse que sa foi ardente et porte sa souffrance avec orgueil comme un joyau.

La couleur n'est pas moins curieuse que la conception. C'est une harmonie en gris et en mauve d'une délicatesse infinie, et le métier n'est pas moins curieux que la couleur : c'est de l'aquarelle franche, très large par endroits, traitée en d'autres comme une miniature, et présentant, sur les teintes locales, un semis de traits imperceptibles qui fait tout vibrer comme sous une averse de lumière. Si l'on regarde avec attention, l'on voit, sur les autres images du même artiste ce même semis d'atomes brillans : dans le ciel de la *Sainte Ursule,* dans le ciel de *Bruges-la-Morte,* sur la robe verte du poète agenouillé, dans maint autre endroit encore. On se rappelle alors les traits d'or dont les peintres du XVe siècle usaient souvent pour exprimer le chatoiement des angles lumineux sur leurs étoffes, et l'on trouve ainsi que M. Mossa ne ressuscite pas seulement la fantaisie et l'imagination des enlumineurs de missel, mais encore quelques-uns des procédés primitifs. Ces pages ne sont pas d'un dessinateur comme M. Rackham : elles abondent en partis pris bizarres et en évidentes incorrections, mais elles sont d'un coloriste beaucoup plus riche que l'imagier anglais. Elles entraînent la pensée vers des régions plus diverses, elles se rattachent à un passé plus lointain. Depuis Gustave Doré, l'on n'avait

guère vu pareille entrée de fantaisie dans notre imagerie française, ni depuis Gustave Moreau pareil sens du mystère. Ce sont bien là, de ces images dont parlait Gavarni, celles qu'il « faut montrer à l'homme quand la réalité l'ennuie. »

II

Ces œuvres d'imagination mises à part, quelle est la caractéristique des *Salons* de 1912? Un seul coup d'œil suffit pour le démêler : c'est, au *Salon* de l'avenue d'Antin, la prédominance des étrangers et, au *Salon* des Champs-Élysées, la prédominance des portraits.

D'abord, celle des étrangers. Quand un Français se promène dans quelque exposition, hors de France, dans celle de la *Royal Academy* par exemple, il est frappé de la supériorité des nôtres. Il y a pour cela bien des raisons, mais une des plus fortes est que les nôtres sont remplies de ce qu'il y a de meilleur à l'étranger. Avenue d'Antin, cette année, le phénomène a de quoi frapper les plus inattentifs. Si l'on ouvre le livret, on aperçoit qu'un bon tiers des exposans est venu de Londres ou de Cincinnati, à moins que ce ne soit de Bucarest, de Lemberg ou d'Okoyama. Si l'on ouvre les oreilles, on entend tous les dialectes du globe mis à contribution pour trouver l'épithète qui qualifie dignement la *Pénélope* de M. Bourdelle ou le *Persée* de M. Courtois.

Mais ce n'est point par le nombre seul que les étrangers règnent à la *Société nationale :* c'est par le talent. Cette année où tant de maîtres français se sont abstenus, où ni M. Agache, ni M. Jacques Blanche, ni M. Cottet, ni M. René Ménard, ni M. Simon n'ont exposé, le *Salon* de l'avenue d'Antin serait presque vide sans la présence des artistes d'outre-mer. Si l'on en ôtait l'admirable portrait de *Miss Kitty Shannon*, par M. Shannon (salle VI), celui de *M. Anthony Hope Hawkins*, par M. Glazebrook (salle XVI), celui d'un sportsman intitulé *Automne*, par M. Bowie (salle XV), celui de *Mme Agnès Nicholls*, par M. Harold Speed, ou même ceux de M. Boldini, de M. Lavery, de M. La Gandara, et la *Duchesse de Rohan* de M. Laszlo, — qui assurément ne marquent aucun progrès chez leurs auteurs, mais suffisent encore à attirer l'attention, — et si l'on retranchait encore les merveilleux *Intérieurs* signés Walter Gay (salle XI), les mythologies signées Glehn, les sinistres choses d'Espagne signées

Zuloaga, les féeries signées Rackham, je ne dis pas qu'on priverait le *Salon* de purs chefs-d'œuvre, mais on le dépeuplerait de presque toutes les figures ou les choses qui lui donnent sa physionomie.

Ce qui reste tiendrait en une salle. Elle serait encore intéressante si l'on pouvait isoler de la foule et y grouper les toiles où M. Le Sidaner prolonge pour nous des minutes délicieuses, ces effets de crépuscule enflammé, saisis presque comme des instantanés (salle XVII), ou encore ce lumineux souvenir d'un dimanche d'été *aux Prés Saint-Gervais*, et de la foule parisienne alerte, gaie, insouciante, devant « le ballon qui descend » par M. Lepère (salle IV *bis*); ce portrait de jeune femme, une harmonie mauve et jaune citron par M. Guiguet (même salle IV *bis*) où se voit le modelé fin et tout en retrait d'Holbein; ces paysages de la *Baie de la Somme* de M. Braquaval (salle XIII) délicats et nuancés comme des Van Goyen; ces *Intérieurs* de Mme Germaine Druon (salle VI) pleins de recueillement et de charme; ces coins de *Venise* (salle III) où M. Abel Truchet trouve le moyen de nous montrer, sous un nouvel aspect, la cité aux mille visages, cette toile éclatante (salle XVIII) où M. Roll a su « affronter » non seulement deux chevaux, mais des couleurs furieuses avec hardiesse et bonheur; ces *Sons de flûte* ou ces *Chants sur l'Eau* (salle VII), que M. Auburtin imagine dans un pays de songes, et ces coins de Florence (salle IV *bis*) que M. Marius Michel a eu la bonne pensée de peindre pour ceux qui cherchent l'âme éparse des grands Florentins d'autrefois parmi les pierres de l'*Annunziata* ou les gazons du *Cloître vert*... Hors ces quelques impressions vraiment fraîches et neuves, il y a sans doute une foule d'excellens tableaux français, avenue d'Antin, mais ils ne laissent pas un souvenir aussi profond que les étrangers.

Le *Salon* des Champs-Élysées, lui, est une étonnante fabrique de portraits. Il n'en est peut-être pas un seul, cette année, qui mérite le musée, mais beaucoup feront bonne figure dans un salon, convenablement éclairés, entourés d'une atmosphère bienveillante, et *La Famille*, que M. Guillaume groupe, érigée en jury, autour d'une effigie achevée, rendra un verdict de « non coupable » en faveur du pauvre artiste qui attend près de son œuvre, inquiet, le dos rond et la mèche désolée... Ce sont généralement des portraits de gens heureux. Ils nous regardent

avec une infinie satisfaction, bien habillés, bien installés dans leur fauteuil, comme gens arrivés et qui se reposent. On les devine ressemblans : on les voit bien dessinés et bien modelés, et ils offrent tous cette sorte de perfection dans le secondaire qui marque les produits mécaniques.

Il faut tirer de ce tas quelques œuvres supérieures : d'abord, les portraits de femmes par M. Marcel Baschet et par M. Ferdinand Humbert, puis le *Portrait de M. Sedelmeyer* par M. Gabriel Ferrier, celui de *M. Bonnat*, par M. Etcheverry et le groupe de portraits *En famille*, de M. Flameng, enfin les portraits signés Dawant, Laurens, Jongers, Schattenstein, Déchenaud, Vogel, Lauth, et le dessin aux trois crayons, une tête de prélat (rotonde 29) de M. Jacquier.

Quelques-uns de ces maîtres ont joué la difficulté. C'est une gageure, par exemple, que le *Portrait de Mlle N...* par M. Ferdinand Humbert (salle 37), bleu sur fond bleu. Depuis le fameux discours de Reynolds contre le bleu et la riposte de Gainsborough avec l'*Enfant* célèbre, je ne crois pas qu'on ait joué une pareille partie avec autant de bonheur. A la vérité, la thèse de Reynolds, cette fois encore, n'est point entamée. La dame en bleu de M. Humbert n'est pas plus bleue que le *Blue Boy*. Si l'on s'approche, on voit que ce bleu est rompu de toutes sortes d'autres couleurs : et si M. Humbert est parvenu à réchauffer cette teinte froide et à donner à toute son œuvre une vibration lumineuse, c'est parce qu'il a soigneusement évité les larges surfaces purement bleues. Cela est si vrai que, dans une salle voisine (la salle 38), un portrait également en bleu, mais où le ton local n'a pas été ainsi rompu, donne pleinement raison à Reynolds et, malgré le talent du peintre, fournit une contre-épreuve décisive à l'expérience tentée par M. Humbert.

C'est encore un projet singulièrement ambitieux que celui de M. Flameng : réunir dans le même cadre les portraits en pied d'une jeune grand'mère, de ses deux filles et de sa petite-fille, — et encore cette petite-fille a-t-elle tenu à apporter son éléphant !... M. Flameng est coutumier de ces audaces, mais elles ne lui réussissent point toujours aussi bien. Cette année, il a retrouvé sa verve des batailles. Un mouvement gai, vif, heureux, anime toute cette scène. Des accens noirs sur blanc, à la manière anglaise, font chanter les couleurs. Les arbres, vrais accessoires

de portraits, flottent comme des plumes de chapeaux, sous un plafond qui est le ciel, et ajoutent à l'éclat chatoyant, divers, changeant de cette peinture artificielle, mais élégante, harmonieuse, divertissante, sans rien d'excessif ni de prétentieux. Chez M. Flameng, la fantaisie se nuance de mesure et ceci le distingue nettement des portraitistes devenus peut-être très « parisiens, » mais à qui le goût français est demeuré tout de même profondément étranger.

M. Marcel Baschet n'a pas entrepris une tâche aussi difficile, mais celle qu'il a faite suffit à la gloire d'un portraitiste. Déjà maître incomparable dans les portraits d'hommes, il montre, cette année, dans son *Portrait de Mme de J...* (salle 25), une telle supériorité, que, de bien loin, dès qu'on aperçoit cette œuvre, on y va comme à un foyer qui rayonne sur l'immense *Salon*. Le dessin impeccable, le rythme des lignes, l'harmonie colorée semblent chez lui les effets de l'art le plus facile et le plus dénué d'effort. Qu'ils le soient, en réalité, c'est ce que je n'oserais pas dire, mais si c'est une illusion, c'est encore un singulier mérite de l'artiste que de nous la donner.

On ne peut en dire autant de M. Gabriel Ferrier : ses toiles sentent le travail et le procédé, mais « qu'importe la recette, si le pudding est bon ? » dit le proverbe. Le portrait de *M. Sedelmeyer* (salle 41) est excellent, quoique artificiellement plongé dans l'ombre et cette apparition, à la manière de Rembrandt, demeure fixée dans le souvenir. Celui de *M. Bonnat*, par M. Etcheverry (salle 2), non plus, ne s'oublie point, — et c'est justice qu'après avoir fixé la ressemblance de tant de bons travailleurs, d'hommes de peine et de pensée au XIXe siècle, le maître ait trouvé, pour fixer la sienne, un témoin aussi véridique et attentif que M. Etcheverry. M. Bonnat est surpris dans l'exercice de ses fonctions, qui sont de scruter les physionomies humaines et d'aller chercher dans le cycle de ses couleurs celle qui remplira le mieux son dessein : son geste est juste, son œil surtout est admirable, cet œil « photographiste » à qui rien n'échappe, « l'œil du maître, » en un mot. Il y a beaucoup d'autres bons portraits, avenue des Champs-Élysées, ceux de M. Dawant, de M. Lauth, de M. Chabas, de M. Laurens, par exemple, mais, pour le caractère, celui de M. Bonnat reste, assurément, le plus impérieux.

Immense galerie de portraits, le *Salon* des Champs-Élysées

apparaît aussi un répertoire complet de scènes de genre et une collection mondiale de paysages. Le talent dilapidé dans les « scènes de genre » est inouï : on ne saurait compter tous les épisodes de la vie pris sur le vif, parfaitement dessinés, spirituellement composés, et solidement peints. Mais c'est un talent dilapidé, parce que son but et son effort ne nous touchent plus. Il faut faire une exception pour l'*Ex-Voto* de M. Henri Royer (salle 14), très fine impression produite par la vue d'une Bretonne en prières devant l'autel, en un coin d'église ; pour la *Procession* de M. Guillonnet (salle 37), effet puissant et juste, et pour la scène de genre *Faites donc la risette*, de M. Vollon (salle 7), qui n'est pas tout à fait un Franz Hals, mais qui a le rare mérite de nous y faire penser.

Quant aux paysages, à voir tous les peintres au travail, tous les chevalets dressés pour les saisir, il semble qu'aucun aspect de la nature ne devrait nous échapper. Il y en a pourtant, qui nous échappent : ainsi, la haute montagne, les glaciers, les crevasses, les aurores sur la neige, les petits lacs formés au creux des cratères, l'âpre poésie et la fine atmosphère de ces altitudes où toute végétation s'arrête, l'éclat qu'a toute chose touchée par le soleil, au-dessus des nuages, au-dessus des brumes, dans un air semblable à l'éther. Très rarement, un artiste les aborde : plus rarement encore, il les conquiert. Aussi, est-ce une joie pour ceux qui aiment la montagne, de découvrir, cette année, parmi des milliers de paysages, qui n'apportent aucune impression nouvelle, celui que M. Communal appelle *Le lac Long et les rochers de la Glière, Vanoise* (salle 26).

C'est un de ces spectacles admirables et sévères comme la nature en ordonne, sur les hauts sommets, — pour elle-même, car ils n'ont guère de témoins, — avec les rochers, les glaces, les neiges, les eaux ramassées au creux des gorges, les lumières éparses dans le ciel. Rendre cela est presque impossible. M. Communal, qui a observé ces effets dans son pays, la Savoie, qui ne l'a jamais quitté, qui s'est dévoué à les reproduire, y est parvenu par un prodige de ténacité, et grâce à un métier extraordinaire. C'est une peinture truellée, presque entièrement exécutée au couteau à palette, juxtaposant des tons crus qui s'harmonisent à distance et impressionnent l'œil comme les plus hautes vibrations lumineuses. Elle rend bien la masse pesante de l'Alpe, le biseau vert du glacier, le vide du gouffre, le frissonnement des ombres,

l'arête de l'aiguille avec un éclat agatisé de pierres précieuses.

Depuis longtemps, on n'avait vu, dans la peinture de paysage, une tentative aussi hardie, aboutissant, par des moyens aussi personnels, à un résultat aussi éclatant. Les bons paysages ne manquent pas aux Champs-Élysées, non plus que les bons portraits. M. Warren Eaton a un effet de neige (salle 10) tout à fait juste et pénétrant. M. Paulin Bertrand rend la lumière argentée de la Provence sur les oliviers et sur la mer avec une finesse et une précision impeccables, dans son *Golfe de Giens* (salle 21) comme il l'avait déjà fait dans ses études de Carqueiranne, et au Midi de convention qu'on montre trop souvent dans nos *Salons*, il substitue une harmonie vraie comme celles que compose la nature autour des iles d'or. M. Lannes échafaude à merveille les nuages des ciels du Nord (salle 7); mais nul d'entre eux ne donne le choc de l'imprévu comme M. Communal.

Et chose remarquable : M. Communal, qui nous apporte, comme M. Rackham, une vraie découverte dans le monde de la nature et un métier franchement nouveau, n'a, pas plus que M. Rackham, fait de manifeste, ni de théorie sur son art, tandis que nous voyons les auteurs des théories les plus ingénieuses sur la rénovation de la peinture, dans les temps futurs ou « futuristes, » par l'heureuse intervention des formes géométriques, ne nous apporter rien ; je veux dire rien qui vaille.

C'est que les théories sur l'art ne lui ont jamais fait aucun bien, mais qu'elles peuvent lui faire du mal. On n'a jamais vu un artiste, enseigné par une thèse en Sorbonne, trouver un nouveau rapport de tons ou un geste heureux, mais on voit souvent de naïfs travailleurs dévoyés par les opinions superficielles et les généralisations précipitées qui composent le fond de ce qu'on appelle l'Histoire de l'Art et les Esthétiques. Telle, la théorie que toute forme est également belle, tout costume également plastique et que le moderne, comme l'ancien, est digne des respects du statuaire, — le « droit au bronze » en un mot. Cela s'est soutenu autrefois par de très mauvaises raisons, mais les raisons eussent-elles été cent fois meilleures, l'expérience s'est chargée de nous en montrer le néant. Voici près de soixante-dix ans que des statuaires de bonne volonté s'acharnent à résoudre l'insoluble problème. Les exemples couvrent toutes les places publiques de l'Europe. Pas un ne donne raison à la théorie « moderniste, » et il n'est de supportables, parmi ces vêtemens ajustés, que ceux

où, sous prétexte de manteau, le sculpteur est revenu sournoisement au drapé antique. On ne peut dire que pendant ces soixante-dix ans, et de Rude à M. Rodin, les grands artistes aient manqué, ni qu'ils aient échoué dans toutes leurs tâches. S'ils ont échoué dans celle-là, c'est qu'apparemment on ne saurait y réussir et qu'il y a bien certaines « lois » en art qu'on peut nier si c'est la plume qu'on a en main, mais qu'il est impossible d'enfreindre, si c'est l'ébauchoir.

Les artistes ont fini par s'en aviser. Hors le cas où le costume moderne leur est expressément imposé, ils l'évitent avec soin et reviennent au nu, ou au *vestis talaris*. Ainsi a fait M. Saladin dans son *Monument à la mémoire de Jean Lorrain*, exposé aux Champs-Élysées, près de la porte d'entrée. Au lieu de dresser l'écrivain en pied dans ce « complet » immuable dont la mode affuble les poètes comme les autres hommes, il a simplement profilé sa ressemblance sur un médaillon, puis, au-dessus, il a figuré la Muse de *Mémoire* debout, appuyée à une colonne, laissant tomber les fleurs inutiles du souvenir. La figure se profile également bien de tous les côtés, la ligne est souple, le modelé large et plein. Ce n'est point un ambitieux symbole : c'est le geste gracieux d'une femme, et que pourrait faire de mieux le statuaire ? Outre les qualités de praticien qu'on admire en M. Saladin, il faut lui savoir gré de rompre hardiment avec la funeste superstition de la « modernité » dans le costume et souhaiter que son exemple soit suivi. Assurément, il ne suffit pas qu'un sculpteur remplace un contemporain par une allégorie pour faire une belle œuvre. Mais il suffit qu'il présente ce contemporain en redingote ou en veston pour ne la faire point.

Le plus sûr serait de n'élever des statues qu'aux personnages pittoresques ou plastiques, — ce que fait M. Bouchard. Ce vigoureux artiste s'est donné la tâche singulière de réparer les injustices du moyen âge à l'égard de ses grands hommes. Il lui a semblé, sans doute, qu'en un pays où tout bâtisseur a sa statue, les auteurs de la *Sainte-Chapelle* ou des *Tombeaux des Ducs de Bourgogne* avaient droit, aussi, à un monument, et que peu de philanthropes ou de Mécènes modernes méritaient d'être commémorés autant que les fondateurs de l'Hospice de Beaune. Il a donc tenté de nous restituer, en pierre, d'abord le maître d'œuvres Pierre de Montereau, puis l' « ouvrier d'ymaiges » de Philippe le Hardi, Claus Sluter, et le voici, cette année, qui dresse, devant

nous, deux figures à la ressemblance du chancelier Rolin et de sa seconde femme Guigone de Salins, les donateurs de l'hospice célèbre.

Je dis : à la « ressemblance, » parce qu'en effet le hasard veut que nous connaissions leurs traits et le sculpteur ne pourrait prendre avec eux les libertés dont on est coutumier lorsqu'on figure des gens morts depuis quatre cents ans. Les érudits ont repéré les traits caractéristiques du chancelier Rolin, dans de vieilles miniatures à Bruxelles et à Vienne : les touristes de passage à l'Hospice de Beaune l'ont vu, lui et sa femme, à genoux sur les volets extérieurs du fameux retable de Roger van der Weyden, et il n'est guère de visiteur du Louvre qui n'ait été frappé par la longue et austère figure du même chancelier dans la *Vierge au donateur*, attribuée aux Van Eyck. M. Bouchard avait donc, pour le guider sur ce contemporain de Philippe le Bon, plus de documens qu'on n'en a sur maint personnage du XVIIIe siècle et de la Révolution. Chose plus précieuse encore, il maniait un vêtement plastique, à longs plis lourds : pour l'homme, la robe garnie de martre serrée à la taille par une ceinture et le chaperon; pour la femme, la robe simple et la coiffe aux beaux méplats vraiment sculpturaux. Rien ne venait contrarier son sentiment de la ligne et de l'équilibre. Il a donc fait œuvre excellente. Ces deux grands bourgeois qui s'en vont pesamment sur la route du XVe siècle, en portant une petite église dans la main, sont au plus haut point archaïques, sans cesser d'être vivans. Le *chancelier Rolin* et *Guigone de Salins* auront, peut-être, grâce à lui, à l'Hospice de Beaune, la place d'honneur que doivent avoir des parens au milieu de leurs enfans.

D'autres œuvres capitales, comme la *Vision antique*, de M. Terroir, témoignent aussi de la supériorité du sculpteur français à représenter la figure humaine. On ne saurait trop admirer la calme beauté de ces pâtres, célébrant le rite éternel de l'amour et de la jeunesse dans les ruines du Temple écroulé. Mais cette année, ce sont les animaux qui tiennent le plus de place au *Salon*. Il y a partout des chiens, des cerfs, des bœufs, des chevaux : il y a même un zébu. Le bassin monumental de M. Gardet figure un *Hallali*, le cerf dans une île au milieu du bassin, les chiens groupés aux coins et aboyant, toute la scène disposée en motif décoratif, avec une parfaite vérité dans les diverses attitudes, mais sans aucun souci de la vraisemblance

dans l'ensemble. C'est une chose qui fera grand effet dans un parc et, parce qu'elle ne vise pas du tout au trompe-l'œil, ne fatiguera jamais le promeneur. Dans les limites de ses ambitions, M. Gardet réalise cette chose si rare aujourd'hui, en décoration : la convenance de l'objet à sa destination, et, par là, il atteint une manière de grand art.

M. Perrault-Harry, lui, a serré de plus près la vraisemblance dans une sorte de fontaine intitulée *la Mort du Cerf*. Son œuvre nous met sous les yeux une scène de chasse prise sur le fait. Le cerf est sur ses fins : il gît, épuisé au bas d'une grotte, qui se couronne de toute la meute hurlante, dans une diversité de mouvemens, spirituelle, vivante, où les amis des chiens reconnaîtront leur habituelle mimique. Le mouvement du cerf, lui aussi, très juste et très particulier, exprime admirablement l'angoisse de la pauvre bête. Rien, dans toute cette composition, n'est superflu ni banal.

A voir le périmètre qu'occupent toutes ces fontaines ou tous ces bassins, celui de M. Gardet, celle de M. Perrault-Harry, celles de Mlle Janet Scudder comme aussi la monumentale *Fontaine de Clémence Isaure*, de M. Laporte-Blairsy, on peut espérer que la sculpture française va résolument entrer dans une voie depuis trop longtemps abandonnée : la décoration des jardins. Une initiative nouvelle due à M. Pierre Roche l'y invite : c'est la création, au *Salon* de l'avenue d'Antin, d'une section particulière intitulée *Sculpture et décor de jardins*, et contenant des jardinières, des cadrans solaires, des puits, des « lanternes, » des pigeonniers, des termes, des bassins. Des œuvres comme celle de M. Gardet, aux Champs-Élysées, montrent que l'idée est féconde et que nos artistes, aussi bien que ceux du XVIe ou du XVIIIe siècle, sont capables d'animer de belles figures les cours d'honneur, les terrasses et les parcs de notre pays. Il est vrai que cela ne dépend pas des seuls artistes. Cela dépend aussi des châtelains. Il faut qu'ils estiment un beau parc à l'égal d'un bibelot d'étagère et le plaisir de cheminer entre des formes augustes, parmi les massifs, aussi enviable que de manier un ivoire ou un émail ancien, souvent fort laid, mais unique ou prétendu tel. Voici, par tout le *Salon*, des œuvres évidemment destinées à être mises en plein air. Il semble donc que sur ce point l'éducation du public se fait.

Et voici, enfin, les Bœufs, les six bœufs énormes, que

M. Bouchard aligne en bronze et qu'il intitule *le Défrichement*. Ils font chanter, dans la mémoire, les vers fameux de Pierre Dupont :

Les voyez-vous, les belles bêtes,
Creuser profond et tracer droit...

Mais que défricheront ces colosses sur les pelouses parisiennes où, sûrement, ils vont être placés ? Et qui souhaite de voir au milieu de Paris ce fac-similé d'un spectacle si commun par toute la France? Voilà ce que dit, au premier abord, le passant bénévole. Et puis, il réfléchit. Il songe à toutes les actions esthétiques, à tous les gestes utiles, à tous les beaux engins disparus de la vie et que nous sommes reconnaissans à l'art de nous avoir conservés. Qui peut dire que la charrue, la charrue traînée par des bœufs, dirigée et maintenue par la main, ne disparaîtra pas, elle aussi ? Ce jour-là, on sera peut-être heureux, au milieu de la Cité décuplée et devenue un « désert d'hommes, » de trouver un monument qui serve à comprendre les vers de Pierre Dupont ou bien les vieux textes sur le « Labourage par la traction animale, » — comme nous consultons aujourd'hui, pour connaître la vie des anciens, les engins et les gestes les plus communs figurés dans les bas-reliefs de Ninive, ou sur le tombeau de Ti.

Robert de la Sizeranne.

REVUE DRAMATIQUE

PORTE-SAINT-MARTIN : *La Crise,* comédie en trois actes par MM. Paul Bourget et André Beaunier. — ODÉON : *L'honneur japonais,* pièce en cinq actes par M. Paul Anthelme. — COMÉDIE-FRANÇAISE : Reprise de *Sapho,* pièce en cinq actes par Alphonse Daudet et Ad. Belot.

La pièce nouvelle que M. Paul Bourget vient de nous donner, en collaboration avec M. André Beaunier, est très différente de celles qu'il avait fait représenter jusqu'ici. Au premier abord, elle semble à peine ressortir à la formule habituelle de son théâtre. Car il y a un théâtre de M. Paul Bourget. Et le fait qu'un écrivain venu tard au genre dramatique ait su le marquer si vigoureusement à son empreinte est bien digne de remarque. Il atteste une variété de ressources, une faculté de renouvellement, à laquelle il est impossible de ne pas rendre hommage. Depuis le début de sa brillante et si féconde carrière, M. Bourget a été visiblement préoccupé par le souci de faire entrer dans son art un nombre toujours plus grand d'élémens empruntés à la vie. Critique et psychologue, il a commencé par l'étude abstraite du cœur humain. Ses premiers romans étaient encore des études de psychologie, mais concrètes et comme illustrées par un exemple. Dans ces romans ténus et subtils, il excellait à résoudre, comme un problème de mécanique, les complications de certaines âmes très modernes, raffinées et malades. Peu à peu, il s'apercevait que toute enquête sur notre nature n'est que le plus vain des amusemens, si elle n'aboutit pas à une conclusion morale. Il comprenait d'ailleurs que l'individu se fait illusion quand il croit trouver en lui seul le mot de sa propre énigme ; chacun de nous tient étroitement à son milieu et porte en soi l'héritage de ceux qui l'ont précédé : à l'inverse d'un mot fameux, on pourrait dire que toute question de morale est une question sociale. Ainsi, et par le

progrès de sa pensée, M. Bourget était conduit à écrire une nouvelle série de romans où, par delà les figures individuelles, on devine la présence de ces êtres collectifs et plus vrais que les vivans de chair et de sang : la famille, la classe, la race. C'est alors que, de romancier devenu auteur dramatique, sans renoncer ni à ses habitudes de pensée philosophique ni à ses besoins d'observation précise, il y ajoutait ces élémens de l'action et du dialogue par lesquels le théâtre nous donne, avec une superbe intensité, l'illusion de la vie. A-t-il, définitivement conquis par le théâtre, renoncé au roman? Nul ne le croit, ni ne le souhaite. De cette excursion si intéressante à travers la littérature dramatique, personne ne doute qu'il ne revienne au roman avec un talent encore élargi et assoupli. Il y sera ramené par une sorte de logique et de force des choses. Nulle part ailleurs il n'est chez lui comme dans ce genre où, depuis Balzac, aucun écrivain ne s'était encore fait une si large place.

Le Divorce avait été tiré du roman de M. Bourget par M. Cury et récrit par M. Bourget. Pour *l'Émigré*, qu'il avait lui-même tiré de son roman, M. Bourget n'avait pas eu de collaborateur. Enhardi par le succès et prenant de plus en plus goût à une forme littéraire dont il découvrait à mesure les secrets, il avait écrit directement pour la scène *la Barricade* et *le Tribun*. Cette fois il a, sauf erreur, travaillé sur une donnée qui lui a été apportée par M. Beaunier. Quelle que soit d'ailleurs la part qui revient dans l'œuvre commune à chacun des deux écrivains, une telle collaboration ne pouvait manquer d'éveiller l'intérêt des lettrés et de leur paraître ce qu'elle est en effet : curieuse, piquante et charmante.

M. Bourget est philosophe, à la manière dont l'était son maître Taine. Sous la surface où s'arrêtent les esprits médiocres, il découvre les forces irréductibles qui gouvernent le monde : fatalité de nos instincts, emportement de nos passions, cruauté du destin aveugle ou méchant. En proie à ces puissances obscures et redoutables, les pauvres créatures que nous sommes lui apparaissent tout à fait dignes de pitié. Il se penche sur elles avec un sentiment de cordialité éperdue où se mêlent la pitié et l'horreur. Il assiste ému et désolé aux efforts inutiles qu'elles font pour échapper à leur sort. Leur condition misérable ne lui inspire aucune envie de les railler. Dans les récits qu'il nous en fait il ne met pas le plus petit mot pour rire. Une plaisanterie détonnerait dans cet ensemble douloureux. La vie est pour lui une tragédie.

Lui aussi, M. Beaunier est philosophe. Mais Renan ou M. Anatole France seraient plutôt les inspirateurs sinon de sa philosophie, au

moins du tour qu'il lui donne. Il a appris à leur école l'ironie subtile et malicieuse qui circule à travers son œuvre très variée et en fait l'unité. Tour à tour critique, journaliste, conteur, on le reconnaît, à travers ses diverses incarnations, d'abord à sa manière alerte et spirituelle, mais aussi à une certaine façon qu'il a d'envisager le train du monde. Il lui semble que nous attachons énormément d'importance à beaucoup de choses qui n'en ont guère, et que nous prenons au sérieux des tas de gens quand le mieux serait d'en rire. Un de ses personnages nous conte qu'un boulevardier s'étant rencontré avec un astronome, chacun de ces deux messieurs s'en alla enchanté de l'autre, mais étonné qu'on pût pousser aussi loin la frivolité. Que de graves soucis dont l'inanité éclaterait à nos yeux, si nous en jugions comme il faut ! On s'irrite, on s'apitoie, quand il suffirait de hausser les épaules et de passer. On s'indigne, quand il serait si simple de mépriser et de dédaigner. La vie, pour qui sait la regarder, est une comédie.

Comment deux esprits si différens allaient-ils se comporter dans une même œuvre? Leurs éminentes qualités allaient-elles se compléter ou se contrarier? C'est ce que nous nous demandions en allant écouter *la Crise*. Les deux auteurs nous avaient au préalable renseignés sur leur dessein : ils ont voulu faire une comédie de caractère et peindre le politicien amoureux. M. Bourget s'en est expliqué, à la veille de faire représenter sa pièce, suivant la méthode adoptée depuis quelque temps par les auteurs dramatiques et si commode pour nous qui trouvons ainsi toute faite une bonne partie de notre besogne. « Il nous a paru curieux, écrivait donc dans *le Matin* M. Bourget, d'étudier dans ce personnage public qu'est le politicien la déformation du personnage privé. Car il y a une empreinte du métier sur le plus intime de notre être , qui nuance nos sensibilités et qui veut que nos habitudes d'esprit aient un retentissement sur les spontanéités de notre cœur. Voici un homme, — je parle du politicien, — qui est accoutumé à ne jamais dire tout à fait la vérité : il ne la sait d'ailleurs plus. Tout lui est programme, étalage, hâblerie. Il s'est dressé à toujours diriger son activité dans le sens d'une combinaison. Il est devenu habile jusqu'à en être roué, réaliste dans le plus médiocre sens de ce mot, qui bien compris peut être si beau, jusqu'à en être retors. Il a perdu tout scrupule dans le choix des moyens et sa délicatesse, quand il en a, n'est plus que de la subtilité. S'il est resté un beau diseur, son éloquence, car il peut en avoir, ne fait que déguiser l'égoïsme le plus brutal. Cependant cet homme est amoureux. Sera-t-il ramené, par ce

sentiment, aux vertus qu'il a passé son existence à détruire en lui, à la sincérité, à la simplicité, au sacrifice? Ou bien aimera-t-il avec tout le frelaté de sa nature, mentant sans cesse à cette femme à laquelle il est pourtant attaché passionnément, jouant la comédie avec des émotions qu'il éprouve néanmoins, cabotin de lui-même, si l'on peut dire, adultérant sans cesse ses désirs, ses regrets, ses colères par le vice profond de son charlatanisme et de sa ruse, de son utilitarisme et de son bluff? Et quel martyre pour la femme qui, s'étant prise aux belles paroles et aux belles attitudes, découvre la perversion morale et sentimentale de ce défenseur d'idées généreuses!.. » Donc une comédie de caractère, où on nous montrera le caractère de l'homme public pervertissant le caractère de l'homme privé, telle sera la pièce. Nous n'avons, pour ne pas nous y égarer, qu'à tenir d'une main ferme le fil d'Ariane qui nous est obligeamment confié.

Le politicien, c'est Ravardin. Il est député radical —et du Midi, bien entendu. Il vient de renverser le ministère, sans d'ailleurs le faire exprès. Il ne nourrissait contre lui aucun méchant projet : tous les ministres étaient ses amis. Mais il a été emporté par sa faconde; il a suivi ses phrases sans savoir où elles le menaient : quand il s'en est aperçu, le Cabinet était par terre. Comment serait-il très affligé de cette catastrophe dont il va probablement bénéficier? Au Parlement comme ailleurs, on n'hérite que de ceux qu'on tue. Il est en passe de devenir premier ministre; il exulte; il ne se sent pas de joie, de vanité et d'importance. Et c'est bien naturel. Le rêve pour tout député, c'est d'être ministre, et pour tout ministre d'être président du Conseil. Ravardin marche dans son rêve étoilé. Voilà pour l'homme public.

Voici pour l'homme privé. De la Chambre des députés, Ravardin ne fait qu'un saut chez sa maîtresse, Gisèle Prieur. Celle-ci est une veuve, encore jeune, très désirable et très courtisée. C'est précisément le soir de sa fête; elle reçoit quelques intimes qui se sont fait précéder par des bouquets diversement magnifiques. Il y en a un de Ravardin, coûteux et sans goût; un autre, dans le goût ancien, d'un vieil ami, le baron d'Artigues; un autre, composé avec un soin discret et tendre, par un jeune collègue de Ravardin, le député socialiste Laurent Bernard. Chacun de ces bouquets est à l'image de celui qui l'a envoyé: le langage des fleurs. Gisèle Prieur a eu une existence assez accidentée. Son mari était une brute. Ne lui a-t-il pas, dans un accès de jalousie, tué en duel un petit ami, Robert Vindel? Ce duel, à l'époque, a fait beaucoup jaser : pure calomnie. Ne pouvant plus voir en peinture ce mari assassin, Gisèle l'a planté là; elle a pris un amant, Ravardin, et

maintenant la voilà veuve. Pourtant elle n'est pas heureuse : elle est difficile. Ce soir surtout, dans cette atmosphère de fête, elle est inquiète, nerveuse, et sent des larmes lui monter aux yeux. Mais Ravardin ne voit rien de tout cela. C'est un homme chez qui l'habitude de vivre en public et pour le public a tué toute vie intérieure. Il n'a pas l'intuition de la sensibilité d'autrui. D'ailleurs il est en joie : comment tout le monde ne serait-il pas joyeux autour de lui ?

Ce que ne comprend pas Ravardin, un autre, Laurent Bernard, le devine tout de suite. Il faut dire que, lorsqu'il est entré, Gisèle Prieur était occupée à pleurer. Elle l'a quitté, le temps d'aller arranger un peu ce visage défait, ce qui a permis à Laurent de causer avec le vieux d'Artigues, et d'apprendre de lui toute l'histoire de Gisèle, ou du moins ce qu'en sait ce confident assez mal informé et qui ignore l'essentiel. Quand Gisèle revient, Laurent, dans l'émotion de ces confidences, dans la griserie de ces fleurs et de ces larmes, lui déclare son amour et l'ardent désir qu'il a de l'épouser. Elle refuse ; mais on sent bien que ce n'est pas un de ces refus dont un amoureux doive être désespéré. Laurent le comprend à merveille et se promet de ne pas quitter la partie.

Il est très gentil, ce Laurent Bernard, bien élevé, distingué, de manières excellentes, de sentimens parfaits. Et tout de suite une objection se présente. Car lui aussi est un politicien, lui aussi est le politicien amoureux... Il faudrait répondre, je crois, que tout homme politique n'est pas nécessairement un politicien. Pour Ravardin la politique est une carrière, un métier, même un gagne-pain : pour Laurent ce n'est qu'un sport. Il est riche, et il a horreur de la politique ; mais son père et son grand-père ayant représenté l'Eure-et-Loir, il n'a pas voulu contrarier ce département dans l'habitude qu'il avait d'être représenté par quelqu'un de la famille. Il était conservateur, même réactionnaire ; il l'est resté. Il déteste les partis avancés ; mais pour être élu il fallait être socialiste : il s'est donc fait socialiste. D'ailleurs il est un député muet et fait aussi peu de besogne que de bruit. Les Mérovingiens ont eu leurs rois fainéans ; la République a ses députés feignans ; et c'est bien heureux, car, si tout ce monde travaillait, ce serait un désastre. Cette boutade, fruit de l'observation, est de Laurent : il a de l'esprit. C'est un dilettante. Il se moque de ses électeurs et de lui-même. Réduite à ce minimum, la politique n'a plus aucune espèce de mauvaise influence sur les sentimens... Telle semble, du moins, être l'opinion des deux auteurs ; et de cette façon Laurent contribue à leur démonstration.

C'est décidément Ravardin qui est chargé de constituer le nouveau ministère. Il vient tout de suite apporter à Gisèle cette grande nouvelle. Il ignore que, pour une femme qui traverse une crise sentimentale, les crises ministérielles sont comme si elles n'étaient pas : elle porte dans son cœur tout un monde où les nouvelles du monde n'arrivent pas. Cette indifférence est si marquée que Ravardin lui-même est obligé de s'en apercevoir : certains détails qu'il rapproche l'éclairent, et lui désignent Laurent Bernard comme un rival sur le point d'être heureux. Mais il est habitué, dans la lutte électorale, à rencontrer des concurrens et à s'en débarrasser. Il a mis à la raison des adversaires autrement redoutables que ce petit député sans situation. La politique elle-même lui fournit un moyen tout simple d'en venir à bout : c'est de le faire entrer dans la « combinaison. » Il offre un portefeuille à Laurent et lui donne rendez-vous pour le lendemain dans la matinée. — Ce premier acte est un acte d'exposition très clair, plein de traits heureux et de jolies conversations, d'un tour un peu lent mais agréable quand même.

Le second acte va nous initier à la genèse d'un ministère. Il s'ouvre par un bout de scène très amusant. C'est le matin. Le président du Conseil est chez lui. Sa porte est positivement forcée par une petite femme que nous avons déjà vue au travail à l'acte précédent. Suzanne Landin est la femme d'un sénateur et elle a pour lui de l'ambition; pour qu'Albert devienne ministre, elle est prête à tout faire auprès du président du Conseil, et aussi auprès du Président de la République, et d'ailleurs auprès de tous les présidens de qui pourrait dépendre le portefeuille d'Albert. Elle met dans ce dévouement aux intérêts d'Albert tant d'ingénuité, qu'on ne songe pas plus qu'elle à y chercher malice et qu'on est seulement touché par une si indiscutable manifestation de l'amour conjugal. Mais tout n'est pas aussi rose dans le métier de président du Conseil, surtout quand les affaires de l'homme privé viennent compliquer celles de l'homme public : Ravardin va l'apprendre à ses dépens.

Gisèle entre sans crier gare; et, à brûle-pourpoint, elle met Ravardin en demeure de l'épouser. Quoi! Tout de suite! Le ministère n'est pas encore formé, et déjà une interpellation! Cela est contraire à tous les usages parlementaires. Mais Gisèle n'en a cure. Elle s'est promis qu'elle poserait son ultimatum le jour où elle aurait quarante ans; elle les a depuis hier; elle est d'un jour en retard. Aussi bien elle ne peut plus attendre; elle a soif maintenant de calme et de considération; elle veut assurer son avenir; il lui faut, pour y abriter un jour sa vieillesse,

un intérieur cossu et bourgeois; il lui faut un mari pour qui elle n'ait plus besoin d'être belle... Le couplet est joliment tourné, émouvant, et il a été applaudi par le public qui, lui, n'aura pas à soigner les rhumatismes de Gisèle. Il séduit médiocrement Ravardin, qui refuse. Pour motiver son refus, il allègue précisément des raisons politiques. Le voilà président du Conseil ; où ne montera-t-il pas? Or Gisèle a été une femme irréprochable sans doute, mais qui a fait parler d'elle. Il faut au premier magistrat de la République une femme qui n'ait pas d'histoire, c'est-à-dire qui n'ait pas eu d'histoires. Même aujourd'hui, la femme de César ne doit pas être soupçonnée. Mais si elle est impossible comme femme, Gisèle est charmante comme maîtresse. Ravardin entend bien la garder; il l'aime réellement et elle ne le gêne pas : pourquoi changer? Pourquoi? si ce n'était que Gisèle a cessé de l'aimer et qu'elle aime Laurent. Une scène entre les deux hommes s'impose : la voici.

MM. Bourget et Beaunier l'ont traitée avec beaucoup de soin, et en ont fait la scène centrale de leur ouvrage. Si quelqu'un a jamais été étonné par l'offre d'un portefeuille, c'est Laurent Bernard. « Il tombe du ciel des croix qui ne choisissent pas leurs boutonnières, » disait un humoriste parodiant un mot fameux de M. de Curel. D'où peut lui tomber ce portefeuille? Il l'accepte, cela va sans dire : il aura le Commerce, à moins que ce ne soit l'Agriculture. Mais il y a une condition : c'est qu'il n'épouse pas certaine dame dont il passe pour être amoureux. Gisèle ou le portefeuille! Il choisit Gisèle. Ravardin n'en revient pas. Politicien dans l'âme, c'est le plus naturellement du monde qu'il mêlait les affaires de cœur et l'intrigue parlementaire, le drame intime et la comédie politique. Une veuve qui a eu des histoires, ce n'est pas très rare, tandis que l'occasion d'être ministre, si on la laisse passer, on n'est pas sûr de la retrouver. Ce Ravardin est d'un machiavélisme qui touche à l'enfantillage... Cependant l'entretien tourne à l'aigre : une rencontre devient inévitable.

Au dernier acte, la situation est renversée. Le duel a eu lieu. Tant de morts que de blessés, il n'y a personne de tué ; mais Ravardin a eu son chapeau transpercé par la balle de son adversaire et il a tiré en l'air. Il est enchanté de lui ; d'ailleurs la véritable cause de son duel s'est ébruitée ; on sait qu'il s'est battu pour une femme ; cela ajoute au prestige du politicien une auréole de romanesque. Un mariage, dans ces conditions, ferait le meilleur effet. C'est lui maintenant qui demande à Gisèle de l'épouser, et c'est elle qui refuse. Elle a pour cela mille raisons excellentes, dont la première est qu'elle aime Lau-

rent. Celui-ci, qui vient enfin de comprendre qu'elle est la maîtresse de Ravardin, n'en est que plus empressé à la vouloir pour femme. C'est d'excellente psychologie de théâtre. Gisèle se laisse faire une douce violence, Ravardin se consolera en constituant enfin son ministère : il n'est que temps!

Dirai-je que ce dénouement a laissé le public assez froid? C'est qu'il était prévu depuis longtemps. C'est aussi qu'il s'était établi, entre le public et les auteurs, un certain malentendu. Le public s'est fait peu à peu sur les personnages de cette comédie une opinion assez différente de celle qu'on a voulu lui en suggérer. On a voulu rendre Gisèle et Laurent sympathiques et Ravardin odieux. Je ne dirai pas que notre sympathie aille à Ravardin ; mais nous trouvons qu'on est bien sévère pour lui, et qu'il n'y a aucune raison de voir en lui le loup de cette bergerie.

Gisèle... Que MM. Bourget et Beaunier me permettent de le leur dire : c'est en vain qu'ils ont accumulé en elle toutes les séductions; une fée mauvaise, en la touchant de sa baguette, a, par une seule disgrâce, ruiné tant de dons précieux. Elle a de la beauté, de l'esprit, du charme, de la sensibilité, quoi encore ? Mais elle manque de tact. Nous en avons une preuve éclatante: cette démarche qu'elle fait auprès de Ravardin justement le jour où celui-ci est dans tout le tracas d'un ministère à constituer. Choisir ce jour-là pour venir demander à un homme de vous épouser, c'est un trait qui éclaire d'une lumière aveuglante un caractère et un passé. Dans ses relations avec Robert Vindel, qui ont coûté la vie à ce malheureux jeune homme, je veux bien que Gisèle n'ait pas manqué à la vertu; sûrement elle aura manqué de tact. Elle en a manqué, en prenant pour amant, elle si distinguée, ce Ravardin si commun. Elle en manquait, tout à l'heure, en voulant faire du scandale dans l'antichambre de Ravardin; elle en manquait en brûlant d'aller sur le terrain séparer les deux hommes. Elle en manquera jusqu'à son dernier jour. Or le manque de tact, choquant chez un homme, est impardonnable chez une femme. Jamais on ne nous fera accepter une héroïne qui manque de tact.

Pour ce qui est de Ravardin, c'est le politicien de métier ; je ne le défends pas. Mais enfin, puisqu'il y a une Chambre des Députés, il faut bien qu'il y ait des députés. Autant celui-là que d'autres, plutôt lui que d'autres, car il ne paraît pas fort dangereux : il n'est pas sectaire, il n'est pas mauvais homme. Il est parti de bas; du moins, n'a-t-il pas eu à renier ses nobles ancêtres. Quel est son crime dans la vie privée?

Quand Gisèle est devenue sa maîtresse, elle était mariée, elle avait trente-six ans, elle avait eu une aventure : elle savait ce qu'elle faisait. Non seulement il ne lui avait pas promis le mariage, mais pendant quatre ans de liaison, elle a été, sur ce chapitre, aussi muette que lui-même. Alors...

Ravardin est un politicien, mais vous, Laurent Bernard, vous en êtes un autre. Et je serais désolé de ne pas vous dire que de toutes les catégories de politiciens qui sont la honte de notre pays, la catégorie à laquelle vous appartenez est la plus méprisable. Comment! Vous avez le front de venir nous dire : « Moi, mes opinions me dégoûtent! » Et vous trouvez cela spirituel! Vous apportez le concours de votre nom, de votre position sociale, et de votre fortune, sinon de votre talent, à une politique que vous jugez désastreuse pour le pays! Vous trahissez en public tous les principes qui vous ont fait l'homme que vous êtes. Famille, patrie, religion, vous sacrifiez tout à un intérêt électoral! Et vous n'êtes même pas ambitieux! Un snobisme inavoué fait de vous le bourgeois révolutionnaire et le millionnaire anarchiste. Vous n'êtes pas le seul, je le sais, et vous avez pris modèle sur de notoires contemporains. C'est bien ainsi que je l'entends. Vous êtes hideux, tout bonnement. Et puisque les auteurs voulaient étudier la dégradation d'un caractère par la politique, ils vous ont fait tort en ne vous prenant pas pour type.

En somme, tous ces personnages sont également falots, et c'est comme tels qu'il eût fallu les traiter, en tenant la comédie uniquement dans le ton de la satire et sans mêler l'émotion à la raillerie. Mais c'est ici que se retrouve l'essentielle différence d'esprit entre deux collaborateurs, l'un et l'autre d'une originalité trop prononcée et d'ailleurs très savoureuse. La pièce a été pensée en drame par M. Bourget et en comédie légère par M. Beaunier. « Les conservateurs ont une manie, dit un personnage de *la Crise :* ils trouvent toujours leurs adversaires charmans. » C'est chez M. Bourget, non pas une manie, mais une coquetterie. Il prête aux personnages qu'il met en scène toute sorte de beaux sentimens dont ils seraient dans la réalité bien incapables. Par une loi même de son esprit grave et inquiet, il tourne toute situation au tragique. Ainsi a-t-il fait, cette fois encore, pour ces Ravardin, ces Laurent, ces Gisèle. Inversement, M. André Beaunier est porté à voir surtout, dans les acteurs du drame humain, la contradiction, l'inconsistance, l'absence de sérieux, tout ce qui en fait des ombres, de vains fantômes. L'ironie de M. Beaunier a volatilisé le drame de M. Bourget. Ou, si l'on préfère, M. Bourget a pris au sérieux

les fantoches dont s'amusait M. Beaunier. L'œuvre, d'ailleurs si intéressante, porte la trace de cette divergence.

Le rôle de Ravardin est joué excellemment par M. Huguenet. Il est impossible d'y apporter plus de verve, de rondeur, de bonhomie. Peut-être, après tout, le plaisir que nous a fait l'interprète a-t-il contribué à rendre le personnage lui-même moins odieux. Au contraire, le rôle de Gisèle Prieur a été plutôt desservi par M[me] Jane Hading. M. Gauthier est le parfait socialiste homme du monde. Et M. Bour s'est composé une bonne figure de vieux confident paterne et un peu sot.

Le Japon est à la mode. Il l'est depuis ses récentes victoires. Pour mettre un peuple à la mode, rien ne vaut les succès militaires. Au début de la saison, le théâtre nous avait présenté le Japon moderne, dans une pièce fort originale et curieuse où l'on voyait bien que la gloire du Japon est de s'être lancé à toute vapeur dans la voie du progrès. Voici, pour finir la saison, une pièce sur le vieux Japon, où l'on voit bien que l'honneur des Japonais est d'avoir derrière eux un long passé d'héroïsme et de fortes vertus traditionnelles. La pièce de M. Paul Anthelme très claire, très bien découpée, regorgeant de sentimens nobles et barbares, et d'ailleurs encadrée de fort beaux décors, est éminemment instructive, donnant également satisfaction à l'esprit, au cœur et aux yeux.

M. Paul Anthelme a travaillé d'après une légende ancienne, fameuse au Japon, et qu'il a très habilement transposée. Le prince d'Osaka est complètement ruiné. Son château, où on nous introduit au premier acte, est le château de la misère. Pour tâcher de relever sa fortune, il a l'idée de s'adresser à un haut fonctionnaire de l'Empire, le prince Sendaï, et de lui envoyer un présent, en vue de se concilier ses bonnes grâces ; car il en a été ainsi de tous les temps, même dans les temps héroïques, et un vieux proverbe nippon dit qu'on ne prend pas les mouches avec du vinaigre. Il envoie un éventail signé de l'artiste en renom. L'idée n'était pas mauvaise. Seulement, il y avait au Japon, dès ces époques reculées, des fabriques de faux. Et cela doit nous rendre fort sceptiques à l'endroit de certaines pièces de collections, peut-être parmi les plus réputées. C'est bel et bien un faux qui arrive chez le prince Sendaï, quelque chose comme la tiare de Saïtaphernès ou comme le reliquaire de Soudeilles. Le vieux Japon n'avait pas pour ces sortes de mystifications la même indulgence que l'administration française. C'est pourquoi le prince Sendaï entre dans une grande colère à laquelle le prince d'Osaka répond par des voies de fait. Coups

et blessures à un fonctionnaire dans l'exercice de ses fonctions : dans tous les pays et sous tous les gouvernemens, c'est une mauvaise affaire. Le prince d'Osaka reçoit l'ordre de s'ouvrir le ventre, ce qui, en japonais, se prononce : harakiri.

Sur le corps de leur maître injustement condamné, les samouraï du prince d'Osaka ont juré de le venger. Désormais leur chef, Yagoro, ne va plus vivre que pour accomplir cette terrible mission. Il connaît l'histoire de ce Brutus qui, pour sauver sa patrie, contrefit l'insensé, ou encore celle de ce Laurent de Médicis dont Musset a fait *Lorenzaccio* et qui, pour tuer plus sûrement le tyran, feignit de s'abandonner à la débauche. Il fréquente les maisons de thé, où l'on ne voit plus que lui, et dans des états tout à fait propres à endormir les craintes du prince Sendaï. En effet, lorsque sonne l'heure de la vengeance, elle trouve celui-ci sans méfiance. Les conjurés envahissent son château, sous un costume de bateleurs, et le contraignent à s'ouvrir le ventre : œil pour œil, harakiri pour harakiri. Au sortir de cette représentation, le harakiri nous est devenu une pratique tout à fait familière, simple, facile, et qui donne envie. Cependant l'Empereur, qui passait par là, déplore en termes excellens la férocité de cet usage qui le prive de ses meilleurs serviteurs, comme la manie des duels en France sous Richelieu. J'ai dû négliger au passage plusieurs épisodes saisissans : tel le combat du père et du fils, samouraï dans les deux camps opposés, et qui sacrifient pareillement au devoir les faiblesses de la nature et la voix du sang. Mais, dans ce genre de pièces, l'héroïsme part en fusées de tous les coins.

Je ne sais rien sur les mœurs du vieux Japon, et je suis tout disposé à croire que M. Paul Anthelme nous les a décrites avec une impeccable exactitude. C'est donc qu'elles ressemblent furieusement aux mœurs de la vieille Italie, de la vieille Espagne, et généralement de toutes les nations à peine au sortir de l'enfance. Nos chansons de geste sont pleines de ces luttes interminables entre deux familles : après les pères la reprenaient les fils. En Angleterre, en Écosse, les rivalités de clans emplissaient des siècles entiers de tueries. Le point d'honneur espagnol exigeait que Chimène envoyât Rodrigue au bourreau. Et on sait comment Colomba entendait l'honneur corse... Mais il ne s'agissait pas de juger les mœurs vieux-nippones : l'auteur n'avait qu'à les peindre : les images qu'il nous en présente sont d'un coloris vif et réjouissant.

La troupe de l'Odéon, MM. Joubé et Desjardins en tête, se tire aussi bien que possible de ce divertissement exotique.

Pourquoi la Comédie-Française a-t-elle monté *Sapho?* C'est, me dit-on, pour faire plaisir à une actrice qui d'ailleurs y est détestable. A cela il n'y a rien à répondre. Le roman est hors de cause; il n'est pas, à mon avis, un des meilleurs qu'ait écrits Daudet; mais il est fameux, il est classé, il est classique. Quoi qu'on puisse penser de l'œuvre originale, il reste que la pièce qu'en a tirée Adolphe Belot est dénuée de toute valeur littéraire. On a souvent posé la question de savoir si on peut d'un roman tirer une pièce de théâtre. Oui, certes; mais à la condition que le roman soit complètement « repensé » pour être mis au théâtre. Il ne suffit pas de le découper, de façon à faire entrer dans chaque acte le plus grand nombre possible de scènes, de traits et de mots empruntés au livre. Ce système dépouillé d'artifice est celui que Belot avait appliqué à l'œuvre de Daudet. Il peut suffire à composer une seconde mouture propre encore à plaire au public, non une pièce de théâtre méritant d'être admise dans un musée de l'art théâtral.

Si encore la Comédie avait eu dans sa troupe des interprètes désignés pour quelques-uns de ces rôles! Mais Mlle Sorel ne fera oublier ni Jane Hading, ni surtout Réjane. Elle n'a ni la séduction câline, ni les ressauts de vulgarité qui caractérisent Sapho. M. Grand a dans son rôle de Jean Gaussin la même raideur, la même brutalité que nous lui avons souvent reprochées. A quoi bon parler des autres?

RENÉ DOUMIC.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

La situation s'est fort assombrie au Maroc depuis quinze jours. Sous l'imminence du danger, le gouvernement a fait, — enfin, — ce qu'il aurait dû faire depuis plusieurs mois, il a nommé un résident général et assurément il a fait un bon choix. On aurait pu, toute question de personne mise à part, préférer une autre combinaison que nous avions nous-même indiquée. Pour l'œuvre de longue haleine qu'il s'agit d'accomplir, œuvre infiniment complexe et qui touche à beaucoup d'objets différens, un résident général civil aurait présenté des avantages; mais les circonstances ont été les plus fortes, on s'est surtout préoccupé du péril immédiat, on a couru au plus pressé et on a préféré un soldat. Dès lors le général Lyautey s'imposait. Le rôle important qu'il a joué autrefois à Madagascar sous les ordres du général Galliéni; celui, plus important encore, qu'il a tenu pendant plusieurs années sur la frontière algéro-marocaine, où il s'est montré à la fois homme de guerre, administrateur et pacificateur; l'inspection dont il a été chargé dans la Chaouïa au cours des opérations militaires si bien conduites par le général d'Amade ; sa profonde connaissance des hommes et des choses d'Afrique, tout le désignait à la confiance du gouvernement comme à celle du pays. Nous ignorons les instructions qui lui ont été données ; elles sont, nous n'en doutons pas, sages et prudentes; mais ici la sagesse et la prudence consistent surtout à laisser une grande liberté d'action et d'exécution au résident général qu'on a choisi. La situation du Maroc est de celles qu'on ne peut bien juger que sur place, et les événemens de ces derniers jours ont montré, par la surprise même qu'ils ont provoquée, combien on la connaissait mal à Paris. Le général Lyautey n'est pas solidaire des fautes qui ont été commises; il arrive au Maroc sans

engagemens avec le passé, sans prévention, sans parti pris ; il verra et agira vite. C'est ce que nous attendons de lui.

On ne saurait d'ailleurs trop s'étonner de l'étrange imprévoyance, ou plutôt de l'aveuglement avec lequel les affaires marocaines ont été menées. Il semblait que tout fût fini parce que nous étions allés à Fez, et on traitait d'alarmistes incorrigibles ceux qui continuaient de croire qu'on était non pas à la fin, mais au début d'une entreprise délicate, difficile, à tous égards laborieuse. Nous disions, dès ce moment, qu'aller à Fez n'était rien et que les suites de l'opération seraient autrement lourdes que l'opération elle-même. On ne l'a pas cru; l'opinion mal éclairée s'est endormie dans une confiance exagérée; et pourtant, à défaut d'une observation plus attentive de ce qui se passait autour de Fez et à Fez même, un peu de mémoire aurait suffi pour prévoir ce qui devait arriver. L'établissement de notre protectorat en Tunisie a débuté de même; nous avons surmonté sans peine les premières résistances que nous avons rencontrées; nous sommes devenus les maîtres aux moindres frais. Alors nous avons cru, comme depuis au Maroc, que tout était terminé et notre confiance a été si grande que nous avons rappelé une partie de notre corps expéditionnaire. Peu de temps après, la révolte a éclaté dans le Sud : il a fallu faire revenir nos troupes et commencer une nouvelle expédition qui a été plus longue et plus pénible que la première. C'est ainsi que les choses se passent toujours. Le danger au Maroc est plus grand qu'en Tunisie, parce que nous y avons affaire à une population plus guerrière, parce que la topographie du pays est en quelque sorte plus hostile, enfin parce que les deux tiers, sinon même les trois quarts du pays n'ont jamais connu une autorité quelconque. Nous espérions trouver plus de facilités dans les régions prétendues soumises au Maghzen; mais elles ont été sourdement travaillées et chaque jour nous apporte la nouvelle que, tantôt telle tribu, tantôt telle autre se soulève. De tous les côtés, un vent de haine souffle contre nous. Cela est grave, certes, mais la France est assez forte pour vaincre tous les obstacles et elle a engagé son honneur à le faire. Ces obstacles, le général Lyautey les reconnaîtra dès son arrivée à Fez : à lui de dire s'il a les forces nécessaires pour les briser. S'il les a, nous en serons fort aises; dans le cas contraire, nous devrons les lui donner, quelles qu'en soient les difficultés, et elles seront grandes. Nous avons épuisé en effet, ou peu s'en faut, les ressources de l'Afrique. L'événement d'hier a montré le peu de fond que nous pouvons faire sur les troupes chérifiennes. Reste l'armée de

France. Plus que jamais, étant donné l'état de l'Europe, il est imprudent d'y toucher : nous craignons cependant que, d'ici à peu, la nécessité ne s'en impose avec une force irrésistible. Que la responsabilité en retombe sur ceux qui ont engagé l'affaire du Maroc comme on sait!

Une des grosses difficultés actuelles vient du Sultan. Quand nous écrivions, il y a quinze jours, qu'il semblait envier la situation de tranquille rentier dont jouit son frère Abd-el-Aziz, nous ne croyions pas si bien dire. On ne savait pas encore à ce moment à quel point de neurasthénie était tombé Moulaï-Hafid. Cet homme qui s'est emparé autrefois du pouvoir par la révolte, qui a joué sa tête avec audace et s'est montré chef de parti sans scrupules, sans crainte et sans pitié, est aujourd'hui bien différent de ce qu'il nous est apparu alors : sa décomposition morale est telle qu'il est obsédé de l'idée d'abdiquer. De ce fait, le gouvernement de la République était avisé depuis plusieurs mois déjà, puisqu'on nous révèle que, dès octobre 1911, il a connu le projet du Sultan et n'y a pas fait une opposition de principe. D'où est venu à Moulaï-Hafid tant de lassitude et de dégoût? Après être arrivé au but de son rêve, estimerait-il philosophiquement, comme un autre Salomon, que tout est vanité ? Son désenchantement est sans doute d'un ordre moins relevé. Le motif principal de sa résolution est plutôt qu'ayant eu plusieurs fois déjà très grand'peur pour sa vie, qui lui est chère, notre protectorat ne le rassure pas suffisamment contre le retour des mêmes dangers : et si tel est, en effet, son sentiment, il est de nature à nous donner à réfléchir sur ce que ce protectorat a encore d'instable, car l'instinct de conservation est presque infaillible. Quoi qu'il en soit, le Sultan nous a fait part de sa ferme volonté de prendre une retraite anticipée, comme un fonctionnaire auquel l'exercice de ses fonctions a donné des infirmités physiques ou morales. On reproche à M. de Selves de lui avoir donné son consentement et de lui avoir seulement demandé d'ajourner l'exécution de son projet ; mais pouvions-nous obtenir de lui autre chose et ne vivons-nous pas au jour le jour au Maroc? En octobre dernier, nous étions en pleine négociation allemande ; la convention du 11 novembre n'était pas signée ; quelle aurait été notre situation si, au moment de faire accepter notre protectorat à Berlin, le Sultan avait abdiqué à Fez? Avouons qu'elle aurait été aussi ridicule qu'embarrassante. Le Sultan pouvait donc nous imposer les conditions qu'il aurait voulues et peut-être faut-il le remercier de n'avoir pas abusé de ses avantages. Il nous a rendu depuis un réel service en signant le traité de protectorat. Il ne pouvait pas se tromper sur l'impression que ferait

ce traité : elle devait être très vive dans tout le Maroc. Aussi l'affaire a-t-elle été menée comme une conspiration. Les esprits n'y avaient pas été préparés et, au surplus, nous doutons qu'on eût pu le faire d'une manière efficace. La révolte était inévitable : on l'a si bien senti qu'on a fait effort pour tenir la nouvelle secrète pendant quelques jours ; mais il n'y a pas plus de secret à Fez aujourd'hui qu'il n'y en a à Paris ou ailleurs; le traité été connu aussitôt que signé. On sait ce qui en est résulté : les troupes chérifiennes se sont insurgées, et plusieurs de nos compatriotes ont été massacrés. Nous avons été obligés de reconquérir Fez, d'y faire entrer des troupes par la force, de mettre la ville en état de siège, et, malgré tout cela, il s'en faut de beaucoup que la sécurité y soit rétablie : plusieurs quartiers sont encore interdits aux Européens qui ne pourraient pas y pénétrer sans danger de mort. L'ordre matériel est à la surface, le frémissement de la révolte court au-dessous. La situation n'est pas meilleure dans le reste du pays qu'on a dégarni de troupes pour en garnir la capitale : si le danger diminue sur un point, il augmente sur un autre sans disparaître sur aucun. Les choses en sont là : puissent-elles ne pas s'aggraver avant l'arrivée du général Lyautey !

Nous n'avions pas compris, il y a quinze jours, comment le projet de faire venir le Sultan à Rabat et de là à Paris avait pu se présenter à un esprit raisonnable. Eh quoi ! on avait conduit Abd-el-Aziz à Rabat et cette démonstration absurde avait précipité sa chute : allait-on recommencer avec Moulaï-Hafid ? Les autorités françaises à Fez n'étaient pourtant pas aussi oublieuses, ni aussi gratuitement imprudentes qu'il le semblait; mais pourquoi n'a-t-on pas dit tout de suite que ce n'était pas M. Regnault qui voulait promener le Sultan à Rabat et à Paris, mais le Sultan qui voulait y aller à tout prix ? On l'a su depuis et on s'est demandé quelle fringale de mouvement s'était emparée de lui. Pourquoi éprouvait-il cette impatience fébrile de changer de place ? Sans doute il étouffait à Fez, et, après y avoir vu plusieurs fois la mort de près, sentait-il le besoin d'aller respirer ailleurs, et sans doute aussi ce besoin s'est-il manifesté chez lui d'une manière encore plus pressante lorsqu'on lui a mis la plume dans la main pour qu'il signât le traité. Il a consenti à signer, mais à la condition de s'en aller tout de suite après et vraisemblablement de ne plus revenir : le gouvernement de la République ne l'avait-il pas autorisé d'avance à abdiquer? Quand on a connu ces détails, la question du voyage à Rabat et à Paris a commencé à s'éclaircir. Il est probable que, pour obtenir sa signature, de nouvelles promesses ont été faites au Sultan

et qu'on lui a fait entrevoir de loin les boulevards de Paris comme un refuge assuré : El Mokri a pu lui dire les plaisirs qui y abondaient. Moulaï-Hafid s'est donc attaché, acharné à l'idée de son voyage et on a commencé d'y préparer l'opinion française. On l'a fait plus habilement qu'on n'avait préparé l'opinion marocaine au traité de protectorat : le voyage du Sultan a été présenté comme une reconnaissance définitive, une consécration éclatante de notre protectorat. Ce point de vue pouvait séduire ; cependant les objections et les critiques n'ont pas tardé à se produire et on a fini par avouer la vérité. Moulaï-Hafid s'entêtait dans son projet avec la violence d'un homme qui veut fuir le danger sans regarder derrière soi, et l'exigence d'un enfant gâté qui a l'habitude de voir tous ses désirs réalisés.

Que faire? Le gouvernement sentait bien qu'on l'acculait à une nouvelle faute ; d'autre part, nos représentans à Fez avaient promis et devenaient pressans. Grande perplexité ! Cependant les circonstances marocaines sont devenues telles qu'on a dû renoncer, au moins provisoirement, au voyage du Sultan et qu'on a réussi, paraît-il, à le convaincre lui-même de cette nécessité. De Fez à Rabat, le chemin n'est pas sûr; les tribus qu'on y rencontre semblent à la veille d'une révolte avouée. Le Sultan devait être accompagné de M. Regnault : d'aussi importans personnages ne voyagent pas comme des particuliers, il faut les entourer de forces respectables pour les préserver de tout danger. Qu'arriverait-il, en effet, si, ces précautions se trouvant insuffisantes, ils étaient enlevés en cours de route? Il est triste de penser qu'un an après notre marche sur Fez, de pareils dangers ne sont pas chimériques. Peu à peu des renseignemens plus complets, plus précis, nous sont donnés sur la conspiration tramée contre nous. Comme il arrive souvent, elle a éclaté avant l'heure ; les troupes chérifiennes se sont révoltées trop tôt et le mouvement d'ensemble qui avait été préparé est devenu partiel et successif. On nous raconte aujourd'hui qu'il avait précisément pour objet d'enlever le Sultan entre Fez et Rabat et de l'arracher aux Français qui le retenaient prisonnier. Il y a, en effet, au Maroc deux versions à son sujet : d'après l'une, il a vendu traîtreusement son pays à la France et il est digne de mépris ; d'après l'autre, il subit avec douleur un joug auquel il est temps de le soustraire. Entre ces deux versions, chacun fait son choix. Quant au Sultan lui-même, il parle comme notre ami, mais il gémit comme notre prisonnier, n'étant pas fâché qu'on croie qu'il l'est : dans l'incertitude de l'avenir, c'est le seul moyen pour lui de trouver un regain de popularité. Sans que

nous puissions l'accuser de rien formellement, il est permis de penser qu'il ménage tous les côtés d'une situation complexe et qui reste obscure à ses yeux. Nous n'avons aucune raison de croire à sa déloyauté, mais nous n'en avons non plus aucune de compter sur sa parfaite franchise et encore moins sur son sérieux attachement.

Dans une conversation très intéressante, très significative, qu'il a eue avec un rédacteur du *Matin*, il apparaît intelligent, adroit, circonspect et cependant explicite, dévoué sans doute à la nation protectrice, mais soucieux de s'adresser par la presse à l'opinion pour lui faire part de ses peines. Donc, après avoir exprimé son indignation contre les derniers événemens de Fez, il a déclaré qu'il n'avait pu rien faire pour les conjurer, car on le tenait en dehors de tout. « Vous n'ignorez point, dit-il, que les troupes chérifiennes échappent complètement à mon autorité. Depuis que les instructeurs français en ont pris la direction, je n'ai plus aucune relation avec elles; je ne connais même pas mes caïds reka et mes mokkadems... Ne voyez dans mes paroles aucune récrimination, aucune critique, mais une simple constatation, montrant que l'état d'esprit des troupes chérifiennes m'échappait entièrement et que je ne pouvais ni prévoir, ni réprimer la sédition qui a éclaté. » Et sur une nouvelle question relative au caractère de l'insurrection qui n'a pas été seulement militaire et semble bien être provenue d'un mécontentement plus général : « Je vous ferai encore, dit-il, la même réponse : les autorités françaises ont pris entre leurs mains l'administration de la ville et celle des tribus, de même que celle de mes troupes. Les caïds des tribus ont été destitués et remplacés sans que j'en aie seulement été prévenu. Je n'avais plus aucun contact avec les populations rurales et j'ignore ce qu'elles pouvaient penser... Les documens, les ordres n'étaient plus revêtus du sceau chérifien, mais d'un cachet français! N'était-il donc pas visible pour tous que je n'étais plus rien?... On m'a dépouillé de toute autorité; je ne suis même pas un conseiller du gouvernement. On agit sans me consulter en quoi que ce soit... On m'a lié les mains et jeté à l'eau, et l'on voudrait me reprocher maintenant d'être mouillé. Pourquoi aussi voudrait-on m'empêcher d'aller à Rabat? Serait-ce... (et Moulaï-Hafid paraît ici chercher le mot), serait-ce juste? Dites-le-moi vous-même. » « J'évite la réponse, » dit le rédacteur du *Matin* et il lui parle d'autre chose. Mais nous retenons, nous, les plaintes de Moulaï-Hafid, car elles sont légitimes, si les faits qui les provoquent sont exacts. C'est fausser le protectorat que de tenir le Sultan en dehors de tout et de le traiter comme non existant. Le protectorat doit respecter sa souveraineté. Il ne peut rien faire

que par notre intermédiaire, nous sommes ses ministres obligés, mais de là à ne le consulter jamais, à le tenir dans l'ignorance de tout ce qui se prépare, à remplacer son sceau par un cachet français, la distance est grande, et il est en droit de se plaindre de la situation qui lui est faite. Après avoir lu ses plaintes, on comprend qu'il veuille nous fausser compagnie en abdiquant un pouvoir qui n'existe plus. Ses projets de retraite s'expliquent : on ne l'y fera renoncer qu'en changeant de manière à son égard. Pour cela encore, nous comptons sur le général Lyautey, qui est un militaire, mais aussi un négociateur, un diplomate, c'est-à-dire un homme d'action dans toute l'étendue du mot, non pas seulement un chef d'armée, mais un chef de gouvernement : à ce titre, il aura beaucoup de choses à remettre à leur place et d'omissions à réparer.

Il sera soutenu dans sa tâche par une opinion aujourd'hui mieux informée, qui commence à en comprendre la complexité. Toutefois, après avoir été optimiste par ignorance, gardons-nous d'être aujourd'hui trop pessimiste par une connaissance incomplète de nos moyens et de nos ressources. Il est d'ailleurs trop tard pour nous reprendre. Nos lecteurs savent combien, et dès la première heure, nous avons déploré la manière dont la question marocaine a été engagée. On en a imprudemment soulevé plusieurs autres qui la compliquent et l'aggravent, et qui, soit du côté de l'Espagne, soit du côté de l'Italie, pourraient faire naître, dans certaines éventualités, de véritables dangers. Il en résulte pour nous des obligations qui se rattachent à toute notre politique internationale. Mais, sans négliger d'autres intérêts qui peuvent avoir pour nous une importance encore plus grande, consacrons-nous à l'œuvre que nous avons entreprise, conformément au vieil axiome latin : *Age quod agis*. L'heure est d'ailleurs décisive : suivant la direction que nous donnerons à l'affaire, nous en atténuerons ou nous en augmenterons sensiblement les difficultés. Avec la nomination du général Lyautey commence une phase nouvelle : espérons qu'elle le sera vraiment dans tout le sens du mot.

La guerre italo-turque vient d'entrer elle aussi dans une autre phase, dont nous avons annoncé les premiers incidens, il y a quinze jours. Les Italiens semblent avoir renoncé pour le moment à faire un pas de plus sur la terre d'Afrique ; ils se contentent d'être maîtres du rivage de la Tripolitaine et de la Cyrénaïque et, n'ayant pas réussi à vaincre la résistance que leur opposent les Arabes, soutenus par les troupes turques, ils tournent leur effort d'un autre côté, dans l'espoir, soit de

faire capituler directement la Porte, soit d'amener les puissances à intervenir entre elle et eux et à imposer la paix.

Il est douteux que les moyens employés pour faire capituler la Porte soient efficaces, car ils ne l'attaquent pas dans ses œuvres vives et n'augmentent pas sensiblement pour elle le poids de la guerre. Un fort a été bombardé à l'entrée du Bosphore, mais le détroit n'a pas été forcé et les Italiens ne semblent pas devoir en tenter l'aventure : ils se sont contentés d'occuper deux îles dans la mer Égée. Sans doute en occuperont-ils encore quelques autres par la suite, sans que la Porte s'en émeuve beaucoup. Il en serait autrement si les Italiens devaient garder les îles dont ils s'emparent, mais ils annoncent eux-mêmes que cette prise de possession est temporaire : non pas qu'ils ne soient désireux de passer du provisoire au définitif, s'ils le peuvent, mais parce qu'ils savent bien qu'ils rencontreraient des objections et probablement des résistances de la part de l'Europe le jour où, la guerre étant finie, ils voudraient conserver leurs faciles conquêtes. L'équilibre de la Méditerranée en serait effectivement changé, perspective que plusieurs puissances ne considéreraient pas comme indifférente. Quel que doive être l'avenir, l'Italie commence par prendre : on verra ensuite. Le droit de la guerre l'y autorise sans conteste : mais la Porte reste immobile et attend les événemens.

L'Italie réussira-t-elle mieux dans son désir d'amener les neutres à proposer ou à imposer leur médiation, pour faire cesser une guerre qui porte atteinte à leurs intérêts ? Il est plus difficile de le dire avec certitude pour l'avenir : tout ce qu'on peut constater, c'est qu'elle n'y a pas réussi encore. Le bombardement d'un fort sur le Bosphore a amené la Porte à fermer les Dardanelles ; elle a notifié cette fermeture aux Puissances et l'a rendue effective au moyen de mines qui empêchaient sans doute la flotte italienne d'entrer, mais aussi les navires de commerce des autres nations de sortir. Ils se sont accumulés en nombre considérable dans la mer de Marmara. Si les Italiens se sont proposé de mettre en cause les intérêts des neutres, ils ont cette fois atteint leur but. Les neutres ont souffert et ils ont fait entendre des observations à la Porte, sur des modes à la vérité différens. La Russie a été particulièrement énergique, ce qui était tout naturel, son commerce étant celui qui avait le plus à souffrir de la clôture du détroit : elle a toujours employé le ton amical, mais ce ton a été de plus en plus ferme et il le serait sans doute devenu encore davantage si la situation s'était prolongée. La Russie a même été jusqu'à contester à la Porte le droit de fermer les Dardanelles,

invoquant pour cela des textes diplomatiques qu'elle a, croyons-nous, interprétés d'une façon arbitraire. Le droit de la Porte ne nous paraît pas niable et personne autre ne l'a nié. Mais le droit et l'usage qu'on en fait sont choses différentes, et on a pu se demander si le danger était tel que la Porte dût recourir, pour le conjurer, au moyen extrême de la clôture du détroit. Nous disons qu'elle dût et non pas qu'elle pût. Sans doute un pays est seul juge, en temps de guerre, de ce qu'il lui convient de faire pour assurer sa sécurité; mais les neutres peuvent attirer son attention sur les inconvéniens qui en résultent pour eux, afin que les mesures prises et les interdictions qui en résultent ne se prolongent pas au delà de ce qui est strictement indispensable. Enfin, dans les affaires humaines, il n'y a rien d'absolu et, dans le domaine public comme dans le domaine privé, le monde vit des ménagemens que les uns ont pour les autres. Si la Porte avait maintenu la clôture du détroit sans une nécessité évidente, les mécontentemens contre elle auraient été en s'aggravant et l'Italie en aurait tiré avantage : elle a eu plus d'esprit politique et elle a détendu la situation à son profit en prenant la résolution de le rouvrir, sauf à le refermer si le même danger se reproduisait. Après avoir affirmé son droit, elle en a suspendu l'usage pour un temps qui peut être indéfini et qui durera ce que l'Italie voudra. C'était rejeter sur celle-ci la responsabilité éventuelle d'une nouvelle clôture. Quant à la Porte, elle avait fait preuve de bonne volonté, elle avait montré la plus grande considération pour les intérêts des neutres, elle était allée peut-être jusqu'à s'exposer par là à un danger : s'il éclate, qui pourrait lui reprocher les mesures qu'elle ne manquerait pas de prendre pour s'en garantir une fois de plus ? L'attitude des deux belligérans dans cette circonstance a été ce qu'elle devait être, légitime et correcte. Le coup a été porté habilement et paré de même.

Par malheur, ce n'est pas une solution : la guerre continue, sans qu'on aperçoive encore le moyen d'y mettre un terme. Il faudrait pour cela que l'Italie trouvât le défaut de la cuirasse ottomane et y poussât vigoureusement sa pointe : jusqu'à présent, elle ne l'a pas trouvé. Que faire ? Tout le monde aurait intérêt à la fin de la guerre, mais aucune puissance ne veut sacrifier à cet intérêt le maintien du principe de neutralité, moins encore par respect pour lui que par crainte des conséquences qu'entraînerait sa violation.

On a été surpris que, dans un moment où les affaires d'Orient traversent une crise si grave, l'ambassadeur d'Allemagne à Constan-

tinople ait été appelé à Berlin : on l'a été d'autant plus que le bruit a couru aussitôt que le baron Marschall de Bieberstein ne reviendrait pas à son poste et serait envoyé à Londres pour y remplacer le comte Wolff-Metternich. Nous ne saurions dire si ce bruit est fondé : peut-être est-il prématuré de parler d'un mouvement diplomatique aussi important alors qu'il n'est pas encore accompli, mais les journaux le font dans le monde entier, et il y aurait quelque affectation à paraître l'ignorer. Si le baron Marschall quitte Constantinople, son départ n'y sera pas un incident négligeable, car il y occupait une place prépondérante et on s'accordait à dire qu'il ne la devait pas seulement à la grandeur du pays qu'il y représentait, mais encore à son mérite personnel. Il avait réussi à Constantinople comme aucun autre ambassadeur ne l'avait fait depuis longtemps, et son influence était restée la même à travers les crises politiques que le pays a traversées. S'il est donc vrai qu'il aille à Londres, comme son déplacement n'indique certainement pas une orientation nouvelle de la politique allemande en Orient, il faut y chercher une autre cause : on ne peut la trouver que dans les préoccupations toujours très vives que cause à l'Allemagne la poursuite obstinée de son projet de rapprochement avec l'Angleterre. En d'autres termes, si la cause du déplacement du baron Marschall n'est pas à Constantinople, et elle ne peut pas y être, elle est à Londres. Ce n'est un secret pour personne que le gouvernement allemand est pris, depuis quelques mois surtout, du désir ardent de conclure avec l'Angleterre un arrangement qui amène entre les deux pays non seulement une détente, mais une entente.

De là le récent voyage de lord Haldane à Berlin, où la présence d'un ministre anglais avait été l'objet d'un souhait officiel ou officieux : c'est la dernière manifestation apparente de ce désir de rapprochement, qui avait déjà donné lieu à plusieurs négociations avant ce voyage et qui en a provoqué d'autres depuis. On est convaincu à Berlin que la situation est opportune et que, si on n'en profite pas, on ne la retrouvera peut-être plus dans des conditions aussi avantageuses. Malgré ses succès, le ministère radical anglais commence à s'user, comme tous les ministères qui ont duré longtemps et, quel que soit son successeur, on n'est pas sûr de rencontrer auprès de lui des dispositions aussi favorables. Tous les partis en Angleterre désirent sans doute un rapprochement avec l'Allemagne, mais on estime à Berlin que les conditions qu'on entend y mettre seraient plus facilement acceptées par un gouvernement radical que par un gouvernement conservateur, et on s'applique à brusquer le dénouement. Cependant, nous nous

hâtons de le dire, les résultats n'ont pas répondu jusqu'ici aux espérances qu'on avait conçues. Le voyage de lord Haldane à Berlin n'en a pas produit de très appréciables, et les tentatives qu'on a renouvelées depuis n'ont pas été plus heureuses : nous n'en voulons pour preuve que le projet de loi militaire dont la discussion s'achève en ce moment au Reichstag. Le prix, en quelque sorte, d'un arrangement entre Londres et Berlin devait être, sinon une diminution sans doute impossible des projets de constructions navales, au moins le maintien du *statu quo* en Allemagne : or, si le nouveau projet comporte une augmentation considérable de l'armée de terre, ce qui est fait pour nous toucher, il comporte aussi une augmentation notable de l'armée de mer, ce qui est fait pour toucher l'Angleterre. Il y a là un symptôme certain que les négociations n'ont pas abouti. Est-ce la faute du comte Wolff-Metternich? Ce diplomate, sous des dehors froids et des formes un peu rudes, ne manque ni de finesse ni d'habileté; il a généralement bien servi les intérêts de son pays; mais on attendait, on exigeait sans doute de lui plus qu'il ne pouvait faire. On lui tient rigueur de n'y avoir pas réussi.

Le baron Marschall de Bieberstein sera-t-il plus heureux? Nous ne le saurons que plus tard. Les principes directeurs de la politique extérieure anglaise ont une grande fixité : ils ne changent ni avec les gouvernemens qui se succèdent, ni sans doute avec les ambassadeurs qu'on accrédite auprès d'eux. L'entente cordiale de la France et de l'Angleterre, aussi bien que le rapprochement amical de l'Angleterre et de la Russie ont fait leurs preuves de solidité. L'équilibre de l'Europe, qui est la meilleure garantie de la paix, repose aujourd'hui sur un système d'alliances et d'ententes dont le maintien est soumis à certaines exigences. Nous ne sommes pas de ceux qui le condamnent à une raideur exagérée : un peu de souplesse est nécessaire, et les Puissances qui forment l'un des deux groupemens en présence peuvent sans inconvénient, ou plutôt avec avantage, entretenir de bonnes relations avec celles qui forment l'autre, pour la conciliation de leurs intérêts communs; mais il y a des limites qu'il serait dangereux de dépasser. Les Puissances qui forment la Triplice le sentent si bien que tout récemment le comte Berchtold, le nouveau ministre austro-hongrois successeur du comte d'Æhrenthal, parlant devant la Délégation hongroise, le constatait publiquement. Après avoir fait allusion au « réseau à mailles étroites d'accords et d'ententes entre les puissances appartenant aux mêmes groupemens ou à des groupemens différens, et qui, disait-il, compliquent forcément la situation internationale, »

il ajoutait qu' « il ne fallait pas méconnaître que ces combinaisons nouvelles peuvent contribuer à adoucir les contrastes et à servir la cause de la paix, mais que, d'autre part, il ne fallait pas non plus oublier que les sphères d'intérêts récemment créées à l'abri des accords spéciaux ont amené d'autres points de contact et établi d'autres surfaces de friction qui introduisent dans la politique étrangère un élément de trouble, dont il parait prudent de prendre note à temps. » Sage avertissement exprimé en termes discrets, et qui, venu d'un membre de la Triplice, mérite d'être entendu par tout le monde. Partisans résolus de l'entente cordiale, nous tenons à ce que le caractère n'en soit pas altéré. Le moment actuel n'est pas favorable à ce qu'on a appelé la pénétration des alliances, ce qui ne rendra peut-être pas plus facile la mission du baron Marschall à Londres, si elle doit avoir le caractère qu'on lui attribue. Sa nomination montrera seulement, par le choix de son diplomate le plus réputé, l'importance extrême que l'Allemagne attache à ses rapports avec l'Angleterre. Nous serions surpris qu'on attendît du baron Marschall à Berlin le simple règlement de quelques questions coloniales ou économiques: il ne serait pas besoin pour cela d'un homme de son envergure. Son envoi à Londres a un autre objet.

La situation générale de l'Europe n'est pas de nature à inspirer des inquiétudes immédiates : toutes les Puissances qui sont en paix désirent y rester. Mais certains entraînemens qui résultent des choses sont quelquefois plus forts que la volonté des hommes. La prolongation de la guerre dans la Méditerranée et l'extension du champ où elle se déroule ne sont pas sans provoquer des préoccupations. Si le gouvernement est sage en Allemagne, l'état de l'opinion n'y est pas fait pour rassurer, d'autant plus que le gouvernement cherche à apaiser les partis ardens par des concessions et que ce n'est peut-être pas le meilleur moyen d'y réussir. Voilà pourquoi tous les incidens ou changemens qui se produisent en Europe mettent les imaginations en éveil et imposent aux esprits prudens une surveillance de tous les instans. Et voilà aussi pourquoi les intentions que décèle la nomination du baron Marshall à Londres ne sauraient nous laisser inattentifs.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

FRANCIS CHARMES.